

ILES MARQUISES

OU

NOUKA-HIVA.

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
IMPRIMEURS DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.

Marquesas Islands

ILES MARQUISES

OU

NOUKA-HIVA.

360

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, MŒURS

ET

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

D'après les relations des navigateurs et les documents recueillis sur les lieux,

PAR

MM. VINCENDON-DUMOULIN,
Ingénieur hydrographe de la Marine, chevalier de la Légion d'honneur;

ET

C. DESGRAZ,
Commis de Marine.



PARIS.

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DU NORD,

RUE HAUTEFEUILLE, 23.

1843.

PRÉFACE.



Au moment où la France vient de prendre possession des îles Marquises, il nous a semblé utile de réunir, dans un même ouvrage, les documents recueillis par les navigateurs de toutes les nations, qui ont visité ces terres lointaines. La récente expédition du contre-amiral Dupetit-Thouars a fixé tous les regards. Chacun, en entendant nommer les îles Marquises comme des terres dorénavant françaises, a désiré connaître leur position, leur histoire, les ressources qu'elles présentent comme colonie, et, aussi, de quelle utilité ces nouvelles possessions pourraient être pour la France dans le cas d'une lutte avec ses rivaux.

Les renseignements que l'on possède sur cet archipel se trouvent disséminés dans un grand

nombre de relations de voyages. Il a fallu les réunir, les confronter, et dégager les faits de tout ce qu'ils présentaient d'exagéré dans le récit de quelques voyageurs; telle a été la tâche que nous nous sommes imposée. Nous avons été des derniers à visiter ces îles éloignées, sur les corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée*, et si, pour asseoir notre opinion, nous avons cherché à nous éclairer de tous les documents transmis par nos prédécesseurs, nous avons, toutefois, jugé d'après nos propres sensations, en nous aidant de nos notes particulières et de nos souvenirs.

Nous ne nous dissimulons pas toutes les imperfections de cette notice faite à la hâte; cependant nous avons cherché à la rendre aussi exacte et aussi complète que possible; et nous aurons, dès aujourd'hui, atteint le but que nous nous sommes proposé, si nous avons pu par nos travaux être utiles à notre pays.

ERRATA.

Page 2, ligne 15, *au lieu de* qui devaient désormais devenir la patrie, *lisez* qui devaient désormais devenir leur patrie.
— 9, — 28, *au lieu de* 6 avril 1772, *lisez* 6 avril 1774.
— 10, — 11, *au lieu de* Baie de la Révolution, *lisez* Baie de la Résolution.
— 12, — 23, *au lieu de* où se passait une traite, *lisez* où se faisait une traite.
— 12, — 25, *au lieu de* la maison Baw, *lisez* la maison Baux.
— 15, — 13, *au lieu de* Hanoou, *lisez* Honoou.
— 16, — 23, *au lieu de* l'obligèrent à accourir, *lisez* l'obligèrent d'accourir.
— 23, — 26, *au lieu de* et le 25, *lisez* et le 23.
— 27, — 15, *au lieu de* les deux îles Masse et Chanal, *lisez* les deux îles Hiaou et Fetou-Ouhou (Masse et Chanal de Marchand),
— 29, — 30, *au lieu de* à son retour, le Jefferson déposa, *lisez* le Jefferson déposa.
— 33, — 11, *au lieu de* voyant un fusil, *lisez* en voyant un fusil.
— 41, — 17, *au lieu de* pour y abriter, *lisez* pour abriter.
— 46, — 18, *au lieu de* d'être punis, *lisez* sous peine d'être punie.
— 47, — 23, *au lieu de* provoquaient, *lisez* provoquèrent.
— 53, — 26, faute de typographie : *lisez* confusion extrême.
— 55, — 25, *au lieu de* Keatanoui ni sa famille ne possédaient, *lisez* ni Keatanoui ni aucun membre de sa famille ne possédaient.
— 59, — 17, *au lieu de* Homi, *lisez* Houmi.
— 60, — 5, *au lieu de* Tamaa-Taïpi, *lisez* Temaa-Taïpi.
— 65, — 9, *au lieu de* changer leurs dispositions, *lisez* changer de dispositions.
— 66; — 28, *an lieu de* cependant leur effet, *lisez* mais leur effet.

— 79, — 11, *au lieu de* s'abriter dans leurs murs, *lises* s'abriter derrière leurs murs.

— 85, — 28, *au lieu de* le système de paix pouvait, *lises* l'état de paix générale imposé par Porter.

— 86, — 18, *au lieu de* plus une douzaine de poules, *lises* et de plus une douzalne de poules.

— 91, — 6, *au lieu de* et y mettre le feu, *lises* pour y mettre le feu.

— 94, — 23, *au lieu de* en 1799, *lises* en 1798.

— 101, — 24, *au lieu de* Homi, *lises* Houmi.

— 104, — 24, même correction.

— 105, — 15, *après* la société de Londres, *lises* aux îles Nouka-hiva.

— 140, — 1, *au lieu de* Fetou-ou-Hou, *lises* Fetou-Ouhou.

— 149, — 20, *au lieu de* Roquefeuille fut conduit, *lises* Roquefeuille y fut conduit.

— 152, A la note : *au lieu de* G. Foster's Voyage, *lises* G. Forster's Voyage.

— 156, — 27, *au lieu de* Staick. I., *lises* Stack I.

— 161, — 8, *au lieu de* escarpées, *lises* abruptes.

— 166, — 27, *au lieu de* de, *lises* du.

— 179, — 20, *au lieu de* aux jours de fête, *lises* dans les jours de fête.

— 183, — 11, *au lieu de* on remarqua, *lises* on remarque.

— 190, — 21, *au lieu de* la plus grande longueur de l'île est de six milles du sud-est au nord-ouest, *lises* du sud-ouest au nord-est.

— 196, — 5, *au lieu de* Faouata, *lises* Taouata.

— 201, — 17, *au lieu de* Cook, *lises* Mendana.

— 201, — 22, *au lieu de* et éviter, *lises* et d'éviter.

— 226, — 10, *au lieu de* éloments, *lises* éléments.

— 228, — 3, *au lieu de* pur, *lises* pour.

— 242, — 6, *au lieu de* intercession, *lises* à leur demande.

— 272, — 13, *au lieu de* Pandauss, *lises* Pandanus.

ILES MARQUISES

OU

NOUKA-HIVA.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire.

Découverte.—Voyages de Mendana, Cook, Marchand, Hergest, Roberts, Wilson. — Arrivée des missionnaires anglais dans les îles Marquises. — Histoire de M. Crook. — Voyages de Fanning, Krusenstern, Porter. — Histoire de l'établissement américain au port Taiohae. — Voyages de Finch, Dupetit-Thouars, d'Urville.— Prise de possession au nom de la France.

L'Espagne avait planté son étendard sur presque tous les rivages de la vaste Amérique; sous sa domination de riches et puissantes colonies s'élevèrent sur les débris encore sanglants des villages des premiers habitants, et celles-ci, imitant l'exemple de la métropole, envoyèrent à leur tour de grandes et nombreuses flottes pour explorer l'océan Pacifique, à la recherche des terres où, suivant les idées reçues à cette époque, devaient se trouver de grands amas d'or et d'argent.

Le 9 avril 1595, l'adelantade Alvaro Mendana de Neira quitta le Callao avec quatre navires ; la capitane *Saint-Jérôme*, l'almirante *Sainte-Isabelle*, la galesta *le Saint-Philippe* et la frégata *Santa-Catalina*. Après avoir achevé ses approvisionnements dans les vallées de Truxillo, de Séna et à Païta, la flotte recueillit quatre cents passagers des deux sexes, embarqués de gré ou de force, pour former le noyau d'une nouvelle colonie aux îles Salomon, découvertes vingt-huit ans auparavant par ce même capitaine. Sur le pont de ces navires, plus d'un aventurier, attiré par l'appât du gain, jetait à l'horizon un regard scrutateur, et cherchait déjà quelques jours après le départ les terres inconnues qui devaient désormais devenir la patrie. Pour ces hommes élevés dans la croyance des richesses immenses enfouies au delà des mers ; l'exil, les dangers et l'incertitude d'une navigation hasardeuse n'étaient plus des obstacles. Les récits de leurs prédécesseurs ou de leurs contemporains enflammaient leurs désirs. L'appât de l'or les entassait, hommes et femmes, vieillards et enfants, sur de frêles navires, errant au gré des vents inconstants vers des terres problématiques ; leur imagination excitée créait partout des mines à exploiter ; et, sous cette impulsion, ils livraient avec une effrayante audace leur existence et souvent celle de leurs familles aux flots changeants des mers capricieuses.

Le 24 juillet de la même année, environ par 10° 50′ de latitude sud, à cinq heures du soir, la terre,

une terre inconnue encore, apparut aux yeux ravis des Espagnols. La partie méridionale de l'archipel des Marquises venait de se révéler pour la première fois à des yeux européens. Plus d'un cœur tressaillit en contemplant les formes indécises de ces îles; et en songeant que là se trouvait peut-être la fin de la traversée. Plus d'une espérance prit naissance dans les émotions de cette première vue.

Bien que Mendaña reconnût que ces terres n'appartenaient pas aux îles Salomon qu'il cherchait, la flottille s'en approcha, et bientôt quatre cents sauvages environ, portés par soixante-dix pirogues, montés sur des radeaux, ou venus simplement à la nage, entourèrent les bâtiments, et montrèrent à leurs visiteurs une riche constitution; de robustes membres, des muscles vigoureux sous une peau cuivrée. Leur taille était élevée, leur corps était bien fait. Ils avaient, dit le narrateur, surtout des yeux, des dents et des bouches admirables; les femmes avaient des mains belles et délicates, elles portaient leurs cheveux flottant avec grâce sur leurs épaules, et quelques-uns de ces visages brunis montraient des couleurs sur leurs joues. Les enfants étaient magnifiques, et les hommes avaient les bras, les jambes et même la figure peints comme chez les Bissayas de Manille.

Cette troupe apportait des cocos, des bananes, et une pâte enveloppée dans des feuilles vertes; quarante hommes environ montèrent hardiment à bord lorsqu'on les engagea à s'y introduire; d'abord leur

curiosité fut excitée, puis à la vue de tant d'objets nouveaux pour eux ils commirent un grand nombre de larcins qui lassèrent la patience en général peu endurante des Espagnols de cette époque. — On leur enjoignit de s'en aller, mais ils s'y refusèrent ouvertement; on donna l'ordre de les effrayer par une décharge de mousqueterie, mais si à ce bruit plusieurs s'élancèrent à la mer, d'autres résistèrent et ne furent rejetés au dehors que par la violence. Un vieillard surtout se fit remarquer par son obstination. Accroché aux porte-haubans, il ne lâcha prise qu'après avoir été blessé à la main d'un coup de sabre. Ce fut aussi le signal du combat: tous les sauvages saisirent leurs armes déposées dans les pirogues, et ils tentèrent, avec une audace qui naissait de leur ignorance, de remorquer le navire de l'amiral à la côte.

Les armes à feu répondirent à cette agression; cinq ou six sauvages, parmi lesquels se trouvait le vieillard courageux des porte-haubans, furent tués et huit ou neuf furent blessés. Le carnage eût été plus grand si la poudre n'eût pas été humide, et si les sauvages, qui venaient d'être initiés aux effets des mousquets, n'eussent pas cherché à se mettre à l'abri lorsqu'ils en voyaient les canons s'abaisser vers eux. Un seul soldat espagnol fut blessé.

Cette première rencontre dut avoir lieu près de la pointe sud de l'île Fatou-Hiva, à laquelle Mendana avait imposé le nom de Magdalena. Les navires continuèrent leur route, et ils s'éloignaient rapidement lorsqu'ils aperçurent une pirogue se dirigeant sur

eux. Trois individus la montaient et poussaient des cris étourdissants. Chacun d'eux portait à la main un rameau vert et un morceau d'étoffe blanche qui, après ce qui venait de se passer, devaient être un signe de paix, et peut-être une invitation à descendre sur leurs terres.

Sans s'arrêter, l'amiral poursuivit sa route vers trois nouvelles îles qu'il appela *San Pedro, santa Christina* et *la Dominica*; puis l'escadre passa sans accident dans le canal qui sépare Christina de la Dominica (Hiva-oa de Taouata), et louvoya le jour suivant pour atteindre un mouillage convenable. Les indigènes accostèrent de nouveau et se comportèrent à peu près comme ceux de Magdalena. Un vieillard de bonne mine vint engager l'amiral, un rameau vert dans une main et une étoffe blanche dans l'autre, à descendre sur son île; pendant ce temps-là quatre naturels s'introduisirent dans le vaisseau; paisibles spectateurs d'abord, ils finirent par saisir un petit chien de Mendana; et, sautant à la mer, ils l'emportèrent à la nage vers leurs pirogues.

Le lendemain, jour de la Saint-Jacques (25 juillet), le maestro de campo fut envoyé dans une chaloupe pour chercher un port. Il trouva celui de la *Madre de Dios*, situé sur la partie ouest de l'île Taouata et débarqua au son du tambour à la tête de vingt hommes. Une ligne de démarcation fut tracée sur le rivage, elle fut respectée par les sauvages; les femmes seules eurent le privilége de la franchir; elles s'approchèrent des soldats qui les trouvè-

rent très-sociables de prime abord; l'impression qu'elles produisirent sur eux dut être bien forte, car, à leur retour, en racontant à leurs compagnons les événements de leur course, ils les dépeignaient comme étant aussi belles que les femmes de Lima quoique moins roses. Blanches comme elles, elles avaient la même manière de parler. Leurs mains délicates, leur corps gracieux, à peine voilé par une tunique, surpassaient même, disaient-ils, les attraits du beau sexe du Pérou. Ils avaient aussi conçu la plus haute idée de la salubrité du climat, à la vue de la santé, de la force et de la corpulence de ce peuple.

Cette première descente ne se termina pas non plus sans effusion de sang; quatre jarres employées à faire de l'eau à l'aiguade, ayant été volées, on employa l'argument du fusil pour faire rendre les objets soustraits. Ainsi le premier contact des Européens devait être fatal à ces malheureux sauvages plus ignorants que coupables. L'explosion des armes à feu, leurs effets terrifiants, le spectacle imposant des vaisseaux dans le lointain, l'aspect surprenant des étrangers, contribuèrent à les jeter dans la stupéfaction et l'effroi le plus profond.

Cependant la paix suivit de près cette escarmouche, et lorsque le 28, l'escadre gagnant le mouillage, serra ses grandes ailes et laissa tomber l'ancre, un grand nombre de pirogues entourèrent les navires, et les naturels restèrent paisibles spectateurs de la scène qui se passait sous leurs yeux. Quiros

rapporte que ces habitants parurent plus noirs que ceux de la Magdalena et surtout moins beaux.

Un des premiers soins de Mendana, fut d'ordonner qu'une grande messe serait célébrée ; à cet effet il conduisit à terre sa femme Dona Ysabel Berreto, ainsi que la majeure partie de son monde. Pendant le service divin, les naturels imitèrent le recueillement des Espagnols et s'agenouillèrent comme eux ; une superbe femme s'assit auprès de Dona Ysabel, elle voulut pendant tout le temps de la cérémonie l'éventer avec un éventail curieux, de la fabrique des sauvages ; cette femme avait de si beaux cheveux qu'on voulut en avoir une mèche, mais on y renonça bientôt en voyant son déplaisir.

A la fin de la prière, Mendana prit possession des terres qu'il venait de découvrir, au nom de Sa Majesté Catholique. Bizarre usage qui, comme le dit M. de Fleurieu, eût fort étonné les naturels, s'ils avaient pu comprendre le but de l'acte qui s'accomplissait devant eux. Mendana fit le tour du village près duquel il se trouvait, et y sema du maïs. Ce village était composé de cases disséminées au milieu des arbres, et séparées par des espaces pavés. Ces habitations parurent être autant de petites communautés dans lesquelles demeuraient un grand nombre d'individus, à en juger par la disposition de leur coucher.

A peine l'adelantade fut-il retourné à bord, que des disputes survinrent entre les Espagnols et les indigènes. Ceux-ci lancèrent leurs armes et parvinrent

à blesser un soldat au pied; mais poursuivis bientôt à coups de fusil, ils durent chercher leur salut dans la fuite et ils se réfugièrent avec leurs femmes au sommet de trois hautes montagnes derrière des retranchements; probablement peu d'heures après le moment où les Espagnols avaient rendu grâce au ciel de leur découverte, les malheureux Noukahiviens suppliaient leurs divinités tutélaires de les débarrasser de la présence de leurs terribles visiteurs. Soir et matin ces malheureux, dans leur retraite, poussaient en chœur des clameurs sonores et harmonieuses, qui retentissaient au loin; puis ils continuaient à lancer des projectiles, rendus inoffensifs par la distance à laquelle se trouvaient les Espagnols. Cependant ceux-ci avaient établi des postes pour garder le village qui leur avait été abandonné, l'aiguade et le lieu destiné à la promenade des femmes de la flotte. Les corps de garde faisaient un feu continu sur tous les sauvages qui sortaient de leurs retranchements. Bientôt ceux-ci reconnaissant le peu de succès de leurs armes et effrayés des terribles effets de celles des Européens, tentèrent d'opérer un raccommodement. Ils firent connaître leurs intentions en offrant des présents de fruits à pain aux soldats maraudant dans les bois, et en portant des paniers de bananes et de fruits près des trois détachements placés par le maestro de campo. Ils semblaient éprouver le besoin de rentrer dans leurs cases et demandaient avec instance quand les redoutables étrangers s'en iraient. Un individu de bonne mine se fit surtout remarquer; il contracta une étroite

amitié avec le chapelain qui lui apprit à dire Jésus-Maria. Il fut conduit auprès de l'amiral qui l'accueillit de son mieux, lui offrant des douceurs et du vin, mais il ne voulut goûter de rien, quoiqu'il montrât la plus grande confiance. Au départ des navires il parut même désirer de les suivre; les soldats avaient aussi acquis des amis très-intimes, mais ceux-ci ne cessaient, tout en leur prodiguant leurs caresses, de les prier de quitter leur île. Bientôt, à leur grande joie, le pavillon espagnol cessa de flotter dans la baie; Mendana partit le 5 août et poursuivit ses desseins dont on connaît l'issue fatale; mais avant de quitter ces lieux où ses navires avaient causé une si grande surprise et laissé de si terribles traces de leur passage, il imposa au groupe entier qu'il venait de découvrir le nom de Marquises de Mendoça, en l'honneur du vice-roi du Pérou, marquis de Cañete, qui avait favorisé et protégé ses projets; puis il fit ériger, en divers endroits, trois croix, signes de la rédemption, sur le sol baigné par le sang de tant de meurtres; enfin il fit graver une inscription sur l'écorce d'un arbre, avec la date du jour de son arrivée sur ces terres.

Cent soixante dix-neuf ans s'écoulèrent avant qu'un autre navire vînt attérir sur ce groupe. Déjà sans doute l'apparition de Mendana s'était transformée en mythe dans les traditions de la génération qui vit surgir dans les brumes du soir, le 6 avril 1772, les blanches voiles de *la Révolution*. Cook arrivait à son tour pour convaincre ces peuples de la réalité

du premier passage; à son aspect, la population effrayée crut sans doute que la vengeance des divinités malfaisantes leur envoyait de nouveaux malheurs.

Après avoir ajouté aux quatre îles découvertes par Mendana, l'île Hood, rocher inculte et escarpé auquel il donna le nom du jeune volontaire qui le découvrit le premier, Cook se dirigea vers le port de la Madre de Dios. Poussé par cet esprit jaloux inhérent au caractère anglais, il voulut enlever le nom donné à ce port par son prédécesseur et le nomma baie de la Révolution.

Trente ou quarante naturels s'aventurèrent auprès du navire anglais, mais ils montraient une crainte non équivoque; on pouvait deviner qu'ils appréhendaient les scènes du siècle précédent. Après avoir offert des plantes de poivre, symbole de paix, ils se hasardèrent à monter à bord; mais leurs pirogues chargées de pierres, les frondes dont les hommes étaient armés, indiquaient une méfiance qui ne fut dissipée que par de nombreux cadeaux. Le lendemain la confiance était revenue, mais avec elle la convoitise; des échanges eurent lieu d'abord, des vols ensuite; enfin, pour mettre un terme à l'audace de l'un des naturels, soustracteur infatigable, on tira un coup de fusil à poudre; la bonne foi revint avec la peur; cependant au moment où l'on touait le navire au mouillage, un vol audacieux eut lieu, un chandelier en fer fut emporté, et dans le premier mouvement de colère un coup de fusil tua le coupable.

Cook se rendait à terre dans cet instant. Sur sa route il trouva la pirogue qui contenait le cadavre; deux hommes la conduisaient; l'un d'eux, déjà sur le déclin de la vie, riait aux éclats en vidant l'eau sanglante contenue dans la pirogue; l'autre, plus jeune, fils de l'homme tué, avait l'air triste et abattu. Le bruit des tambours retentissait, sur le rivage, les sauvages accouraient en armes et se préparaient au combat. Toutefois quelques présents suffirent pour les calmer. Mais les tentations étaient trop fortes pour la nature inculte de ces hommes; peu de temps après, ils essayèrent encore d'enlever la bouée d'une ancre en la tirant à terre. Le sifflement d'une balle à leurs oreilles leur donna un effroi salutaire, et, jusqu'au jour du départ, leur conduite fut plus tranquille.

Le chef du pays, nommé Honeou, vint visiter Cook; il avait l'air intelligent, le grand nombre de ses vêtements indiquait son rang, il portait le titre d'Hekaï.

Au rebours de ce qui avait été remarqué par les Espagnols, les femmes fuyaient l'approche des étrangers; MM. Sparman et Forster fils voulurent suivre l'une d'elles, mais les naturels témoignèrent un mécontentement qui les força à y renoncer..... Le séjour des Espagnols avait-il laissé des traces d'affreuses maladies faites pour effrayer ce peuple ordinairement si libre? Cette conjecture hasardée peut être vraie, et l'on doit gémir sur la conduite de ces hommes qui portent de gaieté de cœur un poison sans remède

chez des populations saines et heureuses. Ce n'est que dans la partie sud de l'île que les femmes furent moins farouches. M. Hodge, dessinateur, parvint à faire le portrait d'une jeune fille.

Enfin, le 12 avril, les Anglais s'éloignèrent en emportant une triste idée de la propreté de ces sauvages. Cook avait vu l'un d'eux manger dans le même plat que des cochons.

Peu d'années après Cook, les navires du commerce commencèrent à se montrer dans ces parages.

A un mois d'intervalle (en 1791), le capitaine Ingraham, de Boston, et notre compatriote Marchand, de Marseille, visitèrent les îles déjà connues de l'archipel, et découvrirent d'autres terres dans le nord. Le premier de ces navigateurs n'ayant donné aucune relation de son voyage, tout l'honneur de la découverte revient à Marchand, bien qu'il ne l'ait faite que quelques jours après le capitaine américain.

Notre infortuné compatriote Lapérouse venait de visiter la côte N.-O. d'Amérique (en 1790); il avait attiré l'attention du commerce français sur ce point où se passait une traite de pelleterie, exploitée par les Anglais et les Espagnols. La maison Baw, de Marseille, mue par le désir d'entreprendre cette nouvelle branche de commerce, équipa le brick *le Solide*, dont elle confia le commandement au capitaine Étienne Marchand. Six mois après, le 12 juin 1791, à dix heures du matin, le pavillon français flottait, pour la première fois, en

vue du groupe des îles Marquises. A l'exemple de ses devanciers, Marchand chercha d'abord à mouiller au port de la Madre de Dios. Une foule de pirogues, parties de la Dominica et de l'île Christina, enveloppèrent bientôt le navire. Des scènes bizarres et variées accompagnèrent cette première reconnaissance. Dans une grande pirogue double, un guerrier soufflait dans une conque, dont le bruit rauque se mêlait aux clameurs de ses compagnons. Ceux-ci chantaient en frappant le coude de leur bras gauche replié sur la poitrine, avec la paume de la main droite; puis tout à coup un vieillard, après avoir prononcé une harangue incomprise, attacha aux haubans du grand mât un rameau vert et un morceau d'étoffe blanche; c'était sans doute un emblème de paix, la branche d'olivier des anciens, car aussitôt, tous les sauvages crièrent : *Tayo, tayo* (ami, ami); l'équipage charmé répondit à son tour : *Tayo, tayo*, et la paix fut définitive.

Ces démonstrations amicales furent suivies naturellement d'une distribution de verroterie, de couteaux, de miroirs, qui furent reçus avec un étonnement joyeux; les naturels, amoncelés dans les pirogues ou à la nage, semblaient indiquer qu'ils connaissaient les besoins du bâtiment, en montrant l'eau de la mer. Ils montèrent sans crainte à bord; mais leur foule s'étant accrue, au point de devenir gênante, on les invita à quitter le bâtiment, ce qu'ils firent sans opposer de résistance ou témoigner de l'humeur.

Le lendemain 14, *le Solide* était entré dans le port Madre de Dios; plus de cinq cents sauvages l'entouraient, et le nombre s'augmentait de moment en moment, par l'arrivée de nouveaux visiteurs de l'île Dominica; sans montrer des intentions hostiles, cependant ils dérobaient; avec une grande effronterie, tout ce qui leur tombait sous la main. La mauvaise foi avait remplacé la loyauté des premiers échanges, et il fut facile de remarquer que les naturels de l'île Dominica, étrangers à la baie, étaient les plus turbulents. Un coup de canon à poudre, loin de les effrayer, ne fit qu'exciter leur audace; alors un coup de canon à boulet fut tiré par-dessus leurs têtes, contre les rochers du rivage. L'effet du projectile les frappa un instant d'épouvante sans cependant les faire fuir; ils saisirent leurs armes, et lancèrent contre le navire des lances et des écales de coco. Pour réprimer enfin ce désordre, le capitaine Marchand fit paraître tout son équipage armé; quelques coups de fusils furent tirés en l'air, ne voulant pas user de rigueur envers ces sauvages, qu'il considérait *comme des enfants voulant battre des hommes*. Grâce à cette conduite pleine d'humanité et toute française, la paix ne fut point troublée, et les échanges recommencèrent.

Des femmes, des jeunes filles, remarquables par leur jeunesse et leurs formes gracieuses, se trouvaient en grand nombre dans la foule. Elles montèrent sur le pont sans hésitation; on en vit même pousser la confiance jusqu'à tenter de grimper dans

les huttes par les enfléchures, et rivaliser d'agilité avec les jeunes marins qu'elles suivaient.

En débarquant à la tête de huit hommes armés, Marchand fut sur le champ conduit à l'aiguade; les indigènes se souvenaient d'y avoir vu faire l'eau du navire de Cook, et ils y conduisirent de leur propre mouvement leur nouveau visiteur. A l'ombre d'un bel arbre, dans un enclos entouré de murs en pierre, franchi par quelques hommes seulement, on lui présenta un vieillard de petite stature, probablement le chef de l'endroit auquel on donnait le nom de Otoou; sans doute c'est le même dont Cook parle sous le nom de Hanoou. Ce vieillard était tout tremblant; il offrit quatre cochons à Marchand, qui, après avoir entendu le long discours qui accompagnait le présent, fit en retour une ample distribution d'objets de peu de valeur.

Un accident vint troubler la bonne harmonie qui régna les jours suivants; mais la mésintelligence ne fut pas de longue durée. Un matelot, préposé à la garde de l'aiguade où une partie de l'équipage faisait de l'eau, fit partir involontairement l'espingole dont il était armé : la balle cassa le bras d'un jeune insulaire. La foule, effrayée d'abord, se rassura bientôt; mais elle disait tristement, en réponse aux discours des Français : *Tayó, tayó*. Les explications données pour faire connaître que le mal était le résultat d'un accident, parurent avoir été comprises; cependant ils répétaient souvent : *Tayo eto, mate eto*, Vous êtes nos amis, et vous nous tuez.

Le médecin Roblet s'empressa d'aller panser le blessé; il trouva sur la blessure un appareil ingénieux qui prouvait que ces sauvages étaient accoutumés à traiter des fractures. Après l'opération, le malade, comblé de caresses et de cadeaux, oublia tout à fait le tort involontaire des Français et ne leur témoigna aucun ressentiment.

Cependant la confiance du capitaine Marchand faillit ensuite lui devenir funeste : guidé par plusieurs naturels dans une excursion qu'il faisait dans l'intérieur, il n'eut d'abord qu'à se louer de leurs soins; tous à l'envi lui donnaient le bras, le soutenaient et le portaient presque dans les pas difficiles : néanmoins l'aspect de leur physionomie trahissait un mauvais dessein. Le capitaine songea à retourner sur ses pas, et dès lors ses conducteurs ne montrèrent plus le même empressement à l'aider dans sa marche, ils le laissaient surmonter tout seul les obstacles de la route; bientôt ses soupçons se trouvèrent confirmés. Il hâtait le pas, lorsqu'on lui enleva son fusil. Il allait atteindre le voleur l'épée à la main, lorsque les cris de son domestique, assailli par cinq ou six antagonistes, l'obligèrent à accourir à son aide; son approche mit en fuite les agresseurs.

La nouvelle de cette attaque était déjà parvenue au rivage lorsque Marchand y arriva; les naturels effrayés fuyaient de toutes parts; ils craignaient sans doute de terribles représailles. On tâcha de les rassurer, mais en même temps on réclama à un des chefs les objets volés. Celui-ci les rapporta

en effet plus tard, et, montrant un casse-tête en morceaux, il prétendit l'avoir brisé sur la tête des coupables. Sans croire à son récit, on récompensa néanmoins son zèle simulé.

Ne pouvant obtenir, dans ce mouillage, un nombre suffisant de cochons, on alla, à l'imitation de Cook, en chercher dans les baies du sud de l'île. Cette recherche fut fructueuse, et donna lieu d'examiner un sol plus favorisé par la nature que celui du port Vaitahou.

Avant de quitter définitivement cette île, les Français eurent cependant l'occasion d'éprouver le bon caractère de ses habitants. Le 19 juin, ayant voulu faire une excursion dans l'anse du sud de leur mouillage, ils tentèrent, à leur retour, de franchir un mondrain qui sépare cette anse presque inhabitée de l'anse du nord où se trouvait le village et l'aiguade. Ils ne tardèrent pas à reconnaître qu'ils avaient commis une imprudence; à mesure qu'ils s'élevaient sur cette colline dont la pente est très-difficile, ils ne trouvaient plus, sur les bords escarpés des rochers, que d'étroits sentiers, rendus glissants par la pluie; suspendus sur des pointes aiguës, ils chancelaient; le bras de leurs guides plus aguerris et plus robustes assurait seul leurs pas incertains; il eût été facile alors de les dépouiller de leurs armes et des objets qui excitent si vivement la convoitise des sauvages; mais, loin de là, leurs guides ne cessèrent de les aider, et les conduisirent à bon port. On remarqua que le jeune homme blessé par

l'espingole, aidait, de sa main saine, la marche de ceux dont l'imprudence avait failli lui être fatale. Aussi, les Français s'éloignèrent en exprimant un sentiment de réprobation contre les Espagnols qui avaient versé le sang de leurs hôtes, et qui les poursuivaient à coups de fusils dans les bois.

Nous touchons enfin à la découverte de la partie septentrionale de l'archipel; une remarque, faite à bord, y conduisit *le Solide*. On avait observé au mouillage, par un temps clair, au coucher du soleil, une tache fixe qui présentait l'apparence d'un pic élevé dans le N.-O. 1/4 O. L'air continuant à être pur, on revit cette tache le lendemain matin, et dès lors, on soupçonna dans cette direction l'existence d'une terre encore inconnue. Parti le 20 juin, à midi, de l'île Taouata, le capitaine Marchand eut la satisfaction de voir, le 21, au point du jour, tous les doutes cesser, par l'apparition de la terre, et à dix heures et demie, il se trouva à quatre milles de la pointe la plus méridionale d'une île qui reçut le nom de *Marchand*. La côte se montrait ornée de jolies anses sablonneuses, sur le contour desquelles des bananiers, des cocotiers, l'arbre à pain, et divers autres grands arbres, formaient des touffes verdoyantes abritant les cases éparses des naturels. Ceux-ci s'empressaient d'accourir au rivage pour contempler de plus près la merveilleuse apparition qui étonnait leurs yeux.

La narration des premiers visiteurs d'un pays porte toujours l'empreinte de l'enthousiasme du mo-

ment; la description de l'île Marchand nous paraît avoir subi cette influence. Nous la donnons toutefois, quoiqu'elle ne rende pas tout à fait nos propres impressions.

« L'aspect de l'île, dit le découvreur, est, dans
» cette partie, aussi agréable que varié. Des collines,
» dont une verdure animée couvre les pentes douces
» et les sommets; des vallées ombragées par des
» plantations diversifiées, plusieurs ruisseaux qu'on
» distinguait du navire, et qui rendent à la terre,
» desséchée par les feux du soleil, la fraîcheur et
» l'humidité nécessaires à la reproduction des plan-
» tes; enfin une belle cascade, dont les eaux écu-
» mantes se précipitent dans un vallon, tous ces ob-
» jets, réunis sur un petit espace, attiraient tour à
» tour, et fixaient agréablement les regards. De
» hautes montagnes, dont les sommets sont arides
» et hachés, et qui doivent se refuser à tout genre
» de culture, occupent le centre de l'île; mais ces
» montagnes cessent de paraître élevées, quand on
» porte les yeux sur des pics de rochers nus et inac-
» cessibles, dont les flèches aiguës semblent appar-
» tenir à des clochers. »

En continuant de ranger la côte occidentale de l'île, on aperçut à midi une seconde pointe et une ouverture qui semblait promettre un abri sûr et commode; le capitaine en second Masse fut envoyé avec dix hommes pour reconnaître cette baie, tandis que *le Solide* louvoyait pour ne pas perdre sa position.

Sur ces entrefaites une pirogue s'approcha du brick; un seul des trois insulaires qui la montaient osa se fier aux signes d'amitié de l'équipage et se hasarda dans les porte-haubans, mais aucune instance ne put le déterminer à entrer dans le navire. Il semblait flotter entre la surprise et la crainte; les cadeaux qu'on lui fit furent reçus d'un air indifférent; sans doute l'ensemble des choses extraordinaires qu'il voyait absorbait toute son attention, les détails n'excitaient pas encore son admiration. Qu'on se figure, en effet, quelle dut être la stupéfaction de ces hommes si peu élevés dans l'échelle des connaissances devant des prodiges d'industrie; leur imagination frappée dut se trouver éblouie par une magnificence et un pouvoir dont elle n'avait aucune idée; c'est ainsi que les navigateurs arabes retracent leurs impressions dans les voyages merveilleux de Sindbad el Bahari.

Un mouvement précipité de l'équipage effraya ce sauvage; il s'élança brusquement dans sa pirogue et s'éloigna promptement. Dans l'après-midi d'autres naturels s'approchèrent : leur nombre les encouragea sans doute à se confier aux étrangers, plusieurs d'entre eux montèrent sur le pont. Un miroir produisit un singulier effet sur l'un d'eux; il se mit à rire aux éclats en voyant son image. On jugea que les clous, les couteaux et autres bagatelles qu'on leur distribua étaient des objets entièrement nouveaux pour eux, et on en conjectura qu'ils n'avaient pas de relations habituelles avec l'autre groupe, quoique peu éloigné.

L'enfoncement visité par l'embarcation renferme deux anses, mais aucune des deux ne parut propre à abriter un navire. Cent cinquante naturels environ s'étaient rassemblés dans l'anse du nord; à l'approche du canot une pirogue se détacha du rivage et vint à sa rencontre. Sur son avant se trouvait une espèce de siége sur lequel était assis le chef du lieu; il vint recevoir des cadeaux en retour desquels il offrit du poisson et des coquilles polies d'huîtres perlières. Le débarquement s'opéra sans difficulté, et l'entrevue se termina paisiblement. Les indigènes parurent moins bien faits que ceux de l'île Taouata et surtout moins tatoués, mais on remarqua les mêmes usages. Au premier abord les femmes partageant l'étonnement général, se tinrent à l'écart, mais elles bannirent toute méfiance lorsque des vieillards les prenant par la main les conduisirent auprès des étrangers. Cette baie hospitalière reçut le nom de *Bon-Accueil.*

Le capitaine Marchand allait quitter cette île, lorsque, à l'instar de ses devanciers, il voulut, par un acte authentique, prendre possession de ces terres découvertes par lui.

Dans ce but, il descendit dans la première anse de la côte nord-ouest de l'île, située à peu de distance de la partie septentrionale de la baie Bon-Accueil. Il prit terre sur une plate-forme de rochers séparée de la côte par un petit bras de mer. Les naturels, assemblés sur le rivage au nombre de deux cents, s'empressèrent de venir l'aider ainsi que ses gens à

traverser le canal; parmi eux se trouvaient quelques femmes déjà familières et le chef qu'on avait vu la veille; ce qui fit supposer que cette troupe provenait de la baie déjà visitée, et qu'elle avait fait le tour en suivant le bâtiment. L'aspect des lieux justifiait cette conjecture : aucune case n'existait dans les environs, et ce point, dénué de verdure, ne présentait qu'un sol stérile. On distribua quelques bagatelles à ces insulaires, qui se pressaient sans confusion en évitant de se rendre incommodes, et qui ne semblaient avoir d'autre désir que celui de satisfaire leur curiosité. Ils donnèrent en retour divers objets, tels que des lances, des éventails, des touffes de plumes, etc. Une inscription portant le nom du navire et du capitaine, sa nation et la date de la prise de possession, fut ensuite clouée sur un arbre; puis trois copies de cette inscription furent renfermées dans des bouteilles qui furent remises en dépôt, à un chef, à un homme d'un âge mûr et à une jeune fille. Par suite de cette bizarre combinaison, trois générations étaient choisies pour conserver ce document, fort probablement anéanti peu de temps après.

Cette prise de possession, qui reçoit aujourd'hui une sanction inattendue, a cela de remarquable qu'aucune effusion de sang ne l'a accompagnée. Le régime français a toujours été plein d'humanité et de bienveillance : faisons des vœux pour qu'il en soit toujours ainsi, quand même ce serait au détriment de ses intérêts.

Le groupe entier du nord, dont Marchand com-

pléta la découverte par celle des îles Masse, Chanal, Baux, Solide et enfin les Deux-Frères, fut nommé groupe de la Révolution; puis le capitaine s'éloigna le 25 juin, ne songeant guère que, cinquante ans plus tard, ses découvertes deviendraient une possession française. A lui revient l'honneur d'avoir donné des documents importants sur des terres qu'il avait découvertes simultanément avec le capitaine Ingraham que nous avons déjà mentionné, événement dont la vanité américaine s'est emparée pour tenter de dépouiller notre compatriote d'une gloire qui lui est due.

La découverte du groupe des îles Marquises ne fut complète qu'après le passage du *Solide* et celui du *Hope*, navire d'Ingraham; ces terres conservèrent le nom primitif imposé par Mendana (îles Marquises), que ceux qui les visitèrent ensuite étendirent au groupe entier.

Le lieutenant Hergest, commandant *le Dædalus*, succéda au capitaine Marchand. Chargé de porter des approvisionnements à l'expédition anglaise commandée par Vancouver, Hergest se trouva dans une situation très-épineuse, dès son entrée dans le port de la Madre de Dios : le 22 mars 1792, il eut d'abord à lutter contre de violentes raffales descendant du haut des collines dominant le rivage, et le 25, son câble ayant cassé sous l'impulsion violente d'un grain, il fut entraîné hors du mouillage. Dans ce moment même, un incendie se déclara à bord; l'équipage eut à lutter à la fois contre le feu et le mauvais temps; son

ardeur s'accrut sans doute à la pensée que la perte du navire aurait aussi inévitablement compromis son existence; il n'aurait trouvé qu'un refuge bien précaire parmi les tribus de l'île, dont les penchants nuisibles n'étaient bridés que par l'aspect de la force.

Le soir, le navire anglais, après avoir échappé au double danger couru dans la journée, fut entouré d'une multitude de naturels qui ramassaient sur l'eau les débris à moitié consumés des hamacs, premières sources de l'incendie. Le lieutenant Hergest débarqua ensuite avec le second et trois hommes, pour reconnaître l'aiguade et s'approvisionner d'eau. Il eut beaucoup de peine à prendre pied, à cause du ressac, et, dès le premier abord, il put apprécier quel eût été le sort de son équipage, si le navire avait péri. Un grand nombre de naturels assemblés sur la plage, voyant la faiblesse de ce détachement, volèrent sans scrupule tout ce qu'ils purent atteindre; il ne resta même plus un seul seau pour remplir les barriques qu'on avait apportées. Un jeune matelot fut tellement ému des espiégleries des naturels qu'il se prit à pleurer; Hergest le gourmandait et lui reprochait son manque de fermeté, lorsque à son tour il fut entouré et son fusil de chasse lui fut enlevé. Il ne restait plus qu'un mousquet dans l'embarcation : la prudence exigeait de patienter; aussi le lieutenant anglais s'éloigna du rivage, tandis que, pour couronner leurs larcins, les sauvages enlevaient le grappin du canot.

La sûreté des Anglais demandait une prompte ré-

pression de ces attentats. Voulant, toutefois, concilier l'humanité avec l'emploi de la force, Hergest dirigea ses embarcations armées vers la côte, et fit tirer des décharges de mousqueterie par-dessus la tête des naturels. Tous se sauvèrent, à l'exception d'un seul homme qui eut la hardiesse de conserver son poste, la fronde à la main, et qui ne cessa de lancer des pierres inoffensives contre les assaillants. Son courage inspira une admiration qui lui sauva la vie. Quatre coups de canon tirés par-dessus le village achevèrent de porter la terreur parmi les bandes nombreuses qu'on voyait fuir dans les montagnes. A la nuit, un naturel vint à la nage jeter sur *le Dœdalus* un rameau vert enveloppé d'une étoffe blanche : il réclamait la paix. Du reste, la peur avait été plus grande que le mal, car le lieutenant Hergest suppose que personne n'a été tué ou blessé, à l'exception d'un seul individu atteint par une balle dans le mollet. Le 24 mars, la bonne harmonie étant entièrement rétablie, les indigènes apportèrent diverses provisions. Ils étaient plus tranquilles, mais non moins voleurs ; bientôt leur nombre sur le navire devint si gênant, qu'il fallut les expulser : un pavillon rouge, hissé en tête du mât, servit à indiquer un *tabou* (1) qui arrêta les hommes seulement. Les femmes ne voulurent point s'y astreindre : il fallut tirer des coups de fusil à poudre, pour engager

(1) *Tabou* signifie, dans le langage noukahivien, défense. Quand un objet est tabou, il est défendu d'y toucher.

ces nombreuses naïades à regagner la côte qu'elles avaient quittée à la nage.

Vainement employa-t-on des cadeaux et des promesses pour obtenir la restitution des objets volés à l'aiguade, le grappin seul fut rapporté. Le 29 mars, au moment d'appareiller, des chefs qui avaient reçu divers dons pour rendre le fusil, se trouvant à bord, on les saisit : l'un d'eux fut mis dans la grande chambre, sous la garde d'un factionnaire, et l'on déclara qu'il partirait avec le navire si l'objet réclamé n'était pas rapporté. Une demi-heure plus tard, une pirogue portant des emblèmes de paix vint satisfaire aux conditions imposées. Le prisonnier, rendu à la liberté, laissa couler ses larmes en serrant dans ses bras son libérateur. Tous deux reçurent de nouveaux présents qui leur firent oublier leurs angoisses passées. Hergest exprime une vive satisfaction d'avoir quitté paisiblement un port où des vols multipliés et audacieux étaient toujours sur le point de faire naître de graves querelles.

Ignorant la priorité de découverte des capitaines Ingraham et Marchand, Hergest à son tour donna des noms aux îles septentrionales de l'Archipel. En passant devant la partie ouest de l'île qu'il nomma île Trevenen, il remarqua plusieurs anses, entre autres une qu'il nomma *Anse des Amis*, en raison de la visite de plus de cent insulaires qui accoururent pour lui offrir des bananes et des cocos. Enfin il prolongea la grande île Nouka-hiva (sir Henry Martin), depuis la pointe sud-est, qu'il nomma pointe

Martin, jusqu'à l'extrémité la plus ouest. Il remarqua aussi la baie du Comptroller, qui lui parut former un port sûr et commode. Il leva le plan du port Anna-Maria (Taio-hae). Ce hâvre présente tous les avantages qu'on peut désirer dans une relâche. Quinze cents naturels (nombre bien fort), se trouvaient assemblés sur le rivage et lui firent bon accueil.

Jusque-là, l'aspect de l'île était celui d'une terre très-cultivée et très-peuplée; mais à mesure que les Anglais avancèrent dans l'ouest, le rivage devint une véritable côte de fer, sans anses, sans abris, dépourvue de verdure et de fertilité, et ne montrant ni habitations, ni habitants.

Les deux îles Masse et Chanal apparurent bientôt; on leur donna le nom d'îles Roberts, après quoi on y débarqua. Entièrement inhabitées, ces îles offrirent cependant un nombre considérable de noix de cocos, précieux rafraîchissement pour l'équipage; cette dernière station termina le séjour de cet officier dans ce groupe; il continua sa route vers les rives des îles Sandwich, où, comme son illustre prédécesseur Cook, il devait trouver la mort ainsi que son compagnon, l'astronome Gooch.

Au retour de sa mission, *le Dædalus* reparut, au commencement du mois de février 1793, dans le port Taio-hae, si favorablement décrit dans le premier passage. Les relations avaient encore débuté d'une façon tout amicale, lorsqu'un matelot, ayant été frappé par un naturel, tua d'un coup de

fusil son adversaire au moment où il plongeait dans la mer. Cet événement mit la population en rumeur, un grand nombre de pirogues de guerre s'assemblèrent et attaquèrent le navire à coups de pierres. Le lieutenant Hanson, qui avait succédé à Hergest au commandement du *Dædalus*, fut obligé d'abandonner ce mouillage après un court séjour d'un jour et deux nuits. Il alla chercher les rafraîchissements dont il avait besoin à Taïti, île fortunée dont l'éloge se trouvait alors dans les récits de tous les navigateurs des mers peu connues de l'océan Pacifique.

Nous avons anticipé sur l'ordre chronologique en mentionnant le retour du *Dædalus*; Roberts commandant le navire du commerce *le Jefferson*, vint montrer pour la seconde fois le pavillon américain dans ces parages. Le 25 juin 1792, suivant Porter, au mois d'août, d'après M. La Rochefoucauld-Liancourt, le capitaine aborda sur l'île Taouata. Son long séjour, le fait de la construction d'un petit navire dans ces îles font regretter de n'avoir aucune narration bien précise à consulter. Tout ce que nous avons pu recueillir se résume aux faits suivants.

Roberts destiné à aller faire le trafic des fourrures sur la côte N.-O. d'Amérique, construisit, dans le port Vaitahou où il séjourna pendant quatre mois, un navire de quatre-vingt-dix tonneaux dont il avait apporté avec lui les principaux membres. Il vécut longtemps en bonne intelligence avec les naturels; seulement un jour il fut obligé de dé-

fendre son petit navire à moitié construit dont ils voulaient s'emparer. A la tête des trente-six hommes qui composaient son équipage, il fit feu sur ses ennemis, en tua plusieurs, en blessa beaucoup d'autres, et les mit tous en déroute.

Le lendemain ils vinrent demander la paix et lui apportèrent leurs blessés à panser; peut-être le souvenir du pansement opéré par le chirurgien du *Solide*, avait-il engagé les naturels à cette dernière démarche, si toutefois la véracité du récit du capitaine américain est admise, car plus que tout autre, les voyageurs de cette nation sont enclins à donner un trop libre cours à leur imagination.

Une autre fois, une vingtaine de pirogues de *quatre-vingt-dix* pieds de long vinrent d'une île voisine (Hiva-oa sans doute) avec le projet de prendre *le Jefferson*. Quelques coups de canons chargés à mitraille dissipèrent cette flottille, une pirogue fut brisée, et les autres se retirèrent promptement pour ne plus reparaître.

En quittant l'île Taouata Roberts fit voile avec ses deux navires pour les îles Sandwich; sur sa route il reconnut les îles que son compatriote, Ingraham, n'avait fait qu'apercevoir. Le capitaine Roberts se crut donc le droit de nommer ces terres qu'il voyait de plus près que son prédécesseur, et il leur imposa le nom d'Archipel Washington.

A son retour *le Jefferson* déposa sur Nouka-Hiva un

vieillard qu'il avait pris au port Vaitahou et qui était originaire d'une île du nord de l'Archipel. Les noms indigènes donnés par Roberts sont d'ailleurs excessivement incorrects, peut-être ont-ils été altérés en passant sous la plume de l'auteur déjà cité qui relate ce voyage.

Quoi qu'il en soit, *le Jefferson* fut le quatrième navire qui crut découvrir les îles septentrionales des Marquises. Ingraham et Marchand presque simultanément en 1791, Hergest ensuite, puis Roberts, tous quatre imposèrent des noms à ces terres, qui fort heureusement en ont de plus authentiques donnés par leurs habitants, ce qui tranche toute difficulté.

A cette époque, ce point du globe commençait déjà à être fréquenté par divers navires; on peut mentionner, au mois de mars 1792, *le Prince William Henry*, dont la navigation offre un exemple de célérité remarquable, ce navire n'ayant mis que quatre mois pour se rendre d'Angleterre aux îles Sandwich, après avoir touché à Taïti et à Taouata. Ce dernier passage fut même effectué en courant directement au N.-E., route praticable, mais qu'on ignorait alors, personne ne l'ayant encore tentée. Nous ne ferons que citer non plus *le Butterworth*, capitaine Brown, qui, en compagnie de deux petits bâtiments, visita aussi l'île Taouata, et y fit une station de deux jours. Ces deux navires qui, du reste, ne rappellent aucun événement digne d'intérêt dont les îles Marquises aient été le théâtre, furent

des derniers qui visitèrent cet archipel avant l'apparition des missionnaires anglais dans l'Océanie.

Le 24 septembre 1796, le navire *le Duff*, commandé par Wilson, quitta la rade de Portsmouth, pour se diriger dans les mers du Sud. La société des missions faisait tous les frais de cette expédition, destinée à porter trente missionnaires protestants sur les différents groupes de l'Océanie. Plusieurs de ces apôtres évangéliques étaient mariés, et leurs femmes les suivaient dans un exil qui devait durer toute la vie.

Il fallait un grand dévouement pour leur religion, à ces ministres qui abandonnaient à jamais la terre natale pour aller prêcher la parole de l'Évangile au milieu de ces populations sauvages, dont les mœurs n'étaient guère encourageantes. Il est vrai que ces hommes, d'abord artisans avant de prendre la robe évangélique, étaient peu fortunés, et ils avaient peut-être à gagner dans ce pèlerinage. A voir la manière dont, aujourd'hui, ils exploitent les populations conquises par leurs paroles, on serait tenté de croire qu'ils n'avaient pas entièrement oublié les intérêts matériels de ce monde, lorsqu'ils allaient prêcher à ces malheureux sauvages les peines et les récompenses promises dans la vie éternelle

Ce fut le 5 juin 1797 que *le Duff* atterrit dans le port de la Vaitahou. Une seule pirogue vint à sa rencontre, un des deux naturels qui la conduisaient grimpa lestement à bord, à l'aide d'une corde qu'on

lui jeta; cet homme, presque entièrement nu, était tellement couvert de tatouages noirs, qu'ils cachaient presque la couleur de sa peau. Son compagnon le suivit bientôt, et tous deux donnèrent pour le louvoyage à l'entrée du port, des conseils qui indiquaient des connaissances nautiques assez étendues. Sur ces entrefaites, la pirogue qu'on avait prise à la remorque se brisa, ses propriétaires ne firent qu'une médiocre attention à cet accident, absorbés qu'ils étaient par les manœuvres du bâtiment. Des raffales impétueuses, descendant des hautes montagnes de l'île, rendirent difficile l'approche du mouillage, et ce ne fut qu'à la nuit qu'on put laisser tomber l'ancre.

Déjà cependant les habitants connaissaient l'arrivée du navire; au milieu de l'obscurité deux femmes s'approchèrent à la nage du vaisseau, et demandèrent d'y être admises. Pendant une demi-heure, elles ne cessèrent de crier: *Wahine, Wahine* (nous sommes des femmes); puis, désespérant de se faire accueillir, ces malheureuses créatures reprirent le chemin de la plage, bien étonnées probablement, de la dureté de ces étrangers, dont la conduite était si différente de celle de leurs devanciers. Au jour, sept femmes vinrent encore à la nage crier autour du navire : *Wahine, Wahine*, mais ce fut en vain, on n'admit que la fille d'un chef présent sur le pont. Cette jeune et jolie personne à peau jaune, avait les joues colorées par le violent exercice qu'elle venait de prendre; la symétrie de ses membres, la beauté de son corps en eussent fait un beau modèle pour

les sculpteurs et les peintres. Une simple ceinture de feuilles formait son unique vêtement; déjà, les chèvres du bâtiment l'en avaient presque dépouillée, lorsqu'une Taïtienne, venue à la suite des missionnaires, la prit en pitié et lui donna des effets pour se couvrir. Dans ce costume, la jeune Noukahivienne était bien plus attrayante que sa charitable compagne.

Le chef de la baie, nommé Tenaï, était le fils aîné de Honoou, connu par Cook; il vint à bord dans une assez belle pirogue, et offrit au capitaine un bâton orné à son extrémité d'une touffe de cheveux. Voyant un fusil, dont il avait sans doute pu apprécier les terribles effets, il pria qu'on fît *dormir* cette arme, expression naïve et toute naturelle. Le son d'une cloche l'étonna beaucoup : « Il était triste, dit Wilson, » de voir un homme, qui avait toute la dignité d'un » chef et d'un père, ému par un bruit si peu di- » gne d'attention; cette infériorité d'intelligence fai- » sait mal à voir chez un être qui pouvait, avec de » faibles études, sortir de cet état de dégradation. »

Du reste les parents de ce chef et tous les sauvages présents parurent avoir l'air pensif aux yeux des missionnaires, quoiqu'ils éclatassent de rire, et qu'ils parlassent avec une grande volubilité par moments. Ils demandaient surtout des vivres qu'ils mangeaient avec avidité.

Malgré la décence rigide qui régnait sur la nef évangélique, on toléra cependant que les matelots profitassent de la bonne volonté des femmes à les aider dans leurs travaux; c'était un curieux spectacle de voir ces

rudes marins recevoir des mains des jeunes filles qui les entouraient les instruments de leur travail, les seaux pleins de goudron, les pelottes de bitord et les épissoirs. — Bientôt les naturels cédant à leur penchant pour le vol, dépouillèrent l'équipage de presque tous les menus objets qu'il possédait; pour y obvier, les matelots organisèrent un système de précautions qui eut un plein succès. Chacun d'eux fit choix d'un ami, d'un *Tayo* dévoué auquel il confiait ses instruments de travail, mais en même temps, ils le rendaient responsable de leur conservation; on voyait tous ces bénévoles assistants porter suspendu à leur cou le couteau de leur ami, ou tenir leur mailloche à fourrer, et les suivre dans tous leurs mouvements; cependant le penchant inné des indigènes pour le vol, penchant bien excusable lorsqu'on considère les tentations qu'ils devaient éprouver, amena une scène touchante. Plusieurs objets ayant été dérobés avec une grande audace, un des coupables fut saisi et attaché. On lui fit croire qu'on allait le tuer avec un fusil. A cette menace, tous les naturels sautèrent à la mer dans un désordre complet, et peu d'instants après un sauvage arriva en toute hâte, offrant deux cochons placés au fond de sa pirogue, pour obtenir la libération de son père, qui était le voleur. Ce petit drame se dénoua comme celui qui avait eu lieu à bord du *Dædalus*. On refusa de recevoir les cochons, mais on délivra le coupable; le père et le fils s'embrassèrent tendrement puis ils se retirèrent, laissant les européens profon-

dément émus de la scène qui venait de se passer sous leurs yeux.

Le but de la mission fut communiqué au chef Tenaï, qui consentit immédiatement à recevoir deux missionnaires; il leur céda une case et un terrain pour leur demeure. On connaît trop l'histoire du missionnaire Harris pour la répéter ici (1). La dissolution de ce peuple effraya ses chastes habitudes. Ce motif qui, dit Wilson, aurait dû l'encourager à tenter plus que jamais une conversion utile, engagea cette âme timorée à s'éloigner avec *le Duff* qui l'avait amené. Le missionnaire Crook resta seul dans les îles Marquises pour poursuivre l'œuvre qu'il devait accomplir avec son collègue Harris. Mais, après un an de séjour, voyant tous ses efforts infructueux, il dut à son tour abandonner ces lieux où il ne comptait pas encore de prosélytes.

Voici comment le capitaine Fanning rend compte de cette circonstance. Le 22 mai 1798, il se trouvait avec le brick *la Betsey* qu'il commandait, sur la côte de l'île Taouata; déjà diverses pirogues l'avaient accosté, et avaient engagé avec instances le capitaine à venir au mouillage; il le désirait aussi, mais il hésitait, ne connaissant en aucune façon les ports de l'île. De violentes averses de pluie étant survenues, le navire fut abandonné en un clin d'œil par ses nombreux visiteurs, et, aussitôt après leur départ, on vit une petite pirogue, montée seulement par deux indivi-

(1) *Voyez* note 1.

dus, s'avancer rapidement; on l'attendit, et ce fut avec un profond étonnement qu'on entendit un homme, nu comme les indigènes, presque aussi coloré qu'eux, s'écrier : « Monsieur, je suis un Anglais, et je viens me confier à vous pour me sauver la vie. »

Cet homme si semblable à un sauvage, c'était le révérend William Pascoe-Crook. A peine était-il arrivé sur le pont du navire que, cédant à son émotion, il inclina sa tête pour remercier la Providence du secours qu'il recevait; revenant à lui, il déclina sa qualité de missionnaire et raconta que, depuis plusieurs semaines, les dispositions des naturels à son égard étaient de la nature la plus alarmante. Deux fois il n'avait dû la vie qu'à l'intervention du chef qui l'avait accompagné à bord; sans lui il aurait sans doute été depuis longtemps tué et probablement dévoré.

Le révérend Crook désignait pour son persécuteur un italien, déserteur d'un navire de commerce qui avait relâché sur l'île peu de temps après le départ du *Duff*. Cet homme astucieux et perfide, avait emporté avec lui un fusil, de la poudre et un certain nombre de balles. A l'aide de cette arme il avait acquis une grande influence sur l'esprit des chefs; il les excitait à combattre pour augmenter son crédit, et ce fut sur sa proposition qu'une guerre atroce et impitoyable fut faite aux habitants de Hiva-oa. A la fin de cette guerre, l'Italien fit attaquer une tribu située dans l'île même. Il était venu jouer en quelque

sorte le rôle d'un mauvais génie, en excitant les indigènes déjà si enclins au mal à commettre les actes les plus barbares. C'est en vain que le missionnaire voulut s'opposer à de pareilles calamités, son opposition ne servit qu'à lui susciter de nombreux ennemis, dont les embûches menaçaient à chaque instant sa vie. L'Italien cherchait d'autant plus à le faire massacrer que sa provision de poudre tirait à sa fin, et avec elle il voyait sa supériorité lui échapper. Pour renouveler ses munitions, il avait formé le projet d'enlever, avec l'aide des naturels, le premier navire qui serait venu relâcher dans ces îles.

Aucun crime ne répugnait à ce misérable; il n'avait qu'une seule appréhension, celle de voir ses plans déjoués par M. Crook : cette crainte le poussait vivement à consommer son attentat le plus tôt possible. L'arrivée de *la Betsey*, faible bâtiment de cent tonneaux, secondait les desseins des conspirateurs.

Le missionnaire aurait inévitablement été massacré par ses ennemis, sans la protection du chef auprès duquel il avait trouvé un refuge; toutefois défense lui fut faite de quitter le rivage, tous ses mouvements furent surveillés, et il désespérait presque de pouvoir avertir à temps le capitaine Fanning du complot qui se tramait contre lui, lorsque, à la faveur de la pluie qui le cachait aux yeux des naturels, il put accoster *la Betsey*. L'insistance des deux chefs à vaincre l'hésitation du capitaine à aller au mouillage,

apparut alors sous un nouveau jour. Toutes les démonstrations amicales qu'on avait interprétées si favorablement devaient ôter, toute méfiance aux Européens.

Le plan de l'attaque était connu : on devait pendant la nuit attacher une corde au navire, tandis qu'un plongeur aurait coupé sans bruit les cables qui le tenaient au fond; la foule rassemblée sur le rivage aurait alors, insensiblement, tiré à elle la corde tendue, jusqu'à ce que le navire eût été échoué. Dans cette position critique, l'équipage n'aurait pu se servir des canons redoutés, et tout entier il aurait péri sous les coups des assaillants, dirigés par un homme civilisé, plus barbare que les sauvages eux-mêmes. Pour effacer toute trace de cet acte de piraterie, l'Italien avait déterminé les chefs à n'accorder aucun quartier et à brûler le navire sitôt après le pillage.

Le capitaine Fanning n'eut plus la moindre envie de séjourner dans un port de cette île; le récit du missionnaire avait éveillé toutes ses appréhensions.

Il reconnut, par de nombreux présents, la belle conduite du chef qui avait amené M. Crook, peut-être au péril de sa vie. La séparation de ces deux hommes, si éloignés par les connaissances, si près par les sentiments d'une profonde amitié, fut touchante. Le chef partit en priant son ami de revenir un jour lui donner le bonheur de le revoir, et promit d'avertir tout navire qui passerait à sa portée du danger qu'il courrait en abordant sur cette côte inhospita-

lière. En partant, il témoigna plusieurs fois le désir de revoir son protégé. L'affection de ce sauvage ne le cédait en rien à celle des hommes d'une éducation plus raffinée.

Heureux d'avoir échappé à un danger imminent, le capitaine Fanning se dirigea, d'après les indications de son passager, vers les îles nord du groupe. Il arriva le lendemain devant Houa-poou.

Un grand nombre de pirogues l'entourèrent pendant qu'il y cherchait un lieu sûr d'ancrage; un canot fut envoyé sonder; mais bientôt M. Crook entendit dans la foule de sinistres paroles. Les sauvages, jetant un regard de convoitise sur le bâtiment, rêvaient aussi le meurtre et le pillage; ils groupèrent bientôt leurs pirogues entre *la Betsey* et son embarcation. Heureusement on avait compris leurs discours : un coup de fusil fut tiré en l'air, les canons furent poussés aux sabords et les sabres reluirent hors du fourreau. Cet appareil intimida les sauvages; en voyant l'explosion du fusil et le chatoiement des armes blanches, ils s'étaient écriés : « Ce bâtiment vient des nuages, il porte la foudre avec lui; ses armes proviennent du soleil, elles brillent comme lui. » Cependant ils avaient répondu à cette démonstration par de longues clameurs et le bruit de leurs conques de guerre; il fallut une exhortation de M. Crook pour empêcher une collision sanglante.

Le 25 mai, *la Betsey* arriva sans encombre dans une baie qui doit être celle de Taio-hae (ou Anna-Maria d'Hergest). Des relations tellement amicales

s'établirent pendant la relâche, qui se prolongea jusqu'au 30 du même mois, que M. Crook, malgré ses précédentes épreuves, demanda à rester dans cette île pour continuer l'œuvre de son ministère. Le capitaine Fanning, admirant le dévouement de cet homme à peine sorti de périls imminents, ne voulut pas le laisser débarquer sans lui donner tous les objets dont il pouvait disposer, c'est-à-dire quelques effets et un fusil de chasse.

Cette tentative du saint homme ne fut pas plus heureuse que la précédente; la persévérance du révérend Crook n'aboutit à rien : il fut obligé d'abandonner aussi cette île, et, profitant d'un navire qui passa plus tard, il se rendit à Port-Jackson et y résida longtemps avant de se fixer à Taïti, où il se trouve établi encore maintenant.

Pendant que la France débutait dans la glorieuse lutte qu'elle a soutenue si longtemps contre l'Europe entière, une expédition scientifique russe parcourait l'océan Pacifique. Krusenstern, navigateur dont le nom est devenu une autorité dans le monde géographique, eut connaissance de l'île Fetou-houkou, le 6 mai 1804, au point du jour.

A cinq heures du soir, Nouka-Hiva trahit ses formes sous l'enveloppe de brume qui la voilait, et le lendemain, dans la matinée, une pirogue amena un Anglais qui résidait dans ces îles depuis neuf ans, et qui provenait d'un navire de commerce dont l'équipage s'était révolté. Roberts, c'est le nom de cet Anglais, tout en offrant ses services au commandant

russe, s'empressa de l'engager à se méfier d'un Français, déserteur d'un navire anglais, qui demeurait aussi dans ces îles depuis plusieurs années. Il le dépeignit comme un ennemi cruel, saisissant toutes les occasions pour le noircir aux yeux des chefs, et qui avait même plusieurs fois attenté à sa vie. Ici, encore, ajoute Krusenstern, apparaît la haine innée entre les deux nations; leurs dissensions troublent la paix du monde civilisé, et même les habitans de ces îles récemment découvertes éprouvent l'influence de leur rivalité sans en connaître la cause, tandis qu'il semblerait qu'au milieu d'un peuple dont le mode d'existence est si cruel, le seul instinct de leur conservation aurait dû faire naître une étroite union entre deux hommes civilisés.

Dans le port Taio-hae, choisi par Krusenstern pour y abriter son navire, plusieurs centaines de naturels vinrent offrir des fruits qu'ils échangèrent contre des morceaux de fer. Ils manifestaient une joie d'enfants en recevant ce métal précieux pour eux, et montraient, avec un air de triomphe et de longs éclats de rire, leurs richesses nouvellement acquises, à leurs compagnons moins fortunés. Cette expression de plaisir prenait sans doute naissance dans le peu d'occasions qu'ils avaient encore eues de se procurer ces objets de l'industrie européenne; Roberts assura que, dans l'espace de sept ans, deux petits navires américains avaient seuls relâché dans ce port.

Tapega Keatanoui, chef de l'endroit, fut seul admis avec sa famille dans l'intérieur du navire russe

Nadeshda; un tatouage noir couvrait toutes les parties de son corps et s'étendait même jusqu'aux parties de sa tête qui étaient rasées; ces dessins formaient la seule distinction apparente de ce chef, dont la puissance paraissait bien précaire sur ses sujets.

Le navire avait été rendu *tabou* pour tous les naturels; au coucher du soleil, tous les hommes, sans exception, gagnèrent leurs demeures, mais une centaine de femmes persistèrent à demander l'hospitalité; pendant cinq heures, elles n'avaient cessé de nager, en implorant qu'on leur accordât l'objet de leurs désirs. A la fin, Krusenstern, touché par les prières de ces pauvres créatures, leva la consigne qu'il avait imposée.

Le lendemain, une visite officielle fut faite au chef, un détachement armé accompagna les officiers; la foule, assemblée sur le rivage, conserva une tranquillité et un ordre d'autant plus remarquables, qu'aucun chef ne s'interposait pour les maintenir.

A quelque distance de la case royale, l'oncle de Keatanoui, qui était aussi son beau-père, reçut les étrangers. C'était un vieillard, d'environ soixante-quinze ans, dont la contenance indiquait encore le vaillant guerrier de l'âge viril. Il tenait un long bâton, avec lequel il tâchait en vain d'écarter la foule, tandis qu'il conduisait Krusenstern par la main auprès de la femme du chef, entourée d'un cercle de ses parentes. Keatanoui fit aussitôt son entrée, et reçut les visiteurs avec amitié.

Assis au milieu des femmes, l'amiral russe eut

beaucoup de peine à satisfaire leur curiosité. Toutes examinaient, touchaient, retournaient ses broderies, son chapeau, ses habits; parmi elles la fille du chef, jeune femme d'environ vingt-quatre ans, et sa belle fille plus jeune encore, avaient une beauté qui n'eût pas été disputée même en Europe. La moitié de leurs bras était tatouée, ce qui imitait assez bien ces gants de soie que les femmes portaient autrefois.

Un malentendu vint dans la suite troubler la paisible conduite des naturels. Un bruit répandu sans motif fit croire aux indigènes que leur chef avait été mis aux fers à bord de *la Nadeshda*; ils s'armèrent, et, sans l'intervention de Roberts, ils se seraient emparés d'un canot de *la Neva* (second navire de l'expédition), qui était arrivée depuis deux jours. Une nouvelle visite à Keatanoui eut lieu pour ce motif et dès lors toute crainte fut dissipée.

Avant de quitter Nouka-Hiva, Krusenstern alla faire une visite dans une baie à cinq milles dans l'ouest de celle de Taio-hae; l'aspect pittoresque de ce bassin parfaitement abrité rendit cette course fort agréable. De nombreux ruisseaux, un ancrage tellement sûr qu'un navire pourrait parfaitement s'y réparer, devraient d'après Krusenstern faire donner la préférence à ce port sur celui de Taio-hae. Une disposition particulière du terrain met à l'abri des attaques inattendues des naturels et donne toute facilité pour l'établissement d'un hôpital à terre; le pays aussi est plus beau et plus fertile, les cochons

plus abondants et même les habitants parurent plus attrayants.

Quelques officiers revinrent par terre à travers les montagnes, dont les vues agrestes compensèrent la fatigue de la route; Roberts conduisait ces messieurs, qui reçurent partout sur leur route un accueil amical de la part des habitants. Cette excursion termina le séjour de l'expédition russe; le 17 mai elle appareilla; mais loin d'avoir conçu comme les anciens navigateurs une idée favorable de ces sauvages, Krusenstern les représente comme des êtres perfides et féroces, dans la dégradation morale la plus complète; il leur donne le nom de *sauvages* comme étant le titre qui représente l'homme dans la plus basse condition, celle qui le met à peine au-dessus de la brute.

Les guerres de l'empire, qui jusqu'en 1815 ébranlèrent toute l'Europe et absorbèrent tous ses efforts, eurent du retentissement jusque sur les lointains rivages du groupe des îles Marquises.

Le but du capitaine Porter était de mettre en sûreté les prises qu'il avait faites sur les Anglais et de procurer quelques repos à son équipage, lorsque le 23 octobre 1813 il vint former un établissement temporaire dans la baie Taio-hae. Les vaisseaux *l'Essex* et *l'Essex-Junior* commandées par le capitaine américain, ses nombreuses prises, les forces imposantes qui composaient les équipages ne laissaient rien à redouter de la part des naturels, mais la division de Porter avait besoin de réparations : elle

devait se prémunir contre toute aggression inopinée de la part des Anglais, et sous ce rapport, l'île Nouka-Hiva servait admirablement les projets du capitaine. Le secret de sa relâche et l'excellent abri qu'offrait la baie Taio-hae donnaient toute la sécurité désirable pour ces opérations.

Keatanoui vivait encore, mais ce n'était déjà plus le chef robuste de Krusenstern : l'homme dans toute sa vigueur était devenu un vieillard débile. Il accueillit assez bien les Américains. Pouvait-il agir autrement? La force était là, et une force imposante. Autour de lui se groupait une nombreuse famille, parmi laquelle Patini, sa fille, apparaissait plus belle et plus majestueuse que ses compagnes.

Elle reçut les avances de Porter avec une hauteur et une dignité qui l'étonnèrent; elle semblait fière de sa beauté et de sa naissance. Toutefois, plus tard, elle donna la preuve que son cœur n'était pas insensible.

Trois Européens se trouvaient sur les lieux; deux d'entre eux s'y étaient établis pour récolter du bois de sandal, marchandise précieuse sur les marchés chinois; le troisième était un maraudeur anglais, qui inspira d'abord de la méfiance, mais qui finit par être employé en qualité d'interprète dans les relations avec les Noukahiviens. Par son entremise, Porter leur expliqua ses intentions d'établir une espèce de camp à terre sur un point éloigné du village, et déclara qu'il considérerait comme un ennemi

tout individu qui se présenterait en armes devant lui. Ces premières dispositions eurent promptement leur effet, une ligne de démarcation fut établie, puis un atelier fut improvisé à terre, et sur-le-champ les voiles des bâtiments y furent envoyées pour être réparées.

Sur ces entrefaites, Porter apprit que la guerre était déclarée entre les Taïs, nom collectif des habitants de cette vallée, et les Happas, tribu voisine; cette circonstance pouvait amener des débats dangereux dans le voisinage des Américains. Pour y obvier, le capitaine profita de la présence de quelques guerriers Happas qui, en raison de leurs liaisons de famille avaient la liberté de circuler librement entre les deux partis belligérants, pour faire signifier à leur tribu de cesser la guerre immédiatement et pendant tout le temps de la présence de la division sur la rade, sous peine d'être punis sévèrement. En outre, le capitaine les engagea à venir faire, à bord des navires, des échanges de cochons et de fruits, dont les équipages avaient grand besoin. On leur garantissait en même temps toute sécurité dans leur voyage aux vaisseaux, et on promettait de maintenir l'ordre parmi les Taïs pendant leur présence, s'il en était besoin.

Keatanoui se trouvait dans ce moment dans une espèce de fort bâti sur le sommet de la montagne qui sépare les deux tribus; à son retour, il accabla Porter de témoignages d'amitié. Il changea de nom avec lui, et insista pour qu'il l'aidât dans sa guerre

contre les Happas..... Puis voyant que toutes ses instances étaient inutiles et ne pouvaient vaincre la résistance de son ami, il s'écria en s'adressant à Porter : « Mais les Happas ont maudit les cendres de ma mère ; tu es Keatanoui maintenant, c'est donc aussi ta mère ! »

Cependant, dès le lendemain, les Happas, peu soucieux d'obtempérer aux désirs qu'on leur avait exprimés, descendirent des montagnes et ravagèrent les arbres à pain. Ils en avaient déjà détruit environ deux cents, lorsqu'on leur envoya un messager ; message et messager furent fort mal reçus par les guerriers Happas. « Malgré les menaces des étrangers, dirent-ils, nous avons ravagé les possessions de nos ennemis, les étrangers n'ont pas osé nous attaquer ; ils ont peur, bientôt nous viendrons nous emparer de leur camp et des objets qu'il renferme. »

La tournure qu'avaient prise les événements exigeait des précautions extraordinaires ; aussi chaque soir, le quart des équipages descendit à terre en armes pour veiller à la sûreté du camp.

Tous les matins, les jours suivants, les Happas provoquaient les Américains du haut des sommets limitrophes des deux vallées. Les Taïs commencèrent à douter du pouvoir de Porter en voyant son inaction après les injonctions qu'il avait faites ; il devenait nécessaire de prouver qu'il pouvait punir comme il l'avait avancé.

Mouina, principal guerrier des Taïs, demandait instamment à voir les effets tant vantés des armes à

feu; on résolut de le satisfaire. Un arbre voisin fut choisi pour but, et bientôt les morceaux de son écorce volèrent en éclats. Quelques guerriers Happas assistaient aussi à cette expérience, mais rien ne put ébranler leur courage, et lorsque les Américains, essayant encore les voies de la conciliation pour faire cesser la guerre, leur dirent que ce serait folie de leur part de vouloir affronter de pareilles armes, tandis que la paix serait faite s'ils voulaient abandonner les crêtes des monts voisins, ils répondirent avec hauteur, que les fusils ne sauraient effrayer les belliqueux Happas.

Dès lors la guerre était devenue inévitable, les Américains s'y préparèrent. Bientôt un canon fut débarqué, et après en avoir fait l'essai devant les Taïs, on leur proposa de le porter sur un point culminant pour déloger leurs ennemis des hauteurs. Transportés de joie, ces hommes bondissent aussitôt, embrassent le canon, comme s'il pouvait sentir leurs caresses, puis, poussés par l'instinct de la haine, ils se rassemblent, le soulèvent, et contre toute attente, le transportent sur un piton presque inaccessible; précipices, escarpements, murs taillés à pic, rien ne peut arrêter leurs efforts. Il y avait une œuvre de destruction à accomplir et, dans ces cas, les forces humaines triomphent des plus grands obstacles. En visitant les lieux plus tard, les Américains ne purent réprimer leur étonnement; la position leur paraissait déjà inaccessible à des hommes seuls, et, à bien plus forte raison, impraticable à ceux qui

étaient chargés d'un pareil fardeau. Ils n'auraient pas cru à la réussite d'une pareille entreprise, dirent-ils, s'ils ne l'avaient pas vue.

Le moment d'agir était enfin arrivé; les soldats de marine, accompagnés d'un détachement de matelots, se mirent en marche, sous la conduite du lieutenant Downes. A peine étaient-ils partis, que Keatanoui accourut annoncer l'arrivée d'une de ses filles, femme d'un chef happa, chargée de porter des paroles de paix; mais il était trop tard, l'heure de la punition avait sonné. On avait déjà enduré trop longtemps les bravades et les provocations de l'ennemi sans y répondre; il gardait, du reste, toujours les hauteurs dominant la vallée; il fallait s'affranchir de la crainte d'une attaque inopinée; il n'y avait plus à reculer.

L'insistance de Keatanoui le rendit suspect; le détachement préposé à la garde du camp était faible; armes, munitions, approvisionnements, tous ces objets étaient, en quelque sorte, à la merci d'une trahison; par mesure de prudence, on garda ce chef comme otage. Sa frayeur fut grande; malgré toutes les protestations contraires, il demandait souvent si on ne voulait pas le tuer.

Une jeune fille, errant dans les buissons, accourut peu après, tout effarée, annoncer que les Happas s'approchaient du camp. Sur-le-champ, le canon d'alarme fut tiré, chacun des dix ou douze hommes présents s'arma comme il put, et tous, abrités par un rempart de barriques, attendirent avec une cer-

taine anxiété, les forces probablement bien supérieures de l'ennemi. Après quelques instants d'attente, on aperçut en effet une troupe de sauvages se glissant au travers des hautes herbes de la colline, pour s'approcher du camp sans être vus, mais le feu d'une pièce de six les dispersa bien vite.

Il était onze heures lorsque le détachement américain parut sur la crête des montagnes, poursuivant les ennemis, de sommets en sommets. Mouina, l'intrépide Taï, marchait en avant en agitant le pavillon américain; la victoire était complète. Voici comment les opérations de la journée furent racontées par l'officier qui les avait dirigées, lorsqu'à quatre heures du soir il fut de retour. En arrivant près des positions gardées par l'ennemi, le détachement fut accueilli à coups de pierres et de lances; une pierre ayant frappé le lieutenant Downes au ventre, il fut renversé. Cet incident arrêta toute progression pendant quelques instants, mais reprenant bientôt ses sens, cet officier continua de marcher en avant. Bien que les Happas n'eussent eu encore personne de tué ni même de blessé, ils n'osèrent pas en venir aux mains; tous (1) s'enfuirent dans un de leurs forts, espèce de rempart de pierres, n'offrant qu'une étroite entrée. Là, se croyant en sûreté, ils insultaient à leurs ennemis par des gestes méprisants, qui semblent avoir la même acception chez tous les peuples. Cet obstacle

(1) Au nombre de deux ou trois mille, chiffre évidemment exagéré.

imprévu ne ralentit pas l'ardeur des Américains; sentant qu'il fallait nécessairement agir avec vigueur, ils poussèrent trois hourras, puis s'élancèrent à travers une grêle de projectiles vers les fortifications sauvages. Les guerriers happas ne battirent en retraite que lorsque déjà leurs murs étaient envahis; l'un d'eux combattit jusqu'à ce qu'un coup de fusil, tiré à bout portant, lui eût brisé le crâne. Aussitôt toute résistance cessa, cinq victimes restèrent sur le champ de bataille; leurs cadavres furent aussitôt saisis par les Taïs, enchantés d'avoir une si belle aubaine sans avoir couru les risques du combat; ils les attachèrent à de longs bâtons pour les transporter plus commodément, puis une bande des leurs se précipita dans un village ennemi peu éloigné, qu'elle pilla de fond en comble, et revint chargée de dépouilles, telles que des tambours, des nattes, des calebasses, et même des cochons.

Les actions de ces sauvages sont repoussantes à voir, disait le lieutenant Downes; ils se hâtaient d'achever, avec un féroce acharnement, les hommes blessés par la fusillade; ils les tuaient sans pitié, et chacun d'eux trempait sa lance dans le sang de la victime. Ils conservaient avec soin cette trace de meurtre sur leurs armes; leurs lances acquéraient alors une valeur plus grande, elles recevaient le nom de l'homme tué. Les pertes, du côté de Porter, se réduisirent à deux hommes blessés; en outre, un Taï avait eu la mâchoire cassée d'un coup de pierre.

Keatanoui, délivré de son emprisonnement, au

retour de l'expédition, n'était pas encore revenu de la frayeur qu'il avait éprouvée; on lui dit que maintenant les propositions des Happas seraient écoutées s'ils les renouvelaient, mais le pauvre vieux chef ne paraissait plus songer qu'à une seule chose, celle de pourvoir à sa sûreté. Le voisinage de ses blancs amis lui inspirait une profonde crainte, son arrestation pesait douloureusement sur ses pensées.

Curieux de connaître ce qui allait être fait des cinq cadavres rapportés en triomphe par ses alliés, Porter, suivi seulement d'un soldat de marine, se dirigea vers le village. En arrivant à la case de Keatanoui, il trouva les femmes rassemblées, et dans les plus vives transes. L'arrestation de ce chef avait jeté une vive alarme dans la vallée; sa femme se précipita aux pieds du capitaine en versant un torrent de larmes; elle lui dit, par l'entremise de Wilson, que maintenant qu'il avait vaincu les Happas, il allait, sans doute, tourner ses armes contre les Taïs. Elle le supplia de l'épargner, ainsi que sa famille, offrant de devenir ses serviteurs. Porter parvint à la rassurer; et bientôt cette femme, reprenant courage, adressa un long discours aux personnes de son sexe qui l'entouraient. Elle leur exposa avec énergie les avantages qu'on retirerait, en vivant en bonne intelligence avec les étrangers, puis, toujours en proie à l'émotion qu'elle venait de ressentir, elle les exhorta à ne pas heurter ces chers amis, dont elle avait tant peur.

La fille de Keatanoui, épouse d'un chef happa,

dont nous avons déjà parlé, était aussi là, dans une attitude désolée ; elle dépeignit la terreur de sa tribu, depuis ses revers, et témoigna un désir sincère de faire la paix ; elle reçut sur le champ l'assurance que la paix serait accordée dès qu'on la demanderait, et que les calamités de la journée n'auraient pas eu lieu sans les provocations multipliées des siens.

Se dirigeant ensuite vers une de ces places carrées et pavées, destinées aux réunions du peuple, Porter rencontra en route Keatanoui, qui venait à sa rencontre en mangeant un poisson tout cru, dont il trempait les morceaux dans une pâte de fruits à pain et de bananes, contenue dans une noix de coco. Puis il arriva au milieu d'une assemblée de cinq ou six cents guerriers dont il entendait, depuis longtemps, les chants de guerre, accompagnés par le bruit des tambours. Les cadavres ennemis, encore attachés aux perches qui avaient servi à les transporter, gisaient auprès des tambours ornés d'étoffes pour la circonstance ; quelques indigènes faisaient retentir ces instruments en les frappant avec les mains, tandis que d'autres, armés de leurs lances, chantaient à tue-tête. Un prêtre, nommé Tawataa, semblait présider cette cérémonie lugubre.

L'aspect de Porter occasionna une confusion extrême dans la troupe ; de bruyantes clameurs s'élevèrent de toutes parts, et les corps furent cachés subitement sous des buissons. Ces démonstrations, dit Porter, lui firent réellement croire que ces sauvages étaient anthropophages. Le fait avait été affirmé par

Wilson; d'ailleurs il était déjà hors de doute à cette époque. Porter exigea qu'on remît les corps en place; ce ne fut qu'avec répugnance qu'on obtempéra à sa demande; et lorsqu'on les rapporta, ils étaient couverts de feuilles. Il les fit découvrir, et remarqua qu'ils étaient entiers et ne portaient d'autres lésions que celles occasionnées par les blessures qui avaient donné la mort.

Le capitaine réclama alors ces corps pour les faire enterrer; il demanda aussi aux acteurs de cette singulière fête s'ils avaient l'intention de se repaître de ces cadavres, en leur exprimant toute son horreur pour cette action. Soit que cette manifestation eût influencé leur réponse, soit qu'elle fût sincère, ce qui est peu probable, tous lui assurèrent qu'ils ne se proposaient pas de se livrer à un repas aussi révoltant; mais, en même temps, ils le supplièrent de leur laisser les corps encore un jour ou deux, pour accomplir les rites de leurs cérémonies, et de leur en abandonner deux, qui devaient être offerts comme un sacrifice à la mémoire d'un de leurs prêtres, tué précédemment; ils ajoutèrent qu'il pourrait envoyer, plus tard, assister à leur enterrement, qui aurait lieu à telle profondeur qu'il jugerait convenable. Keatanoui et Tawataa se joignirent à ces instances, et représentèrent que ce serait un bien grand triomphe pour leurs ennemis d'apprendre qu'on leur avait enlevé ces cadavres, et qu'on ne leur attribuerait, en conséquence, aucune part dans la victoire remportée. Vaincu par des sollicitations aussi pres-

santes, Porter consentit à abandonner les deux corps demandés, à la condition que les autres seraient envoyés au camp.

Il remarqua aussi que tous ces naturels avaient le plus grand soin de ne pas toucher ces restes inanimés, et même qu'ils évitaient le contact du sang qui teignait les perches. Cette circonstance était sans doute la suite de quelque tabou superstitieux, tandis que le philanthrope américain la considérait comme une délicatesse toute particulière qui lui fit grand plaisir. Il en tira un heureux augure pour les mœurs de ses alliés, qu'il ne pouvait croire assez dépravés pour s'adonner à l'affreuse coutume du cannibalisme.

C'est en vain que Porter veut plaider en faveur de cette race : le fait du cannibalisme est trop bien établi. Il fait remarquer que les mots de leur langue ne sont pas toujours compris, et que c'est peut-être à une méprise qu'on doit de croire qu'ils avouent ce penchant : *kaï-kaï*, qui signifie manger, veut dire aussi sacrifier; il est notoire, dit-il, que des corps sont offerts en sacrifice, que les crânes sont conservés comme des trophées, et que les os gravés avec art forment des ornements pour le cou ou des instruments de pêche. Keatanoui ni sa famille ne possédaient aucun ornement de ce genre, et c'est peut-être ce qu'il entendait, ou qu'on a cru comprendre qu'il voulait exprimer, en disant que ni lui ni les siens ne mangeaient le corps des ennemis. Ces explications ne détruisent nullement l'assertion de cannibalisme,

qui, comme nous l'avons déjà dit, a été entièrement prouvée.

Porter, désireux d'assister à la cérémonie qu'il avait interrompue, demanda qu'on la continuât malgré sa présence. Alors, le prêtre Tawataa monta sur une espèce d'estrade, et, après avoir secoué la branche sèche d'un palmier, à laquelle pendait une touffe de cheveux, il prononça quelques paroles qui furent suivies de trois acclamations spontanées, poussées avec un grand ensemble par tous les guerriers : toutes ces voix réunies ne semblaient former qu'un son. Chaque acclamation était accompagnée de forts battements de mains. Après ce début, les tambours vibrèrent sous une rapide impulsion. Ce concert sauvage dura environ cinq minutes, pendant lesquelles les personnages de ce sombre tableau chantaient à pleine voix en faisant des gestes très-animés; puis le bruit des tambours et des chants cessant graduellement, le silence se rétablit.

Par trois fois la même scène fut recommencée, et à chaque fois avec plus d'animation. A la fin de cette troisième répétition, le prêtre demanda à Porter si cela était *motaki*, bien; et, sur sa réponse affirmative, il parut fort satisfait.

Wilson, au fait du langage et des coutumes du pays, expliquait cette cérémonie en disant que les Taïs chantaient la défaite de leurs ennemis et remerciaient leurs dieux d'avoir envoyé à leur aide les puissants alliés dont les prouesses avaient amené un triomphe aussi complet.

Un guerrier happa se trouvait près de là ; à la vue de Porter, il se mit à trembler. Il se rassura cependant lorsqu'il vit celui-ci lui tendre la main, signe amical dont il avait appris la signification. Il énuméra les pertes de sa tribu : un grand nombre d'individus avaient été blessés par les armes à feu, et le trouble le plus grand régnait dans la vallée ; les résultats de la démonstration de la veille avaient frappé tout le monde de stupeur. En voyant les balles du fusil de Porter frapper à trois reprises dans le tronc d'un arbre, à hauteur de cœur d'homme, il avoua que les frondes ne sauraient soutenir la lutte, et promit d'engager les siens à demander la paix. Il reçut dans ce but un mouchoir blanc, signe qui devait le faire reconnaître comme parlementaire.

Le chef des Happas, Mowataeh, gendre de Keatanoui, arriva quelque temps après en compagnie de plusieurs individus de sa tribu. Comme signe de paix, il portait à la main le mouchoir blanc du parlementaire ; la contenance de ces hommes indiquait leurs intentions, ils venaient témoigner les plus grands regrets de leur conduite passée, et exprimèrent l'espoir qu'on voudrait bien leur accorder de vivre à l'avenir dans les mêmes termes d'amitié que la tribu de Keatanoui. Cette démarche fut accueillie favorablement. Toutefois, la paix ne fut accordée qu'à la condition que les Happas apporteraient une fois par semaine des cochons et des fruits à l'établissement américain, où on leur en délivrerait la valeur en morceaux de fer ou autres objets

de leur choix. Cette entrevue eut lieu sous la tente de Porter. Keatanoui paraissait enchanté de ce retour à un état de tranquillité ; mais, ayant remarqué que Porter n'avait pas offert sa main au chef vaincu, par un mouvement qu'on croirait bien loin de la délicatesse d'un homme de son espèce, il saisit cette main et la mit dans celle de son gendre, comme un gage de l'alliance proposée. Un court silence suivit cette étreinte amicale ; puis Mowataeh observa que les Américains devaient être incommodés par la pluie sous leurs abris de toile. — Oui, reprit alors Keatanoui, la pluie doit filtrer jusqu'à nos amis ; nous devons rendre leur séjour parmi nous aussi agréable que possible ; que toutes les tribus amies se réunissent pour leur édifier des maisons ; les Taïs donneront l'exemple en bâtissant celle de Poti (Porter).

Si cette scène est exactement décrite, combien les sentiments de ces êtres à l'état de nature présentent de contrastes. Naguère, en les voyant se réjouir sur les cadavres de leurs adversaires, qui eût dit que peu d'heures plus tard, ils devaient témoigner un vif plaisir de voir la paix succéder à leur triomphe, et que par une inspiration spontanée ils érigeraient comme un monument utile de leur satisfaction mutuelle, une série de cases, pour abriter les étrangers conduits par le hasard dans leurs querelles domestiques.

La proposition de Keatanoui fut adoptée sur-le-champ ; sur-le-champ aussi on procéda à ce travail,

qui s'accomplit avec une rapidité merveilleuse. Les autres tribus de l'île vinrent aussi se joindre aux Taïs et aux Happas, en apportant fréquemment des provisions à échanger. Les Taïpis, forte et valeureuse peuplade établie dans une grande vallée, et une autre tribu dont le nom est étrangement estropié par Porter (*Hatecaukcottwihos*), s'abstinrent seuls de suivre l'exemple général ; les premiers se confiaient dans leur vaillance qui n'avait jamais été vaincue, les seconds dans leur éloignement et dans leur nombre. Ces deux tribus étaient d'ailleurs étroitement unies ; les Taïpis n'avaient jamais encore subi d'échec, ils se vantaient d'avoir toujours défendu leur vallée de toute agression étrangère, et leurs prêtres leur avaient appris à croire que jamais ils n'éprouveraient de revers dans leurs guerres.

Le chef de la vallée Shoeme (Houi probablement), nommé Temaa-Taïpi, s'abstint aussi plusieurs fois d'apporter son contingent au marché de l'établissement. Lorsqu'on lui en demanda la raison, il expliqua qu'étant obligé de passer sur le territoire des Taïpis, ceux-ci l'avaient insulté plusieurs fois en l'appelant poltron, et que même ils lui avaient jeté des pierres ; il réclama la protection de Porter contre les insultes des Taïpis : sa joie fut expressive lorsqu'il reçut la promesse qu'on réprimerait toute attaque tentée contre un allié, surtout des attaques faites parce qu'il venait apporter des comestibles au camp. Il pria aussitôt Porter de mettre le sceau à sa promesse en changeant de nom avec lui ; mais le cas

devenait ici fort embarrassant, pour peu qu'on eût voulu mettre une certaine valeur à cette formalité : Keatanoui avait déjà obtenu le privilége demandé. Porter ne pouvait plus disposer que de son prénom, David; Tamaa-Taïpi s'en contenta faute d'autre. Cè chef était un des plus beaux hommes de l'île, et sa femme avait aussi la réputation d'être fort belle, ce qui n'empêcha pas son époux de vouloir conférer tous ses droits conjugaux, en même temps que son nom, à son gracieux ami le capitaine Poti; une seule condition était mise à cette concession souveraine : c'était un simple collier de verre.

Le camp primitif des Américains était devenu une espèce de village assez confortable : cinq grandes maisons, un four, une boulangerie le composaient; un fort ou plutôt une batterie fut aussi placée sur un morne voisin qui dominait la rade et les alentours de la baie. Le 19 octobre fut le jour choisi pour arborer le pavillon étoilé des États-Unis. Dix-sept coups de canon, tirés par ce fort et répétés par les bâtiments sur rade, saluèrent la prise de possession de l'île Nouka-Hiva.

Tout en se plaignant des procédés des autres nations qui avaient imposé à ces terres d'autres noms que ceux donnés par les Américains, premiers découvreurs, Porter cependant se crut le droit d'en conférer de nouveaux à son tour. Non content d'appeler le village et la batterie village et fort Madison, il nomma encore la baie, baie Massachusetts, et l'île, île Madison.

La déclaration de prise de possession (1) ayant été lue et signée par les témoins de cette solennité, elle fut naturellement suivie d'une libation à la prospérité de la nouvelle domination. Le but de la cérémonie avait été expliqué auparavant aux indigènes; ils parurent en comprendre le sens et témoigner leur joie d'être désormais unis à la grande famille des Moullikis (Américains); ils désiraient surtout savoir si leur nouveau chef était un aussi grand homme que Keatanoui.

Cependant les Taïs, les Happas et les sujets de Temaa-Taïpi, vinrent se plaindre de nouveau des insultes et de la conduite hostile des Taïpis. Les tribus les plus éloignées prenaient prétexte de cet état de choses, pour ne plus apporter de vivres, ou pour n'en apporter que fort peu. « Nos provisions sont » épuisées, disaient-ils; nous sommes pauvres, tan- » dis que les Taïpis regorgent de vivres. Vous avez » promis de nous protéger, et cependant vous souf- » frez qu'ils nous insultent sur notre passage. Faites » la guerre aux Taïpis, nous vous aiderons en vous » suivant dans nos canots de guerre. »

Ces motifs, joints aux sollicitations de plus en plus pressantes des tribus alliées, déterminèrent enfin Porter à agir. Des messages avaient été déjà envoyés aux Taïpis pour les engager à changer de conduite, mais leur réponse avait été des plus insultantes. « Les Happas ont été battus, disaient-ils,

(1) *Voir* note 3.

» parce que les Happas sont des poltrons, aussi » bien que les Taïs et Keatanoui leur chef. Quant » aux Américains, ce sont des lézards blancs, » une véritable boue. » Le message contenait des comparaisons bien plus insultantes encore, que nous ne pouvons reproduire. — « Les Amé- » ricains, poursuivaient les guerriers Taïpis, sont » incapables de supporter la fatigue; accablés par » la moindre chaleur et par le manque d'eau, » ils ne peuvent grimper sur les montagnes sans » avoir des auxiliaires pour les aider et pour porter » leurs armes. — Et pourtant, ils menacent de » châtier les Taïpis, une tribu qui n'a jamais été » vaincue par l'ennemi, et à qui les dieux ont » promis un succès constant à la guerre. — Nous » les défions de venir dans notre vallée, nous leur » prouverons que nous ne craignons pas leurs *bouhies*, » (fusils), comme les lâches tribus des Taïs, des » Happas et des Shoeme. »

Cette déclaration était explicite, les Taïpis voulaient la guerre, et les tribus amies ne désiraient pas moins de voir arriver le commencement des hostilités.

Le 27 novembre, communication fut donnée aux Taïs et aux Happas de l'intention du commandant d'attaquer les Taïpis le lendemain. Keatanoui et deux autres chefs s'embarquèrent sur *l'Essex Junior*, pour faire l'office d'ambassadeurs, ce bâtiment devant se rendre devant la baie ennemie pour assurer l'attaque.

Ce navire partit en effet dans l'après-midi. Dans la nuit, Porter quitta la baie à son tour, à la tête de cinq embarcations et de dix pirogues de guerre, chargées de guerriers taïs, rassemblés au son des conques de guerre. Au lever du soleil, dix pirogues des Happas se joignirent à eux, et peu après ils atteignirent la plage des Taïpis, théâtre futur du combat. Les hauteurs étaient surmontées d'une couronne de guerriers amis, armés de lances, de casse-têtes et de frondes. Ils rendaient toute retraite impossible par terre, tandis que les forces américaines et les vingt pirogues de guerre barraient la baie. Tous ces préparatifs n'avaient pas échappé à la vigilance des Taïpis; cependant aucun d'eux ne paraissait. Le terrain plat qui s'étend du rivage à une centaine de mètres dans l'intérieur, les fourrés épais, alimentés par un sol marécageux, un étroit sentier serpentant au milieu de ces buissons, tout était silencieux, et rien ne trahissait la présence des combattants.

Avant de commencer les mouvements, le déjeuner des hommes fut distribué; ils commençaient à prendre ce repas, lorsque quelques pierres, lancées par des mains invisibles, annoncèrent enfin la proximité de l'ennemi. Un des naturels amenés pour jouer le rôle de parlementaires partit alors pour porter une dernière sommation, mais il revint bientôt courant à toutes jambes, la terreur peinte sur le visage, raconter que les Taïpis embusqués l'avaient maltraité sans vouloir l'entendre, le menaçant d'une mort certaine s'il s'aventurait encore parmi eux, malgré

son pavillon blanc. Une grêle de pierres s'éleva un instant après du sein des buissons; les hostilités avaient commencé, un Taïpi en fut la première victime. Un mouvement le découvrit aux yeux du détachement, il devint le but de plusieurs coups de feu, mais une seule balle traversa sa jambe. Il tomba au milieu de ses compagnons qui l'emportèrent.

Suivi des trente-cinq marins qui composaient le détachement, Porter entra bravement dans les fourrés; alors les pierres et les lances tombèrent sans interruption autour de lui; on entendait le claquement des frondes, le sifflement des pierres, le bruissement des lances, sans pouvoir entrevoir ceux qui les lançaient. Partout l'ennemi était soigneusement caché; aucun cri ne se faisait entendre.

Cette guerre faite par des assaillants invisibles rendait la position difficile. S'arrêter eût donné plus de chances fatales aux armes ennemies, battre en retraite eût amené les résultats les plus funestes, non-seulement en augmentant l'assurance des Taïpis, mais encore en détruisant la confiance des alliés. Dans cette espèce de guêpier, il n'y avait qu'un parti à prendre, celui d'avancer le plus promptement possible, afin de quitter les dangereux taillis.

On fit un mille sans avoir reçu de blessures, mais sans en avoir fait non plus. Mouïna, le brave guerrier Taï, marchait, selon son habitude, en tête du détachement qu'il guidait; une rivière se présenta bientôt et barra la route, ses bords couverts d'arbustes

serrés vomirent encore des pierres sans nombre; une d'elles vint malheureusement briser la jambe gauche du lieutenant Downes.

Ce fâcheux incident compliquait encore la situation désagréable des Américains. Les Happas et les Taïs étaient restés simples spectateurs du conflit, leur confier ce blessé eût été une grave imprudence. Le caractère mobile de ces peuples pouvait, d'un instant à l'autre, changer leurs dispositions; leur amitié dépendait peut-être du succès de la guerre; retourner, eût été aussi une calamiteuse nécessité; on ne pouvait donc adopter qu'un seul parti, celui de désigner quelques hommes d'un détachement déjà faible, pour conduire cet officier à bord de l'*Essex Junior*. En effet, quatre hommes l'emmenèrent, pendant que leurs compagnons continuèrent leur marche en avant, pour traverser la rivière. Le nombre des lances et des pierres lancées s'accrut tellement sur ce point, que Mouina, si intrépide jusque-là, commença à se tenir de l'arrière. La rapidité admirable de son coup d'œil avait été d'une grande utilité; plus d'une fois il avait prévenu et détourné des dangers réels. La rivière n'était pas facile à traverser; ses rives escarpées, son courant rapide et profond, rendaient le passage hasardeux sous les traits des ennemis, et auraient empêché une retraite précipitée.

Il était urgent cependant de ne pas rester dans l'inactivité. La mousqueterie n'ayant pas pu éclaircir les fourrés du bord opposé, une décharge générale fut

commandée; puis, en poussant trois hourras, la troupe se précipita d'un seul trait dans le gué, et parvint, sans perte, à gagner le bord opposé.

Le terrain marécageux se prolongea un quart de mille encore; la marche était embarrassée, à chaque pas, par les buissons épais épars sur la route; il fallait parfois ramper pour avancer.

Enfin, on arriva à la limite des marécages; la végétation n'entravait plus le passage; chacun se sentit un nouveau courage et de nouvelles forces. Déjà on espérait arriver sous peu près d'un village voisin, lorsqu'une nouvelle difficulté vint encore une fois arrêter les Européens.

En face du chemin, un mur fortement construit et assez long, élevé d'environ deux mètres au-dessus du sol, flanqué par des arbustes impénétrables, mettait le comble aux contrariétés de cette journée. D'horribles hurlements, des décharges plus fournies que jamais prouvèrent que là se trouvaient les principales forces de l'ennemi, et qu'elles opposeraient au passage de cette barrière la plus grande résistance qu'on eût encore rencontrée.

Placés à l'abri d'un arbre, situé là fort heureusement, le lieutenant Gamble, le docteur Hoffmann et Porter lui-même, abattaient avec leurs fusils ceux des Taïpis qui montraient leur corps au-dessus de leurs remparts. Ces fusils furent les seuls qu'on put employer avec avantage; cependant leur effet était si minime, qu'on résolut de monter à l'assaut; mais, au moment de tenter ce coup de vigueur, on acquit la

triste certitude que la plupart des marins avaient brûlé toutes leurs cartouches, et que quelques-uns seulement en avaient encore trois ou quatre. Cette cruelle vérité abattit un peu l'ardeur de la troupe; car, sans munitions, les fusils devenaient inférieurs aux armes sauvages.

Depuis le début, la position des Américains était devenue de plus en plus équivoque; maintenant, elle se trouvait plus embarrassante que jamais. Dans l'incertitude où il se trouvait, Porter détacha le lieutenant Gamble avec quatre hommes, pour aller chercher des munitions fraîches, à bord de l'*Essex Junior*. Il ne resta plus alors avec lui qu'une vingtaine d'hommes; de tous ses alliés, Mouina seul ne l'avait pas abandonné, mais déjà celui-ci l'invitait à s'en aller, en lui disant : « *Matte, matte;* on vous tuera. » Trois hommes blessés par des pierres, depuis le départ du lieutenant Gamble, firent entendre aussi leurs plaintes et supplièrent de battre en retraite.

Il fallait à Porter un succès qui en imposât à ses alliés, dont il se méfiait beaucoup, et il n'avait presque plus l'espoir de réussir contre les Taïpis, protégés par leur muraille. Il employa un stratagème qui, pour être très-connu dans l'art de la guerre, ne fut pas moins efficace. Il feignit de fuir, et se plaça en embuscade derrière un rideau de buissons épais; les ennemis donnèrent dans le piége, ils se précipitèrent hors de leur enceinte en poussant des hurlements affreux; ils croyaient courir au massacre des blancs, lorsqu'un retour offensif les arrêta. Une décharge, à

quelques pas de distance seulement, éclaircit leurs rangs, ils se dispersèrent en abandonnant leurs morts.

Loin de poursuivre cet avantage, Porter en profita pour repasser la rivière avec ses blessés. Des pierres partirent encore du milieu des fourrés, mais leur nombre diminua rapidement. Bientôt même on n'aperçut plus de projectiles et le détachement atteignit avec joie le rivage protecteur. Les hommes étaient harassés, et n'avaient plus pour les sauvages le mépris que donne la conscience de la supériorité des armes. Bien au contraire, ils avaient conçu, dans cette journée, une haute opinion de la force des ennemis.

La fatigue et le découragement qui pesaient sur le détachement, sa faiblesse, non moins que les obstacles qu'il fallait surmonter, et d'ailleurs le nombre des blessés, ne permettaient pas de songer à recommencer une attaque. Le capitaine Porter résolut de quitter les lieux et de remettre à plus tard une nouvelle tentative plus heureuse. Malgré l'échec qu'il venait de recevoir, il crut cependant qu'il était politique d'en imposer aux Happas, qu'il commençait à redouter, et dans ce but, prenant l'air et le ton d'un vainqueur, il fit porter aux Taïpis les paroles suivantes :

« Avec une poignée d'hommes, je vous ai contraints de vous cacher derrière vos murailles, je vous ai tué deux guerriers, et vous avez, en outre, de nombreux blessés. Si je voulais, je pourrais

» vous chasser de votre vallée, et détruire vos villages
» de fond en comble, mais je n'ai pas envie de vous
» faire plus de mal. Réfléchissez ; il est encore temps
» de vous soumettre aux conditions de paix que je
» vous ai déjà offertes. »

La réponse des Taïpis ne se fit pas attendre. « Que
» sont nos pertes, dirent-ils, comparées à celles des
» Américains? Notre nombre nous permet de rem-
» placer nos morts, mais nos adversaires peuvent-ils
» suppléer à leurs pertes? N'avons-nous pas tué un
» de leurs chefs (M. Downes; ils croyaient qu'il était
» mort)? Nous avons compté leurs embarcations, nous
» savons de quelle force ils peuvent disposer. Nous
» ne les craignons pas, nous méprisons leurs fusils,
» que la moindre pluie rend inutiles, et dont les
» blessures sont moins douloureuses et plus rare-
» ment mortelles que celles des pierres et des lances.
» Quant à la menace de nous chasser de la vallée,
» nous n'y croirons qu'en la voyant mettre à exécu-
» tion. Nous défions qu'on essaye une nouvelle atta-
» que, et dans ce cas, nous promettons de ne pas
» nous retirer plus loin que le lieu où se trouvent les
» fortifications. »

Cette déclaration ne pouvait influer sur la décision du capitaine Porter, de quitter les lieux; sur-le-champ, il s'embarqua; mais à peine fut-il arrivé à bord, qu'une charge des Taïpis contre les pirogues auxiliaires, le força de retourner à terre. Aussitôt les Taïpis s'enfuirent, laissant un homme tué aux mains des Taïs. Ce cadavre fut emporté par eux en

triomphe ; c'était le seul trophée de cette laborieuse journée.

La forfanterie que Porter avait affectée n'avait cependant pas aveuglé les Happas ; de nombreuses bandes armées descendues des montagnes se répétaient la réponse des Taïpis, et la conclusion de leurs discours était : « Les Taïpis ont battu les blancs. » L'alliance des tribus était chancelante, un nouveau revers aurait pu jeter sur les bras de Porter tous ses auxiliaires, dont il portait le nombre à cinq mille, nombre qu'il est permis de réduire considérablement.

Il était évident que les Happas ne tarderaient pas à se ranger du côté du plus fort, ainsi que font tous les sauvages. Le salut des Américains dépendait d'une prompte vengeance, l'intérêt de leur dignité l'exigeait aussi. Dès le retour de *l'Essex* dans la baie Taiohaé, tous les préparatifs d'une nouvelle incursion, fixée au lendemain matin, furent faits dans le silence le plus profond ; deux cents hommes furent désignés pour aller par terre fondre sur les Taïpis enorgueillis de leur succès. On renonça à faire une descente sur le rivage, soit en raison des obstacles du terrain, soit à cause du mauvais état des embarcations. Aucun avis de ce mouvement ne fut donné aux sauvages, afin de ne pas être gêné par une suite embarrassante et peut-être dangereuse ; Keatanoui, dont la conduite avait toujours été parfaite, fut seul averti, afin qu'il n'éprouvât pas d'alarmes d'une marche nocturne. Des guides sûrs

conduisirent cette nouvelle expédition vers les sommets des montagnes limitrophes par des chemins difficiles, au travers des ruisseaux, des roseaux, des fourrés, sur la pente la plus escarpée des rochers. Le bruit du passage avait attiré quelques naturels, mais on leur imposa silence; puis on prit les plus grandes précautions pour traverser le village des Happas sans réveiller personne : dès ce moment on put espérer que le secret des opérations ne serait pas trahi, et que les Taïpis les ignoreraient.

A minuit, on pouvait entendre le bruit des tambours et les chants retentissant dans la vallée ennemie; diverses lumières, fixées dans différents endroits, indiquaient les lieux où la population s'était réunie. Les guides annoncèrent que les Taïpis célébraient par des réjouissances publiques leur victoire, et imploraient leurs dieux de leur accorder la pluie si fatale aux fusils; ils étaient là dans toute l'effervescence d'une orgueilleuse joie, ne se doutant pas que de nouveaux dangers allaient fondre sur eux.

Au point culminant des montagnes, un seul sentier livre l'entrée de cette vallée; mais sa pente presque perpendiculaire, son accès périlleux même en plein jour, le rendaient, de l'avis des guides, impraticable pendant la nuit. On résolut d'attendre le jour, en donnant au détachement un repos nécessaire après la longue marche qu'il venait de faire. Ce sentier étant soigneusement gardé, on avait l'assurance

que les Taïpis ne pourraient recevoir aucun avis de la présence des Américains.

Porter sommeillait, lorsqu'un cri, un cri de mauvais augure, l'éveilla ; un sauvage lui répétait, en montrant un nuage noir : « Voilà la pluie, voilà la pluie, *matte bouhis*, les fusils sont perdus. » Les Taïpis avaient aussi aperçu le fatal nuage qui s'avançait avec rapidité ; les cris de joie, le bruit des tambours retentissaient de toutes parts : leurs dieux les avaient exaucés. La pluie, une pluie abondante comme on en voit sous les tropiques, tomba bientôt à torrents.

Immobiles sur l'étroite crête où ils étaient postés, ne pouvant se mouvoir sur des rochers rendus glissants par l'eau, les Américains eurent à supporter un froid très-vif, produit par un vent violent ; ils mirent tous leurs soins à préserver leurs fusils et leurs munitions, mais, au jour, on reconnut que plus de la moitié des cartouches étaient perdues. Les guides et quelques sauvages s'écriaient que les fusils étaient désormais sans valeur, et qu'il fallait se retirer le plus vite possible.

Cet avis était prudent ; il était urgent de le suivre, malgré le danger qu'il y avait à montrer sa faiblesse. Pour atténuer autant que possible l'impression qui devait naître dans l'esprit des indigènes, et pour leur laisser une idée plus favorable des armes à feu, Porter fit faire une décharge générale, espérant que les coups perdus ne seraient pas remarqués dans l'ensemble. Cette décharge réussit au delà de ses pré-

visions, elle releva de beaucoup la valeur des fusils; les échos répétèrent le bruit de cette explosion et le portèrent aux Taïpis. A cette détonation répondit le son des conques de guerre; les tambours résonnèrent de plus belle, et de longs cris se firent entendre d'un bout de la vallée à l'autre. Un brouhaha confus s'éleva de la plaine jusqu'aux Américains, ils distinguèrent les grognements des cochons qu'on mettait en lieu de sûreté, les voix des femmes effrayées, les intonations élevées des hommes se préparant au combat. Cette agitation, ces cris, arrachés par l'approche du danger, formaient un contraste pénible avec le riche paysage enveloppé des vapeurs de la pluie. Porter se félicita de la tournure des choses, car il était sûr du succès et il était bien aise d'avoir terrifié par la vue de son nombreux cortége, ses orgueilleux ennemis. Réduit à les attaquer, il voulait cependant leur faire le moins de mal possible; en leur donnant connaissance de ses intentions, il les mettait à même de soustraire leurs propriétés au pillage des tribus voisines.

Après cette décharge générale, on descendit dans le village des Happas pour y attendre un temps plus favorable. Le chef du lieu, prévenu de cette visite, avait fait vider plusieurs cases, situées sur une place carrée, sous lesquelles la troupe fut casernée après avoir établi une garde.

Le mauvais vouloir des Happas commençait à se manifester; outre les cases, Porter avait demandé des vivres, mais rien ne parut. Pendant que ses habits séchaient, il pria qu'on lui prêtât une pièce

d'étoffe pour se vêtir, une natte pour se coucher; mais on ne lui accorda sa requête qu'après une longue attente, et avec une répugnance marquée. Le prestige du pouvoir des étrangers était décidément en baisse. Les heures cependant s'écoulaient, les soldats commençaient à se plaindre d'avoir faim et de ne pouvoir la satisfaire, les indigènes n'apportaient aucune provision, quoique la vallée fût pleine de cochons et de fruits. Enfin les Happas s'assemblèrent en armes autour du logis des Américains; leurs femmes, qui affluaient un moment auparavant, disparurent petit à petit, et les Taïs, toujours fidèles, conseillèrent de redoubler de vigilance.

Il eût été difficile de se méprendre sur les intentions des sauvages. La position était alarmante et cet état de choses ne pouvait durer longtemps; l'ordre fut donné de disposer les armes de manière à les avoir sous la main, en attendant l'arrivée du chef des Happas qu'on avait envoyé chercher.

En le voyant, Porter lui reprocha sa conduite inhospitalière; puis, d'un ton ferme, il ajouta qu'il lui fallait des provisions pour ses gens bon gré malgré, et qu'il exigeait que tous les Happas déposassent à l'instant leurs armes. Aucun résultat n'ayant suivi ce discours, Porter fit saisir plusieurs casse-têtes et plusieurs lances et les fit briser sous ses yeux; puis, il envoya de petits pelotons tuer des cochons, abattre les bananiers, les arbres à pain et les cocotiers du village pour en recueillir les fruits. Cet acte de vigueur intimida les Happas, ils se hâ-

tèrent de protester de leurs intentions amicales, et d'apporter aux Américains des approvisionnements de toutes espèces afin d'éviter la destruction complète de leurs arbres fruitiers, et à la nuit, la bonne harmonie paraissait tout à fait rétablie. Alors les Happas se retirèrent, tandis que les Taïs restèrent groupés autour des feux allumés près des sentinelles. Au jour, le détachement, frais et dispos, prépara ses armes, partagea les munitions et se mit en marche; en atteignant le faîte où il avait passé une si mauvaise nuit, il fit une courte halte pour contempler la scène délicieuse que présentait la vallée des Taïpis aux premiers rayons d'un beau jour.

Qu'on se figure une verdoyante étendue de terres d'environ neuf milles de long sur trois de large (1), encaissée de toutes parts par de hautes montagnes escarpées, dont les parois, coupées souvent à pic, laissaient entrevoir de profonds précipices. Une chute d'eau de plusieurs cents pieds d'élévation, versait ses ondes écumeuses à travers la vallée, et conduisait à la mer qui bornait l'horizon les replis ondulants d'une jolie rivière. Une douce lumière remplissait d'harmonie l'ensemble de ce tableau majestueux. Porter éprouva de vifs regrets en songeant qu'avant peu il allait porter au milieu de ce paisible paysage la destruction et la mort; il déplora la nécessité qui

(1) Ces dimensions de la vallée nous paraissent, comme tout le récit de Porter, fort exagérées.

l'obligeait à faire la guerre à un peuple héroïque dont il admirait la résistance.

L'ordre de descendre dans la vallée interrompit le cours des pensées des Américains : un à un ils se glissèrent dans l'étroit sentier ; Mouina, toujours le premier dans le chemin de la guerre, marchait en tête. Un moment de repos fut nécessité par la fatigue excessive de la descente ; puis on se dirigea vers le pied de la montagne où coulait la rivière, dont les bords étaient défendus par un corps nombreux de guerriers couvrant un village fortifié par des murs. L'action commença dans cet endroit, la rivière fut traversée malgré une vive opposition ; tous les hommes du détachement n'avaient pas franchi ce passage que déjà le village fortifié était pris. Ce premier succès coûta aux ennemis leur chef principal ; un autre homme fut tué et le nombre des blessés fut considérable.

Le village servit momentanément de centre, d'où rayonnaient des pelotons chargés d'éclairer les bois environnants. Après quelque résistance, un nouveau point fortifié fut enlevé par les Américains, mais ont dut l'abandonner bientôt après, à cause de l'insuffisance du détachement chargé de le garder. Divers autres postes furent établis ; ils devinrent bientôt utiles, dans un mouvement offensif que firent les Taïpis. On les laissa approcher à portée de pistolet ; alors le feu croisé de deux postes les arrêta d'abord, et les mit ensuite dans une déroute complète. A l'approche de cette charge impétueuse de l'ennemi, les

Taïs et les Happas, qui, comme alliés, avaient accompagné les Américains, prirent le large en toute hâte; il ne restait plus dans ce moment, que les Américains pour faire face à ces nombreux assaillants, aussi prompts à se débander que rapides dans l'agression.

D'après le nombre de projectiles lancés derrière les buissons, dans toutes les directions, il était évident qu'une résistance opiniâtre serait rencontrée sur tous les points de la vallée. Il fallut prescrire de ne pas dépenser inutilement les cartouches déjà réduites à moitié par la pluie de la nuit précédente. Mais avant d'explorer le reste du pays, on déposa les blessés dans un local convenable, sous la garde de quelques marins. Mouina était déjà prêt à conduire la troupe vers un autre village, lorsqu'on trouva le moyen de communiquer avec les Taïpis. On leur fit dire que les hostilités cesseraient dès qu'ils viendraient à composition; mais que s'ils continuaient à lancer des pierres, le village serait détruit. Les ennemis n'ayant point accueilli ces paroles de paix, Porter finit par s'emparer du village, après avoir gagné le terrain pouce à pouce. Il trouva, dans cette cité sauvage, une place publique entourée d'un pavage en pierre, et qui était plus grande et plus belle que toutes celles qu'il avait déjà vues.

Le feu détruisit toutes ces belles cases, enrichies d'un grand nombre d'idoles bizarres, ainsi que les pirogues de guerre, qui se trouvaient en grand nom-

bre dans le village. Les auxiliaires se chargèrent de quelques dépouilles, et tout le reste fût consumé par les flammes. La marche des Américains fut dès lors jalonnée par des ruines, ils arrivèrent jusqu'au pied de la cascade en laissant partout derrière eux des traces de dévastation. Après quatre heures d'absence, ils étaient de retour près des fortifications où avait commencé l'attaque, et qui se trouvaient justement placées au milieu de la vallée. Les blessés qu'on y avait déposés n'avaient cessé d'être harcelés par l'ennemi, mais le poste était parfaitement à l'abri des projectiles des sauvages, et il n'avait pas tiré un coup de fusil.

Ce fut là que Porter rassembla tout son monde; puis voyant que la fatigue de la journée avait été trop grande pour tenter de reprendre le chemin des montagnes, il se décida à choisir un passage plus facile situé près de la baie. Plusieurs villages furent encore détruits dans ce mouvement, mais les Taïpis ne cessèrent de combattre jusque sur les ruines embrasées de leurs habitations.

Enfin les Américains atteignirent l'enclos témoin de leur déconfiture dans la première tentative. En voyant l'épaisseur et la disposition des murailles, le capitaine dut se féliciter d'avoir pris la route de terre pour sa nouvelle excursion, car en venant dans les embarcations, il eût fallu nécessairement commencer par se rendre maître de ces fortifications, capables de résister à tous les efforts des Américains du côté de la mer. Cette citadelle formait la prin-

cipale force des Taïpis : leur vallée n'a que trois issues; la première, celle suivie le matin, est dangereuse, parce qu'elle empêche toute retraite en cas d'échec. La seconde conduit chez des tribus alliées des Taïpis, dont la coopération leur était assurée dans toutes leurs querelles. Il ne restait donc plus de praticable que la troisième, celle de la mer ; aussi, le champ de bataille ordinaire dans les guerres intestines de l'île, était-il situé dans la plaine qui aboutit au rivage. Jamais encore les Taïpis n'avaient eu besoin de s'abriter dans leurs murs; jamais, non plus, ils n'avaient été obligés de reculer même jusqu'aux bords de la rivière, située à un quart de mille du rivage; la puissance des étrangers avait seule pu affaiblir leur confiance et abattre leur orgueil.

Porter voulut détruire ces fortifications, mais il ne put y réussir; il aurait fallu de l'artillerie. Le temps lui manquait; elles restèrent comme un monument du génie militaire de cette peuplade. Sur le terrain qu'il avait déjà reconnu à l'époque de son débarquement, il trouva des troncs d'arbres coupés récemment, obstacles pénibles à surmonter, et qui prouvaient qu'on s'attendait à un nouveau débarquement sur le rivage de la baie. Tavi, chef des Happas, suivi de plusieurs membres de sa tribu, vint à la rencontre des Américains, un mouchoir blanc à la main. Il avait changé tout à fait de rôle, ce n'était plus l'homme de la veille. Il offrait des présents au capitaine, en lui demandant de continuer à vivre en paix avec lui; il

insistait même pour que les Américains voulussent bien passer sur ses terres, où il comptait leur offrir l'hospitalité la plus dévouée. Il rappelait à Porter qu'ils avaient fait échange de noms ; enfin ses protestations d'amitié étaient d'autant plus vives, que sa conduite envers ses alliés avait été déloyale. Ainsi, chez ces sauvages, la victoire avait (comme du reste partout) complétement changé la face des choses.

Keatanoui, qu'on croyait plus sincère, fut aussi plus démonstratif dans sa joie. Ce vieillard était plein d'émotion ; il s'accroupit en plaçant les mains de Porter sur sa tête, il appuya ensuite sa tête sur les genoux du capitaine, puis se levant graduellement, il posa ses mains sur la poitrine du chef américain, en le nommant doucement Keatanoui ; lui-même se désigna sous le nom de Poté, pour rappeler qu'ils avaient échangé leurs noms.

Sur le point le plus élevé du sentier, on s'arrêta encore pour jeter un dernier coup d'œil sur cette vallée naguère florissante, maintenant couverte des ruines de dix villages saccagés. Aux splendeurs qui avaient suivi le lever du soleil, succédaient les ombres funèbres des fumées de l'incendie. Le matin encore, une douce quiétude était répandue sur cette belle plaine qui le soir se trouvait plongée dans la désolation et la douleur. Quelques heures avaient suffi pour produire ce changement, et pour mettre aux abois les fiers guerriers taïpis. Porter, auteur de ces désastres, éprouva un sentiment de pitié,

surtout en voyant les autres tribus se réjouir du malheur des membres de leur propre famille.

On passa encore cette nuit chez les Happas, mais on y fut l'objet de prévenances sans nombre, au lieu d'y recevoir un accueil froid et hostile; le lendemain on avait rejoint Madisonville, après une absence de trois nuits et deux jours, pendant lesquels on avait fait environ soixante milles de marche sur des sentiers qui n'avaient été encore foulés que par les indigènes; sept hommes parmi les plus forts de l'équipage furent longtemps malades des suites de leurs fatigues : un d'eux, le caporal Mahan, y succomba.

Un nouvel ambassadeur fut envoyé aux Taïpis, mais cette fois sa mission eut un plein succès; atterée par ses revers, cette tribu s'empressa d'accueillir cette ouverture de paix; elle supporta une contribution de quatre cents cochons à titre d'indemnité de guerre. L'île entière se trouvait ainsi pacifiée; toutes les peuplades environnantes vinrent, sous l'impression des derniers événements, renouveler à Porter l'assurance de leur amitié; les chefs et les prêtres, à défaut de l'échange de leurs noms, se disputèrent des titres de parenté avec le vainqueur. On voyait parfois des vieillards à barbe grise, solliciter d'être appelés ses gendres, fils, petits-fils, etc., etc. Le nom de fils était surtout recherché, et lorsque les titres dévolus aux hommes furent épuisés, on vit plusieurs de ces chefs réclamer le singulier hon-

neur d'être appelés ses filles, belles-filles, ou petites-filles.

Porter avait atteint le but de sa relâche, il devenait temps de reprendre sa croisière contre les Anglais. Après un séjour d'un mois et demi, il mit à la voile le 13 décembre; mais en partant, il voulut assurer à ses vaisseaux un abri dans ces îles. Dans ce but, il laissa dans la baie trois prises anglaises, *le Sir Andrew Hammond, le Greenwich* et *le Seringapatnam*; les équipages réunis de ces navires formaient un total de vingt hommes, placés sous les ordres de deux midshipmen et du lieutenant Gamble, chargé d'occuper et de commander le poste. Il avait en outre quinze prisonniers de guerre confiés à sa garde.

L'esquisse du caractère noukahivien apparaît à travers les amplifications de la narration de Porter; le récit des événements survenus pendant le séjour du lieutenant Gamble, complétera l'idée qu'on a pu se former à cet égard, et c'est dans ce but que nous croyons devoir le donner.

Aussitôt après le départ de la division américaine, dès le 15 décembre, les indigènes, malgré des défenses réitérées, mirent le feu aux herbes sèches qui avoisinaient le camp. Cette action pouvait avoir les plus funestes résultats : pour les intimider, on tira des coups de fusil à poudre, qui produisirent d'abord l'effet attendu. Mais bientôt la crainte cessa d'arrêter ces sauvages, qui se livrèrent de nouveau à leurs penchants destructeurs. Les Happas et les

Taïpis demandaient avec persistance des informations sur le nombre des hommes laissés en garnison; sans nul doute, s'ils avaient connu la vérité, ils n'auraient pas hésité à les attaquer, pour venger leurs défaites passées.

Les difficultés de la position ne provenaient pas seulement de l'esprit hostile des sauvages, mais aussi d'un relâchement dans la discipline des équipages. Le nommé Coffin déserta; il fut heureusement ramené par les deux Américains trafiquants de bois de sandal, dont on a parlé et qui se trouvaient dans l'île à l'arrivée de la division. Cet événement était d'un funeste présage pour l'avenir, lorsqu'on songeait surtout à la grande quantité de prisonniers anglais qui se trouvaient mêlés aux Américains.

Un insulaire de Taïti, embarqué sur *l'Essex,* arriva sur ces entrefaites. Son histoire est surprenante, nous ne la donnons que sur la foi du narrateur américain; la voici : ce Taïtien, nommé Tamaha, ayant été frappé par un maître de *l'Essex*, à vingt milles de la côte environ, se jeta à la mer, dans un beau mouvement de désespoir; après avoir plongé sous la quille du bâtiment, il resta un jour et deux nuits sur l'eau, jusqu'à ce qu'enfin une lame en déferlant le jetât sur la plage des Taïpis au moment où il était à bout de ses forces. En revenant à lui, il reçut les soins d'un Taïpi, qui, abjurant toute inimitié, et malgré la guerre récente, l'abrita, l'aida à se rétablir et le conduisit enfin à Madi-

sonville. Le lieutenant Gamble admira l'humanité déployée par ce sauvage, et récompensa largement cet acte de générosité. Mais Tamaha avait pris goût à la vie des champs : au bout de peu de temps, il déserta et fut sans doute rejoindre son ami le Taïpi.

Porter lui-même avoue que deux jours et une nuit passés sur l'eau sont un fait extraordinaire(on peut, nous le croyons, tomber facilement d'accord avec lui sur ce point); mais, quant à plonger sous la quille d'un navire, ajoute-t-il, rien n'est plus facile à ces insulaires. On trouva à plusieurs reprises des Noukahiviens qui, pour une bagatelle, allaient amarrer un câble à l'organeau d'une ancre à cinq brasses sous l'eau.

Un jardin avait été défriché près de l'établissement; on y travailla toutes les fois que le temps le permettait, car de fréquentes averses, des vents impétueux du sud-est avaient succédé au beau temps qui régnait précédemment; à peine un jour se passa-t-il sans pluie depuis le 17 décembre jusqu'au 13 mai 1814, qui fut celui du départ.

Le troupeau des cochons appartenant aux Américains, fruit des contributions de la guerre et des échanges, excita bientôt l'envie des habitants de la baie. Ces sauvages, sans respect pour les droits de la propriété, poussaient l'audace jusqu'à venir enlever ces animaux tout auprès du camp, bien que les Américains eussent menacé de punir sévèrement les soustracteurs. Ces méfaits demandaient une

répression, mais il était bien hasardeux de se mettre en campagne avec si peu de monde. Cependant, un beau jour, une expédition fut résolue, et l'on marcha en masse sur le village des déprédateurs. La vue de la garnison en armes produisit un bon effet : un chef vint demander qu'on épargnât la population, en proie à une vive frayeur. Guerriers et voleurs avaient gagné les montagnes, leur refuge habituel dans les moments de dangers. Le lieutenant Gamble voulait qu'on lui remît les voleurs pour en faire un exemple : ne pouvant les obtenir, il emmena cinq chefs et deux guerriers en otage. Le soir même, il envoya un de ces guerriers réclamer les voleurs, ou, à défaut, une contribution de quarante cochons, menaçant de fusiller ses prisonniers le lendemain matin, si on n'accédait pas à ces conditions. Au point du jour, les cochons étaient sur la plage, car les voleurs n'avaient garde de se montrer. L'Anglais Wilson servit d'interprète pour recevoir, des prisonniers qu'on venait de rendre à leurs concitoyens, l'assurance qu'ils feraient tous leurs efforts pour arrêter toute déprédation à l'avenir.

Cependant, avec les mœurs guerrières et tracassières de ces peuples, la paix générale établie dans l'île ne pouvait être de longue durée. Une querelle survint entre deux tribus; dans la rixe, un homme fut tué. Persuadé que le système de paix pouvait seul donner quelque sécurité à son établissement, le lieutenant Gamble se rendit sur les lieux, se posa

en médiateur et arrangea l'affaire. Ne voulant pas non plus pousser les choses trop loin à l'égard des voleurs de cochons, qui n'osaient plus reparaître, depuis que l'un d'eux avait été tué par un des ôtages rendus prisonniers dans cette affaire ; Gamble fit proclamer qu'il leur pardonnerait s'ils bâtissaient une étable pour ces animaux. Cette offre fut acceptée avec un joyeux empressement ; en deux jours la cabane était achevée.

Les approvisionnements fournis par les naturels devinrent de plus en plus rares. On ne pouvait les obtenir qu'en les échangeant contre des dents de cachalot, objets d'une grande valeur chez ce peuple. Il fallut aller en chercher dans les îles voisines. Le *Sir Andrew Hammond* fut destiné à remplir cette mission. Après neuf jours d'absence, il revint, le 16 février, avec trente cochons, un grand nombre de fruits recueillis sur Taouata et Hiva-oa, plus une douzaine de poules. Ces ressources ne devaient pas durer longtemps, et le jardin ne donnait pas encore des résultats suffisants. Cependant, le 19, on put y recueillir un premier plat de laitue ; plus tard, il produisit des navets et des concombres.

L'indiscipline prenait un caractère de plus en plus alarmant, l'état de la petite colonie n'était pas rassurant. Les factionnaires s'endormaient pendant leur garde ; des femmes étaient introduites à bord, malgré les défenses les plus expresses ; ces transgressions devenaient très-graves ; les naturels ne pouvaient manquer de connaître, à la fin, la faiblesse des Amé-

ricains, faiblesse accrue par plusieurs malades atteints de diarrhées et d'enflures monstrueuses des membres, maladies qui cédèrent toutefois aux premiers remèdes qu'on employa.

Isaac Coffin ayant déserté de nouveau, le lieutenant Gamble, guidé par une jeune fille, le fit saisir dans une case, à deux milles dans l'intérieur, puis il le fit frapper publiquement de plusieurs coups de corde, ce qui n'empêcha pas le même individu de déserter une troisième fois, en compagnie de trois autres marins qu'il avait débauchés. Avec ces éléments de dissolution, l'avenir se montrait sous de sombres couleurs; un matin, il y eut une chaude alarme; deux ou trois cents sauvages entourèrent le camp; on crut à une attaque, tandis que cette troupe n'avait d'autre intention que celle de porter à l'établissement un grand nombre de fruits à pain et de bananes. Depuis le départ de l'*Essex,* on n'avait pas reçu de si abondantes provisions. La seule explication qu'on put avoir de cette démarche, c'est que Wilson avait fait circuler le bruit que les Américains allaient partir et que Porter ne reviendrait plus.

Bientôt après, un autre incident prouva qu'une machination s'ourdissait dans l'ombre. Depuis quelque temps, on avait remarqué que les naturels n'allaient plus à la pêche. On apprit, lorsqu'on s'informa de la cause de ce changement dans leurs habitudes, qu'une vieille femme avait effrayé les pêcheurs, en leur affirmant que les Américains allaient

partir, et qu'ils les emmèneraient avec eux en les mettant aux fers.

Une grande réunion, pour laquelle on faisait des préparatifs depuis plusieurs semaines, allait aussi avoir lieu. Une foule d'indigènes arrivaient de tous les points de l'île; une grande pirogue munie d'une voile de vingt-cinq pieds de hauteur, amena de Houa-Houna un grand nombre de conviés. Sachant que, pendant cette fête solennelle nommée Koika, un tabou inviolable défendait toute attaque, Gamble permit à ses hommes d'y assister. Il y prit part lui-même et il n'eut pas à se repentir de sa confiance.

Mais le moment de la catastrophe approchait à grands pas; le vol d'une embarcation précéda la révolte ouverte de l'équipage du *Seringapatnam*, composé en grande partie d'Anglais faits prisonniers de guerre par les Américains.

Le lieutenant et les deux midshipmen sous ses ordres, furent saisis et garrottés, pendant que le pavillon britannique s'élevait sur l'arrière du bâtiment, salué par trois hourras. Une portion des mutins descendit à terre pour enclouer les canons de la batterie, l'autre portion s'occupa de s'emparer des approvisionnements des deux autres navires. Vers huit heures, le bâtiment mit à la voile et sortit de la baie. Un instant après, un des gardiens du lieutenant Gamble lui déchargea involontairement son pistolet dans le pied; aussitôt plusieurs fusils s'abaissèrent sur la poitrine de cet officier, il allait être sacrifié sans les cris de l'homme qui l'avait blessé. A neuf heures, on le jeta lui et ses

compagnons, quatre en tout, dans un canot, avec deux fusils et un petit baril de cartouches. Souffrant de sa blessure, affaibli par la perte de son sang, il dut encore s'occuper de gouverner une embarcation coulant bas d'eau. Après deux heures d'efforts, il eut le bonheur d'atteindre *le Greenwich*, à bord duquel venaient aussi d'arriver les deux marchands de bois de sandal, stationnés dans la baie. Ceux-ci confirmèrent les soupçons que le lieutenant avait conçus depuis longtemps, en lui affirmant que Wilson était le principal instigateur de la révolte. Déjà cet Anglais, à la tête des indigènes, avait commencé le pillage de l'établissement formé à terre.

Tout l'équipage ne s'était pas joint aux révoltés, il restait encore une douzaine d'hommes fidèles à leur devoir; ils furent employés aux préparatifs du départ, car il était impossible de songer à rester plus longtemps dans ces lieux. Incapable de quitter le bord, Gamble envoya les deux midshipmen à terre pour mettre en sûreté les principaux objets contenus dans l'établissement; ils avaient déjà fait un voyage, lorsqu'un des trafiquants américains, Burdenelle, vint annoncer qne Wilson était rentré dans sa case, et que les indigènes avaient assuré ne vouloir le défendre en aucune façon. Le désir de punir cet homme de ses méfaits s'empara des Américains : le midshipman Feltus, accompagné de deux hommes, courut en toute hâte pour le saisir, mais il arriva trop tard; Wilson s'était déjà enfui. Se confiant

dans l'apparente neutralité des sauvages, ce même midshipman revint prendre un surcroît de forces pour aller détruire la case de Wilson, et aussi pour reprendre les effets qui avaient été volés la veille. Malgré la répugnance de Gamble à les laisser partir, Burdenelle et quatre hommes accompagnèrent Feltus, lorsqu'il quitta le bord à onze heures et demie. Ils n'avaient en tout que trois fusils. Gamble leur recommanda d'être prudents, et de ne pas s'exposer à une attaque des naturels; car il commençait à connaître le véritable caractère de ces sauvages, et il avait acquis une triste expérience dans les événements de la veille.

Ses appréhensions étaient trop bien fondées : à midi et demi, un canot apparut sur la barre, entouré par une foule de sauvages. On saisit à la hâte un paquet de cartouches avec une mèche allumée, et l'on se rendit sur *le Sir Andrew Hammond*, mouillé plus près du rivage; dans ce mouvement précipité, on fut obligé d'abandonner un malade impotent sur l'autre navire. A bord du *Sir Andrew Hammond*, on aperçut distinctement les sauvages pillant le canot dont ils avaient pris possession; on chargea les canons qui n'avaient pas été encloués par les séditieux, et on fit feu. Au second coup, on distingua deux hommes du détachement commandé par Feltus, jetant leurs armes en signe de détresse sur la plage; un moment après, ils nageaient de toutes leur forces vers le bâtiment. Leurs compagnons valides coururent immédiatement à leur aide dans une embar-

cation à moitié pleine d'eau, laissant le lieutenant Gamble seul à bord.

Cet officier, en proie à une fièvre ardente, souffrant de sa blessure, eut cependant assez de forces pour sauter sur un pied d'un canon à l'autre, et y mettre le feu afin de protéger cette tentative de sauvetage. Il tira avec assez de justesse pour écarter les pirogues qui venaient attaquer le canot; grâce à ce secours, la vie de cette poignée d'Américains fut épargnée : les effets de l'artillerie mirent seuls un obstacle au massacre général projeté par les anciens amis des Blancs.

Les deux hommes sauvés apportèrent la fatale nouvelle du meurtre de leurs compagnons; tous deux avaient échappé miraculeusement à la mort qui les menaçait, l'un d'eux même était grièvement blessé d'un coup de pierre à la tête. Cette déplorable catastrophe réduisait l'équipage à huit hommes tout compris, parmi lesquels on comptait quatre blessés. Il n'y avait pas de temps à perdre pour quitter le port, car déjà Wilson, à la tête d'une troupe nombreuse, cherchait à remettre en état les canons encloués de la batterie de terre.

A quatre heures, le feu fut mis au *Greenwich*. *Le Sir Andrew Hammond* appareilla tant bien que mal, mais il fallut couper son câble, l'ancre étant trop lourde pour les forces de l'équipage. La seule embarcation du bord se brisa aussi en la hissant. C'est ainsi que les Américains, fuyant sur un navire désemparé, faisant de l'eau, sans ancres et sans embar-

cations, quittèrent une rade où leur pavillon flottait naguère triomphant, tandis que les lueurs de l'incendie du *Greenwich* guidaient leur route et donnaient à ce tableau une teinte sinistre en harmonie avec leurs pensées.

Ce malheur ne fut pas le dernier; en arrivant aux îles Sandwich, *le Sir Andrew Hammond* fut pris par la corvette anglaise *le Cherub :* en montant sur le pont le lieutenant Gamble apprit encore la capture des navires de Porter par les Anglais. — Telle fut la triste fin de l'expédition américaine, et de son établissement à Nouka-Hiva.

La traite des fourrures sur la côte nord-ouest d'Amérique, signalée par Lapérouse, avait conduit quelques navires de commerce aux îles Marquises; le commerce du bois de sandal, l'industrie des baleiniers en amenèrent d'autres encore. Malgré les guerres incessantes qui, de 1790 à 1815, préoccupèrent l'Europe entière, dès l'année 1810, l'Américain Rogers, après avoir reconnu la présence du bois de sandal sur l'île Nouka-Hiva, à l'odeur agréable de la fumée d'un feu allumé par les sauvages, parvint à se procurer plus de deux cent soixante tonneaux de ce bois précieux qu'il alla porter sur les marchés de Chine. Sa cargaison entière lui avait à peine coûté mille piastres en objets de peu de valeur distribués aux sauvages, ses fournisseurs; il la revendit à raison de vingt piastres le pikle et s'assura un bénéfice énorme. Bientôt il eut des imitateurs; les navires européens fréquentèrent annuellement le groupe des

Marquises. De nombreux déserteurs, préférant une vie aventureuse aux règles des sociétés civilisées, se répandirent dans ces îles et vécurent comme les habitants. Dès lors les sauvages, accoutumés à vivre avec des hommes blancs, s'habituèrent à voir leurs vaisseaux fréquenter leurs rivages. Leur mœurs durent se modifier devant ce contact de la civilisation. Toutefois, ils conservèrent plus que jamais une salutaire crainte des armes européennes et de leurs terribles effets. En effet, peu d'événements sinistres marquèrent le passage aux îles Marquises des navires marchands qui s'y succédèrent et qui, du reste, n'ont laissé que peu de documents sur leurs voyages aventureux.

Le capitaine Roquefeuille, commandant *le Bordelais* de Bordeaux, dans un séjour de deux mois qu'il fit pendant l'année 1818, aux îles Nouka-Hiva et Hiva-Oa, nous a laissé quelques données intéressantes sur le commerce du bois de sandal qui se faisait alors sur ces îles. Il y rencontra le navire américain *la Ressource*, commandé par le capitaine Sowles de New-York, et qui, comme *le Bordelais*, cherchait un chargement pour les marchés chinois.

Déjà, à cette époque, les naturels ne voulaient plus recevoir, en échange du bois précieux qu'ils récoltaient sur leurs îles, que de la poudre et des fusils, marchandise dangereuse qui devait, à la longue, mettre de terribles armes entre les mains des sauvages, qui ne connaissaient d'autre frein que celui de la peur. Aussi Roquefeuille ajoute-t-il qu'il eut constamment à se garantir des nombreuses embû-

ches des naturels, jusqu'au moment où, ses opérations commerciales étant terminées, il put mettre à la voile et abandonner ces terres dangereuses.

Jusqu'en 1825, les documents relatifs à cet archipel sont de peu d'intérêt; les navires marchands continuèrent à fréquenter ces parages, mais ne recueillirent dans de courtes relâches aucun fait digne d'attention. Divers navires de guerre mouillèrent encore sur les rades de l'Archipel. Parmi ceux-ci, nous devons citer le brick américain *le Dolfin,* commandé par le lieutenant Paulding.

Le 7 janvier 1825, le missionnaire Crook, dont on a vu déjà les périls et le dévouement, quitta Taïti, sur *le Lynx,* capitaine Sibrill, pour renouveler ses tentatives sur l'esprit des indigènes. Il emmenait avec lui quatre Taïtiens, espèces d'avant-coureurs qui, plus au fait des habitudes et du langage des peuples de l'Océanie, facilitent leur conversion et préparent l'arrivée des ministres évangéliques.

Le 21 février, M. Crook atterrit sur l'île Fatou-Hiva; il eut plusieurs entrevues avec les indigènes, mais il les trouva mal disposés. Le 27, il atteignit la baie Vaitahou, où il avait séjourné un an en 1799, et, trouvant plus de facilités, il y laissa ses quatre acolytes, connus sous le nom de *Teachers.* Deux se fixèrent à Hanatetena, sur la côte est de l'île, et un autre resta dans la baie Vaitahou. Le 4 avril, M. Crook ayant trouvé une occasion favorable, quitta l'île et retourna à Taïti sur le navire *Sara-Ann*, capitaine Philips.

Les espérances de ce missionnaire furent encore une fois déçues : au bout de deux mois, les teachers ne voyant aucune chance de succès retournèrent à Taïti. Toutefois, le projet de fonder une mission sur ces îles ne fut pas abandonné, et le 23 octobre 1827, les teachers, Haamaino, Mareore, Faaroaou et Teahou partirent de rechef sur *la Minerve*, navire commandé par le capitaine Sibrill, beau-fils de M. Henry, un des missionnaires de Taïti.

Mais, cette fois, les teachers avaient emmené leurs familles avec eux, dans l'espérance d'acquérir plus d'influence. Les deux premiers débarquèrent encore à Taouata, et fixèrent leur résidence auprès du chef Yotete, le même qui a depuis accueilli les missionnaires français. Les deux autres teachers s'acheminaient vers Nouka-Hiva, lorsqu'ayant appris que deux Européens, venaient d'être assassinés dans cette île, ils préférèrent s'arrêter auprès d'un chef nommé Teato, sur l'île Houa-Poou. Ce chef bienveillant différait de ses subordonnés en ce qu'il n'était orné d'aucun tatouage; avant le départ de *la Minerve*, il avait déjà donné aux teachers et à leurs familles une maison et un terrain assez grand. Ces dispositions favorables ne furent cependant pas de longue durée : les teachers de Taouata furent obligés de quitter l'île au moment où les habitants allaient les sacrifier à leurs idoles, et ceux de Houa-Poou, quoique bien traités par le chef, demandèrent aussi à retourner à Taïti, à cause du peu

de succès de leur mission et des ennuis que la population leur occasionnait.

Toutefois, et nonobstant les essais infructueux qui avaient eu lieu, les missionnaires anglais de Taïti n'avaient pas perdu de vue l'archipel Nouka-Hiva; dans une assemblée générale, en considération, sans doute, de l'âge avancé de M. Crook, ils avaient désigné MM. Pritchard et Simpson pour aller s'établir dans ces îles. Peut-être y avait-il, dans cette désignation, un motif particulier à M. Pritchard, dont le caractère a été mis au jour dans la narration du voyage de *la Vénus*. Quoi qu'il en soit, au commencement de 1829, ces deux messieurs trouvèrent une occasion favorable de visiter leur nouveau poste, mais l'aspect des lieux ne leur sourit pas. Ils n'y virent pas de chances favorables pour l'établissement d'une mission, et revinrent promptement reprendre leur position première à Taïti.

Dans la même année, un ancien missionnaire américain des îles Sandwich, devenu depuis chapelain de la marine militaire des États-Unis, vint étudier le pays et les mœurs des habitants. Le 26 juillet 1829, la corvette des États-Unis, *le Vincennes*, sur laquelle il était embarqué, vit apparaître l'île Houa-Houna, la plus est du groupe nord. En contournant la pointe sud-ouest dans la même journée, on aperçut soudain, sur un morne escarpé, des groupes de naturels accourus pour voir passer le navire. On distinguait leurs corps nus, on les voyait agiter des étoffes blanches et leurs manteaux au bout de leurs lances,

on entendait leurs cris sauvages. La voilure du *Vincennes* était trop considérable pour pouvoir arrêter subitement la vitesse de son sillage, mais tandis que les sauvages suivaient sur une crête opposée la progression du navire, la musique s'assembla sur le pont et répondit par des airs américains aux cris du rivage. Au moment où les sons harmonieux parvinrent à la foule éparse sur les rochers dont on s'était beaucoup approché, on vit tous ces hommes saisis d'étonnement se coucher à terre, pour ne rien perdre de cette mélodie inconnue ; sans doute ils se croyaient sous l'empire d'un charme, en éprouvant une sensation suave qu'ils ignoraient encore.

La nuit, une nuit calme et pure, couvrait la terre de ses ombres, la musique s'affaiblissait de plus en plus par la distance; mais on put voir, tant que dura le jour, les groupes de ces sauvages rester immobiles sur les rochers, comme s'ils étaient absorbés dans une silencieuse admiration.

La vue de la nature abrupte des monts boisés et des rivages verdoyants, l'aspect de ces sauvages nus comme leurs rochers et jetant au vent leurs clameurs confuses, leurs gestes hardis, formaient un singulier contraste avec ce navire splendide, le plus beau chef-d'œuvre de l'industrie humaine, passant majestueusement sur une mer aplanie, et produisant une douce harmonie. D'un côté se trouvait l'homme dans toute sa dégradation primitive, de l'autre on le voyait au plus haut degré de l'intelligence et de la puissance.

Le lendemain, *le Vincennes* mouilla dans la baie Taïohae, en face du camp de Porter, mais on en chercha en vain les vestiges : toute trace avait disparu, aucun indice n'indiquait l'emplacement de cet établissement temporaire.

Bientôt, au milieu des nombreuses pirogues accourues de toutes les parties de la baie, arriva celle des chefs. Moana, jeune enfant de huit ans, auquel revenait par droit d'hérédité le titre de chef principal de la vallée, Haape, son tuteur, espèce de régent pendant le temps de sa minorité, et Païroro ou Palou, chef des Happas, vinrent recueillir les cadeaux des Américains; ils reconnurent le pavillon, et nommèrent *le Vincennes* bâtiment de Porter. Moana était un enfant d'un aspect charmant; Haape portait l'expression d'un caractère doux et bienveillant sur sa figure ridée par l'âge, tandis que Païroro avait une apparence de dignité et de force, justifiée par les admirables proportions de son corps noir de tatouage.

Le capitaine Finch avait fait comprendre à ces chefs que le navire serait *tabou*, toutes les fois qu'un pavillon blanc ne serait pas hissé en tête du mât. Cette restriction les étonna un peu, surtout lorsqu'au coucher du soleil le pavillon fut amené et tout le monde congédié sans exception. « *C'est un bâtiment extraordinaire,* » dirent-ils en s'en allant, car ils avaient été habitués à recevoir une hospitalité beaucoup plus libre à bord de presque tous les autres navires.

Le lendemain, le capitaine Finch, M. Stewart,

et quelques officiers descendirent à terre, pour aller rendre une visite officielle aux chefs de la baie. Un Anglais, nommé Morrisson, établi dans ces îles depuis nombre d'années, en qualité de trafiquant de bois de sandal, leur servit d'interprète, et les guida vers la demeure d'Haape, qui habitait avec Moana ; cette case se trouvait située sur le sommet d'une petite colline ; elle était parfaitement visible du mouillage, qu'elle dominait.

Après avoir reçu un accueil d'autant plus cordial qu'ils apportaient des cadeaux, ces messieurs allèrent se promener dans les alentours. Au sortir de la maison de Moana, on leur montra un homme de petite taille, mais de formes athlétiques ; on le désigna comme le *Toa* guerrier le plus vaillant de la tribu. Ses traits avaient, en effet, une expression dure et féroce. Contre l'habitude du pays, sa tête était recouverte de tous ses cheveux ; leur épaisse frisure était, sans doute, calculée pour ajouter à la terreur du regard ; cet homme, qui était peut-être le fameux Mouina de Porter, tenait à la main une lance. Sur la demande des Américains, il leur donna la représentation d'un combat simulé. Il montra tant d'agitation dans ses mouvements, varia tellement ses poses menaçantes, ses grimaces et ses contorsions, il poussa de tels hurlements, qu'à la fin on aurait pu croire que l'action était réelle, et que, d'un moment à l'autre, sa lance redoutable irait percer quelque spectateur.

Après avoir visité la place pavée, qui, dans chaque

village, est destinée aux assemblées du peuple dans les grandes solennités, le chapelain Stewart se fit conduire dans une case à moitié ruinée qui contenait naguère des idoles et divers objets du culte. La ruine de cet édifice avait été la suite d'une guerre récente avec les Happas ; ces derniers avaient été victorieux, leurs guerriers avaient saccagé et pillé toute la vallée, et, depuis lors, on n'avait pas songé à remplacer les images sacrées qui avaient été enlevées ; Haapé et toute sa tribu étaient soumises à une espèce de vasselage envers leurs vainqueurs. Le chef happa, Païroro, semblait avoir été préposé par les siens pour surveiller et recevoir les impôts de la vallée soumise.

L'arrivée des Américains avait fait naître l'espérance qu'ils prêteraient leur appui aux anciens alliés de Porter, encore en guerre avec les Taïpis. Dans une course faite dans une vallée voisine, M. Stewart et ses nombreux compagnons furent accompagnés par les cris de joie des guerriers taïs, qui les regardaient comme des auxiliaires : ils bondissaient sur le passage de la troupe, brandissaient leurs armes et prenaient des attitudes menaçantes en jetant des regards de défi vers les montagnes de leurs ennemis, et en criant : « *Taipi*, *te mate i te Taipi !* les Taïpis, mort aux Taïpis ! »

Dans cette promenade, qui avait pour but d'assister à une fête chez les Happas, on revit l'emplacement où avait été porté le canon de Porter. Les précipices qui avoisinent ce point, rendent ce

fait presque incroyable; c'est à peine si les officiers du *Vincennes* purent atteindre eux-mêmes cette crête escarpée, d'où la vue embrasse un vaste horizon et les sinuosités de la côte et des vallées, pendant que les fraîches brises des vents alisés modifient agréablement la température si chaude de ces contrées.

Le voyage du *Vincennes* n'avait d'autre but que celui d'engager les chefs à empêcher la désertion des matelots des baleiniers américains, désertion qui laissait quelquefois ces bâtiments sans équipage. Cependant, ayant appris qu'en 1814, à la suite de l'assujétion des Taïpis, Keatanoui, chef des Taïs, avait été considéré comme le chef de l'île entière, et qu'à sa mort, son fils, père du jeune Moana avait conservé le titre de grand chef, le capitaine Finch voulut tenter de s'interposer entre les tribus belligérantes et de ramener l'union parmi elles, en faisant reconnaître le jeune Moana comme chef principal de l'île. Cette tâche paraissait d'autant plus facile, que toutes les tribus reconnaissaient la suprématie de Moana, surtout celle des Taïpis, d'où était issue son aïeule. Dans ce but, *le Vincennes* se rendit, au commencement du mois d'août, dans la baie de Homi.

Les Taïpis, en voyant arriver ce navire, furent saisis d'une crainte d'autant plus grande, que déjà de fausses nouvelles de guerre avaient été répandues chez eux par les Happas. Ils crurent qu'on venait les attaquer, et ils s'occupaient des moyens de défense, lorsqu'ils reconnurent qu'on n'avait à leur

égard aucune intention hostile. La baie, déserte à l'arrivée, se remplit de monde lorsque l'assurance de la paix fut donnée; les armes furent déposées pour faire place aux démonstrations les plus amicales. La confiance des Taïpis devint si grande, que plusieurs d'entre eux demandèrent à passer la nuit à bord.

L'origine de la guerre entre les tribus provenait d'un de ces enlèvements de victimes humaines, fréquents dans l'histoire des habitants : trois hommes, trois femmes et un enfant des Taïs, surpris dans leur sommeil, avaient été faits prisonniers par une bande de Taïpis et avaient été offerts en sacrifice aux mânes d'un chef renommé, mort depuis peu. Cette atrocité avait amené des représailles, et dès lors les hostilités n'avaient pas cessé.

Diverses conférences furent tenues à bord du *Vincennes*, et le capitaine Finch eut la satisfaction de voir un résultat favorable couronner ses efforts conciliateurs. Moana fut considéré comme chef supérieur de l'île, et la réconciliation des tribus fut opérée.

La conduite des Taïpis continua à être amicale pendant le temps que *le Vincennes* passa au mouillage, M. Stewart put se promener en sécurité dans toutes leurs vallées; cependant il eut le soin de se faire escorter par un détachement dans presque toutes ses courses. Au moment de partir, des vols nombreux, tentés souvent ouvertement, furent les adieux adressés par les indigènes aux Américains.

Les mouchoirs disparaissaient comme par enchantement, les poignards des midschipmen eurent aussi à souffrir du contact des mains tatouées. Toute crainte ayant été dissipée, les penchants sauvages reparaissaient. Après la peur, la convoitise.

M. Stewart s'élève avec raison contre la déplorable insouciance des navires du commerce, qui fournissent aux sauvages des fusils et de la poudre pour en obtenir des vivres. Ce commerce imprudent procure à chaque guerrier des moyens de destruction plus sûrs, plus prompts, et les meurtres se multiplient parmi les naturels; souvent aussi ces armes tournent au détriment de ceux qui les ont mises aux mains des sauvages. Les embarcations des bâtiments ont été plus d'une fois exposées à recevoir des coups de fusil tirés par des ennemis embusqués dans les broussailles.

Mais on doit l'avouer, la conduite des Européens amène souvent des représailles. D'après un grand nombre de renseignements pris sur les lieux, il paraît certain que plusieurs capitaines baleiniers se sont emparés des naturels qui, trop confiants, venaient à bord de leurs navires, et qu'ensuite ils les ont emmenés de vive force pour suppléer aux bras qui leur manquaient. Quelquefois, après avoir choisi les plus robustes de leurs prisonniers, ils forçaient les autres à se jeter à la mer, à quinze ou vingt milles de la côte; étrange cruauté, qui surpasse celle des sauvages qui tuent, mais qui ne font pas souffrir une longue agonie à leurs victimes. La plupart des insu-

laires soumis à cette presse illégale, mouraient au bout de quelque temps, en proie aux maladies occasionnées par le changement des climats, et peut-être aussi par les mauvais traitements.

M. Stewart, dans une de ses incursions, visita une famille privée d'un de ses membres enlevé par un bâtiment américain. A la vue du missionnaire, un sentiment de douleur se peignit sur toutes les physionomies, des pleurs coulèrent pendant qu'on lui racontait le cruel événement qui privait un chef de son unique fils. On lui montra une corde sur laquelle on avait fait des nœuds, à chaque nouvelle lune survenue depuis le passage du navire ravisseur; il y avait déjà cinq nœuds marqués.

Pendant le séjour du *Vincennes*, non-seulement aucune arme, aucune parcelle de poudre ne fut délivrée, mais le capitaine Finch offrit au bâtiment français, *la Duchesse de Berry*, capitaine Moité, qui, en se rendant du Callao à Manille, faisait une courte relâche dans cette île, de l'aider de tout son pouvoir dans ses transactions, s'il voulait suivre son exemple. Le capitaine français s'empressa d'obtempérer à cette demande.

En quittant le port de Homi, *le Vincennes*, soulevé par de fortes lames, faillit se briser sur les rochers de l'entrée. Au moment du danger, les chefs taïs montrèrent une grande consternation. Un d'eux prenant le prince Moana dans ses bras comme pour le sauver, s'écria : *Mate, mate oa Kepahi noui manawa*; mort, mort va être le grand navire de guerre. Heureu-

sement, une bouffée de vent arracha la corvette au danger, et délivra les passagers de leur frayeur d'être dévorés par les Taïpis.

Quelques heures furent encore consacrées aux adieux des Taïs, puis le 13 août 1829, le capitaine Finch quitta son ami et son protégé, le jeune chef Moana, pour se diriger vers les îles Sandwich.

C'est ici le lieu de mentionner le passage, stérile en résultats, du capitaine Waldegrave, commandant le navire anglais *le Seringapatnam,* qui visita cet archipel en 1830, ainsi que le départ de Portsmouth, (le 24 octobre 1834), de MM. Stallworthy et Rodgerson, missionnaires, envoyés par la Société de Londres, malgré les nouvelles du peu de succès des tentatives précédentes. En 1835, l'île Nouka-Hiva fut encore visitée par un Français, le baron Thierry, qui se proclama roi de l'île, et qui, pour toute marque de sa royauté passagère, laissa entre les mains d'un jeune sauvage, Vavanouha, la singulière pièce suivante, recueillie ensuite par le capitaine Jacquinot, lors du passage des corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée.*

« Nous, Charles, baron de Thierry, chef souve-
» rain de la Nouvelle-Zélande, roi de l'île Nouka-
» Hiva, certifions avec plaisir que Vavanouha, chef
» de Portua, est l'ami des Européens, et qu'il s'est
» toujours conduit, à notre égard, avec décence et
» bienveillance. En conséquence de quoi, nous le
» recommandons aux bons soins de tous les naviga-

» teurs, qui peuvent demeurer ici en toute sécu-
» rité.

» Donné à Port-Charles (Anna-Maria), île Nouka-
» Hiva, le 23 juillet 1835,

» Charles, baron de Thierry,

» Par le roi,

» Ed. Fergus, colonel, aide-de-camp. »

Heureux roi! heureux sujets! ajoute M. Jacquinot. Sa Majesté le baron Thierry avait fait, dans le cours de son règne, une courte apparition à Nouka-Hiva, sans doute pour percevoir quelques tributs de cochons et autres rafraîchissements, à l'aide d'objets d'échange.

La frégate *la Vénus*, commandée par M. Dupetit-Thouars, alors capitaine de vaisseau, et les corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée*, sous les ordres de M. d'Urville, élevé depuis au grade de contre-amiral, firent ensuite une apparition presque simultanée dans les eaux de cet archipel.

Le 2 août 1838, la frégate *la Vénus*, pilotée par deux Anglais, Collins et Robinson, établis depuis longtemps sur l'île Taouata, atteignit d'abord la baie d'*Amanoa*, située au nord de celle de *Vaitahou*. Le chef d'Amanoa arriva sur-le-champ à bord, accompagné de deux autres chefs et d'un enfant, son fils, qu'il offrit de laisser en otage.

Ce chef, nommé Yotété, était d'une taille colossale et d'un embonpoint non moins remarquable; la

couleur de sa peau disparaissait sous une teinte noire, produite par un tatouage compliqué, tandis que sa figure, ouverte et pleine de bonté, inspirait la confiance. On avait peine à croire, en le voyant, que cet homme était un chef d'anthropophages.

M. Dupetit-Thouars avait reçu à bord de sa frégate deux missionnaires français, qu'il devait déposer dans ces îles; ces deux messieurs purent entrer de suite en communication avec leurs futures ouailles, auprès desquelles se trouvait encore M. Stallworthy, un des missionnaires anglais partis d'Angleterre en 1834. Le second, M. Rodgerson, avait été forcé d'abandonner son troupeau après trois années d'inutiles efforts; les difficultés de la position de ce dernier étaient considérablement augmentées par la présence de sa femme qui l'avait accompagné. Il eut beaucoup à souffrir du caractère guerrier des habitants, de leur penchant au vol, et de leurs mœurs trop licencieuses. Ses livres étaient dérobés pour faire des cartouches; le peu de meubles qu'il possédait, les vêtements de sa femme, chaque objet qui pouvait tenter la cupidité des naturels, étaient enlevés peu à peu, d'abord avec adresse, puis avec violence. Une fois, la maison de ce missionnaire fut incendiée; pour obtenir des vivres, il fallait aller chercher des fruits à pain dans les vallées voisines, car il ne pouvait pas en acquérir dans la baie même. Une fois surtout, ces privations furent d'autant plus pénibles que madame Rodgerson était sur le point d'accoucher. Son mari put à peine obtenir pour elle, dans cet état ma-

ladif, une nourriture grossière qu'on lui refusait partout; l'éloignement des indigènes pour les missionnaires était extrême; ceux-ci, cependant, n'éprouvèrent aucun mauvais traitement, mais souvent des troupes de jeunes gens vinrent les insulter et même les menacer. Il paraît aussi que plusieurs fois la présence d'une Européenne fit naître des débats désagréables. Les chefs, accoutumés à une liberté excessive chez les femmes, trouvaient fort extraordinaire que les Européens ne suivissent pas, à cet égard, les habitudes générales dans l'île.

A la fin, M. Stallworthy, qui n'était pas marié, engagea son confrère à s'éloigner, et resta seul en butte aux railleries des Nauka-Hiviens. « Donnez-moi de » la poudre, disaient-ils, et je vous écouterai; que » me reviendra-t-il d'entendre vos leçons? Vous pa- » raissez désirer me faire des discours; eh bien, » donnez-moi de la poudre; j'irai me battre, et je » vous écouterai après. »

Au moment où Yotété quitta la frégate française, on le salua de quatre coups de canon. C'était, sans doute, la première fois qu'un pareil honneur lui était rendu; il exprima le désir de voir les canons faire feu, tandis qu'un des chefs qui le suivaient sollicitait, à son tour, de mettre le feu aux pièces. Dans la nuit du 4 au 5, de violentes rafales, venant des montagnes, firent chasser la frégate. Le lendemain, on changea ce mouillage pour celui de Vaïtahou, où le même temps fit éprouver encore le même ac-

cident ; une ancre fut cassée, et ce ne fut que le 7 que l'ancrage fut enfin définitif.

A peine *la Vénus* eut-elle atteint sa nouvelle relâche, que déjà Yotété arrivait à bord. Convive exact, il venait, aux heures des repas, prendre place à la table du capitaine dont il savait apprécier la bonne chère. Le salut qu'on lui avait fait avait tellement flatté sa vanité, qu'il demanda qu'on le répétât, afin que tout Vaïtahou fût aussi témoin des honneurs qu'on rendait à son rang ; on se prêta volontiers à son désir, et pour l'accomplir entièrement, on y ajouta quelques fusées et quelques chandelles romaines. La femme de Yotété vint aussi rendre visite à la frégate, et parcourut ses batteries en entier ; toutefois, ce ne furent pas les curieux emménagements d'un navire de guerre qui arrêtèrent ses regards. Le four fixa plus particulièrement son attention ; on en retirait justement la ration du pain de l'équipage ; elle témoigna le désir d'y goûter, et elle fut promptement satisfaite. Elle se retira ensuite, en emportant un pain entier, ce qui était pour elle une rare friandise.

Selon l'usage commun à toutes les îles de l'Océanie, Yotété avait changé de nom avec M. Dupetit-Thouars : par cette cérémonie, le chef sauvage concédait au commandant français non-seulement tous ses droits politiques, mais il lui abandonnait en outre tous ses droits conjugaux ; il faut ajouter qu'on n'abusa pas de tant de générosité.

Le chef et sa femme avaient fait toilette complète pour cette visite d'étiquette : un manteau rouge

constituait le costume de cérémonie du premier; quant à la seconde, elle avait relevé soigneusement ses cheveux sous une enveloppe d'étoffe de mûrier, et avait revêtu une robe européenne qu'elle avait reçue en cadeau des missionnaires français. M. Dupetit-Thouars se rendit à son tour dans la demeure de l'auguste famille; les cadeaux qu'il apportait avec lui furent reçus avec l'empressement le plus naturel. La femme du chef ne fut pas oubliée : un rideau rouge servit à la rendre heureuse au possible.

Les bonnes dispositions montrées par Yotété, engagèrent MM. Devaux et Borgella, passagers de *la Vénus*, à fixer leur résidence près de lui. Cette offre fut accueillie avec beaucoup d'empressement; ce chef offrit une partie de sa demeure pour les loger, en attendant qu'ils eussent un abri à eux; il leur donna aussi un terrain assez grand pour y bâtir leur future maison et pour y faire un jardin.

Le 9 août, *la Vénus* appareilla, laissant derrière elle de nombreux souvenirs parmi les habitants qui voyaient avec peine le départ de ces jeunes marins, prodigues de verroterie et d'autres objets de la même importance. Yotété vit arriver l'heure fatale de la séparation avec émotion; convive exact du commandant, il perdait à la fois un généreux ami et des repas dont il avait reconnu le mérite. Il ne put s'empêcher de verser d'abondantes larmes... Quel a dû être son ravissement en retrouvant dernièrement les deux bonheurs qu'il croyait avoir perdus sans retour.

En quittant *la Vénus*, il emporta un pavillon qu'il avait demandé ; il en connaissait l'emploi et voulait aussi arborer ses couleurs ; il avait choisi le damier rouge et blanc, après avoir reçu l'assurance qu'aucune autre nation n'avait adopté ces couleurs : il eût été au-dessous de sa dignité de commettre une usurpation de ce genre. A un chef aussi puissant il fallait une enseigne particulière.

MM. Devaux et Borgella éprouvèrent un serrement de cœur réel en voyant le pavillon national fuir à l'horizon ; un bâtiment est encore la patrie. Seuls désormais au milieu d'une peuplade de cannibales dont ils ne connaissaient pas le langage, ils ignoraient le sort qui leur était réservé ; ils avaient besoin de tout leur courage pour surmonter les regrets d'une pareille séparation.

La baie de Taïo-hae devint le théâtre d'une scène digne des anciens navigateurs, lorsque, le 26 août au soir, *l'Astrolabe* et *la Zélée* y laissèrent tomber l'ancre. A peine les voiles furent-elles serrées, qu'un nombre considérable de pirogues se détachèrent de divers points de la baie ; des bandes de jeunes femmes, la tête ornée de fleurs ou de feuilles, portant au bout d'un bâton leurs vêtements, vinrent à la nage entourer les corvettes. Toute cette foule poussait de longs éclats de rire et de grands cris de joie.

C'était bien là un spectacle extraordinaire. Qu'on se figure trois ou quatre cents sauvages prenant leurs ébats, en poussant des cris assourdissants. Tous à l'envi, en nageant avec grâce, déployaient

leur agilité et la souplesse de leurs membres; la mer calme écumait, en quelque sorte, sous les efforts de tant de bras. A chaque instant, d'interminables cris, *Ouoh, ouoh, ouoh,* empêchaient presque le commandement de l'officier de quart de se faire entendre.

Pour éviter l'envahissement du navire par une troupe aussi nombreuse, qui aurait immanquablement gêné la manœuvre, les filets d'abordage, vaste réseau qui enveloppe le contour d'un navire, opposèrent leur barrière infranchissable à l'introduction d'un ennemi de nouvelle espèce.

Bientôt les navires se trouvèrent entourés d'une ceinture vivante, formée par les baigneurs, qui avaient envahi les moindres saillies des corvettes. Les factionnaires ne pouvaient suffire à contenir tant de jeunes femmes perchées sur les rebords étroits des bastingages, ou négligemment appuyées sur la flexible muraille qui les excluait si brutalement. Toutes imploraient du geste et de la voix une hospitalité plus complète, et plus d'une tenta de violer la consigne des sentinelles. Pendant plusieurs heures, elles attendirent patiemment qu'on permît leur introduction, témoignant parfois leur mécontentement par des murmures; mais, le plus souvent, elles tâchaient de charmer les étrangers par des chants sans art, mais prononcés avec ensemble; le lendemain la scène changea d'aspect : réunies le soir sur le rivage, ces femmes entonnèrent un chant menaçant, bien différent de celui de la veille, en l'accompagnant de gestes animés. Elles s'étaient présentées

aux embarcations des corvettes pour se rendre à bord; mais on avait refusé de les recevoir, et, dans leur fureur, elles lançaient, sans doute, des imprécations sans nombre contre le commandant français, auteur du tabou prohibitif.

Au milieu de cette agitation bruyante, on pouvait aussi remarquer un peu de défiance et d'inquiétude; bien souvent le mot Moana avait été prononcé par les sauvages, sans qu'on pût en comprendre le sens. Hutchinson, Anglais successeur des Roberts, des Cabri et autres aventuriers errants dans ces îles, vint donner le mot de l'énigme: Moana est le nom du jeune chef mentionné par le chapelain Stewart. Avec l'âge, il avait justifié les espérances de ce missionnaire; non-seulement il s'était converti, mais encore il avait voulu engager son peuple à embrasser le christianisme. Mais l'aversion des Noukahiviens pour les missionnaires était bien prononcée: « Laissez-nous comme nous sommes, » répondaient-ils aux exhortations de leur chef; les » missionnaires ne peuvent-ils pas demeurer parmi » nous sans détruire nos usages? Les Happas et les » Taïpis ne nous attaqueraient-ils pas, s'ils nous » voyaient abandonner nos coutumes? » L'opposition fut si manifeste, au dire d'Hutchinson, que le pauvre Moana, ayant à opter entre son peuple et ses croyances, préféra aller vivre près des missionnaires des îles de l'Océanie : Rarotonga fut, dit-on, le lieu de refuge qu'il choisit.

Avant de partir cependant, il avait menacé haute-

ment ses sujets endurcis de revenir un jour, à la tête de plusieurs navires de guerre, pour les contraindre par la force à se convertir. Cet adieu n'avait pas beaucoup effrayé la population ; mais, en voyant deux navires de guerre entrer à la fois dans la baie, on se souvint des promesses de Moana ; aussi les naturels demandaient-ils si leur ex-roi était à bord. Cette question d'abord incomprise resta sans réponse, et ces pauvres sauvages ne parurent rassurés que lorsqu'ils eurent la conviction que Moana n'était point sur les corvettes.

Les chefs *Nia-Hitou*, *Vavaï-Noui* et *Pakoko* avaient succédé au pouvoir de Moana en son absence ; Patini, cette fille de Keatanoui, qui avait tant séduit Porter il y avait vingt-cinq ans, jouissait aussi d'une grande influence, en sa qualité de tante de Moana. Belle encore, quoique déjà âgée, elle justifiait la mention particulière que Porter avait faite de ses attraits dans sa narration. C'est à cette beauté remarquable, disaient les Anglais établis sur l'île, que les Taïs doivent l'état de paix qui règne entre eux et les Happas ; cette histoire est assez romanesque, du reste, pour qu'on puisse en douter, malgré l'assertion de ces *colons indépendants*.

Un jeune chef des Happas, ayant beaucoup entendu vanter la beauté de Patini, prit un beau jour la résolution d'aller la voir. Par une nuit obscure, il franchit les montagnes et mit son projet à exécution. Bref, l'entrevue eut lieu, ils se plurent mutuellement, et le chef des Happas devint un des époux

de Patini : car, à Nouka-Hiva, les mœurs sont tout à fait l'opposé de celles des Turcs, et les femmes ont le privilége d'avoir plusieurs époux légitimes. Ainsi, la beauté de la fille de Keatanoui, au rebours de celle d'Hélène, a arrêté l'effusion du sang, au moins pendant quelque temps.

Les Français trouvèrent à Nouka-Hiva un grand nombre d'Européens, la plupart Anglais, déserteurs des bâtiments ou condamnés échappés des colonies pénales de l'Australie, fixés parmi les sauvages; leur existence était assurée en quelque sorte par les concessions de terrains qu'ils avaient reçues des chefs. La culture des patates douces, des ignames et du Taro, suffisait non-seulement à leur nourriture, mais leur permettait encore d'en approvisionner les navires marchands qui fréquentaient ces parages. D'après Hutchinson, une douzaine de navires étaient venus relâcher dans ce port depuis le commencement de l'année ; il s'en trouvait encore deux sur la rade, tous deux baleiniers et américains. Les navires de guerre paraissaient plus rarement; le dernier avait passé en 1835, c'était *le Vincennes,* qui était revenu voir les lieux qu'il avait déjà visités en 1829.

L'expédition, après avoir accompli d'intéressants travaux, partit à son tour, mais le pavillon français ne devait pas tarder à reparaître dans les mêmes lieux qu'il devait ensuite abriter pour toujours.

Le brick *le Pylade*, commandé par M. Bernard, vient clore la liste des bâtiments dont les voyages

offrent quelques détails intéressants. Ce brick arriva à Taouata le 29 avril 1840, et, dès l'abord, il reconnut que le chef Yotété n'avait plus pour les missionnaires français la bienveillance qu'il avait manifestée pendant la présence de *la Vénus*. Flottant entre les missionnaires anglais et français, son rôle paraissait se borner à recevoir leurs cadeaux sans se soucier le moins du monde du but de leurs religieux efforts; Yotété ne croyait plus à la loi du *Tabou*, mais il n'en voulait suivre aucune autre; de sorte que la vallée de Vaïtahou continuait, comme par le passé, à présenter le spectacle d'un peuple peu disposé à changer ses mœurs et ses croyances; Maheono jeune chef de la vallée considérable d'Hanatété, située dans l'est de l'île Taouata, parut en revanche mieux disposé en faveur du nouveau culte. La vallée de Poussy paraissait aussi dans les mêmes dispositions; M. Caret y avait établi sa demeure; mais en consultant les Annales de la foi, publiées par l'association des missions, on voit que le résultat des efforts des missionnaires sont à peu près nuls encore; on citait en 1841, trente-cinq baptêmes dans tout l'archipel.

Le 2 mai, l'équipage du *Pylade* descendit à terre pour célébrer la Saint-Philippe. La première pierre de l'établissement des missions fut posée, il reçut le nom de la reine Amélie de France. Un Te Deum fut chanté; l'autel placé dans les bois donnait à cette cérémonie un cachet particulier; le bruissement des feuilles, le bruit sourd d'une cascade, le fracas des lames déferlant au rivage, les détonations de l'artil-

lerie du *Pylade*, se joignirent aux chants religieux. Yotété qui n'avait jamais encore assisté à pareille fête était tout éperdu; il s'écria que lui et son peuple *mouraient d'admiration*.

La fin de cette cérémonie fut surtout de son goût; convié à dîner à bord, il retrouva les mêts savoureux qu'il connaissait déjà, et qu'il n'avait pas goûtés depuis longtemps.

Le Pylade, n'ayant pas aperçu de mouillage sûr, communiqua sous voiles avec les missionnaires de Houapoou. Le chef de l'île, nommé Heato, avait non-seulement bien accueilli les missionnaires, mais encore, il les avait nourris et logés. Une maison venait d'être achevée, sur le plan qu'ils avaient donné, et le commandant du *Pylade* leur acquit, moyennant six livres de poudre, cinquante-six toises carrées de terrain autour de leur demeure.

Le 5 mai, *le Pylade* atteignit le mouillage de la baie Taiohae; il reçut immédiatement à bord la visite des prêtres français établis sur cette île, qui annoncèrent que le chef, Moana, était de retour de ses pérégrinations lointaines. Il était, en effet, revenu prendre possession de son titre de chef, qu'il avait abandonné pour aller se refugier près des missionnaires anglais, à Rarotanga, et de là en Angleterre.

Malgré les dispositions de Moana à imiter Tamea-Mea, le chef redouté des îles Sandwich, les indigènes n'avaient pas changé d'habitudes. L'enceinte de la maison des missionnaires était constamment violée,

et leurs effets mis au pillage. Pour réprimer ces abus, le commandant Bernard fut s'embosser à deux encâblures de la case de Moana, et exigea de ce chef la restitution des objets volés. On accorda la nuit aux chefs pour délibérer, et le lendemain l'état-major alla chercher la réponse, alors on vit descendre les habitants armés des montagnes environnantes. Le son des conques de guerre, le bruit des tambours, les explosions d'armes à feu retentissaient de toutes parts. On eut bientôt la certitude qu'un guet-à-pens avait été projeté pour enlever les officiers et les garder en otage dans l'intérieur; mais les dernières dispositions de ce complot n'avaient pas été prises, et l'état-major put retourner à bord sans obstacles. On accorda jusqu'à cinq heures du soir pour se soumettre aux injonctions qui avaient été faites, et pendant ce temps, la mer fut déclarée *tabou*, afin d'empêcher l'arrivée de quatre cents Taïpis qui devaient venir, par mer, pour faire irruption dans la vallée. A quatre heures et demie, Moana vint à bord faire la restitution exigée, et le 4 mai, les Taïpis arrivèrent paisiblement au nombre de trois cents, portés par dix grandes pirogues. Un même dîner réunit à bord du *Pylade* les chefs de ces tribus différentes; dans cette réunion, une paix générale fut cimentée entre toutes les tribus. Des exercices à feu et des fusées qui excitèrent, à bord et à terre, des cris prolongés d'admiration, célébrèrent, en quelque sorte, cette journée solennelle. Le grand prêtre des Taïpis ne put s'empêcher de dire,

dans l'état de profond étonnement où il se trouvait, que les étrangers étaient des hommes, tandis que les Noukahiviens n'étaient que des rats et des souris auprès d'eux.

Le chef Maheatété, de la tribu des Taïoas, accompagna le brick jusqu'à l'entrée de la baie Akani, qui fait partie de ses domaines; il fit alors ses adieux au *Pylade*, qui retourna à Vaïtahou où il retrouva tout en bon ordre.

Le Rapport qui contient les détails de la prise de possession, au nom de la France, de ces terres si peu connues naguère, vient clore le résumé de leur histoire, telle qu'on la trouve dans le récit des voyageurs. Nous croyons devoir le reproduire textuellement, car ce document signale le commencement d'une nouvelle ère pour l'archipel Noukahiva, et doit former la base de son histoire future.

Rapport adressé par le contre-amiral du Petit-Thouars à M. le ministre de la marine et des colonies, sur la navigation de la frégate la Reine-Blanche, après son départ de Valparaiso, et sur la prise de possession de l'archipel des îles Marquises.

Baie de Taiohae, frégate *la Reine-Blanche*, le 18 juin 1842.

« En partant de Valparaiso, pressés d'arriver aux Marquises, nous gouvernâmes directement sur l'île Fatou-Hiva (la Madeleine), la plus méridionale du groupe sud-est de cet archipel. Nous arrivâmes en vue

de cette île, le 26 avril; le 27, nous en visitâmes toute la côte occidentale et nous eûmes quelques relations avec les indigènes. Cette île qui contient, assure-t-on, de quinze à dix-huit cents habitants, n'offre qu'un mouillage en pleine côte, toujours dangereux et fréquenté seulement par les baleiniers que le besoin de provisions force à y relâcher. Le 28 au matin, nous étions sur la côte occidentale de l'île Taouata (la Christine), où nous fûmes contrariés par des calmes qui se prolongèrent assez avant dans la journée; ce ne fut qu'à trois heures que nous atteignîmes le mouillage de la baie de Vaïtahou.

» A peine étions-nous à l'ancre sur cette rade, que nous reçûmes la visite de M. François de Paule, supérieur de la mission établie en cette île; mais ce ne fut que le lendemain que le roi Yotété vint à bord, accompagné du révérend supérieur de la mission, qui voulut bien nous servir d'interprète. Le roi parut enchanté de me revoir, et me dit qu'il serait venu à bord la veille, dès que la frégate avait été aperçue, s'il n'avait pas craint que nous fussions Américains. Il m'apprit alors qu'il y avait environ quatre mois qu'une baleinière, appartenant à un bâtiment de pêche des États-Unis, ayant perdu son bâtiment en chassant une baleine, était venue, après plusieurs jours de mer et de souffrances, étant sans vivres, relâcher à l'île Fatou-Hiva, où elle avait été accueillie à coups de fusil, et où elle avait perdu un homme par suite de cette attaque imprévue. Repoussés de l'île Fatou-Hiva, ces marins avaient repris le

large et étaient arrivés à l'île Taouata, où le roi ne les avait pas beaucoup mieux reçus ; car il les avait dépouillés de leurs vêtements, et leur avait même enlevé leur baleinière.

» Depuis cette époque, les marins américains ayant trouvé à s'embarquer sur un baleinier venu en relâche, protestèrent, avant leur départ, contre les actes de piraterie dont ils avaient été les victimes, et menacèrent Yotété de la vengeance de leur gouvernement. Yotété, éclairé depuis par les missionnaires et par les capitaines venus en relâche dans la baie de Vaïtahou, conçut de vives inquiétudes sur les suites que pouvait avoir pour lui cette mauvaise affaire, et il était encore sous l'impression de ces alarmes lorsqu'il vint me voir. Il me pria de le protéger et de débarquer, lorsque je partirais, une partie de mon équipage et des canons de la frégate. Je lui répondis que j'y consentirais, s'il voulait reconnaître la souveraineté de Sa Majesté Louis-Philippe et prendre le pavillon français. Il accepta avec empressement ces propositions, et nous convînmes que la déclaration de prise de possession aurait lieu le 1er mai, jour de la fête de Sa Majesté Louis-Philippe, et qu'aussitôt le pavillon français serait arboré sur l'île Taouata.

» Toutes nos dispositions furent promptement faites, et le 1er mai, à dix heures, je me rendis à terre, accompagné de l'état-major général et d'une partie de celui de *la Reine-Blanche*. Une garde de soixante hommes nous avait précédés pour rendre les honneurs à nos couleurs nationales, lorsque, après la

déclaration de prise de possession que j'allais faire au nom du roi en présence du roi Yoteté, des principaux chefs et d'un grand concours d'indigènes, elles seraient déployées, pour la première fois, sur le groupe sud-est des îles Marquises.

» Arrivé sur les lieux, je fis ouvrir un ban, et ayant pris la parole, au nom du roi, je déclarai la prise de possession de l'île de Taouata et du groupe du S.-E. des îles Marquises. Le pavillon fût hissé aussitôt ; nous le saluâmes de trois cris : *Vive le roi! vive la France!* qui furent suivis de trois décharges de mousqueterie faites par la garde d'honneur et par des fanfares exécutées par toute la musique. La frégate *la Reine-Blanche*, mouillée à petite distance du rivage et entièrement pavoisée, prit également part à cette cérémonie, en répondant à nos acclamations par une salve de vingt et un coups de canon.

» Les habitants, réunis en grand nombre, manifestaient également leur joie par des acclamations bruyantes et répétées, et tous me demandèrent de mettre des canons à terre. Nous nous rendîmes ensuite chez le roi, où l'acte de reconnaissance de la souveraineté de S. M. Louis-Philippe et celui de la prise de posssession furent immédiatement signés.

» Le même jour, nous fixâmes, avec le roi Yotété, le lieu de la baie où notre établissement serait fondé, et nous entreprîmes, sans perdre de temps, les travaux nécessaires à la construction des logements et magasins. De jour en jour, depuis cette époque, ces travaux prirent une plus grande activité ; les marins

de *la Reine-Blanche*, envoyés à terre pour prendre part à nos opérations d'établissement, rivalisèrent de zèle avec les marins de la 120e compagnie destinés former la garnison.

» Le 22, la baraque destinée au logement de la garnison et celle des vivres, que j'avais fait construire à bord, pendant notre traversée, en venant de Valparaiso, étaient achevées, ainsi que le four et un magasin à poudre; l'établissement commença à s'administrer par lui-même.

» Dans une course que j'ai faite, le 5 mai, à la baie de Hanamanou, île Hivaoa (la Dominique), j'ai obtenu la reconnaissance de la souveraineté du roi par les chefs principaux de l'île, qui nous ont demandé à prendre le pavillon français et à recevoir une garnison, ce que j'ai promis d'accorder lorsqu'ils auraient construit pour nous une case de vingt mètres de long sur huit mètres de large. Ayant tracé cette case, les trois tribus qui occupent la baie se sont immédiatement mises à l'œuvre pour satisfaire à ma demande.

» Tout semblait prendre, à Vaïtahou une tournure favorable à nos intérêts et nous promettre un prompt succès, lorsque, le 22, au moment où je me disposais à quitter la baie pour me rendre à l'île de Nouka-Hiva, un homme qui passe pour être l'instrument aveugle des volontés du roi menaça de tuer, s'il ne quittait pas aussitôt la baie de Vaïtahou, un Espagnol que j'avais fait venir d'une baie située au vent de l'île pour nous servir d'interprète à l'éta-

blissement. Instruit de ce fait par l'Espagnol lui-même, il me parut que cette menace avait été faite pour voir jusqu'à quel point nous étendions notre pouvoir.

» Je me rendis aussitôt chez le roi, où ayant fait venir l'homme coupable, je lui déclarai en présence du roi Yotété que si, à l'avenir, il se permettait la moindre insulte contre les hommes de l'établissement, ou même contre ceux que je pourrais employer, je le ferais embarquer, et qu'il ne reverrait jamais son île. Il ne me parut pas très-effrayé de ma menace, et deux jours après, il poursuivit un Anglais que j'avais fait venir de l'île de Hivaoa pour faire de la chaux, et l'attaqua dans le jardin même du supérieur de la mission, qui, étant survenu, empêcha qu'il ne fût tué. Cet événement se passait au moment du coucher du soleil; je n'en fus informé qu'un peu tard; mais, dès le jour, je me rendis chez le roi, que je ne trouvai plus : il était parti avec toute sa famille pour aller pleurer un mort, me dit-on; mais, bientôt, j'appris qu'il s'était caché dans une baie voisine, ce qui me confirma dans l'opinion où j'étais que ces insultes répétées avaient été provoquées par lui.

» J'envoyai une embarcation à la recherche du roi; elle revint sans l'avoir trouvé où on assurait qu'il était allé. Je fis venir alors son neveu, jeune homme qui parle bien l'anglais, et je l'engageai à aller dire à Yotété que s'il ne paraissait pas, je ne le considérerais plus comme roi, et que je me ferais roi moi-

même à sa place. Cet indigène alla en effet à la recherche de Yotété, qu'il trouva caché tout près dans le ravin boisé de la petite baie d'Hanamiliai, située sur la même rade. Le roi cependant refusa de l'accompagner, et me fit dire qu'il ne consentirait à revenir qu'autant que le révérend supérieur de la mission irait lui-même l'y engager, ce qui eut lieu aussitôt; M. François de Paule ayant bien voulu s'exposer à remplir cette mission, il nous ramena le roi, sa femme et son fils aîné. Le roi Yotété confessa ses torts et dit qu'il s'était caché parce qu'il avait eu peur. Je lui reprochai son manque de confiance en moi, et lui dis que la faute d'un homme tel que celui qui était coupable ne devait nullement l'inquiéter, à moins qu'il n'eût agi par son ordre.

» Je lui déclarai alors que j'exigeais qu'il me le livrât et que je le garderais quelque temps à bord pour le punir, mais qu'il ne lui serait fait aucun mal; j'annonçai ensuite au roi l'intention où j'étais de garder son fils en otage jusqu'à ce qu'il eût rempli cette condition. Il parut alors très-affligé de ma résolution, mais il se rendit à terre avec l'intention apparente de me satisfaire. Nous devions appareiller le même jour, je retardai notre départ pour lui donner le temps d'envoyer le nommé Panaau, ce qu'au bout de deux jours il n'avait pas encore fait. Alors, pressé par le temps, craignant que quelques-uns des bâtiments de ma division ne fussent déjà arrivés à la baie de Taiohae (île Nouka-Hiva), j'appareillai pour venir ici, emmenant comme otage le jeune

Timao, fils aîné du roi. Il était essentiel pour moi d'avoir cette garantie, le nommé Panaau étant un très-mauvais sujet, très-dangereux, et capable de commettre toute espèce de crimes.

» Je ne me suis point éloigné de Vaïtahou sans éprouver quelques regrets d'être obligé de partir si promptement; cependant je laissais M. le capitaine de corvette Halley dans un poste suffisamment fortifié contre un coup de main, avec des hommes bien armés et capables de battre à eux seuls tous les habitants de Taouata. Cette île qui, encore en 1838, contenait de onze à douze cents habitants, n'en a pas aujourd'hui plus de sept à huit cents en tout; il y a cette différence pourtant, c'est qu'en 1838, il n'existait que très-peu d'armes à feu sur cette île, tandis qu'aujourd'hui il n'y a pas un indigène qui ne possède au moins deux ou trois fusils. Il n'y a point à craindre avec ces habitants une attaque de plein jour ni à force ouverte, mais on peut redouter un assassinat par surprise, ou le feu, si une surveillance active n'empêche pas une tentative de ce genre de réussir.

» En partant de Vaïtahou, nous emmenâmes avec nous le révérend père supérieur de la mission, qui, depuis plus de quatre mois, était sans nouvelles des missionnaires de Nouka-Hiva et de Houapoou, qu'il savait d'ailleurs très-exposés aux brutalités des indigènes de ces deux îles; il désirait vivement savoir ce qu'ils étaient devenus; et, d'un autre côté, j'étais convaincu, par l'influence morale qu'ont déjà acquise nos missionnaires parmi les naturels, que la présence

de M. François de Paule à bord de la frégate ne pouvait qu'être favorable au succès de la mission que j'avais à remplir ; et en effet je ne me trompais pas, comme le verra Votre Excellence par les détails qui vont suivre.

» Nous allâmes, en premier lieu, nous présenter devant la baie de Hakahaou, où demeure le roi de Houapoou ; j'expédiai un canot à terre, et j'appris, à son retour, que M. Caret et les missionnaires qui étaient avec lui sur cette île, avaient été forcés de s'embarquer, il y avait à peu près trois mois, et qu'au moment de leur départ ils avaient été pillés ; enfin, que ce n'était qu'avec peine qu'ils avaient pu s'échapper sains et saufs. Nous apprîmes encore que leur mission n'était cependant pas restée sans succès, qu'ils avaient fait dix ou douze prosélytes que leurs compatriotes ne pouvaient arracher à la foi qu'ils avaient embrassée, et que, parmi eux, se faisait surtout remarquer une ancienne grande prêtresse.

» Pressé de suivre ma mission, je ne pus pour le moment porter secours à nos coreligionnaires, et j'ajournai ce projet à l'arrivée du premier bâtiment qui nous rallierait.

» Le lendemain 31 mai, nous mouillâmes dans la baie de Taïohae, où aucun des bâtiments que j'attendais n'était encore arrivé. Je fis aussitôt dire au roi de venir à bord, et il arriva sans se faire attendre. Après avoir causé quelques instants avec lui par l'intermédiaire de M. François de Paule, je lui proposai de reconnaître la souveraineté du roi des Français,

et je lui promis de mettre une garnison dans sa baie s'il y consentait; de plus, je m'engageai à forcer la tribu de Taioas à faire la paix, et à lui rendre sa femme qu'ils lui avaient enlevée par surprise. Le roi s'empressa d'accéder à mes propositions; il fut convenu que j'enverrais le lendemain chercher les chefs principaux de Taioas; que la paix se ferait à bord en ma présence, et qu'aussitôt tous déclareraient ensemble par un acte authentique la souveraineté de Sa Majesté Louis-Philippe. Ayant en effet envoyé un canot inviter les chefs de Taioas à venir faire la paix sous ma médiation, ils se rendirent à mon invitation, et arrivèrent à bord de très-bonne heure le 1er juin.

» Tous les chefs principaux des deux baies ayant consenti à faire la paix, se donnèrent la main en signe de réconciliation, et on rédigea aussitôt l'acte de reconnaissance et de la souveraineté de Sa Majesté Louis-Philippe, roi des Français, que tous signèrent avec nous. Il fut ensuite convenu que la déclaration de prise de possession aurait lieu en grande cérémonie dès le lendemain, à onze heures du matin, et que la pavillon serait aussitôt arboré sur le mont Touhiva, situé au sud de la baie de Hakapéhi. Le roi s'empressa alors de me céder en toute propriété pour la France, par un acte authentique émané de sa volonté, le mont Touhiva pour y faire un port, et toute la baie pour y fonder les établissements qui nous seraient utiles, et il me demanda avec instance que je lui fisse délivrer un pavillon, pour l'arborer

sur sa maison au moment même où nos couleurs nationales seraient déployées sur le mont Touhiva, lors de la déclaration de prise de possession.

» Le 2 juin, à dix heures, je quittai *la Reine-Blanche*, accompagné de l'état-major général et d'une partie de celui de la frégate, et nous nous rendîmes à terre, où le roi vint se joindre à nous. Il était suivi des chefs principaux de la baie, de ceux des Taioas et de la tribu des Happas. Arrivés sur le mont Touhiva, nous y fûmes reçus par M. le capitaine de corvette Collet. Ayant fait ouvrir un ban, je prononçai, au nom du roi, la déclaration de prise de possession de Nouka-Hiva et des îles du groupe nord-ouest qui en dépendent. L'acte authentique de la prise de possession fut dressé immédiatement après la cérémonie, et signé par tous les chefs.

» Les transactions terminées, les chefs des Taioas me prièrent de leur donner un pavillon pour arborer sur leur baie, où ils demandèrent à être reconduits. Je leur accordai un pavillon, et je leur fis distribuer quelques présents. Ils partirent ensuite très-satisfaits de l'accueil qu'ils avaient reçu, pour la baie d'Hakapéhi, où ils résident. En témoignage de leur reconnaissance, ils m'envoyèrent, par le retour du canot, des cochons en présent.

» Dès le même jour, nos tentes furent dressées dans la baie d'Hakapéhi, au pied du mont Touhiva, où doit être placé un fort dont j'ai ordonné la construction, et auquel j'ai donné le nom de Collet, en commémoration du contre-amiral de ce nom, père

du capitaine de corvette Collet, destiné à le fonder et à le commander, ainsi que le groupe du nord-ouest des îles Marquises.

» La deuxième section de la 120e compagnie fut immédiatement débarquée pour y tenir garnison. Les travaux d'établissement commencèrent aussitôt, et depuis ils ont été continués avec une ardeur qui ne s'est pas ralentie un instant.

» L'équipage de la frégate *la Reine-Blanche* envoie chaque jour tous ses ouvriers de chaque profession et les corvées d'hommes nécessaires pour employer le peu d'outils dont nous pouvons disposer pour hâter les travaux.

» Le roi Moana nous a accueillis avec un empressement remarquable ; il a changé de nom avec M. Collet ; espèce de contrat en usage parmi les Polynésiens, qui fait de celui auquel on donne son nom un autre soi-même. Nous lui avons fait présent d'un uniforme rouge, d'une paire d'épaulettes de colonel, de chemises, d'un pantalon. Il porte tous ces vêtements avec aisance, et s'est montré très-reconnaissant de nos bons procédés. Il nous a donné en échange douze arbres à pain magnifiques et six cocotiers. Avec ces matériaux, que nos charpentiers sont occupés à mettre en œuvre, j'espère que bientôt nous pourrons disposer d'une baraque de vingt mètres de long sur sept ou huit de large; on continuera à augmenter les constructions à mesure que les matériaux nous arriveront; des indigènes nous fabriquent de la chaux, et le commandant Collet ayant trouvé

une argile propre à faire des briques, j'ai l'espérance fondée que nous pourrons arriver à faire des tuiles et des briques en quantité suffisante pour les besoins de l'établissement. Le 4, la corvette *la Triomphante* est arrivée et a mouillé en rade, venant de Valparaiso, et, en dernier lieu, des îles Gambier, où elle est allée porter les présents de la reine; ils ont été accueillis avec enthousiasme et reconnaissance par le roi et toutes les populations de ce groupe; le commandant et l'état-major de *la Triomphante* ont assisté à l'inauguration de la cathédrale des îles Gambier; ils racontent des choses merveilleuses de ces îles où, en effet, il paraît que les efforts de nos missionnaires ont été couronnés du succès le plus complet.

» Dès l'arrivée de *la Triomphante*, qui, comme vous le savez, Monsieur le Ministre, a perdu son commandant, M. Baligot, dans sa traversée de Brest à Rio-Janeiro, j'ai nommé à ce commandement M. Postel, second de *la Reine-Blanche*, et j'ai embarqué M. Cellier de Starnor sur la frégate, où il commande la batterie de la 160ᵉ compagnie des équipages, qui précédemment était commandée par M. Sevin, lieutenant de vaisseau, aujourd'hui devenu second de la frégate par suite du débarquement de M. Postel.

» Le détachement d'artillerie arrivé sur *la Triomphante* est dans la meilleure situation possible et est animé d'un très-bon esprit; M. Rohr, qui le commande, montre un grand zèle pour son service.

» Conformément à vos instructions, j'ai divisé ce détachement en deux sections, composées chacune de la moitié des canonniers d'artillerie de la marine et de la moitié des ouvriers de la même arme ; la première section, commandée par M. Rohr, est placée ici sous les ordres de M. Collet ; la deuxième est partie sur *la Triomphante* pour se rendre à ceux de M. Halley, à Vaïtahou.

» Le 7, nous avons reçu le navire *le Jules-César*, expédié par M. le commandant Buglet, en vertu des ordres que je lui avais laissés ; il nous apporte huit mois de vivres pour le personnel des deux établissements, ce qui me permet d'en assurer la subsistance jusqu'au 1er janvier prochain, et d'aligner jusqu'au même jour les vivres des deux corvettes *la Boussole* et *l'Embuscade*, qu'il est urgent de laisser ici au moins jusqu'à ce que tous les logements et magasins d'approvisionnement soient terminés.

» Le 9, voulant consolider la paix entre le roi Moana et les chefs des Taioas, qui, malgré le traité conclu à bord de *la Reine-Blanche*, retenaient toujours la femme du roi, je m'embarquai un jour, accompagné de Moana et du révérend supérieur de la mission de l'île de Taouata, et nous allâmes à la baie d'Hakapéhi, où ils résident. A notre arrivée, nous aperçûmes le pavillon français qui flottait sur la maison du vieux chef Mahéatité. Nous fûmes très-bien accueillis, non-seulement des chefs qui déjà avaient passé deux jours à bord de la frégate, mais encore de toute la population ; elle nous accom-

pagna dans notre promenade au milieu d'une magnifique vallée d'une largeur variable de 2 à 3/4 de mille environ, et d'une profondeur de cinq à six milles au moins. Cette vallée est encaissée entre deux immenses montagnes à pic comme des murs, de mille à douze cents mètres d'élévation. Le sol, en s'éloignant de la plage, va en s'élevant par une pente si insensible qu'il paraît presque uni ; au milieu de la vallée, coule un ruisseau abondant, et de chaque côté, jusqu'aux montagnes, le terrain est couvert d'une forêt d'arbres à pain entremêlés de cocotiers et de pandanus, de bananiers et de quelques champs cultivés en patates douces et en tabac.

» De distance en distance, nous trouvions des cases où on nous engageait à nous arrêter et où l'on nous offrait des cocos. Nous trouvâmes enfin la reine Moana dans une de ces cases ; on nous la fit connaître. Je l'engageai à nous accompagner à notre retour ; elle me le promit d'abord, mais un indigène qui était auprès d'elle la fit se rétracter. Nous la quittâmes, et nous continuâmes à nous enfoncer dans la vallée, pour aller voir un vieux chef nommé Toumée, qui, étant malade, n'avait pu venir au-devant de nous. Nous le rencontrâmes dans sa case, couché et souffrant beaucoup d'un rhumatisme aigu. Nous n'étions là que depuis peu d'instants, lorsque la reine vint nous y rejoindre ; je lui fis de nouvelles instances et lui donnai quelques présents, mais tout fut inutile, elle persista dans son refus. Nous retournâmes alors vers la plage, et nous nous arrêtâmes de

nouveau à la case où nous l'avions rencontrée la première fois. Elle y revint bientôt; mes instances réitérées n'eurent point un meilleur succès ; mais M. François de Paule, lui ayant parlé pendant quelque temps, parvint à la décider à revenir avec son mari; Moana s'approcha alors de sa femme à laquelle il n'avait encore rien dit : dans ce moment, toute la population fit un cri qui nous donna lieu de penser qu'elle s'opposait à leur réunion; c'était tout le contraire. M. François nous expliqua qu'ils avaient voulu, par délicatesse, qu'on laissât le roi seul avec sa femme, afin qu'il lui parlât en toute liberté; peu d'instants après, la reine se leva; elle fut suivie par son mari, et tous deux, la femme marchant la première dans le sentier, prirent le chemin de la plage. Dès cet instant, tous les indigènes se levèrent et suivirent, en jetant des cris d'approbation et en manifestant leur joie par mille démonstrations étranges : c'était une véritable fête improvisée. Cet événement, dont le succès est dû à notre révérend missionnaire, est en lui-même extrêmement heureux, en ce qu'il consolide la paix entre les Taioas et les Taïs, dont Moana est le roi; de plus il assure également la paix de toute l'île : car la princesse, Taïpi par naissance, est chez les Taïpis l'héritière du pouvoir suprême, par l'adoption qu'elle a faite du fils du chef de cette tribu. Sa réunion avec Moana assure donc à ce dernier la souveraineté entière de l'île, et à nous la tranquillité et le temps nécessaires pour accoutumer ces peuplades à notre domination, à notre ci-

vilisation et à nos mœurs, ce roi Moana nous étant tout dévoué.

Ces transactions terminées, nous revînmes à la baie de Taïohae, où, le lendemain, des tribus entières vinrent de l'intérieur nous apporter des présents en cochons et en cocos. Ces manifestations sont, m'a assuré M. François, les signes les plus certains de la reconnaissance de notre souveraineté, d'où il suivrait que nous sommes établis ici de la manière la plus complète possible et la plus rassurante pour l'avenir de notre colonie.

» *Le Jules-César* m'ayant amené un étalon et deux juments pleines, j'ai cru devoir faire présent de l'étalon au roi Moana, qui continue à se montrer généreux et dévoué à nos intérêts; je suis convaincu d'ailleurs que ce titre de propriété ne portera aucun préjudice au projet que j'ai formé d'établir la race chevaline dans ces îles. J'ai également fait venir des ânes et des ânesses pleines, pour servir au transport de l'eau des ruisseaux à nos camps, service qui, sous cette latitude, est beaucoup trop pénible pour nos hommes, surtout à l'établissement de Vaïtahou, qui malheureusement est très-éloigné de la seule source qui existe dans la baie, fâcheux inconvénient qu'il n'a pas été possible d'éviter.

» Le 11, la corvette *la Triomphante* a mis à la voile pour aller à Vaïtahou porter le détachement de canonniers et d'ouvriers d'artillerie de marine, destiné à servir sous les ordres de M. le commandant Halley. Elle était également chargée de lui faire un versement

de deux mois de vivres, à cent hommes, et celui de quelques animaux nécessaires à l'établissement, pour y commencer un troupeau capable, lorsqu'il sera plus complet, de parer aux graves inconvénients qui pourraient résulter de la perte d'un des bâtiments chargés de vivres pour l'approvisionnement de la garnison.

» En se rendant à Vaïtahou, *la Triomphante* doit ramener le révérend père François, dont le dévouement nous a été si utile jusqu'à présent. Elle a encore pour mission, d'après la demande de M. François, d'essayer d'enlever de l'île Houapoou les prosélytes que le révérend père Caret n'a pu enlever avec lui en s'en allant. Je n'ai pas cru devoir refuser de rendre ce service à la mission. Le succès peut avoir d'importants résultats pour son progrès, et par suite pour notre établissement lui-même. J'ai en conséquence donné l'ordre au commandant Postel de se présenter devant la baie de Hakapoou, déjà visitée par nous, et de tâcher d'embarquer les prosélytes qui s'y trouvent, pour les porter ensuite à Vaïtahou, d'où je lui ai recommandé de revenir du 20 au 25 au plus tard.

» Le meilleur appui que l'on puisse donner à nos établissements, et le seul nécessaire, est de faire séjourner sur rade des bâtiments de guerre; il est même urgent d'en maintenir constamment un à Vaïtahou, et un second à Taïohae, jusqu'à ce que nos établissements soient achevés et que nos mœurs aient commencé à faire impression sur ces populations, ce qui, je l'espère, ne peut être très-long, surtout ici; le roi

se montrant fort enclin à la civilisation, il suffira de l'entretenir dans ces bonnes dispositions, chose facile en lui faisant de temps à autre des présents, surtout de ceux qui peuvent favoriser son penchant pour nos goûts et nos mœurs, tels que des meubles pour orner une petite maison à l'européenne qu'il vient de faire bâtir, des vêtements pour lui et pour sa femme. Déjà le roi est vêtu en colonel et porte des souliers ; étant resté à bord avec sa femme, après le coucher du soleil, pour assister à la représentation d'une petite pièce que l'on jouait, il a vu des matelots habillés en femmes, et aussitôt il nous a priés de faire faire des robes semblables pour sa femme, ce que nous nous sommes empressés de faire, convaincus que ces moyens sont les plus puissants sur eux pour nous les attacher : en leur créant des besoins, nous nous rendons nécessaires.

» Je suis, etc.

» Le contre-amiral commandant en chef la station navale de l'océan Pacifique.

» A. DUPETIT-THOUARS. »

CHAPITRE II.

Géographie.

Description des lieux. — Statistique. — Navigation. — Climat. — Température. — Productions du sol.

L'archipel des îles Nouka-Hiva, compris entre les 7° 55′ et les 10° 30′ de latitude méridionale, et les 141° et 143° 6′ de longitude à l'occident du méridien de Paris, s'étend dans la direction du nord-ouest au sud-est, sur un espace dont la plus grande longueur est d'environ cent quatre vingt-quinze milles marins, et la plus grande largeur de quarante-huit milles. Il se divise en deux groupes, celui du sud-est découvert par Mendana et Cook, et celui du nord-ouest dont la connaissance est due aux capitaines Ingraham et Marchand.

Vues de la mer ces îles qu'on aperçoit à une vingtaine de lieues de distance, présentent en général de hautes chaînes de montagnes, s'élevant de mille à douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer et dirigées dans le sens de la plus grande longueur des îles. De la cime au rivage, un terrain accidenté étale alternativement les arêtes vives et nues des sommets, des déclivités remarquables, des gorges profondes qui s'épanouissent en riantes vallées en s'avançant vers la mer, et sur divers points de

belles plages blanches, presque toujours peuplées. La végétation, rare sur les hauteurs, grandit dans les ravins, et déploie de riches massifs à mesure qu'elle descend vers le littoral. Dans les plaines qui entourent la base des monts, près du sable du rivage, des cocotiers, au tronc svelte et élancé, détachent leurs têtes panachées au-dessus des arbres au feuillage plus sombre et plus touffu.

Après une longue traversée, l'œil, charmé par la nouveauté de la scène, erre des pirogues accourues en foule à la côte agreste qui leur sert d'abri, de la mer bleue aux collines verdoyantes, et s'arrête enfin aux saillies anguleuses des pics les plus élevés, d'où parfois descendent de belles cascades jetant leurs eaux brillantes comme une écharpe sur les parois des rochers perpendiculaires. Il distingue aussi des édifices isolés, découpant sur le ciel leur forme quadrangulaire, et bientôt il reconnaît les fameuses fortifications décrites par Porter, espèce de maisons de refuge placées sur des points culminants. Ces édifices, comme les manoirs de la féodalité, dominent et surveillent les alentours, donnent asile et protection aux indigènes dans leurs guerres dévastatrices.

Douze îles, îlots, ou rochers, y compris un attolon de sable, composent la totalité de l'archipel; cinq sont contenus dans le groupe du sud est. Ce sont, en allant, du sud au nord, les îles *Fatou-Hiva*, *Taouata*, *Motane*, *Hiva-oa*, et le rocher *Fetou-Houkou*.

Le groupe du nord-ouest comprend les îles *Houa-Poum*, *Nou-Hiva* ou *Nouka-Hiva*, *Houa-Houna*, les ro-

chers *Motou-Iti*, les îles *Hiaou* et *Fetou-ou-Hou*, et un attolon de sable appelé *Ile de Corail*.

Près de vingt lieues séparent ces deux groupes, dont l'aspect, la végétation et les productions sont les mêmes. Habités par la même race d'hommes, soumis aux mêmes mœurs et au même langage, ils ne sauraient être séparés; la constitution des terres et celle des autochtones en font un archipel unique auquel les naturels donnent le nom de Nouka-Hiva par extension.

Groupe du Sud-Est.

ILE FATOU-HIVA OU FATOUHIVA.

Cette île, la première qui ait été aperçue par Mendana, fut nommée par lui *Magdalena*. C'est près de la pointe sud-est qu'eut lieu la première entrevue des espagnols avec environ quatre cents naturels, venus dans soixante-dix pirogues (1), entrevue qui fut bientôt suivie, comme on l'a vu, d'une décharge de coups de fusils. Le capitaine Brown, du *Butterworth*, signale un rocher ayant l'apparence d'un navire, à cinq lieues dans le nord-est de cette pointe, mais aucun autre navigateur ne l'ayant mentionné, ce point est plus que douteux, d'autant plus que M. Dupetit-Thouars l'a cherché avec soin sans pouvoir le découvrir (2). Immédiatement à l'ouest de la

(1) Figueroa hechos, etc.

(2) Dupetit-Thouars, *Voyage autour du monde*, 1836 à 1839.

pointe sud-sud-ouest (*Vénus*) de cette île, pointe très-remarquable par une haute montagne coupée très à pic, se trouve une vallée délicieuse, située au fond d'une jolie anse (anse de Bon-Repos), devant laquelle il y a un mouillage.

L'intérieur de cette vallée et les bords de cette anse sont tapissés de la végétation la plus brillante, et couverts d'une multitude de cases, qui animent ce riant tableau.

Un grand nombre de pirogues, apportèrent des naturels à bord de *la Vénus;* couverts de tumeurs scrofuleuses et d'ulcères, ces hommes était repoussants. Plusieurs savaient quelques mots d'anglais et montraient des certificats des capitaines avec lesquels ils avaient été employés comme matelots sur des baleiniers anglais ou américains. Ils engageaient à aller au mouillage où ils assuraient qu'on trouverait de l'eau en abondance. A deux ou trois milles dans le nord, se trouve une seconde anse aussi jolie que la première (anse des Vierges); elle est également très-peuplée, à en juger par le nombre des cases aperçues dans cette vallée; cependant aucune pirogue ne s'en détacha.

Aucune relation de voyage n'a encore signalé la relâche d'aucun navire sur cette île montueuse, haute, d'après M. de Tessan, de onze cent vingt mètres au-dessus du niveau de la mer (1).

La population en est évaluée par M. Dupetit-Thouars à 2 à 3,000 âmes; mais, depuis, ce nombre

(1) *Carte des îles Marquises*, 1842.

a été réduit à celui de 1,500 à 1,800 (1). Les anses précitées paraissent n'offrir qu'un mouillage en pleine côte toujours dangereux, et qui n'est fréquenté que par les baleiniers à court de provisions fraîches. La plus grande longueur de cette île est de sept milles et demi du sud au nord; sa plus grande largeur de l'est à l'ouest de quatre milles, et son contour embrasse à peu près vingt milles de côte.

Le principal chef de cette île paraissait être, en 1838, Teïaoo.

MOTANE.

Cette île, nommée par Mendana *San Pedro*, est montueuse, élevée de cinq cent vingt mètres au-dessus des eaux (2), et son apparence est stérile, quoiqu'elle présente quelque végétation sur les hauteurs et dans les ravines; elle est inhabitée, et ne paraît offrir aucun abri pour les navires. A la pointe sud-sud-est, un gros rocher isolé et élevé, laisse entre la terre et lui un petit canal praticable pour les embarcations seules. A deux lieues de distance de la pointe sud, Marchand trouva un haut fond, sur lequel la sonde rapporta douze brasses fond de roche; il s'éloigna sur-le-champ et en s'avançant dans le sud, les sondes devinrent irrégulières de dix à dix-huit brasses, même fond. A dix milles

(1) *Rapport du contre-amiral Dupetit-Thouars au Ministre de la marine*, 18 juin 1842.

(2) De Tessan, *Carte des Marquises*, 1842.

environ de distance, la sonde rapporta vingt brasses et peu après dépassa trente brasses. Cette île sert, comme Fetou-Houkou, de lieu de réunion à des bandes de naturels qui vont s'y livrer à des parties de plaisir, véritables saturnales, qui leur deviennent quelquefois fatales, lorsque leurs ennemis, aux aguets, profitent de cet instant pour les surprendre. Les lieux où ils croyaient trouver le plaisir, deviennent alors les témoins de leur mort, et souvent, près des débris de leurs festins, ils servent eux-mêmes à repaître leurs vainqueurs. La distance qui la sépare de Taouata n'est que de quatorze milles et de la Dominica dix milles. La plus grande longueur de l'île, du sud au nord, est de quatre milles et demi, et la plus grande largeur, de l'est à l'ouest, de deux milles; son contour est de onze milles.

TAOUATA.

C'est à coup sûr l'île qui a été la plus fréquentée du groupe; nommée *Santa-Christina*, par Mendana, elle le vit séjourner dans son port, et après lui, Cook, Marchand, Hergest, etc. C'est une terre haute, couronnée de pitons aigus et bien boisés; sa plus grande étendue est tapissée d'une herbe jaunissante, mais les ravins sont abondamment pourvus d'arbres et l'on en retrouve jusque sur la crête des montagnes. Bien que la côte Est soit assez accidentée, le plus souvent elle est escarpée et sans plage au bord de la mer; on n'y distingue aucune apparence de baie et on n'y

remarque ni cabanes ni pirogues, ce qui annonce que, de ce côté, sa population doit être faible. Cependant le rapport des opérations du brick *Le Pylade,* en 1840, mentionne une vallée considérable qui se trouverait sur cette côte, et dont le chef se nomme Maheano.

Dans la montagne, un point blanc paraît d'abord comme une fente dans un rocher, mais, en l'observant avec plus d'attention, on peut supposer que cet effet est dû à l'eau de quelque cascade éclairée par le soleil, ce qui la fait trancher et briller sur la couleur plus terne du reste du sol (1).

Une chaîne étroite de hauts sommets s'élève au centre de l'île et se prolonge dans toute sa longueur; du rivage partent d'autres chaînes qui vont se joindre en embranchement à la chaîne principale. Ces hauteurs sont séparées par des vallées resserrées et profondes, dans lesquelles se précipitent des ruisseaux ou plutôt de jolies cascades qui arrosent l'île.

La partie orientale de l'île ne paraît offrir aucun abri, tandis que sa partie occidentale possède plusieurs baies abritées des vents alizés, mais sujettes à recevoir les rafales brusques et violentes qui s'engouffrent dans ses gorges étroites et viennent assaillir les navires.

La baie de la Madre de Dios, aujourd'hui Vaïtahou, qui la première donna asile aux navires européens, est située au pied de la montagne la

(1) D'Urville, *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie.*

plus élevée de l'île (1); elle gît dans le sud, quinze degrés est du monde, de la pointe ouest de l'île Hivaoa. L'entrée de la baie est formée par deux caps élevés dont le gisement est du nord 16° est, au sud 16° ouest du monde. Cette baie peu spacieuse est divisée à l'intérieur en deux anses bordées de plages de sable; et, toutes deux habitées, ces anses sont séparées l'une de l'autre, par une pointe avancée qui intercepte toute communication entre elles par le bord de la mer. cette pointe d'une moyenne élévation étant très-escarpée et très-acore au rivage; l'anse du nord est la plus importante sous le rapport de la population, de son étendue, de sa fertilité, et comme résidence du chef. C'est également dans cette anse que se trouve l'aiguade, et que les missionnaires anglais et français ont commencé leurs tentatives de propagande religieuse.

Cette baie n'a pas plus de deux milles d'ouverture sur trois quarts de mille de profondeur; la pointe sud de l'entrée est terminée par un rocher escarpé, au sommet duquel s'élève un pic qu'on aperçoit difficilement du large, parce qu'il se confond avec les hautes terres auxquelles il est adossé. Une colline, dont la pente est douce, vient se terminer à la pointe septentrionale qui est formée par des rochers acores, caverneux, et dont la partie supérieure, portée en saillie, forme une espèce de demi-

(1) Wilson, *A missionary voyage, etc., in the ship* Duff. Dupetit-Thouars, *Voyage autour du monde*, 1836-1839.

voûte. Cette pointe du nord, noire et brûlée, est bien moins élevée que celle du sud; elle est couverte de casuarinas, grands arbres dont le bois dur et lourd est employé pour la fabrication des casse-têtes et autres armes. Le fond de la baie ne présente que des hauteurs déchiquetées à leur sommet, à l'exception des deux anses qui sont baignées chacune par un ruisseau. Le surplus du contour de la baie n'offre que des rochers acores, près desquels la sonde rapporte vingt brasses d'eau fond de corail.

Le cap qui sépare les deux anses est couvert d'une haute herbe qui s'élève à la moitié de la hauteur d'un homme.

Deux vallées bien garnies d'arbres aboutissent à l'anse du nord; un ruisseau y fertilise les terres et vient former à son embouchure une bonne aiguade. L'eau s'y fait très-bien, ainsi que le bois; mais le ressac est si considérable sur la grève, lorsque la brise est fraîche, que ce n'est pas sans peine qu'on peut ramener les barriques à bord. Il est bon d'ajouter que les indigènes offrent, dans ces cas, une assistance fort utile. Si l'abord à la plage paraît trop dangereux on peut débarquer à la côte du nord où on met pied à terre commodément, mais on éprouve ensuite une grande difficulté à marcher l'espace d'un quart de lieue sur les roches toujours couvertes par la haute mer qui monte quelquefois de quatre pieds, et qui y dépose un sédiment gras et glissant. Cette chaussée passe dans les rochers qui s'avancent en forme de demi-voûtes à travers les-

quelles l'eau filtre et suinte en assez grande abondance (1).

Une source d'eau jaillit du cap situé entre les deux anses.

Au bord de la baie *Vaïtahou* se trouve la baie d'*Amanoa*, dans laquelle *la Vénus* séjourna deux jours; elle avait été amenée là par un Anglais, nommé Collins, dont la demeure se trouvait dans cette anse; mais la frégate ayant chassé à la suite d'un grain, et le capitaine ayant reconnu le motif qui avait fait agir Collins, *la Vénus* s'éloigna de cette rade sans aiguade pour gagner celle de Vaïtahou.

Au sud de Vaïtahou, on trouve plusieurs anses dans lesquelles aucun navire ne paraît avoir séjourné jusqu'à présent. Marchand, qui les a visitées dans une course en canot, les décrit ainsi (2) :

La première baie qui se présenta dans le sud ne parut pas propre au débarquement, on ne s'y arrêta pas ; les naturels la nomment *Anapôho*. On parvint bientôt à une autre baie plus grande qui renferme deux anses dans les bords sont habités. On débarqua dans l'anse méridionale où de grosses pierres qui précèdent le rivage et contre lesquelles la mer brise avec assez de force, rendent l'abord difficile et daugereux; cette anse est nommée *Anapatoni* par les naurels; Marchand la nomma *Anse des amis*.

(1) De Fleurieu.

(2) Marchand, *Voyage autour du monde*, années 1790, 1791 et 1792.

De celle-ci on se rendit dans l'anse du nord appelée *Anâlevahô*; elle est moins peuplée que celle du sud; de grosses pierres entassées sur le rivage et battues par la houle, en rendent l'abord également difficile, et ce ne fut pas sans danger qu'on parvint à y débarquer.

La population de l'île Taouata, estimée en 1838 à 1100 ou 1200 habitants, n'est plus que de 700 à 800, d'après le rapport déjà mentionné de l'amiral Dupetit-Thouars. Celui-ci attribue cette diminution à l'introduction funeste des armes à feu entre les mains des indigènes qui sont toujours en guerre avec l'île Hiva-oa leur voisine.

La plus grande longueur de l'île, du nord au sud, est de sept milles et demi; quatre mille et demi forment sa plus grande largeur de l'est à l'ouest. La circonférence entière est d'environ vingt milles.

C'est sur cette île que le pavillon français a été arboré en premier lieu; c'est là que le capitaine de corvette Halley a été laissé dans un poste auprès du chef Yotété, dans la baie Vaïtahou, et c'est là aussi qu'il a été tué avec M. Lafont Ladebat, lieutenant de vaisseau sous ses ordres.

Le port de Vaïtahou a le désavantage de ne pouvoir être reconnu que difficilement par le navire qui vient y chercher un mouillage, et celui de ne pas être naturellement défendu; il sera toujours exposé aux insultes d'une force qui se présenterait à l'improviste

Hiva-oa ou hivaoa.

Cctte île, la plus grande du groupe du sud-ouest et de l'archipel entier, a été bien peu visitée par les navigateurs, elle n'a vu sur ses côtes, encore peu explorées, que les bâtiments qui venaient, il y a quelques années, chercher du bois de sandal; le capitaine Roquefeuille est de ce nombre. Il mouilla sur la côte méridionale de l'île, dans la baie de *Taogou*.

Ce port, dit Roquefeuille, semble devoir être préféré à tout autre par les bâtiments qui ne relâchent que pour obtenir des rafraîchissements. La cascade de la bande S.-O. et le petit bois fourniront l'eau et le bois de chauffage, avec cet avantage que le navire amarré par le travers de l'aiguade peut avoir ses corvées sous la protection de sa mousqueterie. Si l'on veut prendre du bois de sandal, cette relâche peut être encore utile quoique le bois de Hiva-oa soit de qualité inférieure; celui de Nouka-Hiva est le plus estimé (1). Toutefois cette côte paraît trop exposée au souffle des vents alizés pour offrir des mouillages parfaitement abrités. Roquefeuille fut conduit par un Américain, nommé Ross, qui avait déjà recueilli du bois de sandal dans ces parages; il alla visiter un village situé au fond d'une grande baie nommée *Tava* (anse des Traîtres) situé à l'ouest de la baie de Taogou, et qui,

(1) Roquefeuille, *Journal d'un voyage autour du monde*, 1816-1819.

trois mois avant, au mois d'août 1818 environ, avait été le théâtre du massacre de l'équipage d'une embarcation d'un bâtiment américain *le Flying-Fish*. Ce village, pauvre de cocos et de cochons, n'arrêta pas longtemps le capitaine Roquefeuille. Il visita aussi l'anse d'*Atouona*, dans laquelle il put se procurer 8 à 9 quintaux de bois de Sandal.

Quelques jours après il se dirigea dans une baleinière vers l'est, et s'arrêta à sept ou huit mille de Taogou, dans la petite anse d'*Hanahehé*; la vallée qui y aboutit paraît s'étendre dans l'intérieur; elle est parsemée de cases jusqu'au rivage; puis il se rendit à *Hanamaté*, anse qui offre un meilleur abri que la précédente, et qui s'avance davantage dans les terres; à l'une et à l'autre le fond est de sable; au reste elles sont sans importance à cause de la proximité du port de Taogou qui est préférable à tous égards. L'anse d'Hanamaté est fermée à l'ouest, à l'est et au nord par de hautes terres qui s'élèvent sur les rochers dont toute la côte est bordée.

Excepté au fond de ces deux anses et de quelques points où aboutissent des ravins, la côte s'élève en falaises jusqu'à près de trente mètres de hauteur, et rarement au-dessous de dix. Elle est généralement revêtue d'un rocher noirâtre dont la composition, et les formes déposent de l'origine volcanique de l'île. Des fragments, détachés à quelques brasses de la côte, sont percés d'un grand nombre de trous disposés avec une sorte de symétrie et représentant quelquefois des ruines de façades gothiques. Dans

plusieurs endroits, le rocher forme une espèce de quai au pied de la falaise. On en remarqua un au delà de Hanahéhé, occupé par des naturels qui y avaient établi une pêcherie ; leur case était située sur une espèce d'élévation formée par la nature.

Les terres sont extrêmement élevées, aussi leur sommet accumule les nuages ; du haut de ces hauteurs, deux lignes blanches laissent voir à la longue vue des nappes d'eau tombant d'une hauteur de plus de cent mètres; les ravines y sont nombreuses, de beaux arbres y portent leur ombrage, et même sur les sommets les plus élevés, au milieu de la couleur jaune qui marque la stérilité, de belles teintes vertes y annoncent la puissance de la végétation ; en doublant la pointe sud-ouest, on voit plusieurs cases perchées sur les sommets les plus élevés de la montagne qui forme cette pointe. On dirait des vigies placées là pour surveiller le détroit. Un drapeau blanc a flotté près de l'une de ces cases lors du passage des corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée*.

Cette île est plus escarpée et plus accidentée que Taouata, particulièrement vers la pointe Est ; mais ses profondes vallées et le pourtour des monts sont recouverts d'arbres et de verdure (1).

La pointe du nord-est est escarpée et stérile ; mais, plus loin, dans la partie du nord, on aperçoit quelques vallées remplies d'arbres parmi lesquels on distingue quelques cases éparses. On dis-

(1) Wilson, *A missionary voyage, etc.*, in the Duff, 1796-1798.

tingue en même temps, vers le centre de l'île, des rochers sourcilleux taillés en obélisques, en flèches de clocher, et des sommets creusés en voûte entassés les uns sur les autres. Ce désordre de la nature semble prouver que des tremblements de terre et des explosions de volcans ont bouleversé cette contrée. Toute la partie orientale offre une côte d'une grande élévation, taillée à pic, formant une longue chaîne de rochers éclatés, dont les débris ne présentent que des pointes aiguës et des précipices (1).

Durant la nuit du 2 au 3 août, *la Vénus* vit de grands feux vers la pointe est de Hivaoa; ils annonçaient sans doute, comme chez tous les peuples primitifs, la présence de l'ennemi. Cette frégate côtoya toute la côte de l'est à l'ouest. Avant d'arriver à la pointe nord de l'île, on aperçut deux baies ouvertes au nord, qui sans doute offrent des mouillages, ce qu'on n'a pu vérifier. Immédiatement après la pointe, trois pirogues se détachèrent d'une vallée et portèrent à bord des naturels qui parurent intelligents et qui parlaient un peu l'anglais; ils voulaient se charger des missionnaires, mais on ne se fia pas à leurs belles promesses, quoique ce fût peut-être une occasion favorable de se fixer sur cette île, la plus fertile, la plus peuplée, la plus importante pour ses produits de toutes les îles de l'Archipel: un peu plus loin, on trouva une vallée décorée d'une riche végétation et bien peuplée. Deux ou trois milles

(1) G. Foster's *Voyage.*

plus à l'ouest, on découvrit une cascade d'un volume considérable; elle se voit à une grande distance, car l'eau, en tombant du haut d'une côte escarpée, immédiatement sur les roches du rivage, se change en écume blanche qui brille au soleil et peut être vue de très-loin. Toute la bande nord de l'île Hivaoa est très-saine; on la suivit à un ou deux milles de distance. A la pointe de l'ouest-nord-ouest, on remarque encore une double baie séparée par une pointe dont l'apparence est celle d'une tour.

Cette double baie offre un mouillage; il doit être sûr et convenable dans la belle saison, étant à l'abri des vents alizés; mais à l'époque des vents du nord et du nord-ouest, qui règnent parfois de novembre en février, on y serait peu en sûreté. On aperçut de jolies habitations et des pirogues sur la grève (1).

La plus grande longueur de l'île Hiva-oa se trouve dans la direction de l'est à l'ouest, elle est de 22 milles; la plus grande largeur du cap sud-est au nord, est de 10 milles et son contour est d'environ 56 milles. Un détroit sain, large de trois milles, la sépare de sa sœur Taouata, avec laquelle cependant, elle est presque toujours en guerre. Mendana, Cook, Roquefeuille, *la Vénus* et *l'Astrolabe*, ont passé dans ce détroit d'un accès facile et sans dangers.

Pendant le passage de ce dernier navire, un naturel vint égayer l'équipage par sa volubilité et ses drôleries, il avait longtemps navigué avec des An-

(1) Dupetit-Thouars, *Voyage autour du monde*, 1836-1839.

glais et il parlait un peu cette langue. Il donna quelques détails sur la guerre que se faisaient alors les deux îles, dont les chefs principaux étaient : Tihoke pour Hiva-oa, et Yotété pour Taouata.

La distance de Hiva-oa aux îles du groupe sud-est, est d'environ 38 milles pour Fatou-Hiva, 40 milles de Motane, 3 milles de Taouata, et 16 milles de Fetou-Houkou. Sa population évaluée à 6,500 âmes, doit avoir éprouvé les réductions mentionnées pour les autres îles dans le dernier rapport du commandant de la station des mers du Sud.

FETOU-HOUKOU.

Cet îlot, auquel Cook imposa le nom du jeune volontaire qui le découvrit le premier et qui depuis est devenu lord Hood, membre de l'amirauté, est un gros rocher stérile, très-élevé et très à-pic. Dans le nord-ouest, se trouve un rocher sous l'eau qui brise sans mauvais temps (1).

Cet îlot est presque plat à son sommet, avec une légère inclinaison du nord au sud. Sur le point le plus nord, on peut apercevoir, quoique ce ne soit pas très-distinctement, une coupure formant deux sommets. Dans la carte de Cook, on a marqué des rochers dans le sud de Fetou-Houkou, qui n'ont pas été retrouvés; en revanche; on en a vu

(1) Porter, *Cruize to the Pacific Ocean.*
Dupetit-Thouars, *Voyage autour du monde*, 1836-1839.
Krusenstern, *Voyage autour du monde*, 1803-1806.

plusieurs sur la partie nord et nord-est, éloignés de 250 à 300 brasses de la côte, qui ont une forme pyramidale ou circulaire et qui sont assez élevés.

Cet îlot, entièrement inhabité, est visité quelquefois par les naturels de Hivaoa, qui viennent y chercher des plumes des oiseaux du Tropique ou s'y livrer à des parties joyeuses; il offre tout au plus 3 milles de circuit.

Groupe du nord-ouest.

HOUA-POOU OU HOUAPOOU.

Cette île, la plus méridionale du groupe nord-ouest, a été nommée successivement *Adams-Island* par Ingraham, *Ile-Marchand* par l'équipage du *Solide*, *Jefferson I.* par Roberts, et *Trevennen I.* par Hergest. Elle paraît à trois ou quatre milles de distance, comme une terre haute, très-montueuse, surmontée d'aiguilles basaltiques très-déliées et d'un aspect singulier; ses rives sont couvertes d'une verdure agréable, et, en divers endroits, des enfoncements assez considérables font présumer que l'on pourrait y trouver quelque bon mouillage (1).

Cependant, le brick *le Pylade*, dernièrement, y a cherché inutilement un ancrage bien abrité; il a été obligé de communiquer sous voiles avec les missionnaires français qui se trouvaient sur cette terre (2).

(1) D'Urville, *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie.*

(2) *Rapport sur les opérations du brick* le Pylade.

Comme toutes les autres îles, elle est fort élevé et d'origine volcanique, et elle offre un aspect plus pittoresque qu'aucune autre des Marquises. Cette île, couverte d'une végétation admirable, est dominée par un grand nombre de pics très-extraordinaires par leurs formes élancées, qui les font ressembler à autant d'obélisques ou aux clochers aigus des églises du moyen âge. A la pointe sud-ouest, se trouve une anse très-bien abritée des vents régnants, devant laquelle on peut laisser tomber l'ancre par vingt brasses d'eau. Ce mouillage, du reste peu praticable, est très-près de terre, à un mille de distance, on ne trouve plus de fond par deux cents brasses. Cette baie (Baie des amis) est d'un riant aspect. Ses rives sont couvertes de cases entourées de cocotiers, d'arbres à pain et d'une belle végétation, qui s'étend presque jusqu'au sommet des coteaux qui encaissent la vallée. Les habitants de cette île ont la réputation d'être les plus sociables de l'Archipel (1).

Cette opinion est cependant combattue par le récit du capitaine Fanning. On a vu que ce capitaine fut averti par M. Crook, qui comprenait le langage des naturels, qu'un complot se tramait contre la sûreté de son navire.

Plusieurs îlots se détachent sur les contours de la côte méridionale de l'île; un d'eux, nommé par Marchand l'*Obélisque*, et par Wilson *Staik I.*, offre l'aspect remarquable d'une aiguille blanche qui se dé-

(1) *Voyage autour du monde de* la Vénus.

tache de la côte. Un autre a reçu le nom de *Pic* et de *Church*, par les mêmes navigateurs. Enfin, vers la pointe sud, une petite île de moyenne hauteur, unie et tapissée de verdure, dont le circuit a moins d'un mille, a reçu le nom d'*Ile Plate*, en raison de sa conformation. Ce nom lui fut donné par Marchand, et, si petite qu'elle soit, elle n'a pas échappé à l'honneur de plusieurs baptêmes : Ingraham la nomma *Lincoln I.*, Wilson *Level I.*, Roberts *Revolution I.*

Plusieurs jolies anses de sable parsèment la côte S.-O. Sur leur contour, parmi les bananiers, les cocotiers, les arbres à pain, on aperçoit les cases éparses (1).

Marchand, ayant aperçu, entre deux pointes, une ouverture qui paraissait promettre un bon mouillage, envoya un officier l'explorer. Voici le rapport qu'il en reçut.

Cet enfoncement renferme deux anses, l'une située dans la partie septentrionale, au fond de la baie, et l'autre dans l'est en entrant; mais ni l'une ni l'autre ne paraissent propres à recevoir un vaisseau. Un joli ruisseau, dont les bords sont couverts de cresson, débouche dans la dernière anse, et on y voit deux sources d'eau vive. La houle est à peine sensible et le débarquement commode; une chaloupe trouverait toute facilité à y faire de l'eau. Dans l'anse du nord il n'y a ni habitations ni habitants; mais dans celle de l'est on voyait des cases éparses et entremêlées de touffes d'arbres. Cent cinquante naturels environ se trouvaient

(1) E. Marchand.

rassemblés sur le rivage. Cette baie reçut le nom de baie de *Bon-Accueil*.

Ce fut sur cette île que Marchand prit possession, au nom de la France, du groupe qu'il venait de découvrir. Il aborda à une première anse de la côte nord-ouest, peu éloignée de la pointe septentrionale de la baie de Bon-Accueil. On prit pied sur une plate-forme de rochers, séparée de la côte par un petit bras de mer qu'il fallut traverser pour atteindre le rivage. Cette baie, dénuée de verdure, n'offre partout qu'un sol stérile qui n'a pu inviter les naturels à y fixer leur demeure; elle fournirait cependant du bois à brûler; et on voit, dans une ravine, un petit ruisseau qui pourrait, surtout dans la saison pluvieuse, suffire à l'approvisionnement d'un bâtiment, si une forte houle, qui vient se briser sur les grosses pierres qui bordent le rivage, n'en rendait l'abord impraticable aux chaloupes. Autant qu'on peut en juger à la vue, toute cette côte au nord-ouest de l'île, quoique bien boisée, n'est pas aussi fertile que la bande du sud-ouest; la pente des collines est plus rude et l'aspect en est moins agréable. Cette baie fut nommée baie *Possession*, en raison de l'acte qui y avait été accompli.

Les rochers dans la baie Possession et ceux qui saillent pour en former les pointes diffèrent essentiellement de ceux de la baie Vaïtahou; leur substance est grise et ne paraît avoir subi aucune altération. On distingue, dans plusieurs endroits, des couches parallèles inclinées à l'horizon et d'autres couches horizontales. Les pics, semblables à des flèches de clo-

cher qui dominent les hautes montagnes, paraissent être formés de la même matière que les rochers de la côte. Ces masses de rochers accumulés et inclinés sous différents angles, sembleraient indiquer que cette île ou appartenait à une plus grande terre dont les parties basses ont été abîmées sous les eaux, ou que des secousses violentes, qu'elle aura éprouvées dans un tremblement de terre, auront affaissé le terrain et occasionné l'éboulement et l'écroulement des rochers dont ses bords sont formés.

La population de cette île est estimée à deux ou trois mille habitants (1); sa longueur totale, du sud au nord, est de huit milles; sa plus grande largeur cinq milles, et son contour embrasse une étendue de vingt-deux milles. Quoique la plus voisine du groupe au sud-est, elle est encore éloignée de cinquante-cinq milles de Hiva-oa.

Sa hauteur, au point culminant, est de 1190 mètres (2).

Hergest mentionne une baie qu'il a nommée baie des Amis, à la pointe sud-ouest de l'île, et qui est probablement la baie Bon-Accueil de Marchand; il y fut visité par une centaine de naturels qui vinrent lui offrir des fruits.

En 1818, d'après Roquefeuille, cette île jouissait de la réputation de n'avoir été troublée depuis longtemps par aucune guerre intestine; cette circonstance

(1) Dupetit-Thouars, *Voyage autour du monde*, 1836-1839.
(2) De Tessan, *Carte des îles Marquises*.

tient peut-être à ce qu'un *Tabou* solennel avait défendu l'exportation du bois de sandal, ce qui empêchait l'introduction des armes meurtrières dont ce commerce a inondé les autres îles. Cependant, les habitants de Houapoou ne sont pas absolument pacifiques pour cela. En 1815, le brick anglais *Matilda*, capitaine Fowler, mouillé devant cette île, y fut pillé. Cet événement eut lieu à la suite de la désertion de cinq Taïtiens embarqués à bord; ceux-ci coupèrent le cable du bâtiment, une nuit que le vent soufflait avec violence vers la terre, et le navire alla s'y briser; les sauvages voulurent massacrer l'équipage; mais, grâce à l'intercession d'un chef nommé Nouhatou, cette atrocité ne reçut pas son exécution; on laissa la vie aux Anglais, mais le navire fut dévalisé.

Le Pylade, en 1840, visita la partie nord de l'île, où il ne trouva point de mouillage. C'est sur ce point que se trouve l'établissement des missionnaires français auprès du chef Heato.

HOUA-HOUNA.

Cette île, la plus orientale du groupe nord-ouest, a reçu aussi plusieurs fois le baptême, avant de porter son véritable nom primitif; appelée *Washington I.* par Ingraham, *Riou I.* par Hergest, *Massachussets I.* par Roberts, elle paraît avoir entièrement échappé aux recherches du capitaine Marchand. Sa forme est presque celle d'un cercle; c'est une terre très-haute, bien accidentée, couverte d'une

belle verdure, avec des bouquets d'arbres dans les ravins; mais le bord de la mer est dépourvu de plage, et les yeux, armés de lunettes, à deux milles de distance, ne purent découvrir dans cette partie aucun indice de population, bien que l'île soit habitée. Deux îlots flanquent la partie sud-ouest; l'un élevé et escarpé, l'autre bas et plat. Les falaises paraissent moins escarpées que dans les autres îles et les plaines plus étendues.

Près des îlots nommés par Hergest *New I.*, et mentionnés dans la partie sud-ouest de cette île, se trouve la baie Invisible (1), devant laquelle ont ordinairement lieu les relations avec les habitants qui apportent à bord des navires des poules, des cochons et des fruits pour les échanger contre de la poudre. *La Vénus*, sur son passage, n'a vu non plus ni habitants, ni pirogue, quoiqu'elle ait contourné une grande partie de l'île. Une autre baie paraît aussi se trouver dans le voisinage de la baie Invisible. *Le Dœdalus* y fut entouré par une centaine de naturels, en 1792 (2).

La pointe nord, pointe du Danger, est aussi défendue par deux ou trois rochers apparents. La plus grande longueur de l'île, du sud-ouest au nord-est, est de 5 milles et 1/2 ; sa plus grande largeur, de l'est à l'ouest, a la même dimension; sa circonférence est de 15 milles; sa hauteur est de 740 mètres (3); et

(1) Dupetit-Thouars, *Voyage autour du monde.*
(2) Wilson, *Missionary voyage, etc.*
(3) de Tessan.

la population qu'on lui suppose est de deux ou trois mille habitants.

La partie occidentale de l'île est la plus escarpée de la côte; mais, au total, l'île paraît fertile et riche en végétation.

L'île Houa-Houna a une apparence très-remarquable. De l'est à l'ouest, la terre s'élève à une hauteur considérable et forme au milieu une haute montagne, presque à pic du côté de l'ouest, puis à une courte distance et un peu plus à l'ouest est le double pic dont on a parlé. Lorsqu'on le relève dans le nord-ouest-demi-nord, le double piton disparaît et la haute montagne du milieu prend la forme d'une coupole; sur le côté ouest, une colonne d'une forme pyramidale est très-visible. Dans la partie sud il y a deux baies, dans lesquelles on pourrait mouiller probablement, mais elles offrent trop peu d'abri contre le vent pour y être en sûreté. La partie ouest de l'île paraît la plus productive; quoiqu'elle soit assez élevée, elle l'est encore moins que le côté est, sur lequel on voit des crêtes nues, formant une ligne de sommets divisés par de profondes vallées. A l'extrémité ouest, il y a une île formée par un rocher, et entre les deux, une large masse de pierre plate ayant l'apparence d'une tombe (1).

La pointe ouest de l'île tombe graduellement jusqu'à un rocher escarpé et très-proéminent, mais aplati, derrière lequel on prétend qu'il y a un port

(1) Krusenstern.

sûr. Krusenstern y a vu de la fumée, mais pas d'habitants.

NOU-HIVA OU NOUKA-HIVA.

L'île Nou-Hiva ou Nouka-Hiva est celle dont les bords ont été le plus explorés par les Européens dans ces derniers temps. Toutefois, c'est dans sa partie méridionale que presque tous les navigateurs ont relâché; aucun, à notre connaissance, n'a encore mis le pied sur la côte septentrionale. Comme ses compagnes, elle a reçu différents noms, qui sont : *Federal I.* par Ingraham, *I. Beaux*, par Marchand, *Sir Henry Martin's I.* par Hergest, *Adam's I.* par Roberts, et enfin *Madison's I.* par Porter. Elle offre la même structure géologique que le reste de l'archipel, une chaîne de hautes montagnes, en général dénuées d'arbres au sommet, élevée de 1,170 mètres (1) au-dessus du niveau de la mer, prolonge l'île dans sa plus grande longueur et descend à la mer par d'autres chaînes escarpées, entre lesquelles se développent les vallées fertiles, qui recèlent les habitations des indigènes.

En arrivant de l'est, la configuration du cap Martin, pointe sud-est de l'île, attire l'attention; il est formé par une falaise très-haute, nue, noire et taillée à pic, surmontée par un bloc quadrangulaire, qui a l'aspect d'un vieux château en ruine et qui rappelle la vieille tour du château de Douvres. Vue du sud-ouest, la

(1) De Tessan.

forme change, le cap Martin ne présente plus qu'un gros pouce incliné vers la mer.

En dedans de cette pointe se trouve un grand rocher noir, qui est placé à l'extrémité sud-est de la vaste baie des Taïpis dont on aperçoit la double anse, et les riants coteaux, couverts d'un riche tapis de verdure, sous lequel sont cachées les habitations; car, de la mer, on n'en voit que trois ou quatre perchées sur le penchant des collines (1).

Cette île, dans toute sa partie sud, est parfaitement saine; à deux milles de la côte, devant la baie des Taïpis, nommée baie du Comptroller par Hergest, en dedans du cap Martin, la sonde ne donne pas de fond. Plus près on trouve quinze brasses d'eau, mais bientôt après ce fond augmente jusqu'à trente-cinq; le mouillage se trouve fort près de terre.

De ce point, situé à cinq milles environ de la baie Taiohae, la côte ne présente plus qu'une ligne de rochers perpendiculaires, escarpés et stériles, qui n'est que rarement interrompue par de vertes oasis croissant à l'abri des ravines protectrices. Ce paysage est assez sombre; il n'est embelli que par quelques cascades descendant à la mer d'une hauteur de plus de 300 mètres. Sur le sommet d'une de ces montagnes, on aperçoit aisément un gros édifice carré en pierre, élevé sans doute par les habitants dans un but de fortification (2).

(1) D'Urville, *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie.*
(2) Krusenstern.

A peine voit-on une coupure, dit Roquefeuille, pour débarquer sur cet espace; on ne peut manquer de rèmarquer, à moitié chemin environ, un rocher bizarre : le choc perpétuel de la mer y a miné une caverne profonde dans laquelle la lame, s'engoufrant avec force, produit une détonation semblable à celle d'une forte bouche à feu, tandis qu'un partie des eaux, s'échappant par un soupirail pratiqué dans la voûte, s'élance à une hauteur considérable et se disperse en brume. Ce phénomène fait appeler ce rocher *la Baleine* par les matelots.

La côte continue à être formée de hautes murailles de rochers taillés en falaises, du port Taiohaé à celui nommé Tchitchagoff par Krusenstern. La vue de cette nature abrupte prépare en quelque sorte le spectateur aux douces émotions que fait naître ensuite la végétation luxuriante des vallées abritées, lorsqu'on a franchi l'entrée ordinairement étroite des anses creusés dans ces murs formidables.

Parmi les différentes chutes d'eau qu'on remarque, celle qui se trouve dans la partie la plus sud de la côte offre un coup d'œil ravissant. Elle se précipite d'un rocher dont la hauteur peut être estimée à soixante mètres; elle forme la rivière qui se répand dans la baie *Akani.*

Dans le nord-ouest de la pointe sud, les terres sont moins élevées et plus planes ; elles s'inclinent graduellement vers la mer. L'Anglais Roberts assura à Krusenstern qu'il s'y trouve une vallée très-populeuse, qu'il nomme Hotty-Shewa; elle pouvait mettre sur

pied douze cents guerriers, mais personne ne l'ayant encore visitée, on ne sait si elle offre un mouillage (1). Le capitaine Brown dit qu'on y trouve des mouillages excellents, mais ce fait demande confirmation (2), d'autant plus que Hergest décrit la côte ouest comme une véritable côte de fer sans anses ni baies, sans verdure ni aspect fertile, et dénuée d'ailleurs de cases et d'habitants. Au nord, l'île présente des enfoncements qui pourraient peut-être fournir des mouillages convenables, mais qui n'ont pas été explorés ; deux îlots se voient à une petite distance de cette partie de l'île.

Comme on a pu s'en apercevoir, l'extérieur de cette terre n'a rien de riant : toutes les beautés naturelles se trouvent confinées dans l'intérieur des baies, dans les sillons formés par les ramifications de la chaîne des monts, qui s'élèvent au centre de l'île. Au dehors, la scène est majestueuse et pittoresque, au dedans, gracieuse et attrayante ; l'œil, effrayé d'abord par l'apparence stérile des rochers, se réjouit ensuite en contemplant les richesses végétales de l'intérieur des mouillages.

La Neva, second navire de Krusenstern, communiqua avec les naturels d'une baie située sur la partie est de l'île, mais elle ne paraît pas l'avoir explorée, car aucun détail ne nous a été transmis à cet égard.

Trois baies sont les seules connues sur l'île Nouka-Hiva : ce sont, en allant de l'est à l'ouest, la baie de

(1) Krusenstern, *Voyage autour du monde*.

(2) Wilson, *Missionary voyage, etc.*, on the Duff.

Comptroller ou des *Taïpis*, la baie Anna-Maria ou *Taiohaé*, et la baie Tchitchagoff ou *Akani*.

La baie des Taïpis contient trois enfoncements qui offrent des mouillages et qui sont séparés par deux promontoires verdoyants, mais dénués de bois. La baie la plus à l'est est celle de *Houmi;* celle du milieu, la plus grande et la plus profonde, s'avance près de deux milles de plus qu'elle dans l'intérieur; elle se nomme *Hakahaha*, et borne le terrain neutre entre les Happas et les Taïpis. La plus à l'ouest est la plus petite des trois et contient les rives de la tribu des Happas. Les naturels l'appellent *Haka-Happa*.

Baie Houmi.

C'est dans la baie de Houmi que *le Vincennes* et *le Dolfin* furent mouillés. Le rocher dont nous avons parlé fut rangé de près par *le Vincennes;* son élévation est de dix ou douze pieds anglais au-dessus de la mer. On prétend que des bâtiments ont passé entre ce rocher et la terre sans accident; il offre une marque assez bonne pour l'entrée du petit port de Houmi, port fort étroit, encaissé par de hautes montagnes, dont la base est couverte par de profondes eaux. Le mouillage est à deux ou trois encâblures de terre seulement par environ quatorze brasses d'eau, mais il est loin de présenter tous les avantages désirables. Les hautes parois des montagnes sont rocailleuses et légèrement couvertes d'herbes; celles-ci se dirigent vers le nord, à un mille environ du mouillage du

Vincennes; elles forment en se joignant une étroite vallée couverte de bosquets luxuriants, et bordée par une courte plage de sable. Derrière, les montagnes, richement boisées jusqu'au sommet, sont parsemées de cases; elles s'élèvent d'une manière abrupte, et leurs cimes sont souvent enveloppées par les vapeurs portées par les vents alisés.

Le rapprochement des arbres et les parois des montagnes interceptent la circulation de l'air dans cette vallée; la chaleur y est très-forte, tandis que sur la baie, la brise du large rafraîchit l'atmosphère embrasée.

Le nombre des habitants de cette vallée est vaguement indiqué par Stewart à plusieurs centaines d'individus. Ce missionnaire anglais y remarqua deux cases destinées au culte; près de celles-ci se trouvait une espèce de *moraï* qui contenait trois idoles curieusement sculptées.

Baie Haka-Haha.

Le promontoire qui sépare cette baie de celle de Houmi est à un demi-mille de ce dernier mouillage. Vu de près, il n'offre que des parois escarpées, formées par des couches successives d'une lave noire, recouvertes seulement par une herbe épaisse, mais à peine l'a-t-on dépassé, que déjà on aperçoit tout l'intérieur de la vallée et des montagnes qui la terminent, comme une masse de bosquets, d'une verdure riche, splendide et variée. Jusqu'au sommet des montagnes les habitations des Taïpis, assombries par l'ombre des nuages, ou éclairées par les

rayons d'un soleil brûlant, se distinguent dans l'épaisseur des bois. Placées dans les points solitaires et élevés des forêts, ou groupées sous leur ombre dans des lieux plus dégagés, elles paraissent presque comme autant de demeures de paysans écossais ou de montagnards suisses (1).

En doublant le promontoire de l'ouest, on voit la baie s'enfoncer vers les montagnes bleuies par la distance, panorama charmant qui disparaît dès qu'on a dépassé cette pointe qui la cache entièrement.

La largeur de cette baie, considérée comme un terrain neutre entre les Taïpis et les Happas, est d'environ un mille, et sa profondeur dans l'intérieur des terres est d'à peu près deux milles. Du milieu de cette baie à celle de Haka-Happa, la distance est de trois milles environ, tandis qu'un mille et demi la sépare de celle de Houmi. A peine est-on au milieu de la baie, que déjà une belle végétation remplace la couche d'herbe qui seule tapisse le sol à l'entrée; la terre verdoyante s'élève graduellement de la mer, encadrée dans une plage de brillants galets, jusqu'aux monts situés dans le fond. Elle forme un plateau large et régulier si couvert de bois, qu'il paraît comme une immense avenue; mais aucun parc ne présente la grâce et la variété de feuillages qui frappent l'œil dans cette vallée. Une plantation très-étendue de fruits à pain projette au-dessus du sol les lignes parfaitement symétriques des troncs ar-

(1) Stewart, *A visit in the south seas, in the U. SS.* Vincennes.

rangés avec un soin extrême. Cette plantation, la seule aussi étendue, aussi bien soignée qu'on ait vue dans l'île, indique assez quel serait l'aspect que ce pays présenterait, si les habitants actuels pouvaient recevoir la direction des hommes dont les connaissances en agriculture donneraient à toutes ces petites terres un aspect délicieux.

A mesure qu'on s'approche du rivage, l'étendue et l'importance de cette vallée de terrain neutre deviennent de plus en plus visibles. Dans son aspect général, la forme et la hauteur des montagnes qui la bornent, la surface aplanie du sol le long du courant d'eau qui en parcourt le centre, et la richesse manifeste du terrain, lui donnent la plus grande ressemblance avec un beau vallon américain. Elle ne présente aucun de ces produits de formation volcanique, si communs dans les autres baies; au contraire, elle paraît susceptible de devenir très-fertile par les soins de l'agriculture (1).

La beauté de cette vallée a été admirée par Porter (2), qui en fit le théâtre de ses combats contre les Taïpis; seulement, il paraît en avoir exagéré les dimensions: il lui donne neuf milles de longueur sur une largeur de trois milles; d'après le récit du chapelain Stewart, son étendue serait déjà moindre, et nous ajouterons que probablement les chiffres donnés par Stewart seront encore réduits. Une zone de terrain

(1) Stewart, *A visit to the south seas, in the U. SS.* Vincennes.
(2) *Cruise in the pacific Ocean.*

marécageux borde le rivage, c'est à peine si on peut se frayer une route à travers les fourrés d'hibiscus qui la recouvrent. Les étroits sentiers qui s'y trouvent tracés sont tellement embarrassés par les branches entrelacées des arbustes qui les bordent, qu'on rampe plus qu'on ne marche en les suivant. A un mille du rivage, on traverse la rivière, et dès lors on se trouve sur un terrain plus dégagé, ombragé par une longue suite de beaux arbres à pain. Un ou deux milles plus loin, on rencontre les murailles défensives, devant lesquelles Porter fut contraint de battre en retraite dans sa première excursion.

Pour quelqu'un qui ne connaîtrait pas le but de ces murailles, elles ne paraîtraient servir qu'à former un enclos à la base de la montagne, elles n'offrent aucun des caractères particuliers consignés dans le journal de Porter, mais leur force n'a pas été exagérée, en disant qu'il faudrait de l'artillerie pour y pénétrer. Les dangers de l'entreprise de Porter, dans cette circonstance, ne sont pas trop au-dessus de la vérité.

Un sentier excessivement rude sert de communication par terre entre la vallée d'Haka-Happa et celle de Haka-Haha. La montagne qui sépare ces deux anses est une des plus escarpées qu'on puisse voir, dans plusieurs endroits le rocher est presque perpendiculaire, et on ne peut monter qu'en s'accrochant aux branches des arbres et aux plantes qui en tapissent les parois. Sur cette route abritée des vents alisés par les rochers du sommet, la chaleur est étouffante et rend pénible

le trajet, mais les fatigues de cette ascension sont amplement compensées par la beauté des points de vue(1).

Une nouvelle cascade apparaît dans toute sa beauté, lorsqu'on arrive sur les parties élevées de cet escarpement. Elle tombe du haut d'une profonde ravine dans la partie ouest de la vallée, formée par un torrent qui glisse le long d'une pente très-boisée; elle se précipite ensuite du haut d'un lit couvert d'un magnifique feuillage, en une large, brillante et non interrompue nappe argentée, sur des rochers placés à 30 mètres au-dessous. Le charmant bassin qui la reçoit est de forme circulaire et ses bords sont entourés d'une épaisse ceinture d'arbres de diverse nature, depuis le casuarina jusqu'à l'arbre aux fleurs blanches, nommé par les Anglais, *caudle tree*.

Comme accessoire à cette scène délicieuse, qu'on ajoute une troupe de sauvages, posée sur la pointe aiguë des rochers, découpant leur profil dans le ciel, en brandissant leurs armes en signe de haine contre leurs ennemis les Taïpis, et l'on aura une faible idée de ce magnifique tableau.

Du haut des monts, la vue embrasse l'étendue des deux vallées, et fait naître la pensée, qu'un travail intelligent pourrait y faire vivre dix fois la population actuelle, que Stewart porte à 8,000 âmes. Aujourd'hui ce nombre paraît être de beaucoup supérieur à celui qui existe réellement.

(1) Stewart, *A visit to the south seas in the U. SS. Vincennes*.

La descente est presque aussi difficile que la montée de l'autre versant, elle est surtout aussi fatigante.

Il paraît que la vallée d'Haka-Haha ou terrain neutre, n'est accessible que par trois points non compris le rivage. Deux de ces passages difficiles, rudes, hérissés d'obstacles, donnent dans la vallée d'Haka-Happa. Le troisième s'ouvre dans la vallée de Houmi; ces routes paraissent devoir être préférées à celle de la mer dans le cas d'une attaque, le chemin du rivage étant, comme on l'a vu, défendu par d'épais fourrés et une muraille très-forte.

Vallée d'Haka-Happa.

Elle donne asile à la tribu des Happas tout entière, et sa longueur est parcourue par un large et beau cours d'eau, alimenté par une belle cascade qu'on aperçoit dans le fond; ce ruisseau, ou cette petite rivière, se jette à la mer vers l'extrémité est du rivage, qui embrasse le contour de la baie; près de son embouchure, de nombreuses pirogues de pêche, attestent que les habitants retirent leur subsistance de cette industrie.

En 1827, la case du chef religieux, homme d'une grande influence nommé Tahoua-Tini, espèce de prophète inspiré, était placée au milieu du village, sur une basse plate-forme, et à l'ombre de beaux arbres. Une espèce de temple se trouvait auprès de la demeure de Tahoua-Tini; c'était sans doute la de-

meure de la divinité dont il était le ministre. Elle était, du reste, dans un état de ruine qui indiquait le peu d'intérêt que les indigènes consacrent à leur culte, si toutefois ils en ont un bien défini, ce qu'on n'a pas encore pu reconnaître; cependant une preuve frappante des effets cruels de l'esprit superstitieux des sauvages, se trouvait là dans toute son horreur. Devant une plate-forme en pierre d'environ sept mètres carrés et haute d'environ un mètre, dans une auge grossièrement sculptée, et représentant à l'une de ses extrémités une tête formidable, ouvrant une énorme bouche comme pour dévorer quiconque se hasarderait près de ce repaire, on voyait un cadavre dans une compléte dissolution, offert sans doute en sacrifice à une hideuse idole, déjà vermoulue, et penchée vers la terre comme pour se repaître de la vue de la victime qu'on lui avait offerte.

Au centre de la plate-forme mentionnée ci-dessus, un espace circulaire entièrement voilé par le feuillage, servait à recevoir les débris des cadavres quand le temps de leur exposition était passé, ou que de plus fraîches victimes réclamaient leurs places.

Prés de ce lieu se trouvait aussi un hangar contenant les restes d'un chef, à la mémoire duquel on avait sacrifié les hommes dont on avait vu les débris

La chute d'eau qu'on aperçoit en arrivant, vue de près, tombe du haut d'un rocher à pic dans une gorge étroite et boisée, où elle est rompue en plusieurs nappes; la hauteur de cette première chute est d'environ 27 mètres; un instant les plantes ca-

chent le passage de l'eau, puis elle se précipite encore d'une hauteur de 70 mètres environ dans un bassin calme et paisible, qui éprouve à peine une légère agitation sous l'effort de la colonne d'eau qu'il reçoit. Cette chute d'eau a au total environ cent mètres d'élévation.

Baie Taiohae ou Taio-Hae.

La baie Taiohae, nommée port Anna-Maria par Hergest, et Massachusetts-Bay par Porter, est située à six milles environ de la pointe Martin. Son entrée étroite est entièrement cachée, jusqu'à ce qu'on ait aperçu la sentinelle de l'est, roc nu, noirâtre, haut, irrégulier, et séparé de la grande terre par un canal très-étroit; les indigènes appellent cet îlot, couvert de quelques arbres rabougris, *Mataou* (hameçon); un peu plus loin, la sentinelle de l'ouest ne tarde pas à se détacher de la côte; c'est un îlot conique assez élevé et d'un aspect grisâtre, mais moins terne que celui du premier : ce dernier porte un nom que ses dimensions ne justifient pas, *Motounoui* (grande île). Un point de reconnaissance très-remarquable est donné par un long filon blanc, situé sur la pointe est de l'entrée; cette ligne simule une chute d'eau à s'y méprendre; elle arrête le regard de loin, et ce n'est qu'en s'approchant qu'on reconnaît qu'une teinte particulière au rocher lui donne cette apparence. Avec une brise fraîche, on peut contourner de très-près la sentinelle de l'est, car l'en-

trée est parfaitement saine ; elle forme un canal dont la largeur est d'environ un mille, et la longueur un mille et demi ; des mornes escarpés et taillés souvent à pic le bordent : ils vont rejoindre une chaîne de hautes montagnes, qui encadrent la vallée et la baie dans une majestueuse enceinte, et se dressent dans le fond en vaste amphithéâtre. L'œil, fatigué par une côte de rochers perpendiculaires dénués d'arbres, et recouverts seulement par une végétation peu fournie, embrasse tout à coup une plage ravissante, surmontée par de riantes vallées doucement inclinées et couvertes de bois imposants, à l'ombre desquels apparaissent les cases des naturels sur le bord sablonneux du rivage. C'est un tableau à la fois imposant et suave, sévère et gracieux.

La baie présente une forme circulaire où aboutissent plusieurs vallées, dont les terres s'élèvent graduellement jusqu'au pied des monts placés là par la nature, comme pour séparer la peuplade qui habite ces bords, des tribus voisines, ses ennemies ; une fécondité admirable se développe dans les vallées, sur les versants des collines, et même jusque sur les cimes élevées qui bornent l'horizon ; un tapis de verdure dont les teintes varient du vert sombre à un jaune clair, recouvre partout le sol et montre tour à tour les rameaux ondoyants des cocotiers, les larges feuilles des bananiers, les *casuarinas* au bois dur, l'arbre à pain, végétal précieux, le goyavier aux fruits dorés, l'*hibiscus* au feuillage armé de piquants, et une foule d'autres végétaux plus ou moins utiles ;

tous embellissent cette scène délicieuse qui repose et attire le regard.

Deux plages sablonneuses divisent la baie; elles sont séparées par un morne assez escarpé, sur lequel fut placé la batterie de Porter, qu'il nomma fort *Madison*. La plage de l'ouest est la plus vaste et la seule habitée; à son extrémité orientale se trouve placée la case de Patini, la reine de ce point, comme on l'appelle généralement en l'absence d'un nom féminin qui corresponde au titre de chef. La plage de l'est est dépourvue d'habitations et d'habitants; c'est celle que les Américains avaient choisie pour établir leur camp, auquel ils imposèrent le nom pompeux de *Madisonville*.

Du reste, cet emplacement fut bien choisi, car, défendu du côté de la terre par le morne de la batterie, appuyé sur de hauts versants presque inaccessibles, il offre toutes les conditions de sûreté qu'exige un premier établissement. En outre, le débarquement est facile, tandis que sur la plage de l'ouest la houle brise avec force et forme parfois une barre qui empêche l'accostage des embarcations. Le point le plus abrité du ressac se trouve auprès de la case de Patini.

En résumé, ce port, étroit à son entrée et bordé de rochers acores, offre une passe très-saine pour les navires; les dispositions du terrain donneraient, au moyen d'une ou deux batteries, toute facilité pour repousser une agression ennemie venant de la mer; dans l'intérieur de la baie, quelques canons, placés sur l'emplacement de la batterie américaine, la com-

manderaient en entier, et tiendraient sous leur feu les navires réunis au mouillage. C'est un port fortifié par la nature, de telle sorte, qu'avec quelques travaux il deviendrait presque inexpugnable, en même temps qu'il offre un abri sûr et commode aux navires qui y séjournent.

Près de la demeure de Patini, se trouve le ruisseau qui sert d'aiguade; en prolongeant la plage on rencontre le monument funéraire du frère de Patini, qui apparaît à la lisière du bois, entouré de longues perches laissant flotter au gré de la brise de longues et étroites banderolles blanches; plus loin, les sentiers commencent à se montrer dans la direction de la vallée qui court au nord, et dont l'étendue en longueur, jusqu'au pied des montagnes, est d'au moins deux milles; des pandanus, épars près de la mer, protégent de leur ombre de nombreux groupes de baigneurs, qui viennent chercher dans l'eau un soulagement à la chaleur du jour. Bientôt un ruisseau, qui arrose la vallée, montre le cours de ses eaux limpides, et, pour peu qu'on le remonte, on arrive bientôt au pied d'un arbre gigantesque, véritable phénomène de végétation, qui excite à la fois l'étonnement et l'admiration.

Ce colosse est un figuier ou arbre des banians, dont le tronc, composé de grosses tiges entrelacées, mesure environ vingt-cinq mètres de circonférence; il conserve la même largeur jusqu'à environ treize mètres de hauteur, puis il se divise, projette une quinzaine de branches horizontales, qui couvrent de

leur ombre un espace circulaire de cent mètres de diamètre.

Ce point conserve une fraîcheur délicieuse pendant les heures les plus chaudes de la journée. La brise qui règne sur le rivage ne franchit pas la barrière opposée par la végétation féconde de la vallée, aussi le promeneur qui parcourt des sentiers étroits non abrités des rayons brûlants du soleil, et seulement bordés de plantes épineuses, y est accablé par la chaleur, la respiration lui manque; le sol est brûlant lorsqu'il n'est pas garanti par les arbres qui le couvrent de leur ombre; et, à certaines heures, la vallée est comme une fournaise ardente. Au pied de ce grand figuier on trouve, au contraire, toujours une température supportable, et un emplacement aéré auprès du ruisseau qui baigne ses longues et noueuses racines.

Près de là, on aperçoit des murs formés par de grosses pierres superposées, et on reconnaît le *Tahoua*, place réservée aux assemblées de la population aux jours de fête et de cérémonies. Cet emplacement tombe en ruine, ce qui porte à croire que les Taïs, nom de cette peuplade, sont en décadence; cette opinion se confirme, lorsqu'on parcourt la vallée. Partout, des ruines de cases, des emplacements abandonnés frappent le regard; c'est à peine si, aujourd'hui, on peut porter le nombre des habitants au chiffre de huit cents ou mille.

Cette vallée, si complétement fermée, offre plusieurs issues difficiles, mais praticables, qui conduisent chez les tribus environnantes, particulièrement

chez les Happas. La vue de la baie, déjà si pittoresque, devient admirable lorsque, après avoir erré sous les touffes serrées des avenues qui couvrent le village des Taïs, on a parcouru un sentier pénible au dernier degré qui serpente auprès d'un torrent qui baigne la vallée entière; alors, on a atteint le point culminant des montagnes, le lieu où sont construites les fortifications des naturels, et d'où l'œil embrasse à la fois les vallées des Happas, des Taïs, et celles des Taïpis dans l'éloignement. Les navires à l'ancre dans la baie, les détails si divers de la terre, la forme indécise de l'île Houapoou dans le lointain, la vue de cette profonde mer qu'on voit ridée sous les efforts des vents alizés du S.-E., remplissent le tableau d'effets magiques, de brillants contrastes et de splendides paysages.

Bientôt le chemin s'incline sur des déclivités plus douces, des cascades apparaissent, leurs blancs filets se détachent sur la teinte sombre des monts, pendant que leur murmure atteint et charme l'oreille; quelque temps de descente encore, et l'on atteint le premier village des Happas.

Les cases de la vallée Taïo-Hae ne sont pas agglomérées en nombre considérable; on en voit parfois cinq ou six réunies; mais, en général, elles sont disséminées sur des emplacements éloignés. Sans doute, chaque habitant se rapproche du terrain qui le nourrit; on aperçoit fréquemment des enclos de pierre qui indiquent des délimitations de propriétés dans lesquelles l'arbre à pain, les bananiers, le mû-

rier, le taro et l'igname sont cultivés, si toutefois on peut employer ce mot pour désigner la simple réunion dans un local d'un certain nombre de ces plantes totalement abandonnées aux caprices d'une riche et féconde nature.

Un ou deux Européens ont entrepris la culture de petites portions de terre qui leur ont été concédées par les chefs; avec peu de travaux, ils ont obtenu d'abondantes récoltes qui leur donnent le moyen d'approvisionner les douze ou seize navires du commerce qui relâchent annuellement dans ce port. Ces hommes commençaient déjà (1838) à éprouver un bien-être qu'ils n'auraient pas obtenu dans la vie errante des marins. C'étaient, pour la plupart, des Anglais ou des Américains; un Espagnol et un Chilien s'y trouvaient aussi; mais, enclins au grand vice de leurs nations, la paresse, ils passaient leur vie dans l'indolence la plus complète, et ne sortaient de leur torpeur que pour songer au moyen de subsister au jour le jour.

Les chefs principaux des Taïs sont Nia-Hitou, Vava-noui, Pakoko et Patini, tous parents de Moana, investis de ses droits en son absence, droits qu'il est venu exercer lui-même depuis peu; du reste, ces chefs ne paraissent jouir que d'une médiocre influence, sans autorité absolue.

Baie Akani.

La baie Tchitchagoff de Krusenstern nous a paru recevoir des naturels le nom de la tribu qui l'habite,

les Taïoas; cependant le rapport des opérations du brick *le Pylade* mentionnant le nom d'Akani pour celui de ce port, nous l'adopterons jusqu'à plus amples informations.

Situé à quatre milles environ de la baie Taïohae, le port Taïoa ou d'Akani ne possède qu'une entrée étroite, dont la largeur a été estimée à deux cent cinquante mètres; elle devient plus considérable à mesure qu'on s'avance dans l'intérieur, et l'on aperçoit bientôt une langue de terre. Cette baie, divisée en deux anses, est on ne peut plus gracieuse: les eaux de l'anse de l'ouest baignent les bords d'une étroite vallée, large environ de quatre cents mètres, qui se prolonge entre deux murs de rochers perpendiculaires, à environ trois milles dans l'intérieur. Une végétation admirable recouvre le cours d'une petite rivière qui prend naissance au pied d'une belle cascade.

Des cases, placées dans des positions choisies, achèvent de donner à cette anse un aspect enchanteur; malheureusement sa petitesse n'accorde pas à un navire toutes les garanties d'un bon mouillage. Cette anse, ou plutôt ce bassin, a environ quatre cents mètres de profondeur sur deux cents de largeur; il est entièrement fermé par de hautes parois de quatre cents mètres d'élévation; la plus violente tempête n'en troublerait pas les eaux. L'amiral Krusenstern lui donne une préférence marquée sur celui de Taïohae pour tout bâtiment qui aurait à faire des réparations, qui aurait à déposer ses agrès à terre ou qui voudrait établir un hôpital: car le navire, étant mouillé

à très-petite distance du rivage, pourrait protéger efficacement, sans l'aide de détachements particuliers, tout établissement à terre, et d'ailleurs aurait une vue assez étendue pour surveiller les moindres mouvements de l'ennemi, s'il voulait tenter une attaque.

L'anse de l'est est presque inhabitée ; la vallée qui y aboutit est bornée bientôt par les montagnes ; aussi voit-on peu de cases sur ce terrain peu spacieux et moins fertile que la vallée voisine. Cette anse offre un mouillage plus large et plus convenable que le précédent, mais une houle très-forte bat la plage et rend le débarquement parfois difficile.

Au milieu des cases des naturels, on remarqua une grande place, plus belle que celle de Taïohae, et qui est sans doute destinée au même but. Le *Tahoua* paraît être un ornement indispensable dans les moindres vallées.

Un chemin à travers les précipices, dans les environs de la chute d'eau mentionnée plus haut, conduit à Taïohae. Deux officiers russes, qui avaient entrepris cette course à quatre heures de l'après-midi, furent obligés de s'arrêter en route; épuisés de fatigue, ils ne purent rejoindre le bord que le lendemain matin.

La plus grande longueur de l'île Noukahiva est de dix-sept milles de l'est à l'ouest ; sa plus grande largeur du nord au sud comprend une étendue de dix milles, et sa circonférence mesure cinquante-quatre milles environ. Le territoire occupé par les Taïs, les Happas, les Taïpis et les Taïoas, le seul qui ait été visité par les navigateurs, occupe à peu près le tiers

de sa surface entière, et se trouve limité par la pointe Martin à l'est, la baie Akani à l'ouest, par les montagnes du centre de l'île au nord, et la mer au sud.

Le chiffre de la population de l'île paraît avoir été considérablement exagéré par Porter, qui fixe à dix-neuf mille le nombre des guerriers de l'île entière, ce qui élèverait à quatre-vingt ou cent mille le nombre des habitants. Toutefois, comme le dénombrement qu'il donne est le plus détaillé que l'on connaisse, nous le reproduisons en corrigeant, autant que possible, les noms des tribus qu'il a étrangement défigurés, et en nous réservant de donner notre propre estimation plus loin.

Vallée de Taïo-Hae.

Elle comprend six tribus réunies sous le nom collectif de *Taïs :* ce sont celles des *Pakeus* (Peka) *Maouhs* (Meaho), *Howniahs* (Oaia), *Hikouahs* (Ikohei), *Hoattas* (Oata), *Havous* (Havaou).

Keatanoui (1813), était le chef reconnu des quatre premières tribus, et avait une grande influence sur les deux autres tribus. La femme de Keatanoui se nommait *Taïhea-taïva.* — *Kioponoui* était le chef de la tribu des Oatas; quant à la sixième, les Havaous, elle vivait dans un état d'indépendance complète, ayant chassé son chef *Patouhéhé*, proche parent de Keatanoui. Cette petite révolte était motivée par la gloutonnerie de ce dignitaire sauvage, dont l'embonpoint attira l'attention des

matelots qui le baptisèrent du sobriquet d'*Éléphant*. Il guettait les enfants de la classe la plus pauvre pour les dépouiller violemment de leurs poissons au retour de la pêche. Ces actes tyranniques furent suivis d'un soulèvement qui le força d'aller chercher un asile près de Keatanoui, son parent.

La peuplade des *Happas* est aussi composée de six tribus ; savoir : les tribus des *Naïcikis*, *Tattaïouos*, *Pachas*, *Kickaas*, *Tekaas*, *Muttaaohas*.

Les cinq premières étaient régies par les chefs *Mowattaeh*, *Païroro*, *Tekawanouohe*, *Kawatuah*, *Toneotoufa*.

Le nom du chef de la dernière tribu n'est pas donné.

Trois tribus se partagent le sol de la baie *Akani* ce sont les *Maamatouahs*, les *Taïahahs* (Taïoas), les *Cahhabes*; elles possédaient deux chefs, *Potounah* et *Mahitataha*.

Cette peuplade était l'alliée fidèle des Taïs ; elle se joignait à celle-ci dans les guerres avec les peuplades des vallées à l'est de Taïohae.

La vallée au nord de la baie Comptroller (vallée du terrain neutre de Stewart) comprend trois tribus, sous trois chefs différents, qui constituent la peuplade des *Taïpis*. Cette peuplade, en proie souvent à des dissensions intestines, est toujours unie lorsqu'il faut résister à une agression étrangère.

Ces trois tribus se nomment *Pohigouha* (Pouihoo), chef *Tohenoueh; Nahegouha* (Hakaehu), chef *Pohigouha; Attayaïas* (Atiehou), chef *Temowati*.

La vallée des *Shoeume* (Houmi) réunit sous un chef principal *Timaa-Taïpi*, les trois tribus *Cahoumaka*, *Tomaa-Waïna*, et *Tike-Mahou*.

La vallée de *Hanna-Hoou*, située sur la côte est de Nouka-Hiva, donne asile à deux peuplades; la première est nommée *Hate-Kaa*, dont le principal chef est *Take-Hoou*, et la seconde est désignée sous le titre de *Woeaha*.

La peuplade des Hate-Kaa constitue les trois tribus des *Mouaïka*, *Attihou*, et *Atteta-Waïna*. La peuplade des *Woehahas* est composée de trois autres tribus: les *Atte-Hawes*, *Attetomakoï*, et *Attekakahanoui*.

Dans la petite vallée de *Tahtouahtouah* (Quatouatoua), se trouve encore une petite tribu appelée *Taïaka*.

Comme on le voit, Porter n'énumère que la nomenclature des tribus situées sur la partie orientale et méridionale de l'île; il y a lieu de supposer, cependant, que la partie occidentale et septentrionale est peuplée, quoique le seul renseignement qu'on ait à cet égard se résume dans l'assertion du matelot Roberts, mentionnée par Krusenstern, qui prétendait qu'une peuplade considérable, pouvant mettre sur pied douze cents guerriers, était établie sur la rive ouest de Nouka-Hiva.

Voici maintenant le dénombrement de la population, extrait du journal de Porter :

Taïs.	2,500 guerriers.
Happas.	3,000
Taïoas.	2,000
Taïpis.	3,500
Houmi.	3,000
Hatekaha et Woehahas. . .	5,000
Ouatouatoua.	200
Total.	19,200 guerriers.

L'amiral Krusenstern indique dans l'énumération des habitants, d'après les renseignements fournis par le matelot Roberts, le nombre de 800 guerriers pour Taïo-Hae, 1,000 pour la baie Taïpi, 500 pour Taïo-Hae; 1,200 guerriers se trouveraient dirigés par le chef Maouday (probablement chef des Happas); deux autres peuplades, dans le sud-ouest et dans le nord-est de Taïo-Hae, fourniraient chacune un contingent de 1,200 guerriers, ce qui ferait monter le nombre total des guerriers de l'île à 5,900. Roberts assurait, en outre, que ce chiffre, loin d'être exagéré, était plutôt au-dessous de la réalité. Si on multiplie ce résultat par 3 pour y comprendre les femmes, les vieillards et les enfants, on obtiendra le nombre 17,700, soit 18,000 en nombre rond.

Cependant le calcul de Roberts ayant paru trop élevé d'un bon tiers, en ce qui concernait la tribu de Taïo-Hae, qu'il portait à 2,400 habitants, tandis que l'on n'en avait jamais vu plus de 800 ou 1,000; Krusenstern croit devoir réduire le chiffre total à 12,000, ce qui, ajoute-t-il, est bien peu pour une île qui a près de 60 milles de circonférence.

Le chapelain Stewart estime le nombre des habi-

tants de la vallée des Taïpis seuls, à 8,000; M. le commandant A. Dupetit-Thouars, dans une approximation générale, indique 5 ou 6,000 âmes pour l'île entière. Nous pensons que les estimations de Porter et de Stewart sont beaucoup au-dessus de la vérité, et que celle de l'amiral Krusenstern est aussi trop forte, pour l'époque actuelle, quoiqu'elle pût avoir, de son temps, une plus grande exactitude. Le chiffre mentionné dans le voyage de *la Vénus* est, à notre sens, plus vraisemblable; cependant, nous présumons, d'après l'aspect de la baie Taïohae, qu'll est un peu trop faible.

8,000 habitants, selon nous, sont répandus sur toute l'île, dans les proportions suivantes :

Taïs.	1,000
Happas.	1,200
Taïoas	800
Taïpis.	2,000
	5,000
Et dans les autres vallées. .	3,000
Total.	8,000

On a déjà vu que M. Dupetit-Thouars l'estime à 6,000, Krusenstern à 12,000, Porter à 80,000.

La distance qui sépare l'île Nouka-Hiva des îles du groupe nord-ouest, dont elle forme presque le centre, est de 23 milles pour Houa-Poou, avec laquelle elle a de fréquentes relations, 26 milles pour Houa-Houna, 54 milles pour Hiaou, et 58 milles pour Fetou-Ouhou.

70 milles la séparent de Hiva-Oa, et 81 milles de Taouata.

MOTOU-ITI OU KIKI-MAÏ.

Les rochers Motou-iti ou Kiki-maï, auquel Vancouver avait donné le nom d'îles Hergest, en souvenir de ce malheureux officier, avaient été nommés *Franklin I.* par Ingraham, *les Deux-Frères* par Marchand et *Blake I.* par Roberts; ils se composent d'un îlot inhabitable élevé de quarante mètres (1), acore et presque stérile, séparé par un étroit canal de deux rochers blancs, beaucoup moins élevés et entièrement dépourvus de végétation.

Les habitants des îles voisines visitent quelquefois ces rochers dans leurs parties de pêche, mais ce n'est que dans une absolue nécessité qu'ils s'aventurent à cette distance de leurs côtes dans de frêles pirogues (2).

HIAOU, FETOU-OUHOU.

Les îles Hiaou et Fetou-Ouhou, situées à l'extrémité nord-ouest de l'archipel, ont été nommées *Knox* et *Hanack* par Ingraham, *Masse* et *Chanal* par Marchand, *Roberts I.* par Hergest, et enfin *Knox* et *Langdon* par Roberts. L'île Hiaou est élevée de six cent dix mètres; elle présente une végétation féconde, surtout dans deux vallées aboutissant à deux anses, qui doivent offrir un bon mouillage; elles sont situées toutes deux dans la partie nord-ouest de l'île. On

(1) Dupetit-Thouars, *Voyage autour du monde de la frégate* la Vénus.

(2) Krusenstern, *Voyage autour du monde.*

aperçoit entre les pics de beaux plateaux d'arbres et de riants tapis de verdure.

Hergest, qui a débarqué sur cette île, décrit sa côte orientale comme entièrement dépourvue d'anses et d'arbres; ses bords, formés par des rochers recouverts par des arbrisseaux et des buissons, ne donnent aucun accès au débarquement, mais la côte nord-ouest présente un aspect tout différent.

L'anse du milieu fut nommée *Battery-cove*, puis on se rendit, dans un canot, dans la seconde anse située plus au nord, après avoir reconnu qu'elle offrait un mouillage assez bon, sur un fond diminuant graduellement de 18 à 5 brasses. Un ruisseau de bonne eau débouche près d'un bois de cocotiers qui offrit une abondante récolte de fruits. Un monument funéraire et une case abandonnée indiquèrent que les naturels venaient quelquefois y faire des excursions, et on s'étonna de voir cette terre fertile inhabitée.

Le ressac est assez violent au rivage, il en rend l'approche souvent difficile et dangereuse. La plus grande longueur de l'île est de 6 milles du sud-est au nord-ouest, et sa plus grande largeur est de 4 milles et demi du sud-est au nord-ouest; la circonférence peut être évaluée à 16 milles environ.

Trois milles séparent Fetou-Ouhou de la précédente; dans le canal qui les sépare, on a cru voir la mer briser, mais on n'a aucune assurance positive à cet égard. Fetou-Ouhou est très-acore, ses côtes s'élèvent perpendiculairement au-dessus de la mer, et sa hauteur est de 420 mètres; quoique son as-

pect soit assez verdoyant, elle ne présente pas la végétation de sa voisine. La pointe sud-ouest de l'île est basse ; quelques roches détachées et peu élevées s'en écartent et forment un brisant. A la pointe nord, on découvre un gros îlot, élevé et peu éloigné de la côte.

La longueur de l'île du sud au nord, est de 3 milles et demi, et sa largeur moyenne 1 mille ; son contour est d'environ 6 milles.

Dans l'est de Fetou-Ouhou, à 9 milles de distance, on voit un banc de corail et de sable qui s'élève de 2 ou 3 mètres au-dessus du niveau de la mer, qui déferle avec fureur contre cet obstacle. Un haut fond l'entoure, il décroît dans le sud, graduellement et lentement de 7 à 14 brasses, plus rapidement de 14 à 27, et puis presque aussitôt il tombe à 60 brasses ; ensuite on ne trouve plus de fond par 200 brasses.

Les îles Fetou-Ouhou et Hiaou, donnent refuge à un grand nombre d'oiseaux de mer, qui y attirent les naturels, qui font des ornements de leurs plumes ; la pêche est aussi fort abondante sur ces rivages, elle fournit souvent aux besoins des réunions de naturels qui vont, sur l'île Hiaou, se livrer aux mêmes excès que les habitants du groupe sud-est, sur les îles Motane et Fetou-Houkou.

Statistique.

M. Lesson, chirurgien-major du brick *le Pylade*, connu par ses nombreux voyages scientifiques, a bien voulu nous communiquer les détails sui-

vants, qui ont été recueillis en grande partie en 1841, auprès de MM. les missionnaires français, établis dans les îles de l'archipel Nouka-Hiva.

ÎLE TAOUATA.

Yotété, chef de la baie Vaïtahou et de la baie Anamiaï. Ses trois enfants sont Touna, Totika, et...

Taetanani est le nom de la femme de ce chef; Panahou est le chef militaire, ou *Toa*, et Maheono est le chef de la baie Anatéténa; les villages habités sont, du sud au nord en passant par le le nord-ouest :

1 Vaïtahou.
2 Anamiai.
3 Anapoo.
4 Anatefao.
5 Apatoni.
6 Anaete.
7 Anatoouma.
8 Mateio.
9 Anatéténa. (C'est dans cette baie que les missionnaires ont été le mieux reçus.)
10 Maipouou.
11 Maipouha.
12 Maihouni.
13 Ochaou.
14 Pouhou.
15 Otohoa.
16 Pati-oti.
17 Anahevane.
18 Matohou.
19 Anameouino.
20 Ana-hai-hai.
21 Této-houhou.
22 Anamonoha.
23 Hiva-hiva.

Les missionnaires français établis en 1841 sur cette île, étaient MM. Caret, Borgela, Bodichon et Murphy; leur établissement portait le nom de la reine des Français; deux missionnaires, MM. Stall-

worthy et Thompson s'y trouvaient aussi, il n'y avait point de missionnaires anglais sur les autres îles.

ÎLE HOUA-POOU.

(Houa-poou signifie deux colonies.)

Onze villages allant de l'ouest au sud.

1 Hakaaou.
2 Hakamohoui.
3 Hakahouti.
4 Hakaotou.
5 Hakamaii.
6 Apateki.
7 Hiken.
8 Hakatao.
9 Hohoi.
10 Paa-ouméa.
11 . . . .

La famille du chef Eato-Paouhaoua, se compose de Taiapeoutooua sa femme, Vaikoipou son héritier, Okouehitou père du chef, et Taiekotaaou petite-fille; Thipoutoa est le chef militaire ou *Toa.*

MM. Fournier et Guillemard étaient les missionnaire de l'établissement formé sur l'île, auquel on avait donné le nom de la femme du commandant du *Pylade* (Virginie Haé-Virikinia).

NOU-HIVA.

Divers lieux de la baie Taïo-haé.

Akapehi.	chef Paetini (tante de Moana).
Ikohei.	*id.*
Havaou.	chef : Moana.
Pakiou.	chef : Pakoko.

Onia. . . . . chef : Niéhitou.
Otoméaho. . . . . id.
Peka. . . . . id.
Paatéa, Oata. . . . . chef : Vavahenna.
Haotoupa, Méaho. . . . . . chef : Niéhitou.

Baies et peuples amis des Taïs.

Happas. . . . .
Akapaha. . . . . chef : Pakoko.
Akapouhouhae. . . . .
Takatea (peuple Matiake). . . chef : Kohoutini.
Akaoui (peuple Taïoa). . . . . chef : Mahé-atété.
Anamehoi (haut de la baie Akani).
Atioka. . . . . chef : Anotai.

Baies et peuples ennemis (Taïpis).

Vahii, vallée la plus proche.
Hoomi, peuple Avaaki.
Hanao, reine Paeakoua, son fils Aoménimi.
Athiehou, } reine et espagnol Manou.
Pouihoo, }
Hakaehou, peuple Poua.
Ouatouatoua, petite baie près d'Atiehou.

Noms des principaux chefs de la baie Taio-haé.

Te Moana (ce mot signifie haute mer), fils de Teatanoui.

Paetini, chef de la vallée Akapehi, actuellement déserte, et où Porter avait bâti Madisonville.

Pakoko ou Manou (le premier nom signifie guerrier, le second oiseau), chef des vallées Havaou et Pakiou.

Niehitou, oncle et père adoptif du chef Moana, chef des vallées Mehao et Haotoupa, le plus influent avec Pakoko.

Vavahenna, chef des vallées Paatea et Oata.

Sur l'île Hiva-Oa, M. Lesson ne connaît qu'une baie, celle Anapahoa, dont le chef est Patihii.

Il résulte des détails géographiques qui précèdent, que l'archipel entier ne contient que six îles habitées, trois dans chaque groupe, savoir : Hiva-Oa, Taouata et Fatou-Hiva, au sud, Nouka-Hiva, Houa-Poou et Houa-Houna, dans le nord. Le reste des terres ne se compose plus que d'îles inhabitées, d'îlots sans ressources ou de rochers exigus. On peut indiquer cependant les îles Hiaou, dans le nord-ouest de Nouka-Hiva, et Motane, située au sud de Hiva-Oa, comme étant susceptibles de recevoir une population dont elles sont privées maintenant.

La superficie de ces îles, d'après des mesures approximatives, assez peu certaines du reste, peut se répartir ainsi ;

Iles habitées.

Nouka-hiva.	43,900 hectares.
Hiva-oa.	44,590
Houa-poou.	8,570
Fatou-hiva.	8,230
Taouata.	7,540
Houa-houna.	6,860
Total.	119,690

Iles désertes

Susceptibles de recevoir des habitants.

Hiaou.	5,480
Motane.	2,000
	127,170

Report. .	127,170 hectares.

Rochers et îlots inhabitables.

Fetou-ouhou.	1,030
Fetou-houkou.	340
Motou-iti.	340
Total général.	128,880

La population présumée, qui se trouve répandue sur les 120,000 hectares qui forment la superficie approximative des îles habitées, peut être évaluée ainsi qu'il suit, en tenant compte des deux diminutions mentionnées pour les îles Faouata et Fatou-Hiva, dans le dernier rapport de M. le contre-amiral Dupetit-Thouars.

Nouka-hiva.	8,000 âmes.
Hiva-oa.	6,000
Taouata.	700
Fatou-hiva.	1,500
Houa-poou.	2,000
Houa-houna.	2,000
Total.	20,200

Le chiffre de l'île Nou-Kahiva, a été fixé par nous-mêmes ; il est possible que les ravages occasionnés par l'introduction des armes à feu aient déjà produit une diminution sensible. Toutefois, nous pensons rester encore aujourd'hui dans les limites du vrai en donnant cette quantité.

Le chiffre 6,000, appliqué à la population de Hiva-Oa, nous paraît aussi assez rapproché de la

vérité, mais les îles Houa-Poou et Houa-Houna nous semblent avoir été trop bien partagées ; notre opinion individuelle serait de réduire à quinze cents le nombre deux mille fixé pour chacune d'elles.

Quoi qu'il en soit, on peut évaluer aujourd'hui la population générale à 19 ou 20,000 habitants.

L'amiral russe Krusenstern fait remarquer que les mœurs des indigènes influent sur le nombre de leurs enfants, au point que peu de femmes en ont plus d'un ou deux, et qu'on ne rencontre pas fréquemment des hommes d'un âge avancé; nous croyons que cette dernière opinion n'est pas irréfutable, le tatouage ayant la propriété de cacher en grande partie les traces de vieillesse. Cependant, nous adopterons la base indiquée, à défaut d'autre plus plausible, d'autant plus qu'elle nous paraît plutôt au-dessous qu'au-dessus des rapports réels. D'après cela, on pourrait à peu près présenter ainsi la division des sexes et des âges :

Vieillards des deux sexes. . . .	2,500
Hommes et femmes adultes. . .	10,000
Enfants.	7,500
Total.	20,000

Le chiffre de vingt mille habitants de tout âge et des deux sexes, donne le rapport de 16 individus pour 100 hectares de terre actuellement habitée.

En admettant que la moitié seulement de la superficie des îles habitées soit susceptible de culture, le

rapport sera de 33 habitants pour 100 hectares de terrains productifs.

Si on abaisse cette base au tiers de la totalité de la superficie, le résultat produira 50 habitants par 100 hectares.

Enfin, en prenant pour point de comparaison le quart de la superficie, chiffre qui nous paraît être rationnel, on obtiendra la proportion de 66 habitants par 100 hectares.

Evidemment, une population bien plus nombreuse pourrait trouver sa subsistance sur cette étendue de terres. L'arbre à pain, cette ressource providentielle de toute l'Océanie, le taro, l'igname, la patate douce, racines qui croissent presque sans culture, les produits de la pêche, déjà considérables, si l'on a égard aux instruments grossiers qu'on emploie pour les recueillir; en outre, les poules et les cochons, qui errent aujourd'hui en liberté dans les bois, suffiraient à l'alimentation d'une agglomération d'hommes dix fois plus grande.

Et si quelquefois on a remarqué des disettes de vivres qui, a-t-on dit, conduisent forcément les naturels à l'anthropophagie, on doit les attribuer à l'imprévoyante oisiveté des sauvages, à leur prodigalité aux époques de certaines fêtes, ou à leurs guerres dévastatrices, qui détruisent non-seulement les hommes, mais encore des plantations entières d'arbres fruitiers, base principale de la nourriture.

On doit ajouter que les calculs qui précèdent sont purement hypothétiques; on ne parviendra à bien

les établir que lorsqu'un séjour prolongé sur les lieux aura fourni les moyens de vérifier leur exactitude, et de les rectifier au besoin, car ce n'est pas dans une courte relâche que les navigateurs peuvent recueillir des documents irrécusables. Un simple coup d'œil jeté sur un pays, ne donne jour qu'à des suppositions plus ou moins fondées, mais toujours incertaines. Toutefois, nous avons lieu de penser qu'avant peu, de nouveaux détails officiels viendront corroborer ces évaluations.

Navigation.

La navigation des îles Marquises, si accores et si hautes, ne semble offrir aux navigateurs que peu de dangers sous l'eau; on y rencontre peu de ces récifs de coraux que les madrépores, si chétifs et si frêles en apparence, élèvent comme des murailles solides, capables de résister aux mers les plus fortes, et de briser les malheureux navires qui viennent s'y heurter. Le travail de ces polypes qui doivent nécessairement s'appuyer sur des fonds solides, et qui ne sauraient exister à une profondeur par trop grande de la mer, semble, par son absence aux îles Marquises, annoncer que partout, à peu de distance des terres, l'eau est profonde, ou bien encore que le sol de cet archipel est nuisible au développement de ces animaux. Aussi ne rencontre-t-on nulle part, comme dans les autres îles de l'Océan, de ces ports en pleine côte, mais auxquels les vastes récifs corail-

leux qui entourent les terres, assurent des eaux parfaitement tranquilles et tout à fait à l'abri des lames élevées de la haute mer.

Tous les navires qui atterrissent sur les îles Marquises, viennent prendre connaissance des hautes terres de Fatou-Hiva et Houa-Poou. Cette dernière île, suivant quelques voyageurs, présenterait quelques dangers vers l'est, mais trop près de terre pour être redoutés par les navires qui ne chercheront pas à hanter un point de cette côte. A l'exception de Nouka-Hiva, sur toutes ces îles, on ne trouve que des rades foraines et des mouillages peu abrités. Toutefois ceux qui se trouvent sur les côtes orientales de ces grandes terres, offrent quelques ressources, comme mouillage, pendant le règne de l'alisé. Tels sont les ports de Vaïtahou et Amanoa, sur l'île Taouata. L'atterrage de toutes ces baies ouvertes ne présente aucune difficulté; comme les côtes sont saines, on doit les ranger de fort près lorsqu'on arrive sous le vent de l'île où l'on veut mouiller, car on doit s'y attendre à trouver des calmes, et les faibles brises qu'envoient les terres souvent par risées, permettent seules d'approcher. Toutes les îles du groupe sud-ouest paraissent accores et sans dangers. Marchand seulement signale un banc de roches, probablement de corail, au sud de l'île Motane, sur lequel le capitaine du *Bordelais* n'a pas sondé moins de sept brasses. Cependant on doit éviter d'y passer jusque après des reconnaissances plus minutieuses.

Un banc au large des terres, dans le nord de Houa-Houna, a été encore signalé; il est connu sous le nom de Clark; mais sa position est encore douteuse, car *la Vénus* l'a cherché sans le trouver; du reste, il paraît assez profond pour n'offrir aucun danger. Cependant, jusqu'à plus amples informations, on doit s'en méfier. Fatou-Hiva est le point d'atterrissage naturel des navires qui doivent s'arrêter sur l'archipel du sud, et aucune difficulté ne se présente pour arriver au port désiré. On peut sans craintes approcher Fatou-Hiva, en évitant, toutefois, si on passe sous le vent, de ranger assez près la côte pour être abrité des vents régnants, puis les terres de Hiva-oa se montrent, et l'on peut choisir sa route. Le canal qui sépare Hiva-oa de Taouata, et que M. Dupetit-Thouars appelle canal du Bordelais, nous ne savons pourquoi, puisque Cook et bien d'autres le traversèrent avant Roquefeuille, ce canal, disons-nous, est sain et profond; toutefois il sera toujours préférable pour les navires qui ne veulent pas s'arrêter dans ces îles, et qui font route pour Nouka-Hiva, de passer au sud de Taouata, et éviter, par là, les calmes auxquels on est exposé durant les vents d'est, à l'abri des terres du détroit. Les navires qui suivent cette route reconnaîtront toujours les terres de Nouka-Hiva, qui paraissent de très-loin, ainsi que les îles Houa-Houna et Houa-Poou. Dès-lors ils peuvent porter hardiment sur Nouka-Hiva, jusqu'à ce qu'en l'accostant par l'est, on rencontre la pointe Martin, si remarquable par sa forme déjà décrite. On peut

ensuite ranger de très-près la côte méridionale de l'île, car elle est sans dangers, jusqu'à ce qu'on arrive au port où l'on a projet de mouiller. La description des baies Taiohaé et Akani, a été donnée assez complétement, pour faire reconnaître aisément les entrées, et guider dans la manière d'y ancrer.

La baie du Comptroller, d'après Krusenstern qui du reste ne l'a pas visitée, contiendrait aussi d'excellents mouillages.

Les coraux ne semblent exister que vers les îles du nord Hiaou et Fetou-ouhou et l'île de Corail; du reste ces îles, sans ports, et inhabitées, sont peu importantes; leurs bords, surtout vers l'est de l'île de Corail, pourraient être dangereux, on doit les éviter jusqu'à nouvelles informations.

Les marées sont peu importantes, les eaux ne donnent pas plus d'un mètre de différence entre le niveau le plus élevé et celui des basses eaux. Elles ne semblent pas beaucoup influer sur les courants qui généralement portent à l'ouest, surtout à l'époque du règne de l'alisé.

Les vents régnants aux îles Marquises, sont les vents réguliers de l'alisé qui soufflent du nord-est au sud-est par l'est; l'époque de l'hivernage commence vers la fin de novembre et amène de fort grandes pluies chassées par des vents de nord-ouest. Toutefois ceux-ci ne sont pas réguliers; ils sont souvent interrompus par des calmes et de faibles brises de toutes directions. Comme dans presque tous les pays tropicaux, les brises de terre et de mer suivant

les heures de la journée semblent être établies aux Marquises, surtout dans les bassins fermés des ports de Nouka-Hiva; toutefois elles ne paraissent point régulières, et la plupart du temps, des calmes incessants laissent les eaux parfaitement tranquilles.

Climat, température.

Le climat des îles Nouka-Hiva est celui de presque tous les pays intertropicaux, bien que, comme nous l'avons déjà dit, de grandes pluies et des coups de vent se succèdent pendant la saison de l'hivernage qui règne de novembre en avril. Cependant quelquefois il arrive qu'une longue sécheresse vient nuire à la récolte des fruits à pain. Krusenstern rapporte, sur la foi de l'Anglais Roberts, qu'une de ces sécheresses a duré dix mois, ce qui est tout à fait anormal et exceptionnel. A Mangareva, des coups de vent de nord-ouest viennent parfois dans cette saison de mousson contraire, détruire les fruits à pain; à Nouka-Hiva, cette calamité est évitée en grande partie par la disposition des montagnes qui abritent complétement les vallées cultivées.

Le lieutenant Gamble, qui est le seul narrateur qui soit demeuré près de six mois à Nouka-Hiva, mentionne dans son journal que, depuis le 17 décembre 1813 jusqu'au 13 mai 1814, il s'est rarement écoulé un jour sans pluie ou sans vent frais du nord-est. Mais ce temps dure particulièrement de la fin de décembre à la fin de février, qui est

aussi l'époque de la mousson d'ouest, mousson qui ne se fait pas sentir régulièrement dans ces parages. Au contraire, les brises douces et fraîches du sud-est soufflent la majeure partie de l'année, et avec elles règne toujours un temps magnifique; le ciel est pur, le soleil brillant, trop brillant peut-être dans certaines expositions qui ne sont pas rafraîchies par l'influence des vents du large.

La température de l'air remarquée à bord de *la Nadeshda*, pendant son séjour dans la baie Taiohaé, était de 23° à 25° Réaumur; on supposait que cette température devait être de 2° plus élevée à terre. Les observations exécutées à bord de *l'Astrolabe* à la fin du mois d'août 1838, ont donné 25° à 27° centigrades pendant le jour. L'exposition du bâtiment aux brises de la mer modifiait la chaleur, qui devait atteindre, dans certaines portions de la baie, jusqu'à 30°.

Pendant le séjour de *la Vénus* dans les ports de l'île Taouata, elle a éprouvé une chaleur de 26° à 29°; pendant la nuit, la température n'éprouvait qu'un léger abaissement. En résumé les moyennes des vingt-quatre heures donnent de 25° à 26°.

La température de la mer a été à peu près la même que celle de l'air.

Nature et productions du sol.

Nous devons à l'obligeance de M. Jacquinot, chirurgien de la marine, les documents suivants sur la nature du sol et ses productions dans l'île Nouka-Hiva.

Comme la plupart des terres de l'Océanie, la charpente des îles de l'archipel Nouka-Hiva est entièrement volcanique; les montagnes présentent à leurs sommités plusieurs rangées de colonnes basaltiques nues et dénuées de verdure; mais partout ailleurs leurs flancs revêtent une verdure luxuriante. C'est surtout dans les vallées qu'une admirable fécondité se déploie. On voit tous les végétaux serrés, pressés, qui vieillissent, meurent et se décomposent depuis des siècles, et déposent une épaisse couche d'humus, qui, s'augmentant sans cesse, assure au sol une richesse encore stimulée par l'action d'un grand nombre de frais ruisseaux. On éprouve un sentiment d'admiration, lorsque après avoir dépassé les limites des habitations, on entre sous de belles voûtes de feuillage, de formes et de nuances si diverses et si gracieuses.

D'épais buissons, des plantes gigantesques, gazons de cette végétation grandiose, obstruent les sentiers à peine tracés, et arrêtent parfois la marche; bientôt les broussailles s'épaississent de plus en plus sur la pente des collines : ce n'est pas sans peine qu'on arrive sur les hauteurs. Mais là, un magnifique point de vue dédommage des efforts fatigants de l'ascension; l'œil charmé de la perspective délicieuse qui s'étend devant lui, embrasse tout à la fois le contour de la baie, déployant sur une plage de galets sa brillante ceinture d'écume; les bâtiments, paresseusement endormis sur une mer à peine ridée, réfléchissant leur ombre en lignes noires; tandis que plus

haut, la brise dans toute sa vigueur incline le feuillage et murmure à travers les rameaux souples des cocotiers. A l'horizon, la mer bleue, infinie, se confond avec le ciel, et dans les vallées qu'on surplombe, le luxe de la végétation se révèle dans tout son ensemble et toute sa beauté. Des plantations, entourées quelquefois d'enceintes protectrices, disséminées çà et là, témoignent de la fertilité du sol, qui, presque sans culture, supplée abondamment aux besoins des habitants.

En première ligne, dans ces productions nourricières, se place l'arbre à pain (*inocarpus edulis*), reconnaissable à son tronc élevé, à son écorce lisse et blanchâtre, à ses feuilles larges, digitées, d'un vert foncé, au milieu desquelles tranche la teinte plus jaune, plus mate, de gros fruits recouverts d'une écorce épaisse et ciselée, et contenant une pulpe blanche, base principale de l'alimentation des indigènes, qui la mangent, soit à l'état frais après l'avoir fait griller, soit à l'état de pâte fermentée, conservée pendant plusieurs mois.

Partout le cocotier, ce roi des palmiers, élève ses bouquets ondoyants et procure de grandes ressources à l'industrie sauvage : la noix contient jusqu'à un litre d'une eau limpide et délicieuse, son écorce fournit des filaments propres à la confection de toute espèce de cordes et de liens, et son amande peut fournir une grande quantité d'huile qu'on s'occupe déjà d'extraire dans plusieurs îles; mais les procédés défectueux qui sont en usage ne donnent en-

core qu'une huile rance qui est connue en France sous le nom d'huile de palme, et qui n'est guère employée que dans la fabrication du savon. Sans nul doute, par des procédés meilleurs et une extraction plus soignée, on obtiendrait une huile susceptible d'être employée à d'autres usages, surtout pour ceux de la table, dans son état de fraîcheur.

Dans la colonie espagnole des îles Mariannes, on obtient aussi, par la distillation de ce fruit, un alcool d'une pureté remarquable et d'un goût agréable, qui supplée au vin, boisson rare dans ces pays éloignés.

Les larges feuilles du bananier (*musa Paridisiaca*) abritent plusieurs variétés de bananes, fruit sucré, nourrissant, et qui se mange à l'état frais ou cuit; c'est un des fruits les plus exquis des climats chauds, ressource précieuse pour les Noukahiviens, qui les mélangent avec la pâte aigrelette et fermentée du fruit à pain. Souvent, près des bananiers, le *spondias Cytherea*, grand arbre au port majestueux, couvre le terrain à ses pieds d'une ombre circulaire, et orne ses branches de fruits ronds, verts, semblables à la pomme pour la forme, mais d'un goût aigrelet; c'est à cette ressemblance qu'il doit le nom de *spondias*, pomme de Cythère, qui lui fut donné par les navigateurs qui l'avaient vu pour la première fois à Taïti, où on le nomme *evi*.

Le goyavier, chargé de fruits semblables aux citrons et jaunes comme eux, est un arbre de jolie apparence. Les goyaves, à l'intérieur rouges et pleines de graines, ont un suc rafraîchissant; on peut les

comparer à la pulpe de la figue de Barbarie. Dans nos colonies, à la Martinique, on en fait une excellente conserve dont la qualité astringente produit un excellent effet dans certaines affections du tube intestinal.

Sur le pourtour de la baie, dans certaines expositions de la vallée, on reconnaît plusieurs espèces de vaquois (*pandanus odoratissimus*), dont les feuilles serrées, longues, effilées et armées de piquants, recèlent, à dix pieds de hauteur environ, un fruit dur et coriace dont les naturels font quelquefois usage. Les racines de cet arbre présentent une disposition particulière : elles rayonnent du tronc à un pied du sol dans lequel elles s'enfoncent.

A côté des arbres fruitiers, l'arbre des Banians (*ficus Indicus*) projette ses vertes branches, et augmente son tronc de nouvelles pousses, qui, toutes les années, accroissent son volume. Cet arbre, souvent immense, ne produit qu'un petit fruit, utile tout au plus aux oiseaux qui en font leur nourriture.

Le filao (*casuarina*) montre sur les hauteurs son tronc effilé comme le peuplier, et ses branches chevelues, qui ressemblent à celles du saule pleureur; l'aspect de cet arbre est triste, sa base est dénuée d'ombre, mais son bois, d'une dureté admirable, connu sous le nom de bois de fer, sert à la confection des armes des sauvages, malheureusement remplacées aujourd'hui par des armes plus destructives. Plus bas, le *barringtonia*, arbre grand et imposant, se pare de belles et larges

fleurs blanches, ornées de nombreuses étamines, auxquelles succèdent des fruits inutiles, mais d'une forme quadrangulaire et bizarre, qui leur a fait donner le nom de bonnet d'évêque; enfin, l'*Hibiscus tiliaceus*, qui emprunte son nom à la ressemblance de son feuillage avec celui du tilleul, étale, à l'époque de la floraison, de larges fleurs jaunes. C'est avec son écorce que les naturels fabriquent leurs vêtements. On remarque encore le *Gardenia florida*, l'*Aleurites triloba*, qui produit une noix huileuse, connue sous le nom de noix de bancoul, et diverses autres espèces d'arbres.

Des végétaux plus humbles, mais non moins utiles tapissent les alentours des lieux habités, c'est auprès des cases qu'il faut aller les chercher, et on les découvre bientôt dans la moindre promenade à travers la vallée. Ces plantes, dont le nombre est malheureusement restreint, sont : la patate douce (*Convolvulus patatas*), liseron à fleurs rouges en forme de cloche, pourvu d'excellents tubercules, qui, outre leur usage immédiat pour la table, pourraient donner beaucoup de sucre; l'igname (*Dioscorea*), dont les racines atteignent souvent un développement considérable, et qui contient une très-grande quantité d'excellente fécule.

Le taro (*Arum esculentum*), plante de deux pieds de haut, à feuilles larges et terminées en pointe, dont le pied a besoin d'une constante humidité pour développer un tubercule assez gros, et fort bon lorsque la cuisson lui a enlevé ses qualités âcres. Le

taro contient aussi une abondante fécule, et c'est dans les lieux marécageux que sa culture réussit le mieux.

Le papayer prend en quelque sorte place, par ses fruits, parmi ces plantes potagères. Cet arbre porte, par une disposition singulière, ses fruits attachés au tronc; verts d'abord, ils jaunissent en vieillissant, et sont un mets très-agréable lorsqu'ils sont cuits; ils ont le goût des jeunes courges, qu'ils remplacent avantageusement.

Enfin, le *Tacca pinatifida* porte une racine appelée *pia* par les insulaires de Taïti, qui produit une fécule fort belle, qui tient lieu de celle de l'*Arrow-root*.

Outre ces plantes principales, on peut mentionner encore le *Convolvulus brasiliensis*, plante rampante, dont les jeunes pousses peuvent servir d'aliment, et l'*Arum rumphii*, qui, dans les temps de disette, devient une dernière ressource pour les indigènes, qui mangent ses racines.

Sur les bords des ruisseaux, on trouve aussi une espèce de cresson et du pourpier, propres à faire des salades.

Les autres espèces de plantes consistent dans quelques fougères et polypodes, la rose de Chine (*Hibiscus rosa chinensis*), variété rouge et blanche, l'*Abrus precatorius*, petit arbrisseau qui produit les petites graines rouges, connues sous le nom de pois d'Amérique, dont les indigènes font des ornements; une légumineuse, dont les gousses entourées de piquants contiennent de grosses graines jaunes, dont l'écorce est d'une extrême dureté. Des graminées qui donneraient

un pâturage assuré aux troupeaux; quelques solanées, parmi lesquelles on remarque le tabac, nouvellement introduit et cultivé, dans quelques expositions, par les naturels, qui en sont très-avides. Une grande labiée à odeur très-aromatique; ses fleurs violettes ornent les cheveux des jeunes filles; le riccin, ou *Palma-christi,* qui atteint ici une élévation de plus de dix pieds, et dont l'huile est employée en médecine, le *Calophyllum inophyllum*, plante avec laquelle les naturels enivrent le poisson; le *Dracæna terminalis*, etc., etc., etc.

La canne à sucre croît spontanément, et il est probable que les autres productions des Antilles, telles que le café, le coton, etc., etc., réussiraient parfaitement sur ces îles. Déjà le coton a été trouvé à l'état sauvage dans l'archipel Mangareva, où il croît très-bien; à l'aide des ruisseaux, on pourrait faire des marais artificiels, où des récoltes de riz seraient assurées en même temps que celle du taro. L'oranger, le citronnier, atteindraient à Noukahiva le même développement qu'à Taïti, où le capitaine Bligh les a importés.

Il n'y a point de mammifères propres au pays, ceux importés sont: le cochon, acquisition précieuse dont les naturels ne prennent aucun soin. Ils laissent errer ces animaux çà et là, sans s'en inquiéter autrement. Leur chair, dépourvue de l'épaisse couche de graisse qui recouvre celle des cochons d'Europe, est meilleure sous tous les rapports. Le chat et le rat complètent la série des quadrupèdes de l'île.

Le bœuf, le cheval, prospéreraient ici comme à Taïti, les chèvres et les brebis comme à Gambier. Il serait facile d'en élever de nombreux troupeaux dans les pâturages incultes de l'île.

Dans toutes les îles de peu d'étendue, les productions naturelles sont nécessairement restreintes. On a déjà vu que le nombre des plantes n'est pas considérable ; le règne animal est encore plus faiblement représenté : on ne trouve que quatre ou cinq espèces d'oiseaux. Ce sont, la jolie colombe *kurukuru*, un peu moins grosse que celle d'Europe ; elle a tout le dessus du corps d'un vert vif et mat, le dessous est jaune avec une tache rouge sur la poitrine, et la tête est recouvérte d'une calotte du plus beau carmin ; la perruche *Goupil*, charmant oiseau de la grosseur d'un moineau ; le dessus du dos est d'un beau bleu, le dessous du corps d'un bleu verdâtre, le bec et les pattes d'un rouge de corail. Sa langue est terminé en pinceau, afin de sucer le miel des fleurs de cocotier, son unique nourriture.

On voit aussi un petit moucherolle, dont le plumage offre un contraste des plus frappants : la femelle est de couleur fauve ; le mâle jeune est noir, et, lorsqu'il est vieux, ses plumes deviennent d'une blancheur éclatante. Ces jolis oiseaux voltigent çà et là, jetant leur petit cri à l'approche des promeneurs, se poursuivent en fuyant, puis reviennent se poser sans crainte à quelques pas de ceux qui ont troublé leur repos.

On remarque encore, surtout dans les alentours d'un

immense arbre des banians, situé près d'un ruisseau non loin du rivage, de petites salanganes, hirondelles agiles, dont le vol décrit d'incessantes spirales à la poursuite des moucherons, qui deviennent leur proie; des mouettes blanches, au vol gracieux, aux ailes frêles et délicates, passent aussi parfois sur la sombre verdure de cet arbre.

Il existe plusieurs espèces d'oiseaux de mer dans les environs de l'archipel; mais ce sont les mêmes qu'on rencontre sur les plages de l'Océanie : de petits hérons gris et blancs, des sternes, des chevaliers, etc. Le paille en queue (phaéton) est très-commun au-dessus des vallées et des gorges profondes, où il plane sans cesse; les naturels font des aigrettes avec les plumes de sa queue.

Les poules, ce volatile si précieux pour les navigateurs, sont assez rares encore et ne s'obtiennent d'ailleurs que difficilement, à cause d'un superstitieux tabou qui défend aux naturels de s'en repaître. Il est étonnant que les Anglais qui sont établis sur l'île n'aient pas encore songé à élever des basses-cours qui prospéreraient parfaitement, et qui assureraient aux bâtiments des vivres frais, dont ils sont presque toujours dépourvus.

En reptiles, on trouve un petit boa long à peine de deux pieds, et qui doit former un genre nouveau; un scinque dont la queue, d'un bel azur, reluit au soleil d'un éclat remarquable, et enfin, sous les pierres, un petit jecko de couleur sombre. Aucune de ces espèces n'est nuisible.

La baie Taïohae est peu poissonneuse ; on y prend à la ligne quelques poissons de roche, entre autres des balistes et des acanthènes. Les requins sont fréquents dans la baie. La mer nourrit un petit nombre de mollusques à coquilles ; ce sont, entre autres, un grand triton qui forme la conque de guerre des indigènes, les porcelaines, œufs de Lèda, têtes de serpent, tigrines et cauris, mais en petite quantité ; quelques strombes, de petites vis, des pourpres et des cônes.

Les insectes de tous les ordres sont rares ; on rencontre deux ou trois espèces de lépidoptères, et à peu près autant d'orthoptères et de coléoptères.

Les ruisseaux contiennent une petite chevrette et deux espèces de coquilles, des néritines et des navicelles.

Nous ajouterons à l'exposé qui précède les remarques consignées dans la relation du voyage du capitaine Marchand dans la baie Vaïtahou. La mer y fournit d'excellents poissons de roche ; les naturels en approvisionnèrent *le Solide* en abondance et de toutes les qualités. La bonite y est très-commune.

Marchand, Forster et le docteur Sparmann décrivent le terrain de cette île, comme étant composé d'un mélange de productions volcaniques, noires et ferrugineuses, recouvertes d'une couche d'un terreau tantôt noir, tantôt rouge, très-propre à la végétation, dont l'exubérance témoigne de la fécondité du sol.

M. le contre-amiral Dupetit-Thouars a décrit différemment la nature du terrain concédé aux mis-

sionnaires français par le chef Yotété : il trouva le sol jonché de pierres volcaniques, arrondies par le frottement, et dont on se débarrasse avec peine pour pouvoir cultiver la terre végétale, encore assez peu profonde au bord de la mer.

CHAPITRE III.

Mœurs et coutumes.

Origine. — Organisation. — Hommes. — Femmes. — Tatouage. — Classes. — Atouas — Akaïkis. — Atepeïou. — Taouas. — Tahounas. — Ouhous. — Peïo Pekeïo. — Averia. — Hoki. — Nohoua. — Propriété. — Émigrations. — Culte. — Cérémonies religieuses — Funérailles. — Antropophagie. — Guerre. — Trophées. — Tabou. — Koïka. — Tahoua. — Vêtements. — Parures. — Industrie. — Cases. — Pirogues. — Armes. — Instruments. — Tapa. — Famille. — Mariage. — Enfants. — Aliments. — Décroissement de la population. — Langage. — Mode de compter le temps. — Calendrier.

L'opinion la plus accréditée de nos jours attribue la même origine à toutes les peuplades, à peau jaune, qui sont établies sur les îles sœurs de l'Océanie. Les Noukahiviens sont sans contredit le plus beau type de cette race, qui se distingue, en général, par la beauté des formes du corps, et par des traits qui rappellent ceux des habitants de la côte orientale du grand continent d'Asie. Tous les navigateurs, sans en excepter le sévère Krusenstern, ont exprimé un juste sentiment d'admiration à la vue des proportions harmonieuses du corps et de la parfaite symétrie des membres, qui rendent les Noukahiviens de précieux modèles pour la statuaire.

Dépourvus de l'obésité assez commune aux insulaires de Taïti et de Hawaï, ils possèdent un embonpoint modéré; leurs membres, moins athlétiques peut-être que ceux des indigènes de Tonga et de la

Nouvelle-Zélande, sont plus élégants et tout aussi robustes, et l'ensemble de leur conformation est de beaucoup supérieure à celle des habitants de l'archipel Samoa; la couleur de leur peau est même, en général, plus claire que celle des hommes qui peuplent les terres que nous venons de nommer.

Nous empruntons à une note de M. Hombron, chirurgien-major de *l'Astrolabe*, la plus grande partie de la description suivante, qui nous paraît contenir un aperçu exact de la conformation des indigènes.

Les Noukahiviens sont de taille moyenne; un mètre soixante-dix centimètres, est parmi eux la stature ordinaire. Ils frappent tout d'abord, par l'élégance de leur extérieur, leur démarche pleine d'aisance, leurs mouvements gracieux; leurs muscles ne sont pas très-fortement marqués, cependant l'œil peut en suivre facilement les contours; il en résulte que leur apparence est plus agréable que vigoureuse; cependant on ne saurait leur reprocher des formes trop arrondies, en un mot trop efféminées. Leur corps et leurs membres sont parfaitement proportionnés; leurs articulations minces semblent donner à leurs membres une prestesse, une facilité admirables. Un bassin étroit, dont les moindres saillies osseuses disparaissent, cette fois, sous des muscles véritablement très-vigoureux, ainsi que cela s'observe toujours chez les montagnards; une poitrine large, arquée, évasée supérieurement, arrondie inférieurement, contribuent à leur donner la taille la plus svelte

possible et à répandre dans leurs mouvements une agilité qui décèle une respiration abondante. Leurs bras, peut-être un peu minces relativement à leurs membres inférieurs, ne les déparent point. Ils prennent en effet une part constante aux délicieuses poses de leur corps libre d'entraves; leurs mains sont petites et bien faites, leurs pieds mériteraient les mêmes éloges, si l'usage de marcher sans chaussure ne les déformait.

La figure de ces hommes porte aussi tous les signes d'une race favorisée; elle est plus ovale que ronde, leur front est haut, leurs grands yeux noirs ornés de longs cils, sont pleins de vivacité; leur nez est bien fait, peu épaté, et souvent aquilin; leur bouche, leurs lèvres, leurs pommettes ont des dimensions et un volume infiniment mieux proportionnés à la face, que ces traits ne le sont ordinairement dans la race Mongole. Leurs dents sont fort belles, blanches, brillantes, les incisives sont larges. L'expression de leur visage est pleine de douceur et de gaieté, les hommes partagent avec les femmes un agréable jeu de physionomie, chose remarquable, et qui distingue particulièrement ces insulaires. Les paroles de Forster sont exactes, lorsqu'il dit que les jeunes gens de ces îles sont d'ordinaire très-beaux, et qu'ils fourniraient d'excellents modèles pour l'art des statuaires et des peintres.

Ils portent leurs cheveux noirs relevés sur le sommet de la tête, dont la plus grande partie est rasée, ils en forment ordinairement deux touffes. Cette

coiffure leur imprime un air étrange d'abord, mais l'apparente recherche de cet arrangement plaît vite; elle s'allie également bien à une jeune figure et à la figure sévère, et même un peu sauvage, des anciens.

La stature des femmes est moyenne, on peut l'évaluer à un mètre soixante centimètres environ; leurs cheveux noirs, un peu rudes au toucher, et quelquefois légèrement frisés, sont huilés et relevés derrière la tête, ou flottent sur les épaules et sont retenus alors sur le front par un cordon rouge de vaquois, ou par une bande de l'étoffe qu'ils nomment *tapa*. Leur regard est doux, leur physionomie animée d'une expression de gaieté; leurs yeux sont vifs, grands, et souvent relevés en dehors, de longs cils les abritent. Leur bouche serait qualifiée de bouche moyenne par les Françaises, elle est petite pour les Océaniennes. Le nez, ce trait ingrat qui défigure tant de jolis visages, n'est chez les Nouka-hiviennes ni trop gros, ni trop épaté. Un front découvert, des pommettes modérément écartées, encadrent ces mobiles physionomies qui, grâces à cette dernière et heureuse modification, n'offrent pas la grossièreté des traits que l'on retrouve parmi les Taïtiennes elles-mêmes.

Ces femmes sont gracieusement potelées, leur tournure est ramassée et courte; l'embonpoint n'a chez elles rien d'exagéré; leur cou se fond parfaitement avec leurs épaules, leurs seins sont bien placés, bien faits, leur développement se renferme dans des limites parfaites. Leur taille est un peu grosse,

ce qu'il faut attribuer moins à l'extrême largeur de leur bassin, qu'au trop grand évasement de la base de leur poitrine. Cette organisation leur a conservé un peu de cette apparence pesante que l'on retrouve plus marquée chez les Taïtiennes, et plus forte encore chez les femmes de Tonga et de Samoa.

Les membres inférieurs des Noukahiviennes ne répondent pas au charme de leur ensemble. L'habibitude de se tenir accroupies et de marcher pieds-nus, contribue beaucoup à la déformation des jambes et des pieds; leurs bras, leurs mains, leurs doigts, sont, au contraire, d'une beauté sans égale. Toutes les femmes de l'Océanie ont reçu de la nature cet agrément corporel, mais aucune d'elles ne le présente aussi complétement parfait que les insulaires des Marquises. Ajoutons que si ces femmes portaient des chaussures dès la plus tendre enfance, elles auraient les plus jolis pieds du monde.

La couleur de la peau de ces insulaires a de l'analogie avec celle des Arabes de l'Algérie; sa nuance brune, jaunâtre, ou cuivrée est plus ou moins foncée; elle varie suivant les individus qu'on observe. Cette différence provient, sans doute, d'une exposition plus ou moins fréquente à l'action du soleil ardent de ces contrées, action si puissante, qu'elle rougissait, au bout de quelques minutes, l'épiderme des matelots de *l'Astrolabe* qui se baignaient au rivage. Les Européens établis dans ces îles ne tardent pas non plus, lorsqu'ils adoptent le léger costume du pays, à brunir au point de ne pas offrir de dif-

férence très-sensible entre la teinte de leur peau et celle des indigènes. Parmi ceux-ci, on remarque, parfois, des hommes et surtout des femmes presque aussi blancs que les Européens, mais cette coloration est factice ; elle s'obtient au moyen de la préparation de la racine d'une plante nommée *papa*, espèce de safran ou de cucurma, qui donne à la peau un lustre dont elle est naturellement privée. Les coquettes de la localité, et quelques hommes destinés à remplir un rôle dans les représentations scéniques des grandes fêtes, se servent de cet ingrédient qui remplace, chez eux, les mille ressources de la toilette française.

Le plus souvent, la couleur de la peau, chez les hommes, disparaît sous la couche noirâtre d'un tatouage compliqué qui étend ses spirales sur toutes les parties du corps. Soit que cette opération ait pour but de durcir la peau, de la rendre moins sensible aux piqûres des insectes ou aux intempéries de l'air, soit qu'elle serve de signe distinctif et d'ornements aux chefs et aux guerriers renommés, elle est générale à tous les peuples de l'Océanie, qui la désignent sous différents noms. Les Noukahiviens excellent dans l'art de tracer, au moyen d'une incrustation douloureuse, des dessins délicats, qui ont assez de ressemblance avec ceux en usage chez les Nouveaux-Zélandais; seulement, les lignes sont plus déliées et ne laissent pas, comme chez ces derniers, de profonds sillons dans la peau. Les chefs d'un âge avancé se font surtout remarquer par le nombre et la compli-

cation de ce genre particulier d'hyérogliphes, dont les signes paraissent avoir quelque signification. Tout leur corps en est couvert; des ronds, des spirales, des dentelures capricieuses s'entremêlent, se croisent, s'étendent parfois jusqu'aux extrémités rasées de la tête et sur les parties les plus délicates, telles que les paupières, les lèvres, l'intérieur de la bouche, les narines. A la ceinture, au bas des jambes, autour des poignets, on voit habituellement de larges bandes noires, qui encadrent, en quelque sorte, les bigarrures plus déliées qu'elles font ressortir; mais ces bandes produisent un effet repoussant, lorsqu'elles sont appliquées transversalement sur la moitié de la figure, au niveau de la bouche, ou des yeux qui puisent un éclat particulier par l'opposition des couleurs.

Au premier aspect, cette curieuse peinture étonne, mais l'on s'y accoutume bien vite, et l'on finit par admirer la variété et la régularité qui président aux caractères qui la composent. On ne pourrait guère les comparer qu'aux dessins fantastiques de quelques vieilles armures, et encore la comparaison serait loin d'être exacte.

Les femmes participent aux honneurs du tatouage, mais elles ne paraissent pas jouir du privilége de le porter sur tout le corps; les bras, les mains, le bas des jambes, les lèvres, le lobe des oreilles sont autant de points réservés uniquement à ces ornements, dont les figures diffèrent totalement de celles employées pour les hommes. Les femmes de la famille

des chefs jouissent seules du droit de recevoir la marque indélébile de leur haute naissance; leurs bras, enrichis de dessins courbes, représentant des poissons, des coquilles, des ronds et des lignes ondulées comme la mer, font l'effet d'être revêtus de gants longs, en dentelle noire.

L'opération du tatouage est longue et douloureuse; elle commence à l'adolescence, à dix-huit ans environ, et continue d'être pratiquée à différents intervalles, peut-être aux époques remarquables de la vie des individus ou à des saisons jugées propices, jusqu'à ce que le corps ne laisse aucune prise au talent des artistes tatoueurs. Nulle part l'axiome banal qu'il faut souffrir pour être beau, n'est plus suivi qu'à Noukahiva; c'est au prix de tortures incessantes qu'un guerrier acquiert une apparence de plus en plus imposante; sa peau noircit à mesure qu'il grandit dans l'estime de ses compagnons, et chaque figure nouvelle indique peut-être une action d'éclat.

Tout porte à conjecturer que les signes du tatouage ont des significations particulières aux yeux des naturels. Krusenstern cite l'exemple de Joseph Cabri et de Roberts, membres de deux sociétés différentes, qui se réunissaient à certaines époques dans des repas communs. Les marques distinctives des affiliés de cette association, dont le but n'est indiqué que vaguement, étaient un carré et un œil tracés uniformément sur la poitrine. Porter exprime aussi une opinion analogue sur la signification des figures

du tatouage, mais il a remarqué que ces caractères différaient de tribu à tribu.

Ces ornements pourraient bien être autant d'armoiries parlantes qui rappellent certains faits ou certains droits, qui tomberaient infailliblement dans l'oubli chez un peuple qui ne possède aucun moyen sûr de conserver la mémoire des événements; ce serait alors une sorte d'écriture grossière, dont les caractères indécis retracent vaguement le résumé de l'histoire des individus.

Cette opinion prend quelque force lorsqu'on compare les usages presque identiques des peuples de l'Océanie.

A la Nouvelle-Zélande, chaque chef a son *moko*, tatouage particulier, bien connu, bien déterminé, qui lui sert de signature. A Mangareva, les insulaires, en mémoire du passage du capitaine Becchey, passage fatal à plusieurs d'entre eux qui perdirent la vie dans une rixe, tatouèrent des épaulettes d'officiers sur leurs épaules, et des points noirs sur la poitrine pour indiquer les blessures des balles.

Un instrument semblable à un peigne sert à pratiquer le tatouage; un coup d'un petit marteau de bois implante dans la chair les pointes de ce peigne, enduites d'une matière colorante, qui y laissent l'empreinte indélébile de leur passage. Le sang coule à flots pendant cette opération, la partie tatouée enfle considérablement, et pendant plusieurs jours elle présente les signes d'une vive imflamma-

tion, qui, du reste, ne paraît pas entraîner avec elle de graves infirmités.

Le titre de chef ne paraît concéder, chez les Noukahiviens, aucune prérogative, aucune influence autre que celle que donnent les richesses dans tous les pays.

Toutefois, comme ces présomptions ne reposent que sur des doutes, on ne saurait affirmer que les décorations du tatouage, si complètes chez les vieux chefs, soient uniquement destinées à rappeler les hauts faits de leur existence. Peut être est-ce une distinction réservée à leur naissance ou à leur position, ou bien une conséquence naturelle de leurs richesses, qui leur permettent de rétribuer plus souvent les sauvages artistes de cette industrie spéciale. Une seule chose a été constatée, c'est que les chefs et les guerriers célèbres, sont ceux dont le corps est le plus recouvert par le tatouage. La population ordinaire ne présente qu'un petit nombre de ces bigarrures, et beaucoup d'individus n'en possèdent pas du tout, ces derniers appartiennent toujours à la basse classe. Et, comme un des effets du tatouage est de voiler en quelque sorte la nudité des sauvages, il en résulte que ceux-ci paraissent beaucoup moins vêtus.

En complétant les renseignements que nous avons recueillis nous-mêmes, par ceux donnés par le missionnaire Stewart, nous avons obtenu le tableau suivant des différentes classes de la population.

Au premier abord on remarque deux grandes di-

visions : celle de la classe *tabouée*, ou des chefs et des prêtres, et celle de la classe non *tabouée* ou du bas peuple.

Les classes *tabouées* comprennent les *Atouas*, nom donné en général à toutes les divinités noukahiviennes, et qui est aussi appliqué à certains hommes de la classe des *Taouas*, dont nous parlerons plus bas, qui ont été divinisés de leur vivant. Ces dieux, qui rappellent à merveille les demi-dieux de la mythologie, exercent un pouvoir surnaturel sur les éléments ; ils peuvent donner de riches récoltes ou frapper la terre de stérilité, ils infligent à leur gré les maladies et la mort, et la crainte superstitieuse qu'ils inspirent est si grande, qu'on leur offre des sacrifices humains pour détourner les effets de leur colère ; heureusement le nombre de ces hommes-dieux est très-limité : il y en a tout au plus un ou deux sur chaque île ; ils vivent dans une reclusion et un mysticisme, faits pour en imposer aux crédules sauvages. Les honneurs et le pouvoir attribués à cette classe ne sont pas toujours héréditaires, quoique cette transmission s'opère quelquefois.

Les *Akaïkis* ou *Kakaïkis*, sont les chefs civils de la population ; les femmes de cette classe portent le titre d'*Atépéiou*. Aucune marque extérieure de respect n'est accordée à ces personnages ; on les voit se mêler à la foule, diriger leurs pirogues et quelquefois pagaier, pêcher pour la subsistance de leur famille, travailler aux constructions comme les derniers individus de leur tribu. Ils ne peuvent prélever aucun

impôt, aucune dîme sur leurs sujets; ce n'est que par la voie des échanges ou à titre de don volontaire, qu'ils obtiennent les objets appartenant à d'autres naturels. Cependant, on leur reconnaît un droit héréditaire de possession des terres et de supériorité morale; leurs personnes et leurs maisons sont inviolables, probablement à cause de l'origine sacrée qu'on suppose à leurs ancêtres. Le concours de la population leur est assuré aussi dans certains grands travaux; pour l'obtenir, ils donnent une fête et exposent leurs désirs aux conviés; leurs demandes sont presque toujours satisfaites, mais c'est entièrement par l'effet du bon vouloir des auditeurs, et non par le fait d'une obligation forcée.

Les *Taouas* sont une classe d'individus qui deviennent des divinités après leur mort, qui possèdent, de leur vivant, la faculté héréditaire d'être inspirés par la divinité ou par les *Taouas* déjà morts; on leur attribue la faculté de pouvoir indiquer la cause des calamités qui affligent la population, et d'annoncer les dangers qui la menacent. Leurs attributions sont un mélange de celles des sorciers et des prophètes. Quelquefois, pendant la nuit, on les entend jeter des cris perçants et émettre des sons rauques et inusités; puis, reprenant le son naturel de leur voix, ils feignent de converser avec un être invisible; ils prétendent se trouver alors en communication avec la divinité qui leur révèle ses volontés. Dans ces moments, ils sont en proie à de hideuses convulsions, leurs regards s'animent, leur corps frissonne, leurs mains tremblent;

et, dans cet état d'exaltation, ils parcourent les environs en pronostiquant la mort, ou en demandant des sacrifices pur apaiser la colère des dieux.

Les *Taouas* agissent, en outre, comme médecins ou conjurateurs, dans les affections intérieures des organes du corps, car chez les Noukahiviens, comme chez tous les peuples enfants, toute maladie dont le siége n'est pas apparent, est considérée comme une manifestation de la colère des dieux. Ils appellent cet état *mate no te atoua*, maladie donnée par un dieu. Les *Taouas*, dans ces cas, cherchent le dieu malfaisant qui exerce en personne sa vengeance dans les entrailles du malade; ils cherchent à l'apaiser en le caressant doucement avec la paume de la main, ils le pressent entre leurs doigts, et si les douleurs s'apaisent, le *Taoua* a triomphé; l'espèce de friction qu'il a pratiquée, a désarmé la divinité courroucée; mais, lorsque les moyens ordinaires ne suffisent pas, le malade est placé dans de l'eau qu'on frappe avec des branches sèches pendant qu'on lui en verse sur la tête.

Cette classe a une grande influence sur l'esprit de la population qu'elle dirige à son gré. Non-seulement chaque *Taoua* devient *Atoua* après sa mort, et souvent de son vivant, comme on l'a vu plus haut; mais toutes les fois qu'un *Taoua* meurt, on sacrifie à ses mânes un nombre plus ou moins grand de victimes humaines, selon la vénération et la crainte qu'il inspirait; cette mort est le signal infaillible de courses nocturnes dans les vallées voisines, pour y faire des prison-

niers destinés à jouer un triste rôle dans la cérémonie funèbre.

Les *Tahounas* ou *Touhounas* sont les véritables prêtres du culte noukahivien; ils forment une classe plus nombreuse, mais moins redoutable que la précédente. Leur emploi n'est pas héréditaire, il demande un noviciat et consiste principalement à offrir les sacrifices aux *Atouas*, à accomplir les cérémonies du culte, à chanter les hymnes sacrées, à battre les tambours dans les jours solennels, aux funérailles et dans les opérations chirurgicales, qui leur sont exclusivement dévolues. Ils diffèrent en cela des *Taouas* qui ne s'occupent que des maladies internes.

Ce sont eux qui pansent les blessures reçues dans les combats, qui font l'extraction des os cassés; et on dit même qu'ils poussent la science jusqu'à exécuter l'opération du trépan, à l'aide d'une dent de requin. Ils font cette perforation à l'extrémité des fêlures du crâne, survenues à la suite des coups de massue, pour empêcher la fente de se prolonger.

Les *Tahounas* ont un signe distinctif qui les fait reconnaître : il consiste dans une feuille de cocotier dont ils font une sorte de bonnet. La tige est placée devant le front, tandis que les feuilles sont attachées derrière la tête. Ils portent aussi un ornement du même genre autour du cou : ils fendent une branche de cocotier, jusqu'à un pouce des extrémités, et y passent la tête. Les côtes, dépouillées de leurs feuilles, pendent sur le dos et sur la poi-

triné; cet ornement est porté habituellement par eux, et invariablement dans toutes les cérémonies religieuses.

Les *Ouhous*, ordre qui doit être le même que celui des *Moas*, sont des hommes dont l'office consiste à aider aux sacrifices humains, présentés aux divinités par les *Tahounas*. On n'admet à cet emploi que ceux qui ont tué un ennemi dans un combat avec le cassetête appelé *ouhou*, d'où leur nom dérive. Les *Ouhous* ont le droit d'assister aux festins des *Taouas* et des *Tahounas*, ce qui est interdit aux classes inférieures non tabouées.

On ne sait pas trop quel est le rang des *Toas*, nom donné aux chefs guerriers illustrés par leurs prouesses. Ce titre est tout à fait distinct de celui d'*Akaïki* ou chef civil, quoique les mêmes individus puissent porter ces deux désignations différentes. Ce titre paraît être aussi entièrement nominal : il ne concède aucun droit de suprématie, si ce n'est celui de donner l'exemple et de marcher le premier au combat. Il est possible que le *Toa* d'une tribu soit chargé de diriger les opérations contre les ennemis, quoique en général, dans ces conflits, chaque guerrier paraisse avoir la liberté de combattre ou de fuir, selon qu'il le juge convenable, sans dépendre en aucune façon d'une volonté étrangère.

Les *Nati-Kaha* sont des individus qui ont le don de jeter des maléfices nommés *Kaha;* ils ont des attributions communes avec les *Taouas*, auxquels nous croyons qu'on doit les joindre.

Les classes *non tabouées* contiennent tous les individus de la condition la plus basse, ceux qui ne possèdent pas de terres, qui n'ont pas la réputation de guerriers accomplis ou de constructeurs habiles. Ces classes sont naturellement bien plus nombreuses que celles qui constituent l'ordre *taboué;* parmi elles on remarque :

Les *Peïo-Pekeïos*, qui reçoivent leur subsistance des chefs auprès desquels ils remplissent des fonctions serviles; ils cultivent les terres, récoltent les fruits, préparent les aliments auxquels ils participent eux-mêmes.

Les *Averias*, dont les occupations sont d'une nature plus indépendante, pourvoient à leurs besoins en allant à la pêche; ils forment la populaion maritime par excellence, car ils n'exercent aucune autre industrie, tandis que les autres naturels ne sont pêcheurs qu'accidentellement, et seulement lorsqu'il n'ont aucune autre ressource alimentaire.

Les *Hokis* ou *Kaïoas* sont une espèce de troubadours nomades, des chanteurs qui vont de tribu en tribu chercher fortune; ce sont eux qui, dans les grandes fêtes, remplissent les rôles de danseurs. Soigneux de leurs personnes, qu'ils blanchissent comme les femmes avec le suc du *papa*, ils sont tout à la fois poëtes, musiciens, improvisateurs et chorégraphes; toutes ces qualités réunies ne parviennent pas toutefois à leur donner quelque considération. Leurs habitudes efféminées leur attirent le dédain d'une population qui apprécie peu les beaux-arts.

Enfin, les *Nohouas* sont placés encore au-dessous des *Hokis*. Leur condition est la plus misérable de toutes : ils tirent leur subsistance de la terre, et c'est dans leurs rangs que se recrutent la plupart des victimes réclamées par les *Taouas*.

La propriété des terres, entièrement dévolue à la classe tabouée, est cependant concédée quelquefois par les chefs aux individus qui excellent dans un art, tel que celui de la construction des pirogues, de la fabrication des armes de guerre, ou de la confection des instruments de pêche. Cette concession amène une espèce d'élévation dans la position de ces hommes; ils participent alors aux avantages de la classe *tabouée;* probablement le nom de *Tahouna* qu'ils portent quelquefois, indique une espèce d'assimilation avec les prêtres qui sont réputés fort adroits dans l'art de raccommoder les membres fracturés. Il y a peut-être une liaison dans l'esprit des sauvages, dans les résultats de cette adresse manuelle différemment employée.

Ce que nous connaissons des traditions conservées dans le souvenir des Noukahiviens, se réduit à quelques faits recueillis par les personnes à qui un long séjour a permis de comprendre la langue et de s'initier aux coutumes des lieux, coutumes qui échappent inévitablement aux navigateurs dont le séjour est toujours fort limité dans les mêmes endroits, et qui, d'ailleurs, ne peuvent comprendre le langage des naturels.

Stewart, d'après les récits du missionnaire Crook,

indique que toutes les traditions de ces peuples sont contenues dans les hymnes sacrés des *Tahounas* ; c'est ainsi que les peuples primitifs ont toujours cherché à conserver l'histoire des principaux événements historiques, et à les transmettre d'âge en âge. L'origine fabuleuse des îles de l'archipel, les noms des autres îles, à l'existence desquelles ils croient, la généalogie des chefs, les hauts faits des héros, l'histoire des guerres, enfin tous les événements remarquables, sont contenus dans ces chants qui ont plus d'une ressemblance avec ceux de l'Iliade.

L'origine de l'archipel Nouka-Hiva y est présentée de la manière suivante. Les terres qui le composent étaient, dans le principe, enfouies dans « *Havaïki*, » (la région au-dessous), le lieu des esprits qui ont quitté la terre, et elles furent élevées à la place qu'elles occupent maintenant, par les efforts d'un dieu qui les souleva. A cette époque il n'y avait point de mer ; ce fut une femme qui la produisit, ainsi que tous les animaux et toutes les plantes. Les hommes et les poissons se trouvaient enfermés dans des cavernes, dans les profondeurs de la terre ; une grande explosion rejeta les hommes à la surface du monde, et précipita les poissons dans la mer.

Ces mêmes chants énumèrent les noms de quarante-quatre îles, outre celle de Nouka-Hiva. Dans ce nombre, plusieurs se rapportent évidemment à quelques-unes du groupe de Taïti, une autre est décrite comme possédant un lagon, description qui se rapporte évidemment aux îles Pomotou, aucune île

des autres groupes ne présentant une pareille conformation.

Une des traditions relatives à ces îles étrangères donne le récit de l'introduction des noix de cocos aux îles Nouka-Hiva. — Ce fut le dieu *Tao*, venu de l'île *Oata-Maaoua* ou *Otoupoou*, qui les trouvant dénuées de cet arbre important, le leur apporta dans un canot de pierre. Les détails de cet événement sont décrits avec des particularités et une minutie incroyables. Les *Takounas* ont de semblables récits, des visites des dieux des autres îles, et c'est dans ces traditions qu'on trouve la raison qui faisait appeler les premiers navigateurs des *Atouas*, nom donné maintenant à tous les Européens, quoiqu'ils aient aujourd'hui considérablement perdu, aux yeux des Noukahiviens, de leur prestige passé.

Porter a recueilli les renseignements suivants de Keatanoui sur l'origine de la population. — *Otaïa*, (aube du jour), et *Ovanova* ou *Ananouna*, sa femme, vinrent d'une île appelée *Vavao*, peupler les îles Nouka-Hiva. Ils apportèrent avec eux différentes espèces de plantes, qui donnèrent leur nom aux quarante enfants de ce couple fortuné, à l'exception, toutefois, du premier-né, qui fut nommé *Pô* ou la Nuit, ce qui signifie aussi noir, sombre.

Keatanoui plaçait le lieu où s'établirent *Otaïa* et sa femme, dans la vallée de Taïo-Hae, et se glorifiait d'avoir hérité des honneurs de ce premier fondateur de sa race. Cette généalogie, qu'il faisait remonter à quatre-vingt-huit générations en-

viron, lui attirait la considération des chefs de toutes les tribus de l'île; tous recherchaient de s'allier à lui, et sa nombreuse famille lui avait donné les moyens de satisfaire aux nombreuses demandes de mariage qu'on lui avait adressées.

D'après Porter, les indigènes n'auraient conservé aucun souvenir du passage de Mendana, ce qui est hasardé, car son apparition avait eu lieu à l'île Taouata, et Nouka-Hiva peut bien ne pas s'être émue d'un événement qui ne la touchait que très-secondairement. Kéatanoui expliquait ainsi l'introduction des cochons. Une vingtaine de générations (300 ou 330 ans) avant l'arrivée de Porter, qui observe qu'un homme est grand-père à cinquante ans, et que, par conséquent, quatre générations existent de son vivant; un dieu nommé *Haii* visita toutes les îles du groupe, et apporta avec lui des cochons et des poules, qu'il y laissa. Il apparut d'abord dans la baie *Ataoutoua* (peut-être *Atoua-Atoua*, Dieu-Dieu), sur la côte est de l'île (B. de la Neva). Là, il creusa le sol pour trouver de l'eau, entreprise dans laquelle il réussit. L'arbre sous lequel il résida pendant son séjour, est considéré comme sacré par les indigènes qui, cependant, ne peuvent dire s'il est venu dans une pirogue ou dans un bâtiment, et quel est le laps de temps de sa relâche.

Aucune relation de voyage ne remonte à une époque aussi élevée; de sorte qu'il faut admettre que le compte des générations des indigènes est erroné. Il est probable d'ailleurs que ce navigateur est un Es-

pagnol, à en juger par les rapprochements des noms du cochon dans les deux langues. Les Espagnols le nomment *puerco* et les indigènes *pouaka* ou *pouarka*. Cette conjecture prend une nouvelle force, lorsqu'on considère que les Espagnols sont les premiers navigateurs qui ont sillonné ces mers.

L'introduction du fer est ainsi racontée : Plusieurs années après le passage d'*Haïi*, des individus de la même couleur que les Nouka-Hiviens, mais dépourvus de tatouage, vinrent, dans un bâtiment à deux mâts, qui jeta l'ancre dans la baie de *Anahou*, sur l'autre côté de l'île; ils apportèrent des clous, qu'ils échangèrent contre des cochons. Les indigènes apprécièrent tellement les avantages de ce métal, qu'ils accoururent de toutes parts pour faire percer des coquilles et autres objets aussi durs, et donnaient, dit-on, un cochon pour avoir l'usage d'un clou pendant quelques heures.

Cette tradition peut, avec quelque vraisemblance, s'appliquer au passage du *Solide*, qui n'avait que deux mâts; d'autant mieux, que bien peu de navires de cette forme se sont aventurés dans ces archipels éloignés.

Au temps de Porter, il y avait un ou deux chiens et quelques chats dans l'île; ces derniers étaient attribués à un dieu, appelé *Hita-Hita*, qui les apporta, il y avait quarante ans environ (ce qui conduirait à 1773). Il vint dans une pirogue grande comme une île à Taouata, où l'on voyait pour la première fois un navire de cette dimension, ce qui étonna d'autant

plus la population, qu'elle n'avait jamais entendu parler auparavant d'un pareil vaisseau. Ce dieu tua un homme pendant son séjour. Cette dernière circonstance et la date indiquée se rapportent parfaitement au passage de Cook, qui passa dans ces îles en 1774, et qui, en effet, y tua un homme. En outre, il venait alors de Taïti, nom qui offre quelque rapprochement avec celui de *Hita-Hita*. Du reste, l'analogie des noms est peu importante, car les sauvages dénaturent constamment les noms européens, dont la prononciation leur est difficile.

La traversée de l'île Vavao aux îles Nouka-Hiva, qui embrasse une distance de 680 lieues marines, n'est pas absolument impraticable avec les vents alizés du sud-est, qui règnent la majeure partie de l'année, surtout quand on considère que ces vents varient souvent au sud, et que cette route est semée d'îles nombreuses qui offrent des ressources aux navigateurs. En outre, les pirogues des îles Tonga sont infiniment supérieures à celles de la plupart des autres peuplades de l'Océanie; leurs doubles pirogues affrontent souvent de bien mauvais temps et ont une vitesse remarquable.

Les migrations des insulaires de l'Océanie sont des faits incontestables aujourd'hui; des défaites dans les combats, l'oppression d'un voisin puissant, une disette passagère ou l'insuffisance du sol à nourrir tous ses habitants, sont autant de causes qui poussaient des familles entières à partir sur la foi des prédictions de leurs prêtres, pour découvrir des terres plus pro-

pices. Elles suivaient l'impulsion du besoin, inné chez l'homme, de chercher des aventures au péril de sa vie, et marchant sur les traces de leurs ancêtres, qui avaient cherché et peuplé tant d'îles, elles se dirigeaient vers des rivages inconnus qu'elles atteignaient quelquefois; mais combien de fois aussi la mer n'a-t-elle pas englouti dans son sein les débris de ces expéditions hasardeuses? — Cet esprit voyageur explique comment les îles de l'Océanie se sont successivement peuplées.

A Nouka-Hiva, la croyance de l'existence de nombreuses terres dans les environs, avait, à plusieurs reprises, lancé des pirogues sur une mer qui ne les rendait plus. Le grand-père de Keatanoui partit lui-même, un beau jour, avec quatre grandes pirogues doubles pour rechercher ces îles tant prônées par les *Tahounas*, plusieurs familles l'accompagnèrent, emmenant avec elles des cochons, des poules et des plantes de toute espèce, et jamais on n'a su quel avait été son sort.

Vers l'an 1811, Temaa-Taïpi, chef de la vallée de Houmi, craignant les résultats de la guerre, avait préparé plusieurs grandes pirogues pour abandonner l'île, et aller chercher de nouvelles terres où la tribu entière se serait établie. L'Anglais Wilson assura à Porter que, pendant les dernières années, de 1807 à 1813, plus de huit cents hommes, femmes et enfants, avaient abandonné les différentes îles de l'Archipel, pour aller trouver une nouvelle patrie. Aucune de ces expéditions ne reparut: une

fois seulement, quatre pirogues étant parties, elles arrivèrent aux îles Hiaou et Fetou-Houhou ; une seule des pirogues y séjourna quelque temps, puis elle tenta de retourner à Nouka-Hiva où elle n'arriva jamais. Un homme et une femme restèrent seuls sur Hiaou, ils bâtirent une case ; mais, au bout de quelques mois, l'homme mourut et la femme fut ramenée par des chasseurs de phaétons : ce fut d'elle qu'on recueillit les détails qui précèdent.

Les prêtres sont presque toujours la cause de ces émigrations ; quels que soient leurs motifs, ils encouragent les indigènes à les entreprendre, et, plus tard, lorsque le départ a eu lieu, ils se glissent pendant la nuit près des cases des parents de ceux qui sont partis ; et là, en jetant des cris aigus, comme s'ils succombaient dans la lutte avec un pouvoir occulte, ils annoncent que les émigrants ont trouvé de fertiles et riantes terres au bout de leur aventureuse traversée ; ils dépeignent la beauté de ces îles, la richesse de leurs productions, les avantages dont on y jouit, de manière à faire naître le désir de tenter une entreprise semblable pour atteindre le même but.

Chez tous les peuples à l'état primitif, l'homme n'entrevoit la divinité qu'à travers le prisme de sa propre faiblesse : les événements qui menacent son existence sont autant de causes qui occupent sa pensée ; il les redoute, et ne pouvant les expliquer naturellement, il en fait des sujets de superstitieuses appréhensions. Il divinise ce qu'il craint ; c'est un

pouvoir terrible auquel il rend un culte, plutôt qu'une divinité bienveillante qu'il vénère.

Chez les Noukahiviens, les Atouas sont nombreux, soit qu'ils proviennent des hommes divinisés après leur mort, soit qu'ils existent encore, soit enfin qu'ils datent d'une époque reculée. Toutes ces divinités sont autant de pouvoirs suprêmes, jaloux, terribles dans leur courroux, redoutables dans leur vengeance, qui demandent un culte.

Le bruit des orages, le roulement du tonnerre dans les montagnes, le froissement des feuilles, les murmures des insectes dans l'herbe, sont autant de manifestations de la présence de l'*Atoua*, nom donné dans toute l'Océanie aux êtres qui constituent un polythéisme grossier. Il y a des atouas dont l'empire s'étend sur les monts, et d'autres qui règnent sur les rivages ; des atouas des bois, de l'intérieur de l'île et de la mer ; des atouas qui président à la paix, à la guerre, à la danse et aux chants; leur nombre est considérable, et chacun d'eux est honoré selon le degré de crainte qu'il inspire.

M. Crook a donné les noms suivants de quelques divinités principales : *Opouamanne*, *Okio*, *Oenamoe*, *Opi-Pitaïe*, *Onouko*, *Oetanoou*, *Tati-Aïtapou*, *Onoetaïe*. Aucun de ces dieux ne paraissait du reste avoir une supériorité marquée sur les autres.

Voici encore le récit que fait ce missionnaire d'une visite qu'il fit à un atoua vivant :

Cet atoua était un homme fort âgé ; il vivait depuis sa jeunesse dans la vallée d'Hana-tetena, dans une

grande case entourée d'un enclos, appelée Hae(maison. Dans cette maison était une espèce d'autel; sur les poutres de cet édifice et sur les arbres environnants étaient suspendus des squelettes humains, la tête en bas. Personne n'entrait dans cette enceinte, à l'exception des hommes attachés au service de l'atoua; l'introduction du peuple n'était permise que dans les jours de sacrifices humains. Cet atoua recevait plus de ces sacrifices qu'aucun autre dieu; souvent il s'asseyait sur une espèce d'échafaudage, établi devant sa demeure et réclamait deux ou trois victimes humaines à la fois, et toujours il était obéi : car la terreur qu'il inspirait était extrême. On l'invoquait dans l'île entière, et des offrandes lui étaient envoyées de toutes parts.

En 1829, il n'existait point d'atoua vivant dans la vallée de Taïohae; on montrait seulement la demeure d'un de ces êtres supérieurs, au pied d'un pic escarpé dans les montagnes.

Les *Taouas*, qui paraissent être les desservants titulaires des divinités, sont chargés de faire les offrandes : elles consistent en jeunes pousses, fleurs, fruits, poissons, chiens, cochons, et enfin en victimes humaines.

En principe, l'atoua paraît être le pouvoir occulte et effrayant qui, dans ses jours de colère, demande des victimes pour expier de graves offenses : le sang humain apaise seul sa fureur; les dons de fleurs et d'animaux sont des offrandes pour le rendre propice. L'influence des *Taouas* sur l'espritde la population

est en raison de la faveur qu'on leur suppose auprès des atouas; ils apaisent le dieu lorsqu'il n'est que médiocrement en colère; l'irritation de l'atoua se manifeste par les maladies qui affligent la population.

C'est à l'intercession des *Taouas* que le mal cesse, mais aussi c'est à leur intercession qu'il arrive.

Les *tahounas* sont les simples desservants, les hommes dévoués au service de la divinité, mais n'ayant qu'une moindre influence qui dérive particulièrement des sortiléges qu'ils peuvent jeter. L'office des *Tahounas* dans les cérémonies religieuses consiste en grande partie à chanter au son des tambours et des claquements de mains; ces chants sacrés sont variés et souvent intelligibles seulement pour ces prêtres. D'après M. Crook, un de ces chants est une espèce de litanie qu'un *tahouna* chante en frappant le grand tambour du temple, un autre *tahouna* la répète à l'autre extrémité de l'édifice sur le même ton. Les notes sont très-prolongées et vers la fin la voix du *tahouna* se change en sons rudes et creux.

Un autre de ces chants est une espèce de récitatif déclamé par le prêtre avec la plus grande force possible de gestes et de voix, il se termine par un son aigu semblable à l'aboiement d'un chien, auquel l'auditoire répond en chœur.

Les tambours sacrés sont de deux espèces; les premiers sont semblables à ceux employés dans les fêtes publiques, ils ont environ deux pieds de haut, et neuf à dix pouces de diamètre. Ils sont formés par le

tronc d'un arbre, le *kaou* (cordia), creusé jusqu'aux deux tiers de sa longueur; une séparation ayant un petit trou au centre, sépare cette première excavation de celle qui est recouverte par une peau de requin, attachée soigneusement avec des tresses de bourre de cocos; le bas est percé de trous ovales pour accroître la force du son. Les seconds sont beaucoup plus grands; hauts de quatre à cinq pieds, ils sont recouverts de la peau, plus dure, du poisson nommé par les Anglais *devil-fish*. Tous les deux sont posés droit sur le sol, et sont frappés avec les mains et les doigts; mais les petits sont frappés continuement, tandis que les grands produisent des sons moins pressés, formant une espèce de mesure avec le bruit des petits; on pourrait assez comparer cela à nos tambours ordinaires dont le bruit serait accompagné par celui d'une grosse caisse.

Le claquement des mains qui suit ordinairement les chants, est exécuté dans le même mode; les mains frappées à plat produisent un son mat, qui alterne avec un son plus profond lorsqu'on rassemble les doigts en creux et qu'on les frappe soit les uns contre les autres, soit contre le coude. Cet exercice produit une telle excitation chez les Noukahiviens, qu'on a vu quelquefois la peau du coude gauche enlevée par ces attouchements réitérés, sans qu'ils cessent pour cela de frapper.

Les maisons destinées au culte ne diffèrent pas des autres; seulement, l'entrée en est plus vaste. Dans la vallée des Happas, on voit un de ces édifices,

appelés *Meae* (peut-être *Meïe*, qui signifie permis, consacré). Il se compose de deux corps de logis; le premier, grand et vide, était, à l'époque où on le visita, rempli par un grand nombre de différentes offrandes; le second, plus petit, contenait deux idoles grossièrement travaillées. Une d'elles était à deux faces, semblable au *Janus bifrons*.

Une autre case, destinée aux mêmes usages, décrite par Stewart, dans la vallée de Haka-Happa, était faite pour inspirer un profond dégoût. C'est dans ce lieu que les sacrifices humains s'accomplissaient. Au centre d'une plate-forme de trois mètres carrés et d'un mètre d'élévation, entièrement obstruée par une épaisse végétation, se trouvait l'endroit où les restes des victimes étaient jetés; sur le devant, seul point accessible, on voyait encore, dans une auge grossière, un corps en putréfaction. Une tête imparfaitement sculptée, à l'extrémité de l'auge, ouvrait une large mâchoire, comme pour dévorer les victimes qui pourrissaient là, devant une idole toute contournée et tombant en ruine, sans qu'on parût s'en inquiéter.

Porter décrit aussi un endroit de ce genre, situé, de son temps, au haut de la vallée de Taïo-Hae, chez la tribu des Havouhs. Dans un grand et magnifique bosquet de cocotiers, de casuarinas et de beaucoup d'autres arbres, au pied d'une montagne escarpée, et près d'un ruisseau, sur une plate-forme pavée, était une déité sculptée sur une pierre dure, de la hauteur d'un homme; ses yeux et ses oreilles étaient

grands, sa bouche très-large, ses bras et ses jambes courts; auprès de ce bloc, se trouvaient plusieurs autres idoles semblables, mais en bois. Des faisceaux de roseaux étaient posés près de là; leur sommité était décorée de longues banderolles blanches, et à leurs pieds étaient déposés des têtes de cochons et autres offrandes. A quelques pas de là, se trouvaient quatre canots de guerre, richement ornés de touffes de cheveux, de coquilles et de banderolles blanches; l'avant de la pirogue principale était tourné vers les montagnes; et sur l'arrière, on voyait une statue tenant une pagaie, comme si elle dirigeait la course de l'embarcation. Une des plus belles pirogues était celle d'un prêtre qui avait été tué récemment par les Happas. Une odeur insupportable émanait de ce canot, dans lequel on avait placé en offrande le corps d'un des Taïpis tués dans l'excursion de Porter; plusieurs autres carcasses humaines étaient entassées là, et les naturels disaient que cette pirogue était destinée à conduire le prêtre en question au Ciel; mais, que ne pouvant y aller tout seul, il lui fallait un équipage de pagayeurs. Dix victimes étaient nécessaires pour effectuer ce départ, et il n'y en avait encore que huit. Dans un enclos voisin, on voyait les cochons et les provisions qui devaient subvenir aux besoins de ce voyage funéraire.

En voyant le peu de vénération des naturels pour leurs idoles, qu'ils prenaient par les oreilles et dont ils montraient le nez camus et les difformités de la bouche et des jambes, Porter leur demanda pour-

quoi ils les respectaient si peu. On lui répondit que ces divinités n'occupaient qu'un rang très-secondaire dans la hiérarchie des *Atouas*, et qu'elles n'avaient d'autre emploi que celui de servir de cortége et de remplir les fonctions de la domesticité auprès du dieu principal. On sortit bientôt ce dieu, renfermé soigneusement dans une case enfouie sous le feuillage du massif déjà décrit, et on l'exposa au grand jour. C'était tout simplement un morceau de bois assez mince, enveloppé par des étoffes blanches et porté sur une branche de cocotier. Immédiatement la troupe des indigènes présents commença la représentation des cérémonies de leur culte.

Un naturel prit le dieu dans ses bras, pendant que ses compagnons chantaient en frappant dans leurs mains; il agita ce paquet plusieurs fois, l'éleva en l'air, le jeta sur ses épaules en faisant des sauts continuels. Un moment de repos succéda à ce violent exercice, puis on entonna un nouveau chant sur un ton différent. Le dieu fut alors conduit successivement vers divers points de l'enceinte, où on lui fit faire de courtes pauses, et à la fin de cette promenade, il fut replacé au centre de la place, sur sa feuille de cocotier. Alors l'homme qui avait exécuté tous ces mouvements, adressa, d'un ton très-animé, plusieurs questions à l'auditoire; les réponses qu'il reçut ayant paru le satisfaire, il termina la cérémonie en remettant le dieu dans la case. Porter ne put obtenir de Wilson, son interprète, aucun renseignement, si ce n'est que les chants qu'il avait en-

tendus, renfermaient des louanges en l'honneur de l'*Atoua*.

Le missionnaire Crook avait aussi remarqué des cérémonies analogues dans l'île Taouata. Il rapporte que, dans certaines solennités, un paquet, composé d'une pièce de bois enveloppée d'étoffes blanches, et orné de quatre conques de guerre, était élevé et abaissé successivement par les prêtres, qui adressaient avec vivacité des questions, auxquelles la foule répondait d'un commun accord. D'autres fois, les mêmes prêtres plaçaient en évidence, sur un vase curieusement sculpté, un crâne humain au milieu d'un bouquet de fleurs. Une branche de cocotier, attachée sur une perche, représentait, dans ces occasions, le corps d'une victime humaine ; et d'autres objets, tels qu'une petite pirogue garnie de touffes de cheveux, une ceinture, un morceau de bois coudé, étaient levés en l'air et montrés à l'assemblée, de la même manière que les Tahounas tendent leurs instruments vers le ciel, lorsqu'ils vont accomplir une opération chirurgicale. Cette élévation semble avoir pour but d'implorer l'assistance d'un pouvoir supérieur.

La crainte des sortiléges forme un des points saillants du caractère Noukahivien ; une classe d'individus nommés *Nati-Kahas*, qui ne sont peut-être autre chose que des Tahounas, jouissent de la faculté de lancer le terrible *Kaha* sur leurs ennemis. Ce sortilége s'accomplit en enfermant dans une feuille de la salive, des cheveux, et même des excréments

d'un individu; on l'entoure ensuite d'un sac tressé de nœuds compliqués, et on enterre le tout en accomplissant certains rites. La personne ainsi maléficiée dépérit graduellement, sous l'empire d'une maladie de langueur qui dure vingt jours. Le seul remède qu'on puisse apporter à ce mal, est de chercher le lieu où la feuille est enterrée, et de retirer le dépôt confié à la terre; le charme cesse alors. — La moindre indisposition, la phthisie qui existe dans ce groupe, toutes les maladies de langueur, la cécité même, sont attribués au *Kaha*, et l'on voit des individus chercher sans relâche l'endroit où est caché le fatal charme qui doit les tuer.

Les Noukahiviens encore exempts des nombreuses maladies enfantées par la civilisation, sont cependant exposés à d'affreuses infirmités, suite inévitable de leur genre de vie. Couchés sur le sol dont ils sont à peine séparés par une natte, ils contractent des inflammations des organes respiratoires, et des affections du foie; ils sont sujets à des rhumatismes douloureux qui contractent leurs membres, à l'hydropisie qu'ils attribuent à l'usage des fruits taboués. Indépendamment des inflammations causées par le tatouage et des phlegmons qui en résultent quelquefois, ils sont en proie à plusieurs maladies cutanées, à l'éléphantiasis et à une espèce de lèpre qui prend peut-être sa source dans l'abus du Kava, dont l'effet est de couvrir la peau d'écailles blanches. Les scrofules abondent aussi; il n'est pas rare de rencontrer des malheureux atteints d'ulcères dégoû-

tants; les enfants, surtout, sont généralement couverts de pustules et d'éruptions. Les maux d'yeux sont fréquents, et conduisent quelquefois à une complète cécité.

Les maladies contractées par le libertinage viennent encore compliquer et aggraver celles-là; cependant, quoi qu'on ait dit à cet égard, elles sont peu répandues; c'est à peine si deux ou trois cas se sont manifestés parmi les marins de *l'Astrolabe* et de *la Zélée*, au nombre de cent cinquante environ, après un libre contact avec la population pendant une relâche de plusieurs jours.

On doit ajouter aussi que dans aucune île de l'Océanie, la population n'a l'apparence aussi saine qu'à Nouka-Hiva; partout ailleurs, les maux physiques atteignent une proportion bien plus élevée, relativement au chiffre des habitants.

Le massage pratiqué par les Taouas, paraît être considéré, indépendamment de son but religieux, comme un moyen thérapeutique. Lorsqu'un individu est gravement malade, il se couche et montre une apparente tranquillité; ses parents pourvoient à ses besoins, et quand le mal augmente, ils s'occupent ouvertement des dernières dispositions. Le malade voit préparer l'espèce de cercueil qui doit le renfermer, et ce soin qui doit lui ôter tout espoir, ne paraît pas l'affecter sensiblement; il considère ces préparatifs comme un témoignage de l'affection des siens, qui veulent lui rendre tous les honneurs possibles. Aux approches de la mort, des femmes en-

vahissent la case, pendant que les Taouas usent tout leur savoir pour éloigner le fatal moment. Les femmes sont vêtues de pièces de Tapa blanche, et ne se barbouillent pas, dans ces circonstances, d'huile de coco et du suc du papa, comme elles le font d'habitude. Des décharges de mousqueterie retentissent, des cris perçants se font entendre, les lamentations bruyantes, communes à toute l'Océanie, ne cessent plus; un certain accord règne dans ces manifestations de douleur, toutes les pleureuses n'emploient pas les mêmes expressions; mais elles terminent les versets qui suivent leurs récitatifs par des cris et des gémissements cadencés qui étouffent leurs voix. Quelquefois elles sautent autour du moribond dans un état presque frénétique, et se frappent avec des morceaux de pierres pointues ou des dents de requins. Ce rôle pénible a ses intervalles de repos, de nouvelles actrices remplacent celles qui sont fatiguées; celles-ci rentrent alors dans la foule des spectateurs, qui paraissent d'ailleurs fort peu affectés de cet événement.

Lorsque la mort a accompli son œuvre, le cadavre est lavé avec soin, on l'étend sur une plate-forme formée par une réunion de lances et de casse-têtes recouverts par une natte, dans une petite case qu'on construit incontinent, à côté de la demeure du mort. On recouvre le corps d'une pièce de tapa qui n'a jamais servi, et, pendant plusieurs jours, les prêtres continuent leurs chants funèbres, tandis que les parents et les amis du défunt veillent sur

son corps, qu'ils ne cessent de frotter avec de l'huile de coco; dans cet intervalle on prépare une fête et des festins proportionnés à la richesse de la famille. Pendant que les provisions s'apprêtent, plusieurs individus en costume de cérémonie, c'est-à-dire revêtus d'une étoffe blanche, le front ceint d'un turban de la même couleur et la tête couverte par une feuille de bananier pliée en forme de mitre, et portant en outre un éventail et une longue perche, à laquelle pendent sept banderolles terminées par un nœud, font l'office de messagers; ils passent de case en case, pour engager les chefs et les individus des classes supérieures à assister à cette fête; ils leur adressent ces mots : *toou ki,* qui paraissent signifier vous êtes invité.

Les hommes ainsi conviés se rassemblent dans quelque case voisine réservée à ces cérémonies; tandis que les femmes exclues restent au dehors dans leurs plus beaux atours. Depuis l'instant qui a suivi celui de la mort, jusqu'à celui qui voit terminer les chants des prêtres, toute cette assemblée jeûne et aucun feu n'est allumé dans les alentours. Les cérémonies religieuses une fois achevées, la nourriture est apportée, le repas commence, et les cochons sont retirés du four où on les fait cuire, pour être livrés à l'appétit des convives. Le chef de la famille du défunt sépare les membres de ces animaux avec un morceau de bois pointu; la tête revient de droit au prêtre principal, les autres morceaux sont distribués aux chefs, qui, à leur tour, peuvent en faire part à

leurs amis. Des plats de pâte de fruits à pain, des bananes, des cocos, abondent aussi dans ces repas funèbres, qui durent autant que les provisions, ordinairement jusqu'à la fin du troisième jour; alors les alentours du lieu du festin sont jonchés de débris, l'air est empesté des miasmes qu'ils exhalent et de ceux que jettent les offrandes faites aux morts et aux atouas; ces offrandes sont indispensables, car les dieux participent aux dîners des hommes; chaque fois qu'un homme prend son repas, il a soin de jeter un morceau de chaque met, sur le chaume de sa case ou dans les environs, en guise de don propitiatoire à la divinité.

Toutes ces cérémonies ne s'accomplissent que pour les chefs de la tribu, car les individus des classes inférieures ne possèdent ni assez de vivres pour donner une fête, ni assez de considération pour y prétendre. Ils sont tout simplement enterrés, tandis que les chefs jouissent de la prérogative d'être mis dans une espèce de bière qui contient le corps entier, à l'exception des deux cornes de la chevelure, soigneusement serrées dans des bandelettes blanches. Le corps reste ainsi exposé dans une case particulière, qui reçoit à Taïti le nom de *touï papao*.

Au bout d'un temps plus ou moins long (ordinainairement une année), une seconde fête a lieu : les os des morts sont empaquetés avec soin; le temps en a détruit les chairs, et la boîte qui les enveloppe ne contient plus qu'un squelette entièrement dénudé.

Pendant le passage de *l'Astrolabe*, une de ces der-

nières fêtes avait lieu à Taïohae. Les naturels, rassemblés autour d'un échafaudage et revêtus de tous leurs ornements, chantaient en s'accompagnant du son des tambours. Quelquefois la véhémence de leurs gestes était extrême, et leurs cris très-violents. Ils frappaient avec force sur le coude de leur bras gauche, replié sur la poitrine, et parfois de longs cris, *mate*, *mate te Taïpis*, mort aux Taïpis! retentissaient spontanément. Était-ce des victimes qu'on demandait pour les manes du chef décédé, ou bien ces cris étaient-ils l'expression d'une haine invétérée qui se réveillait au souvenir de la mort de ce chef, tué par les Taïpis? C'est ce que nous n'avons pas pu savoir. Tout ce que nous avons cru comprendre, c'est que les hostilités ne tarderaient pas à être reprises, et qu'on nous engageait à y prendre part.

Les *Moraïs*, monuments funèbres où les corps sont déposés, sont établis sur une plate-forme de pierre, base de toutes les constructions noukahiviennes. On les rencontre épars dans toute l'étendue des vallées; aucune condition particulière ne paraît être exigée dans le choix de l'emplacement. Près du rivage de Taïohae, se trouve le moraï, qui contient les restes d'un frère de l'*atepeïou Patini*, un oncle de Moana, mort depuis quelques années, à ce qu'on nous a assuré.

Sous un hangar soutenu par des poutres, recouvert par un toit, mais dépourvu de parvis, à un mètre et demi au-dessus du sol, en voyait le coffre contenant les restes du mort. Une enveloppe de tapa blanche le

couvrait de ses plis, mais du côté de la tête une ouverture assez large laissait apercevoir les deux cornes factices dont nous avons déjà parlé, et ensuite le squelette en entier. Tout autour de cet ajoupa, des perches longues et flexibles laissaient flotter d'étroites banderolles blanches d'un effet pittoresque, et au milieu d'elles une grossière colonne de pierre, haute d'environ deux mètres, portait une enveloppe de tapa. Un trou était perforé au milieu de ce bloc, qui avait dû exiger beaucoup de travail aux indigènes pour le polir et le façonner ainsi. Des matières animales en décomposition, des débris de fruits et de fleurs, une mâchoire de cochon, indiquaient que le mort avait reçu de nombreuses offrandes; mais elles étaient déjà vieilles, et il est probable qu'elles ne sont plus renouvelées au bout d'un temps assez court. Grâce à leur frêle construction ces monuments ne tardent pas à se détériorer; ils disparaissent en peu d'années, sans laisser d'autre vestige que les grosses pierres qui les ont supportés.

D'après les renseignements les plus précis, à chaque mort de chef important, des victimes humaines sont nécessaires; les sacrifiés prennent le nom de *Heana*, et c'est dans les tribus voisines que les sujets sont choisis. Le jour même de la mort du chef, les guerriers se mettent en campagne. Malheur alors à la pirogue solitaire qui ne peut fuir à temps, malheur à la famille endormie dans une douce sécurité; malheur surtout à l'homme isolé dans les champs; saisi, garrotté, il est enlevé et transporté aux lieux du

sacrifiée, il est tué impitoyablement, et son corps se dessèche à côté de celui à qui il est offert.

Le cannibalisme, cette affreuse dépravation commune à tant de peuples est aussi pratiquée à Nouka-hiva. Aujourd'hui l'antropophagie paraît avoir diminué considérablement dans ces îles ; cependant il n'y a pas bien longtemps encore, on voyait à Taïohae, les débris d'un homme, d'une femme et d'un enfant, qui avaient servi de pâture à des guerriers Taïs. Il est probable que ces repas monstrueux n'ont lieu que lorsque les dieux ne réclament pas de victimes, et que, dans ce cas, les guerriers mangent leurs prisonniers. Quoi qu'il en soit, les femmes sont exclues de ces repas ; le vieux chef Nia-hitou, témoigna devant nous de la manière la plus expressive le plaisir qu'il avait eu de manger un jeune enfant. La femme qui faisait partie des victimes citées plus haut, avait subi la mort à la suite de son dévouement maternel. Elle s'aperçut que son enfant avait été enlevé, et elle suivit les traces des ravisseurs qui l'égorgèrent, sans pitié, avec sa progéniture.

Cependant quoiqu'on ne puisse justifier ces cruautés, il faut ajouter que, sans doute, la vengeance est le principal mobile de ces festins contre nature ; chaque famille a un membre qui a péri sous les coups de l'ennemi, c'est la peine du talion qu'elle applique.

C'est à ces enlèvements de victimes que les guerres de tribu à tribu doivent leur origine. A la mort d'un chef, des bandes font irruption chez la peuplade

voisine, la surprennent, et y sèment la désolation; des représailles suivent ces attentats, et les hostilités commencent pour ne plus finir. La possession de certains terrains, l'esprit conquérant de certaines tribus sont autant de causes nouvelles qui réagissent et qui constituent un état de guerre permanent.

Une déclaration de guerre précède la rupture de la paix. Un chef est presque toujours député pour annoncer les projets belliqueux de sa tribu; il passe la nuit dans le village ennemi où son caractère d'ambassadeur paraît être respecté; il revient le lendemain répéter aux siens les discours qu'il a tenus, ou qu'il est censé avoir tenus. Les guerriers se rassemblent alors, les conques de guerre résonnent, les tambours battent, et, dès qu'on le peut, des sacrifices humains, nommés cette fois *No-outou*, sont offerts aux divinités pour les rendres propices.

Avant l'introduction des armes à feu, le mode de combattre différait; il consistait dans des escarmouches prolongées. Les deux partis opposés se plaçaient sur des hauteurs ayant une vallée entre eux; alors un ou deux des plus braves, ornés de leur costume le plus splendide, s'avançaient en dansant vers l'ennemi, et le défiaient par des grimaces et des gestes outrageants, de venir engager un combat singulier. Aussitôt, un nombre supérieur d'ennemis se détachait pour les poursuivre; à leur tour ils étaient forcés de se retirer devant des forces plus considérables, et ainsi de suite. Cette partie de barres s'exécutait au milieu d'une grêle de pierres et de lances,

que les indigènes évitaient avec une merveilleuse prestesse, mais si par hasard ces projectiles venaient à abattre quelques hommes, ils étaient sur-le-champ assommés sans miséricorde, et emmenés en triomphe par l'ennemi. Toutefois, l'enlèvement des corps devenait le signal de la plus vive résistance, l'honneur exige de ne pas abandonner le corps des tués à l'ennemi, qui les offrirait à ses dieux, ou qui les mangerait en réservant leurs têtes et leurs cheveux pour en faire des trophées. Ces crânes tapissent les cases de tous les guerriers renommés, qui, par dérision, leur appliquent des yeux de nacre, un nez de bois et des dents de cochon. Ils insultent ainsi à leurs ennemis, et s'enorgueillissent de la prouesse de leur bras, qui a brisé les os de ces crânes. Ces blessures sont horribles à voir; sur des têtes recueillies par M. Dumoutier, on pourrait presque passer le poing dans les lésions qui ont donné la mort.

Aujourd'hui ces combats ont perdu leur caractère primitif; des coups de fusil à l'improviste atteignent plus sûrement un ennemi, quoique, dans les grandes batailles, les sauvages encore inhabiles, tirent de fort loin redoutant leur arme, avec laquelle ils ne sont pas familiarisés, autant que celles de leurs adversaires.

Lorsqu'une balle a atteint un homme, la débandade est générale dans son parti; ce mode de combattre est infiniment plus meurtrier que l'ancien; il prête plus à l'assassinat, et ses résultats plus certains sont une des causes majeures du

décroissement de la population qui frappe ces îles.

Les prisonniers ne sont pas toujours tués ; un chef, un tabouna, peuvent leur sauver la vie ; dans ces cas ils les adoptent, et les prisonniers deviennent membres de la tribu ou de la famille qui les reçoit dans son sein. On en a vu un exemple dans Moe, l'insulaire qui accosta *l'Astrolabe*, dans le détroit de Taouata et de Hiva-oa. Cet homme avait été sauvé par un chef de Hiva-oa qu'il était venu combattre. Dès lors, il avait adopté sa cause et le suivait à la guerre contre son ancienne tribu de Taouata.

Une disposition spéciale permet aux individus qui ont épousé des femmes des tribus voisines, de circuler librement entre les deux vallées lorsqu'elles sont en guerre. Leur personne est respectée, surtout s'ils tiennent aux chefs par des liens étroits. Ils portent les propositions de paix, ou colportent les nouvelles de la guerre. C'est au moyen de ces hommes privilégiés que Porter suivit des négociations dans toutes ses incursions armées.

Ainsi qu'on a pu le voir, les Noukahiviens n'ont point de forme arrêtée de gouvernement. Chez eux, l'influence des chefs ne dérive que de leurs richesses ; la classe tabouée possède seule les terres, qu'elle se transmet héréditairement, et le reste de la population tire sa subsistance de son industrie ou de la pêche. De grossières traditions, la crainte des pouvoirs malfaisants sont les liens imparfaits de cet état social rudimentaire. Dans l'association de ces sauvages,

l'indépendance de l'individu est complète; elle ne se plie qu'à la nécessité de repousser l'ennemi commun, le danger seul unit tous les bras; hors de là, chacun est libre de ses actions. L'homme a rarement recours à son semblable, car il peut satisfaire lui-même à tous ses besoins; dans l'état de guerre même, il agit souvent isolément; il combat son ennemi lorsqu'il le rencontre, ou le tue traîtreusement s'il peut. Aucune loi civile ne réglant sa conduite, aucune peine déterminée ne punissant une offense, il en résulte qu'il se laisse guider par ses passions bonnes ou mauvaises, et ne reconnaît d'autres devoirs imposés par la société que ceux de la parenté. Dans cet état qui a son bon et son mauvais côté, une seule règle religieuse, règle puissante et efficace, pose des bornes aux excès nuisibles, arrête les déprédations, et relie entre eux tous ces enfants libres d'une grande famille.

Le *Tabou*, car c'est de lui que nous voulons parler, bizarre dans ses effets, varié dans ses applications, reçoit toute sa force du caractère divin qu'il revêt, car il est l'expression avouée de la volonté des dieux, expression révélée aux prêtres qui la manifestent à leur tour.

Sa première mission a été, sans aucun doute, de constituer la propriété, base de toute société. Les Taouas destinés à devenir des dieux à leur mort, les Tahounas qui participent aux honneurs de cette classe, les Akaïkis, descendant des hommes divinisés qui ont peuplé ces terres, les Toas, illustrés par leur

courage et favorisés par la divinité, les hommes enfin pourvus par la nature de dons plus exquis que le reste de leurs compagnons, ont, sous la sauvegarde du Tabou, formé une grande catégorie de propriétaires qui, aux yeux du vulgaire, jouissent d'une position plus riche, plus heureuse, en vertu d'une espèce de droit divin.

Le tabou a seul produit leur sécurité, seul il les défend contre l'empiétement de leurs voisins plus pauvres et naturellement envieux d'un bien-être dont ils voient les effets. Toutefois, cette loi n'est pas toujours une garantie suffisante; la propriété des terres n'est pas entièrement assurée à ceux qui en jouissent. Il arrive quelquefois que le fort s'empare des biens du faible, un parent puissant de ceux d'un héritier en bas âge. Mais alors c'est la force qui décide de la légalité, le plus puissant l'emporte et rentre dans la catégorie tabouée, à laquelle il appartient déjà presque toujours. Roquefeuille a assisté à un différend soulevé par les prétentions injustes d'un oncle sur une portion des terres de son neveu. Une espèce de conseil de famille s'était assemblé, mais n'avait rien décidé; outre les parents et les amis des deux parties, les habitants de la vallée s'étaient réunis en divers groupes; presque tous étaient armés pour assister aux débats des deux parties. De temps en temps la querelle s'échauffait jusqu'à faire croire qu'on allait en venir aux mains, mais tout se passa sans effusion de sang. Les seuls coups portés le furent par une tante de l'enfant à l'un de ses cou-

sins, celui-ci eut le dessous; ce fut l'affaire d'un moment. Cette femme, encore jeune et d'une grande taille, soutenait ainsi que sa sœur les intérêts de leur neveu; toutes deux remplissaient un rôle très-actif au milieu du vacarme de la dispute, et n'y paraissaient pas déplacées. Lorsque la discussion s'animait le plus, on voyait plusieurs des compétiteurs abattre les buissons avec leurs bâtons, comme pour essayer la force de leurs bras ou pour dégager le champ de bataille. Quelques hommes et beaucoup de femmes étaient simples spectateurs et se tenaient pour la plupart un peu à l'écart, mais aucun d'eux cependant ne témoignait de crainte pour le cas où on en serait venu aux mains. Les protecteurs de l'enfant étant les plus nombreux, son adversaire parut se relâcher d'une partie de ses prétentions. Quelques jours après, ayant pris des mesures dont il espérait plus de succès, le même individu revint sur les terres de son neveu; mais, dans la nuit, à l'insu de l'usurpateur, les partisans de l'enfant se réunirent, et l'oncle n'osa tenter le sort des armes. Il fut chassé du terrain dont il ne réclamait plus qu'une partie. Ses projets injustes ayant complétement échoué de ce côté, il se tourna contre un de ses frères plus âgé que lui et aveugle, qui, ne se trouvant pas aussi bien appuyé, fut obligé de se retirer dans un coin de ses terres, et d'abandonner le reste de sa propriété à son cadet.

On remarque que, dans ces cas de rixes particulières entre les habitants d'une même vallée, les

morts ne sont pas mangés, les enfants sont respectés; on les voit passer sans crainte devant le seuil des maisons des ennemis de leurs parents.

Pour en revenir au tabou, il est imposé par les prêtres, qui se concertent probablement avec les chefs; il change de forme de vallée à vallée, de tribu à tribu; à chaque grande solennité, à la mort d'un chef, un nouveau tabou est imposé, et les restrictions qu'il impose sont souvent aussi rigides que singulières. Ainsi, l'enceinte des lieux sacrés, la maison des chefs, les cases destinées à des festins particuliers, les moraïs ou monuments funéraires, les objets appartenant aux classes supérieures sont taboués pour les classes inférieures.

La tête de l'homme est tabouée, rien ne doit passer au-dessus, on ne doit pas la toucher; on a vu des femmes refuser de monter sur la dunette d'un navire pour ne pas passer au-dessus de la tête des chefs placés au-dessous.

Les nattes, les effets, les ustensiles d'un chef sont taboués pour les autres individus; ils ne peuvent y toucher; si un homme taboué se couche sur la natte d'un individu non taboué, elle ne peut plus servir à ce dernier pour dormir, il l'emploie à un autre usage.

Les rigueurs du tabou pèsent principalement sur les femmes; elles ne peuvent pas entrer dans les pirogues. C'est pour cela qu'on les voit toujours arriver à la nage à bord des navires. Elles ne mangent pas de tous les aliments permis aux hommes; elles ne prennent pas leurs repas avec eux, tandis que ceux-ci ont

toute liberté d'action vis-à-vis des femmes. Ils entrent dans leurs cases, mangent leurs provisions, s'emparent de leurs ustensiles sans le moindre scrupule.

A côté de ces tabous particuliers, on voit des tabous généraux qui empêchent de manger pendant un certain temps de tel ou tel aliment : lorsque les cochons deviennent rares, un tabou défend de les tuer ou de les vendre, et il est fidèlement exécuté.

Un exemple de la rigidité du tabou nous fut offert à bord de *la Zélée*. Mate-ome, le *tayo* du lieutenant Dubouzet, était convié à dîner ; il mangea et but sans scrupule jusqu'au moment où il vit servir des volailles rôties ; aussitôt il se leva et ne répondit aux questions qu'on lui adressait que par les mots sacramentels : *Tabou, tabou*. Il ne voulut reprendre sa place à table que lorsque le plat fut enlevé.

Dans nos courses dans la vallée, nous remarquions aussi les regards mécontents que les indigènes nous jetaient lorsque, en caressant leurs enfants, nous venions à toucher leurs têtes ; les enfants eux-mêmes nous regardaient d'un air courroucé dans ces moments.

Le mariage des chefs est la cause fréquente de tabous bienfaisants qui cimentent la paix entre deux tribus. Une fille de la tribu des Taïpis ayant épousé un chef de Taïohae, tout l'espace de mer qu'elle avait parcouru à la rencontre de son mari, avait été taboué. Aucun combat ne pouvait plus se livrer dans cette étendue, le tabou le défendait. Cette défense

ne se limitait pas à la durée de la vie de cette femme, mais encore survivait à sa mort; car on supposait que son esprit devait errer sur les lieux où elle avait vécu, et qu'il tirerait une terrible vengeance de toute infraction offensante pour sa mémoire. Un seul cas avait le pouvoir de rompre ce tabou, c'était celui où le chef aurait renvoyé sa femme chez ses parents : alors l'effet des restrictions imposées devenait nul.

La couleur blanche est celle du Tabou : on a vu que les lieux sacrés étaient entourés de banderolles de cette couleur. A l'époque des funérailles, les habitants se revêtent de blanc, et lorsque des collisions avaient eu lieu avec les navires européens, l'envoyé qui venait réclamer la paix, se faisait reconnaître par un morceau de *tapa* blanc, et la plante du Kava, symbole certain d'un désir pacifique.

Cependant on remarque, dans les enclos où sont cultivés les végétaux fruitiers, sur le tronc de quelques arbres, et dans les monuments funéraires, un autre signe du Tabou; c'est une poignée d'herbes sèches, dont nous ignorons le nom. On remarque ces signes dans plusieurs endroits; leur disposition fait conjecturer qu'ils sont destinés à indiquer la prohibition des objets alimentaires, d'un usage habituel. Dans les Moraïs, ils serviraient à défendre l'emploi des vivres offerts aux morts.

Un des plus puissants effets de l'efficacité du Tabou se révèle à certaines époques de l'année, qui amènent de grandes réjouissances dont la cause est inconnue. Ces fêtes, nommées *Koïka*, sont-elles cé-

lébrées en commémoration de quelque événement important, ou bien n'ont-elles lieu qu'au gré des caprices de la population? Reviennent-elles périodiquement ou à des époques indéterminées? c'est ce qu'il est impossible de déterminer aujourd'hui; mais un fait certain, c'est qu'elles sont fréquentes; chaque vallée a la sienne, et pendant sa durée, un tabou solennel défend de faire le moindre mal aux étrangers qui viennent y participer. Les habitants des îles voisines affluent à ces époques; à Taïo-Hae, le lieutenant Gamble vit arriver une pirogue double de l'île Houa-Poou, conduisant plus de quarante naturels à ces réjouissances. Une trêve générale règne pendant ce temps, les tribus ennemies viennent sans crainte participer aux plaisirs de ceux qu'ils combattaient la veille, et qu'ils combattront encore dans peu de jours. Ils prennent part aux repas et aux divertissements, pêle-mêle avec les hommes de la tribu qui en fait les frais, mais ils partent ordinairement la nuit du troisième jour, temps que paraît limiter leur sauf-conduit. D'après Stewart, ces fêtes, à l'une desquelles il a assisté, ont lieu à l'époque de la récolte des fruits à pain, et à la ratification de la paix entre deux tribus. Voici, du reste, la substance du tableau qu'il a tracé de ces réunions.

Le *Tahoua* ou théâtre représentait un parallélogramme, d'environ vingt mètres de long sur une largeur de treize. D'immenses pierres, des quartiers de rochers, d'un mètre d'élévation et de deux

mètres de longueur, assemblés avec une régularité et un soin remarquables, eu égard aux moyens restreints de l'industrie des indigènes, formait l'amphithéâtre occupé par les spectateurs, assis sur un espace pavé qui se développait tout autour de ce mur.

En dedans du mur, on voyait d'autres pierres sur un niveau plus bas; elles servaient de siéges aux individus chargés de faire résonner les tambours, c'était la place d'une partie de l'orchestre; l'autre portion composée de chanteurs, au nombre de cent cinquante environ, était placée sur la plate-forme destinée aux chefs. Dans le centre de cet emplacement se trouvait un terrain uni et battu, nettoyé et sans pierres, ayant sept mètres de longueur sur quatre de large; cet espace était destiné aux acteurs de cette représentation.

Chaque village possède un emplacement pareil; c'est un diminutif des cirques romains, il est uniquement destiné aux plaisirs de la scène.

Les acteurs mentionnés par Stewart étaient au nombre de trois, un jeune homme de vingt ans et deux enfants de dix à douze ans. Tous trois étaient bizarrement accoutrés de longues touffes de cheveux blancs, qui recouvraient leur tête, entouraient leurs poignets ou pendaient au bout de l'étoffe blanche qui leur servait de vêtement; comme dans les cérémonies religieuses, le blanc paraissait la couleur adoptée. Les deux enfants se trouvaient à l'extrémité du carré, et l'autre acteur au bout opposé. Leurs

mouvements furent d'abord gracieux et lents. Ils suivaient la mesure des tambours ; mais ils s'animèrent bientôt ; la mesure des chants s'accéléra, et ce fut au milieu des mouvements les plus rapides que la danse se termina.

Des chants succédèrent à cette scène ; les femmes joignirent leurs voix sur un ton lent et monotone ; les battements de leurs mains indiquaient la mesure de ces accords sauvages, qui n'étaient pas dépourvus d'harmonie.

Personne encore n'a recueilli les paroles de ces chants ; souvent on y a remarqué le nom de divers individus, et celui de certains objets ; on a pu aussi se convaincre que les expressions devaient être très-libres, à en juger par les gestes ; mais toutes les observations recueillies se bornent là.

On eut aussi l'occasion d'assister, à bord de *l'Astrolabe*, aux chants des femmes noukahiviennes. Assises d'abord sur deux files se faisant face, elles avaient entrelacé leurs jambes et accompagnaient un chant en chœur par des mouvements de leurs mains et des doigts, qu'elles portaient à droite, à gauche, en avant, avec une rapidité qui semblait indiquer le vol des oiseaux. Une d'elles paraissait guider l'orchestre ; elle donnait fréquemment à sa voix une intonation interrogative, à laquelle ses compagnes paraissaient répondre. Plus tard, elles frappèrent dans le creux de leur main avec un ensemble remarquable, et ce bruit, si peu harmonieux par lui-même,

ajoutait cependant une certaine énergie aux accords monotones et lents de la troupe. Quelques mots revenaient très-souvent ; ceux qui suivent ont été surtout remarqués. Une femme criait à pleine voix : *Ariri, ariri*, les autres répétaient en chœur *ariri*, le mot était répété encore une fois, puis toutes ensemble prononçaient, sur un ton très-élevé, *Parakio*. Une espèce de récitatif à trois temps suivait d'ordinaire ces grands cris, qui revenaient à chaque instant.

Après ce concert vocal, les beautés noukahiviennes donnèrent un échantillon de leurs talents chorégraphiques, si toutefois on peut donner ce nom à des gestes hardis, exprimant des images licencieuses. Une des figures les plus compliquées de cette danse consistait à former un grand rond ; une femme se plaçait au centre et exécutait sur place une pantomime expressive, en suivant la mesure des chants du reste de la troupe; ses compagnes répétaient les mêmes mouvements en les imitant parfaitement, puis elles sautaient lourdement, à pieds joints, à la file les unes des autres. Les chants contenaient sans doute la signification de ces évolutions qui restèrent un mystère pour nous.

Malgré la nudité presque complète des indigènes, le nombre de leurs ornements est encore considérable ; mais, contrairement à ce qui a lieu chez les nations civilisées, ce sont les hommes qui en possèdent le plus. Outre le tatouage, armoiries ineffaçables dont la complication indique la richesse et la puissance tout aussi

bien que nos habits à la mode ou nos uniformes, les Noukahiviens ont plusieurs objets de toilette fort curieux. Une étroite ceinture, de l'étoffe du mûrier, forme leur unique vêtement dans les temps ordinaires; quelques-uns même s'en dispensent, prétextant, probablement, que sous un climat aussi chaud, on souffre si peu que l'on soit habillé; mais dans les jours d'apparat, les guerriers ornent leur front d'un panache circulaire de plumes ondoyantes; une visière ronde, couverte de petits pois rouges d'Amérique, entoure leur front; un collier de bois, divisé en rayons, recouvert aussi d'incrustations de pois rouges, entoure leur cou; des plaques de bois minces, larges et peintes en blanc, cachent les oreilles, ou bien des dents de cochons curieusement travaillées, dont l'extrémité est terminée par une coquille polie (le cône drap d'or), remplissent la fente du lobe de l'oreille; un collier d'os humains, coupés en petits fragments, et présentant en relief la figure de l'atoua des batailles, atoua difforme, dont l'énorme bouche semble menacer les chairs des vaincus, vient pendre sur la poitrine; des bracelets formés avec des touffes de cheveux, trophées sanglants conquis sur l'ennemi, couvrent les jointures du poignet et du pied, et souvent entourent la taille. De courts manteaux blancs, laissant la poitrine découverte, flottent soulevés par la brise, tandis que le guerrier marche à pas précipités, en portant sur l'épaule son lourd casse-tête; de temps en temps, il s'arrête pour tirer de la coquille d'un grand

triton, percé à sa pointe extrême, des sons rauques et prolongés, signal d'alarme compris par toute la tribu.

Dans ces moments, le Noukahivien apparaît dans toute sa majesté; ses membres robustes, sa taille agrandie par sa nudité, lui donnent un aspect bien supérieur à celui d'un Européen. Ce n'est plus le sauvage indolent et dégradé de la veille, il est là dans toute sa force, dans toute son énergie; son œil brille d'un éclat remarquable; sa démarche élastique donne la mesure de sa vigueur musculaire; il devient imposant et redoutable, dans la noble attitude de l'homme qui va affronter les périls du combat.

Souvent en voyant tant d'élégance réunie à des proportions de corps admirables, en contemplant ce port hardi, l'expression terrible du visage, les positions heureuses des membres libres de toute entrave, on regrette de ne pouvoir reproduire exactement l'impression que cette vue fait naître. C'est de nos jours le plus beau modèle de l'homme primitif, de l'homme guerrier, qu'on puisse voir.

Les vêtements des femmes sont moins compliqués; les touffes de cheveux, dépouilles sanglantes, n'ornent pas leurs bras, le panache n'ondoie plus sur leur tête; leurs oreilles sont vides; mais, en revanche, elles lissent leurs cheveux avec l'huile qu'elles retirent de la noix de coco; elles les relèvent sur le derrière de la tête, ou les laissent flotter sur leurs cous. Un étroit bandeau, ou un turban nommé

pahi ceint gracieusement leur front ; un collier de fleurs entoure leur cou, petit et flexible. Une courte pagne descend jusqu'au genou et leur sert de robe ; c'est le *ahouaki*, fait d'une étoffe plus forte que le *pahi*, dont la finesse admirable lui donne l'aspect de la gaze.

Un manteau complète le costume. C'est tout simplement une pièce d'étoffe carrée jetée négligemment sur une épaule ou sur la tête, cachant sous ses replis tout le corps, à l'exception d'un bras toujours exposé à l'air. Mais cette dernière pièce de l'habillement est rarement portée ; elle ne sert que pour atténuer les rayons du soleil ou pour abriter des fraîcheurs du soir. Au premier abord, la nudité de ce peuple étonne l'œil des Européens ; mais on s'y accoutume bien vite, et l'on finit par reconnaître que l'habitude influe beaucoup sur l'idée qu'on se fait de la décence.

Les femmes donnent à leur peau des soins fréquents, soins qu'elles partagent avec les hommes de la classe des *Hokis* ou *Kaïoas*, qui, renonçant à la gloire des guerriers, sont les véritables dandys de la population. Une poudre jaune, obtenue de la plante nommée *papa*, est employée avec l'huile de coco pour assouplir l'épiderme. Cette couche, qui blanchit considérablement le teint, a une odeur nauséabonde ; il faut un long contact pour s'y habituer. Cette préparation est la principale cause de la curiosité souvent indiscrète que les femmes témoignent, en voyant la blancheur de la peau des

Européens; elles la flairent de près, pour y chercher la trace de l'enduit qu'elles lui supposent. Souvent, leurs recherches ne s'arrêtent pas aux mains et au visage; elles demandent à voir les bras et la poitrine, pour s'assurer que la peau a partout la même couleur. Leur étonnement donne lieu parfois aux scènes les plus comiques.

Hommes et femmes se baignent fréquemment; c'est dans les flots d'écume soulevés par le ressac qu'ils cherchent un soulagement à la température élevée de l'atmosphère. Vers trois heures de l'après-midi, le rivage est couvert de groupes assis à l'abri des Pandauss, quittant, de temps à autre, leur repos, pour se plonger dans une mer tiède; c'est dans cette lutte avec l'eau que ces naturels déploient une agilité, une souplesse, une vigueur peu communes, et qui excitent l'admiration de leurs spectateurs.

Les ruisseaux de la vallée offrent aussi, près de leurs cases, des baignoires artificielles, dont ils font un usage habituel. Les navires ont à souffrir quelquefois de ces penchants aquatiques, car l'aiguade est souvent envahie par une foule de baigneurs des deux sexes, qui troublent la limpidité de l'eau, dans laquelle ils plongent, sans la moindre retenue, leurs membres malades.

La coiffure des hommes est des plus singulières; ils portent leurs cheveux presque toujours divisés sur le sommet de la tête, en deux petites touffes enveloppées d'une bande d'étoffe, ce qui leur donne

exactement la forme de deux petites cornes blanches; ces deux proéminences, jointes à la teinte noire du tatouage, rendent l'ensemble on ne peut plus diabolique. Une portion considérable de la tête est rasée. Autrefois les coquilles remplissaient l'office des rasoirs, mais aujourd'hui des instruments plus perfectionnés les ont remplacées. L'usage des coquilles s'est conservé cependant pour la barbe. Les naturels s'épilent une portion du visage et du corps, et laissent croître capricieusement des bouquets de poils sur le menton, en forme de barbe de bouc.

L'industrie ne se développe chez les peuples qu'en raison de leurs besoins : sous ce point de vue, les habitants de Noukahiva ne devraient occuper qu'une place bien minime dans l'échelle industrielle; cependant un examen attentif découvre chez eux de véritables prodiges d'art, lorsqu'on considère les instruments qui les ont accomplis.

Ces instruments en petit nombre sont grossiers comme les matériaux dont ils sont faits; une pierre dure usée par le frottement, emmanchée sur un morceau de bois coudé, sert de hache et de marteau; avant l'introduction du fer, on coupait le bois, on le débitait en planches pour les pirogues, ou on le façonnait pour édifier la charpente de certaines habitations, avec cet outil défectueux. Des instruments pointus, faits avec la nacre des huîtres perlières, servaient à perforer le bois, tandis que d'autres coquilles tranchantes, des dents de requin disposées en scie, étaient employées pour graver les armes, pour les sculpter et les polir.

Ces moyens restreints ont suffi longtemps à ce peuple pour vaincre les difficultés de la construction des cases, et celles bien plus grandes de la confection des pirogues. Aujourd'hui, le fer apporté par les navigateurs a amoindri les obstacles; chaque Noukahivien possède au moins une hache, et le grand nombre de ces instruments les rend déjà presque sans valeur aux yeux des indigènes.

Le plus souvent les cases sont placées sur une terrasse carrée, formée par de grosses pierres superposées avec symétrie. Cette plate-forme, haute de un mètre à un mètre cinquante centimètres, semble avoir un double but : celui de garantir de l'humidité du sol, et de l'invasion des torrents impétueux qui descendent des montagnes dans la saison pluvieuse, et ensuite, celui de fortifier ces demeures contre une attaque inopinée des ennemis. C'est un faible obstacle, il est vrai, aux entreprises nocturnes des maraudeurs en quête de victimes humaines; mais c'est déjà une difficulté à vaincre, et le moindre bruit peut donner l'alarme à la famille endormie. Une poutre mobile, entaillée de coches profondes, sert d'échelle pour arriver du sol dans la maison, dont l'accès est défendu par une porte étroite, basse et incommode. Il faut s'accroupir pour la franchir.

Toutes ces cases varient de grandeur, mais leur forme ne change pas. On en voit dont les dimensions dépassent vingt-cinq mètres de longueur, sur une largeur de deux mètres, d'autres n'ont que sept mètres de longueur, trois mètres de largeur et deux

mètres et demi de hauteur; leur construction n'offre pas de grandes difficultés à vaincre; elle est cependant ingénieuse, et donne un abri parfait pour le climat.

Des poteaux plantés dans le sol forment d'abord les quatre coins de la charpente; à leur extrémité supérieure une entaille sert à recevoir des troncs de cocotiers lisses et minces qui forment la carcasse de l'édifice. Le derrière de la maison est plus élevé que la partie antérieure, à cause de l'inclinaison de la toiture, qui n'a qu'un versant, ce qui donne à ces habitations l'aspect d'une maison qu'on aurait partagée en deux, dans le sens de la longueur du toit.

Sur les poteaux et sur les troncs des cocotiers, d'autres pièces de bois léger sont posées transversalement; elles sont liées à leurs extrémité par des amarrages réguliers faits avec des tresses de fibres de cocos, et le vide qui les sépare est rempli par des roseaux serrés, qui laissent cependant circuler librement l'air, dont l'action est si indispensable dans les chaleurs du milieu du jour.

Pour achever la toiture, les constructeurs enveloppent des perches avec les longues feuilles du cocotier et du *Chamærops humilis*, qu'ils plient en deux, et les posent sur les cadres formés par les poutres et les lattes déjà mentionnées. Les feuilles de la première perche recouvrent celles de la seconde, et ainsi de suite; le toit déborde un peu les parois de l'édifice, et les préserve parfaitement de la pluie.

Un ou deux trous carrés ménagés dans la cloison, servent à la fois d'entrée et de fenêtres; une porte de roseaux sert à les clore hermétiquement, et le peu de jour qui entre par ces ouvertures, laisse régner dans l'intérieur une demi-obscurité favorable aux mœurs indolentes des indigènes, et qui éloigne les mouches, fléau insupportable des climats chauds.

Un tronc d'arbre bien sec, bien poli et bien nettoyé, est posé à terre contre la paroi la plus élevée; un autre tronc semblable est disposé de la même manière, à un mètre cinquante centimètres environ du premier, à peu près au milieu de la case. Dans l'intervalle qui les sépare, une couche d'herbes sèches et odoriférantes, forme un matelas sur lequel des nattes grossièrement faites complètent le luxe et la mollesse du lit commun de la famille; la première poutre remplace l'oreiller, la seconde sert d'appui aux pieds. C'est sur cette couche grossière que les hommes, les femmes et les enfants se livrent pêle-mêle au sommeil.

Dans les coins, des cocos secs dont on extrait l'huile, des calebasses, de petites auges en bois où se conserve la pâte aigre du fruit à pain, et quelques autres ustensiles, sont les seuls meubles du ménage. Les armes sont suspendues de manière à les avoir sous la main. Il n'y a pas d'habitant aujourd'hui qui n'ait un fusil, bon ou mauvais, placé près de son lit.

Les Noukahiviens ont le soin de ne pas allumer de feu dans la case où ils séjournent; un petit ajoupa,

placé à quelques pas de distance, est consacré à cet usage; près de cette cuisine rustique on voit aussi de grands trous creusés dans le sol, qui servent à conserver la pâte du fruit à pain cuit; de grosses pierres recouvrent ce réservoir alimentaire, et le font reconnaître.

Les végétaux sont la base principale de l'alimentation des Noukahiviens. Les cochons et les poules sont réservés pour les festins des jours de fête, ou pour la table des chefs opulents. Le poisson n'est pas d'un usage constant, à cause des moyens défectueux employés par les pêcheurs. Le fruit à pain satisfait presque à lui tout seul aux besoins de la population, qui le mange à l'état frais ou conservé, en forme de pâte qu'elle nomme invariablement *popoï*. Ce mets a l'apparence d'une bouillie jaunâtre et épaisse; son goût est douceâtre lorsqu'il est fait avec des fruits à pain à l'état frais, mais il devient aigrelet et légèrement piquant, lorsqu'il provient d'une préparation déjà ancienne des mêmes fruits.

La conservation du fruit à pain demande quelques manipulations, à l'époque de la maturité. Il est alors posé sur un feu constamment alimenté; une épaisse fumée s'exhale des fruits qu'on grille, et dont la peau noircit au contact de la flamme. L'écorce et le cœur, trop durs pour être mangés, sont enlevés, à l'aide d'un instrument tranchant fait avec des coquilles, et le reste présente une substance tendre, spongieuse, malléable, et assez fade au goût. Cette substance, placée dans une auge, subit une trituration complète,

au moyen d'un pilon de bois ou de pierre, après quoi on l'enferme dans des trous circulaires, creusés dans le sol à une profondeur d'un mètre et plus, et dont les bords sont soigneusement tapissés par de larges feuilles de bananiers, destinées à préserver la pâte du contact du sol. Lorsque le trou est plein, on le recouvre de terre et de pierres, et à chaque repas on en retire la quantité de pâte nécessaire pour faire la *popoï*. Elle est de nouveau triturée avec des bananes, des noix de cocos râpées, des patates douces ou d'autres racines, avant d'être mangée.

Les bananes sont aussi enfouies dans le sol pour hâter leur maturité ; en effet, peu de jours suffisent alors pour jaunir un régime tout entier, et pour le rendre excellent. Ce fruit précieux joue aussi un grand rôle dans les repas des indigènes, dont il est en quelque sorte l'unique dessert. Le taro, l'igname, la patate douce, etc., subissent l'action du feu avant de se mélanger à la *popoï*, mais le poisson se mange cru. Les Noukahiviens se contentent de le tremper dans la *popoï*, et l'avalent ensuite.

La cuisson des viandes a lieu d'après le mode commun à toute l'Océanie, et décrit par tous les voyageurs ; on fait chauffer des pierres à un feu ardent, on les place ensuite dans un trou creusé dans la terre, on y met le cochon qu'on veut cuire, enveloppé de feuilles, et on enterre le tout pendant le temps nécessaire à la coction. Les viandes apprêtées de cette façon ont une saveur parfaite.

Les corps humains sont cuits de la même manière.

Les cases des chefs sont naturellement les plus belles, mais on en remarque d'autres plus grandes encore et d'une construction plus soignée : ce sont celles qui sont destinées à certaines réunions dont le but n'est pas encore bien connu. Elles sont réservées à la classe supérieure, et leur entrée est *tabou* pour les individus qui n'ont pas un droit acquis de s'y rassembler. Les femmes ne jouissent pas non plus du privilége d'en dépasser l'enceinte, excepté dans certaines époques, où une ou deux d'entre elles participent aux festins de cette société, qui deviennent alors très-licencieux.

Un de ces édifices se trouve dans le haut de la vallée des Taïs ; il ne diffère pas des autres cases, sous beaucoup de rapports. Les colonnes de la charpente sont sculptées ; elles représentent l'image commune à tous les Atouas, c'est sans doute un signe de consécration.

Peut-être est-ce aussi dans ces enceintes que s'accomplissent les repas de chair humaine, avec une pompe et avec des cérémonies qui n'ont encore été décrites par personne. Tout ce qu'on sait, c'est que le *Kava* se boit avec une certaine solennité dans ce lieu. Cette liqueur, dont les qualités enivrantes sont hautement appréciées par les chefs, est obtenue de la manière suivante :

Des personnes des classes inférieures mâchent la racine du Kava (*Piper metisticum*), et la crachent

ensuite dans un vase en bois. On verse ensuite de l'eau dans ce vase, et lorsque le mélange est à point, on le sert dans des noix de cocos, qui passent de main en main. Cette liqueur est blanchâtre, son goût est piquant, ses effets sont prompts. Elle produit une ivresse qui rend presque stupide et qui a horreur du moindre bruit. Elle détruit l'appétit, et conduit à un état de torpeur presque constant. La peau des buveurs se couvre d'écailles blanches, leurs nerfs s'affaiblissent, et sans doute ce breuvage hâte la fin de leur existence. Joseph Cabri et Roberts faisaient partie de ces réunions; ce dernier exprimait de vifs regrets d'y avoir été admis, quoique ce fût un grand honneur aux yeux des Noukahiviens.

La construction la plus difficile pour des sauvages est incontestablement celle des pirogues. Cette industrie n'est pas très-avancée à Noukahiva, ou plutôt elle a subi la décadence qu'on remarque dans toute l'Océanie. Il semble que la vue des perfections des navires européens a dégoûté ces peuples de continuer leur ancien mode de travail.

Les pirogues ordinaires, qui servent pour la pêche, sont petites, et leur largeur ne dépasse pas soixante-quinze centimètres; leur profondeur est un peu plus considérable. Mais les dimensions des pirogues de guerre sont un peu plus grandes, et leur construction présente quelques différences.

Ces dernières sont étroites, longues et profondes; les mesures de ces pirogues varient depuis six mètres

jusqu'à quinze au plus pour la longueur, et cinquante à soixante centimètres pour la largeur, quelquefois plus, et environ un mètre de profondeur. Un balancier, formé par une grosse pièce de bois assujettie par des liens à trois ou quatre traverses, leur donne la stabilité nécessaire; le fond de la pirogue est ordinairement composé d'un seul tronc d'arbre creusé avec soin, mais les plats-bords, les bancs des pagaieurs, sont formés par des planches étroites et minces, attachées les unes aux autres par des fibres de coco. La bourre de ces fruits sert aussi à boucher les fentes des bordages, mais très-imparfaitement; l'eau s'introduit dans ces embarcations, de manière à nécessiter constamment l'emploi d'un homme pour la vider.

La proue est basse; elle projette sa pointe à petite distance de la mer et présente ordinairement à son extrémité une tête sculptée; son contour est aussi orné de divers dessins. Un siége carré la surmonte : il est sans doute réservé au chef ou au guerrier qui conduit l'attaque; sur l'arrière, un siége semblable indique la position de l'homme qui gouverne la pirogue. Dans les occasions d'apparat, ces deux siéges sont ornés de palmes vertes, arrachées aux cocotiers du rivage, et les hommes qui s'y placent revêtent leurs plus riches ornements.

Les diverses parties de la pirogue ont différents propriétaires : le balancier, les bancs, les pagaies, chaque fraction de ce tout, appartient à celui qui l'a confectionnée. Il arrive souvent de retrouver éparses

dans les cabanes, les diverses pièces qu'on a vues précédemment sur l'eau.

Les pagaies ont ordinairement de un mètre vingt-cinq à un mètre trente centimètres de hauteur; elles sont terminées en pelle vers l'extrémité destinée à frapper l'eau. Les Noukahiviens les tiennent à deux mains, et les plongent perpendiculairement dans la mer. Cette manière de s'en servir demande des efforts continus, qui donnent une grande célérité à la marche. Une belle pirogue, conduite par une dizaine de naturels unissant leurs mouvements dans un ensemble parfait, sur la mer paisible d'une baie pittoresque, est un des plus jolis spectacles qu'on puisse voir dans les scènes de la vie sauvage.

Des crânes enlevés aux ennemis, décorent quelquefois l'avant de ces embarcations. Ces ossements, blanchis par le temps, sont bizarrement ornés : l'orbite de l'œil est rempli par un morceau de nacre, sur lequel un point noir simule la prunelle; la cavité du nez est bourrée avec du bois, de manière à produire un nez factice; et, au-dessous de l'arcade zygomatique, de chaque côté des mâchoires, de longues dents de cochons avancent leurs pointes recourbées. Des touffes de cheveux, noires ou grises, sont suspendues à ces débris, qui témoignent de la valeur de celui qui les possède. Les cheveux gris surtout paraissent très-estimés.

Les armes des Noukahiviens comprennent deux espèces de casse-têtes : l'un, haut de un mètre soixante centimètres, est terminé par un renflement

orné de deux figures sculptées en relief; c'est une arme pesante qui demande une grande vigueur pour la manier. Le second casse-tête est de forme plate, et il est moins lourd. Le premier est destiné sans doute à écraser d'un seul coup la tête qu'il frappe, tandis que le second est plus apte à blesser par son tranchant.

Une longue lance, dont la pointe est unie ou barbelée, est destinée à atteindre l'ennemi dans les combats corps à corps, tandis qu'une sagaie plus légère se lance de loin et va briser son extrémité dentelée dans une plaie qu'elle envenime.

Les frondes sont faites avec les fibres du cocotier; elles se terminent par une tresse plate qui sert de sac à la pierre, qu'elles projettent à une grande distance.

Nous avons parlé des ornements d'os humains, espèces d'amulettes dont les guerriers entourent leur cou; la sculpture uniforme qui les recouvre se reproduit sur les manches des éventails et sur de petites statuettes, rares aujourd'hui, qui paraissent être la représentation des dieux lares, protecteurs de la famille.

Les éventails sont un des plus jolis produits de l'industrie de ce peuple, plats, de forme semi-circulaire, souples et légers, blanchis par une couche de chaux, ce sont des instruments gracieux dans les mains des vieillards. Les vieux chefs en sont toujours pourvus, ainsi que d'un long bâton en bois dur et noir, surmonté par une touffe de cheveux soigneusement serrés dans un cordon. A voir l'importance et

la gravité de ces hommes dans cet attirail, on dirait que, pour eux, l'éventail est leur sceptre, et le bâton qui soutient leurs pas, un bâton de commandement.

Nous avons vu deux statuettes en bois, représentant un homme endormi et un oiseau de mer; mais elles étaient si bien sculptées, si joliment faites, qu'on doit douter de leur origine; elles sont probablement dues à l'industrie de quelque matelot déserteur, dont l'adresse est façonnée de bonne heure à tous les métiers.

Le véritable chef-d'œuvre de la sculpture indigène se trouve dans les échasses, composées de deux pièces distinctes, d'un bâton et d'un marche-pied; c'est dans la structure de ce dernier qu'on observe une perfection et un fini remarquables. Ils sont formés par une figurine supportant un morceau de bois recourbé de la largeur du pied qui s'y appuie; ces instruments ont longtemps étonné les voyageurs; on les attribuait d'abord à un simple but d'amusement; mais il paraît aujourd'hui certain qu'ils sont nécessités par les inondations des torrents qui, dans les saisons pluvieuses, courent à la mer en débordant de leurs lits.

La fabrication des étoffes nommées *tapa* demande peu de travail; elle a lieu au moyen d'un battoir cannelé, de forme quadrangulaire. L'écorce du mûrier à papier est mise dans l'eau pendant un certain temps, puis elle est battue sans relâche jusqu'à ce qu'elle devienne assez mince et assez grande pour former un vêtement. L'épaisseur de ces étoffes varie; on super-

pose plusieurs écorces pour en augmenter l'épaisseur, ou bien on frappe jusqu'à ce qu'elles aient atteint la ténuité désirée. La tapa qui est destinée à envelopper la tête est la plus difficile à confectionner, en raison de son extrême finesse.

Les vieilles femmes sont chargées ordinairement de ce travail ; on les voit sur les bords des ruisseaux accomplir leur tâche bruyante. Dans un jour, elles peuvent facilement produire trois grandes pièces d'étoffe.

Les instruments de pêche sont les seuls qui nous restent à examiner. Ils se composent d'une lance dont l'extrémité est garnie de plusieurs pointes barbelées, et de lignes de pêche en tresses de cocos, garnies d'un hameçon en nacre de perle.

Cet hameçon est ovale ; sa pointe est très-grossière et elle varie de grosseur selon le poisson auquel il est destiné ; on en voit de grands comme la main pour les requins, et de tout petits ; quelquefois la substance de ces instruments imparfaits est retirée d'un os humain ; ils sont alors plus pointus, leur forme n'est plus ovale, elle est anguleuse ; mais ces derniers sont rares, et en général ils paraissent peu usités ; les naturels préfèrent l'emploi d'un moyen de pêche plus sûr ; ils plongent sous l'eau et répandent au fond une substance végétale (*Inophyllum Callophyllum*) qui enivre le poisson, et rejette à la surface une proie facile à saisir.

Ce qui précède résume les notions qu'on possède jusqu'à ce jour sur les mœurs et l'industrie des

Noukahiviens; leur organisation sociale est encore dans un état rudimentaire, aucune loi ne règle les limites de la volonté de l'individu; une seule coutume, qui tire sa puissance de la superstition, prohibe ou tolère l'exercice de certains droits, l'emploi de certains objets; c'est à cette règle puissante que les chefs doivent la conservation des propriétés héréditaires, qui sont leur unique moyen d'influence sur leurs sujets, peu disposés à laisser entraver leur liberté d'action.

La guerre est la suite d'une grave injure; la querelle de l'homme devient celle de la tribu, et c'est dans cette animosité qu'il faut chercher l'origine de l'anthropophagie. C'est le désir de satisfaire une vengeance jusqu'au bout, qui a amené ces repas monstrueux, non moins peut-être que les moments de famine dans lesquels le plus fort attaque le plus faible, et satisfait ses besoins en le mangeant; dans certains naufrages, on a vu la même cause produire un effet analogue chez des hommes civilisés. La faim est un puissant moteur, lorsque aucun autre obstacle que le sens moral ne s'oppose au meurtre. Cependant, nous croyons que Krusenstern, si mal disposé envers les Noukahiviens, a exagéré beaucoup la férocité de leur caractère, en les représentant comme des êtres essentiellement mauvais, qui dans les temps de disette, massacrent leurs femmes et leurs enfants pour s'en repaître. Non, le sauvage noukahivien peut bien, dans ses mauvais jours, tuer un ennemi et le dévorer; mais chez lui les affections de

famille sont réelles, et si jamais de pareils attentats ont été commis, ils forment sans aucun doute une exception dans leurs mœurs.

A côté de cette organisation sociale, on voit une constitution de famille non moins défectueuse. La femme est libre; elle choisit en quelque sorte de son plein gré celui qui sera son époux, pendant un temps plus ou moins limité; et, à l'opposé des peuples de l'Orient, l'homme n'a plus de harem, c'est la femme qui jouit de ce privilége. Comme chez les anciens Bretons, on voit des ménages où les maris habitent ensemble dans une harmonie complète, harmonie bien rare partout ailleurs dans des cas semblables. On ne doit pas en inférer que les enfants sont délaissés; au contraire, l'infanticide, si commun aux îles Sandwich et à Taïti, ne paraît pas avoir été jamais pratiqué à Noukahiva.

L'affection mutuelle des membres d'une même famille ne saurait non plus être révoquée en doute. On voit des larmes couler des yeux des hommes qui s'éloignent pour quelque temps, ou qui se revoient après une longue absence. Ils se pressent les mains et les bras, se saluent en frottant leur nez l'un contre l'autre, et s'attendrissent au souvenir de leur séparation. Stewart a vu une manifestation irrécusable de la force de cette affection. Dans une case de la tribu de Houmi, on lui montra les parents d'un homme enlevé par un baleinier américain. A son aspect, des larmes coulèrent : la vue du missionnaire rappelait le rapt commis par ses compatriotes.

C'est ici le lieu de mentionner la conduite infâme de certains navigateurs ; ils ont soulevé dans toutes les îles de l'Océanie un besoin de vengeance bien légitime, dont leurs successeurs ont quelquefois été victimes. On cite l'exemple d'un capitaine qui s'empara d'un chef, le fit attacher par les poignets à un mât, et le laissa dans cette position douloureuse, jusqu'à ce qu'on lui eût apporté un certain nombre de cochons. Qu'en résulta-t-il? une embarcation de son navire eut deux hommes tués par une décharge de coups de fusils. Après de pareils faits, on s'étonne de ne pas avoir à énumérer un plus grand nombre d'actes de représailles sanglantes; à notre connaissance, le massacre de ces deux Européens sur Nouka-Hiva, celui de l'équipage d'une embarcation américaine sur Hiva-Oa, mentionné par Roquefeuille, et la catastrophe mentionnée dans le récit de Porter, sont les seuls meurtres commis par les habitants de cet archipel, avant le funeste événement qui a privé notre marine de deux officiers distingués.

Les enfants noukahiviens sont soignés pendant leur bas âge avec une tendre sollicitude, mais dès qu'ils ont grandi, ils errent en liberté, concourent aux travaux de la pêche ou à la récolte des fruits, jusqu'à ce qu'enfin ils aient atteint l'âge où ils se marient.

Aucune cérémonie particulière ne signale cet engagement, si ce n'est quelquefois un repas où les membres des deux familles se réunissent. L'homme

et la femme se sont plu, ils s'unissent et tout est dit. Leur ménage est prêt aussitôt que leur union a eu lieu. Cependant le refus des parents a empêché quelquefois la conclusion des mariages; des enlèvements ont été suivis de guerres cruelles de tribu à tribu, mais ces cas sont rares, car les jeunes filles jouissent d'une liberté illimitée; aucune entrave ne gêne leurs penchants, peut-être même ne sont-elles pas assujetties à une règle plus sévère quand elles sont mariées, comme on nous l'a assuré. Dans la baie Taïo-Hae, toute retenue à cet égard avait disparu, si jamais elle a existé; le contact des marins qui fréquentent ce port, a eu une grande influence sur les mœurs déjà dévergondées de la population; le langage même s'en est ressenti, bien des mots anglais ont pris place dans le dialecte parlé dans la baie.

En définitive, la population noukahivienne marche à une décroissance rapide; ce fait est déjà constaté depuis plusieurs années. Les armes à feu ont eu des résultats funestes. Le contact des Européens a produit des effets nuisibles; mais on doit espérer que, sous une administration régulière, ces maux cesseront d'avoir leur cours, et que l'habitant primitif ne disparaîtra que pour faire place à une population de métis richement constituée.

Les Noukahiviens font de bons matelots; plusieurs d'entre eux ont déjà fait de longs voyages; un jour, peut-être, ils pourront présenter un supplément de marins à nos armements.

Le langage des Noukahiviens est doux ; leurs mots, presque entièrement composés de voyelles, n'emploient que quelques consonnes. Les lettres P, T, M, N, reviennent fréquemment, ainsi que des sons que notre alphabet ne peut rendre, et qui forment des aspirations gutturales, mais assez douces. Nous nous proposions de joindre à notre œuvre un vocabulaire des mots les plus usuels ; mais ayant appris que M. Lesson, chirurgien-major du *Pylade*, allait publier celui qu'il tient des missionnaires établis à Nouka-Hiva, nous avons reconnu qu'il était préférable de renvoyer à ce travail plus complet que n'eût été le nôtre.

Le mode de compter le temps à Noukahiva est celui du jour et de la nuit ; le jour se divise en matin, *popo-oui*, en milieu du jour, *ouatea*, et en soir, *ahiahi*. Les retours des pleines lunes forment des périodes de temps qui ont les noms particuliers qui suivent : *Ouaoa*, *Ouamehaou*, *Opeke*, *Ouapea*, *Mataïki*, *Tououameatakeo*, *Takouna*, *Oe keuo*, *Maïnaïhea*, *Avamanou*, *Ouavea*, *Oehoua*, *Aveo*. Ces treize mois lunaires forment à peu près l'époque qui sépare le commencement de la saison des pluies de chaque année ; c'est sans doute à ce phénomène périodique, ou à la première floraison de quelques plantes, que le commencement de l'année a été fixé chez les sauvages. En 1836, le premier mois lunaire *Ouaoa* correspondait à peu près à celui de janvier de notre calendrier.

Chacun des noms des jours des mois lunaires a une désignation spéciale, que nous donnons ici :

1	Timoui.	16	Ohotouane.
2	Tou-hata.	17	Otouou.
3	Hoata.	18	Oamoa.
4	Mahama-tahi.	19	Ometohi.
5	Mahama-vaena.	20	Oekaou.
6	Mahama-hapaou.	21	. . . .
7	Kokoe-tahi.	22	. . . .
8	Kokoe-vaena.	23	. . . .
9	Kokoe-hapaou.	24	Ohotouaïva.
10	Oaï.	25	Tanaou-tahi.
11	Ohouna.	26	Tanaou-vaena.
12	Onehaou.	27	Tanaou-hapaou.
13	Ohoua.	28	Notani.
14	Oatoua.	29	Onounoui.
15	Ohotounoui.	30	Onamata.

Pendant le dernier voyage des corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée*, une mission spéciale a été confiée à M. Dumoutier, chirurgien à bord de *l'Astrolabe*. Elle avait pour but d'appliquer la phrénologie à l'étude de l'histoire naturelle de l'homme, dans les divers pays devant être visités par l'expédition.

L'intérêt qui semble s'être attaché aux résultats, non publiés encore, de ces recherches toutes nouvelles (1), nous a fait penser que quelques-uns de nos lecteurs verraient, avec intérêt, la note suivante qui résume les observations de ce genre faites sur les naturels de l'archipel de Nouka-Hiva.

(1) *Voir* le n° 13 des *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*, t. XIII, 1841, rapport de M. Serres et celui de M. Ducrotay de Blainville.

Bien que nous ne partagions pas les opinions émises dans cette notice, pour l'appréciation de laquelle nous déclarons notre incompétence, nous la donnons sans réflexion aucune, telle qu'elle nous a été communiquée par son auteur, en lui en laissant toute la responsabilité.

Notice phrénologique et ethnologique sur les naturels de l'archipel Nouka-Hiva, par M. Dumoutier.

La forme de la tête des Noukahiviens est généralement oblongue d'avant en arrière, et légèrement comprimée sur les côtés; les sutures frontales et interpariétales sont, chez la plupart, saillantes, et donnent au sommet de la tête l'apparence d'un toit de cabane. Le front est bordé inférieurement par des saillies sourcilières très-prononcées, et en dehors par des crêtes osseuses temporales aussi très-accentuées. Ce front est peu élevé; sa distance à une ligne qui passe par les deux orifices auditifs, est plus courte que celle qui sépare cette ligne des parties occipitales ou postérieures. De cette disposition, on peut en toute certitude inférer que le plus grand développement du cerveau a lieu dans les parties postérieures, et qu'ici l'intelligence est asservie aux instincts. Ce n'est pas que je prétende que ces insulaires ont peu d'intelligence; je m'expliquerai bientôt sur ce point : je dis seulement que l'activité intellectuelle est chez eux inférieure à leur activité instinctive.

Chez la plupart des hommes et des femmes, on

peut remarquer la saillie et la largeur de la nuque, indices du grand développement du cervelet, et de la grande influence de cet organe dans toutes leurs coutumes érotiques.

Le grand volume de la région occipitale supérieure, où siégent tous les organes des penchants qui unissent les individus et les familles dans les liens d'une étroite amitié, témoignent aussi en faveur de la grande activité de ces impulsions instinctives chez les hommes, et plus particulièrement chez les femmes de Nouka-Hiva. Bien que chez les personnes des deux sexes non casées, ou libres d'engagements conjugaux, le caprice le plus frivole puisse motiver les intimités amoureuses, et que l'inconstance en amour n'ait pas la moindre importance, cependant l'attachement amical, l'amour filial, l'amour fraternel sont portés jusqu'au dévouement.

Toutes les relations intimes de la famille, toutes les relations établies entre elle ou quelqu'un de ses membres et un étranger, sont remarquables par une prodigalité de soins, d'égards, de caresses, qui rend l'hospitalité de ce peuple douce et attrayante.

Que celui qui ne saurait pas lire sur une tête humaine les indices phrénologiques de ces belles qualités, se pénètre de la forme de la tête d'une femme aimante, affectueuse et dévouée, et il comprendra la forme de la tête des femmes de Nouka-Hiva.

Bien que la distance qui sépare la base de la voûte du crâne soit médiocre, et que cette disposition soit

l'indice d'un faible développement des organes des sentiments de vénération, cependant les Noukahiviens sont généralement révérencieux pour les vieillards; ils ont beaucoup d'égards pour leurs femmes et ils honorent la mémoire des morts, en rendant un véritable culte au Moraï.

Considérée sous le rapport du développement des organes des facultés intellectuelles, la tête de ces insulaires est encore remarquable par la proéminence des organes des facultés perceptives sur ceux des facultés réflectives, disposition qui donne à leur front, vu de profil, un aspect presque fuyant, bien que, vu de face, il paraisse élevé à cause de sa nudité. C'est à la calvitie factice des Noukahiviens (ils se rasent les cheveux du devant de la tête); c'est à cette apparence trompeuse qu'il faut attribuer une erreur commune à quelques voyageurs qui ont dit en parlant des naturels : *Leur front est haut.* Non : chez la plupart des naturels de ces îles, le front ne présente que peu d'*élévation* et que peu de *profondeur*; disposition qui est due chez eux au faible développement des organes des facultés réflectives, ainsi qu'au très-médiocre volume des organes de la bonté, de la compassion, de la douceur.

Il est incontestable pour moi que ces derniers organes sont beaucoup plus grands, plus apparents chez les femmes que chez les hommes de ces contrées, et cette particularité est parfaitement en rapport avec la même différence de caractère dans les deux sexes.

Quant à l'intelligence des Noukahiviens, elle est, avons-nous dit, assujettie à la prépondérance des instincts, et elle s'applique plutôt aux idées matérielles qu'aux idées abstraites. En effet, elle est, et ne peut être qu'en rapport avec leurs besoins habituels. Or, ces besoins sont tous suscités pour la satisfaction des impulsions de la vie matérielle; ils ne s'exercent que sur les objets du monde extérieur, et, pour le Noukahivien, l'abstraction ou l'idée abstraite n'est que très-secondaire, sans portée pour lui qui n'en connaît pas encore les avantages, et qui n'en éprouve pas le besoin. C'est que ces avantages et ces besoins appartiennent à un mode d'existence auquel il n'est pas encore parvenu. Aussi, les organes intellectuels les plus exercés chez lui sont-ils ceux des perceptions; et, il faut le dire en passant, chez lui comme chez tous les peuples non civilisés, ces perceptions sont incomparablement plus viveset plus nettes que chez l'homme civilisé. Chez cedernier elles sont plus nombreuses et plus variées, mais aussi plus confuses et plus passagères. L'écriture, qui lui devient indispensable pour fixer, transmettre ou reproduire les innombrables perceptions dont il a enrichi son intelligence, cet immense bagage de signes conventionnels est inutile et inconnu à l'homme non civilisé; ses *diverses mémoires* suffisent à ses besoins : aussi, n'est-ce que très-exceptionnellement et très-rarement que l'on voit apparaître dans les nations naissantes quelques organisations cérébrales transcendantes, sortes de sentinelles

avancées de l'intelligence humaine, véritables flambeaux providentiels qui l'éclairent.

La tête des Noukahiviens adultes, est généralement forte, bien proportionnée à leur stature, et parfaitement significative de leur constitution robuste, et de l'âpreté de leur caractère. J'ai sous les yeux plusieurs de ces têtes; elles sont remarquables par la similitude qu'elles présentent entre elles, sous plusieurs rapports, et particulièrement dans leur structure osseuse. Le tissu de leurs os est serré, pesant, compact, presque éburné. Toutes les saillies musculaires, toutes les empreintes sont fortement accentuées; une seule de ces têtes est un peu moins pesante que les autres; les parois du crâne y sont un peu plus minces. Sur toutes, les dents sont fortes, très-blanches, et très-régulièrement disposées. Ces têtes sont encore remarquables par le travail que leur premier possesseur a pris soin d'y ajouter, pour les rendre plus hideuses, ou plutôt pour exagérer la bravoure du vainqueur, en tâchant, après la mort, de donner à la tête du chef ennemi qu'il a tué, une apparence formidable ou terrifiante qu'elle n'avait pas pendant la vie.

Une courte description, et l'imagination du lecteur suppléeront au défaut d'une figure, qui ne trouverait pas place dans cette notice.

Qu'on se représente une tête osseuse, dont la mâchoire inférieure est maintenue fortement à sa place par des petites tresses très-fines, et très-bien disposées autour de l'articulation. Celles-ci sont consolidées

par une autre tresse plus forte et plus large, se prolongeant au devant des dents incisives des deux mâchoires, puis sous le menton et se terminant par des nœuds derrière la voûte du palais.

De chaque côté de l'arcade dentaire, une grande et forte dent de cochon sauvage est fixée par des tresses à l'os de la pommette, et semble sortir de la bouche de l'individu, comme elle sortait du grouin de l'animal auquel elle avait appartenu.

Un morceau de bois dur, grossièrement sculpté, remplit l'ouverture antérieure des fosses nasales, et figure tant bien que mal un nez monstrueux. Les yeux sont simulés par de grands morceaux de nacre, ajustés dans les orbites : une petite pièce ronde en écaille tient lieu de prunelle, et quelques cheveux placés entre le morceau de nacre et l'orbite, représentent les cils de cet œil chatoyant.

Enfin, et pour compléter ce hideux assemblage, quelques mèches des cheveux du vaincu ont été adaptées, en guise de barbe, à l'os maxillaire et sont pendantes au-dessous du menton.

Sur une de ces têtes, on voit les traces de mutilations faites après la mort, et qui sont les témoignages d'une horrible coutume que l'on a constatée chez plusieurs peuples anthropophages : d'après certains renseignements, il est vrai, très-douteux, il paraîtrait que cette coutume n'est pas fondée sur une prédilection bien marquée pour le

cerveau, qui serait pour eux plus délicat et plus savoureux que les autres parties de leurs victimes. Elle serait fondée sur l'idée générale qui motive l'usage des repas de chair humaine. Les convives de ces hideux repas croient qu'en mangeant la chair de leurs ennemis, ils s'approprient les qualités qu'ils leur reconnaissent; et comme ils placent le siége de ces diverses qualités dans les diverses parties du corps; et que ces qualités sont plus ou moins méritantes à leurs yeux, de là le choix des morceaux et leur distribution, selon le rang ou la dignité des convives : aux premiers chefs la tête, parce qu'elle est le siége des *principaux sens* et de *l'intelligence*, et, si plusieurs chefs ont droit au morceau, chacun veut avoir sa part du nez, des yeux, de la langue, des oreilles et surtout de *la cervelle*. Pour des motifs analogues, ils réclament quelquefois une main et un pied, si le héros vaincu s'était fait remarquer par sa force ou son adresse manuelle, par son agilité à la course, etc.

Sur un des crânes noukahiviens qui sont en ma possession, la portion antérieure ou basilaire de l'os occipital, a été brisée et enlevée. Cette ablation, qui s'étend jusqu'un peu en arrière du trou occipital, et qui est limitée en avant par le sphénoïde, et latéralement par les apophyses mastoïdiennes, ressemble tellement par sa forme à celle qu'on observe sur les têtes conservées par les naturels de la Nouvelle-Zélande, que l'on est tenté de croire qu'elle a été pra-

tiquée par le même procédé. On sait qu'une pierre aiguë leur sert à ouvrir les noix de coco dont ils veulent obtenir le lait ; le même moyen leur sert à ouvrir un crâne humain.

Une autre remarque, peut-être plus intéressante, m'a frappé dès la première vue de ces têtes. Sur l'une d'elles, un morceau enlevé, laisse un grand trou triangulaire, dont les côtés mesurent cinq à six centimètres. Ce trou existe à gauche, sur les limites du front et de la tempe, près du sommet de la tête. Ses bords lisses, taillés en biseau, sont couverts d'une couche de tissu compacte bien éburné. Quelques petites végétations osseuses de la table interne du crâne, plusieurs petits sillons vasculeux attestent irréfragablement que cette ouverture a été plus grande pendant la vie, puisqu'un travail de cicatrisation en a poli les bords en comblant les mailles du diploé. Cette perte de substance est la suite d'une blessure horrible, produite probablement par un coup de casse-tête, qui a déterminé une fracture du crâne en cet endroit. Ensuite les fragments se sont exfoliés, ou ils ont été extraits du vivant de l'individu, une cicatrice les a remplacés, et le malheureux a longtemps survécu à cette mutilation.

Que de réflexions à faire sur de telles guérisons abandonnées presque aux seuls efforts de la nature, chez des peuples non civilisés ! et combien ne serait-on pas en droit de s'étonner davantage de la régénéra-

tion de la peau de presque toute la voûte du crâne, ainsi qu'on l'a souvent observée chez les peuples américains qui ont l'usage de *scalper* leurs ennemis!..

Parmi les têtes de Noukahiviens qui m'appartiennent, il en est une à laquelle j'attache plus d'intérêt qu'aux autres, c'est la tête de Teï-Eïto. Je la dois à l'un de nos compagnons de voyage, M. Lafond, enseigne de vaisseau, qui me la donna pour en faire mention dans mes publications.

Teï-Eïto, frère du roi Keatanoui et parent de Patini, était un des principaux chefs de la grande tribu des Taïs. Il s'était fait remarquer par sa valeur et son intrépidité dans plusieurs combats contre les Taïpis. Doué d'une intelligence supérieure, et devenu redoutable, il avait acquis une grande influence sur les tribus des Happas; peu s'en fallut qu'il n'usurpât le trône de son frère, et plusieurs fois son ambition suscita des dissensions qui faillirent être funestes à la puissance et à la sécurité de la tribu.

Cet homme, d'une stature élevée et d'une constitution très-robuste, semblait défier la fortune de lui être jamais défavorable, et en effet elle ne lui fit défaut qu'une seule fois.

Vers sa quarantième année, victime d'une insigne trahison, il fut atteint d'un coup de lance qui lui transperça la poitrine; ramené mourant chez les siens, il expira en peu d'heures, et son corps fut déposé, selon l'usage, dans un *moraï*

orné de tous les insignes du plus haut rang.

Bien que par la structure, par la résistance et le poids de ses os, par toutes les apparences d'une constitution athlétique, par tous les indices phrénologiques d'un caractère très-énergique et très-indépendant, la tête de Teï-Eïto ressemble à celles dont j'ai déjà parlé, cependant elle en diffère par le développement remarquable de toute la région qui est le siége des organes des sentiments moraux et des sentiments religieux; son front, plus large et plus élevé, indique une capacité intellectuelle bien supérieure à celle des autres. Enfin, et pour tout dire en deux mots, elle présente l'organisation phrénologique de tout homme appelé par la nature à conduire et gouverner ses semblables.

Relativement à l'origine des Noukahiviens, les caractères anatomiques et phrénologiques de leur tête s'accorderaient assez avec les opinions des linguistes et des ethnographes; et, bien que 20 degrés de latitude séparent au nord les naturels des îles Sandwich des Noukahiviens, et que ceux-ci soient séparés par plus de 40 degrés de latitude sud des insulaires de la Nouvelle-Zélande, cependant ces peuples paraissent avoir une origine ou une souche commune. Le type qui les caractérise se retrouve sur beaucoup d'autres terres plus rapprochées de l'archipel Noukahivien, telles que les îles Gambier, Taïti, les Pomotou, les îles Tonga et Samoa, etc., etc.

Des différences tout aussi sensibles existent entre le type noukahivien et celui des populations malaises, ou bien encore entre le type noukahivien et celui des hommes de la race noire océanienne, et ne permettent pas de les confondre dans un seul et même berceau. L'espace me manque pour indiquer les analogies et les caractères différentiels de ces peuples. Contrairement à l'opinion de plusieurs savants distingués, et bien que la position géographique des Noukahiviens les rapproche beaucoup plus du continent américain que du continent d'Asie, cependant tout porte à leur reconnaître une origine asiatique.

Pour résumer en quelques mots les inductions qui ressortent de la comparaison des divers peuples de l'Océanie, avec les insulaires de Nouka-Hiva, je rappellerai les qualités essentiellement attrayantes que je leur ai reconnues.

Ils sont généralement hospitaliers, très-affectueux, très-tendres et très-caressants pour leurs enfants; ils révèrent la vieillesse; ils ont beaucoup de déférence pour les femmes; ils sont industrieux, et leur esprit est vif, léger, pénétrant et enjoué. Les femmes ont incomparablement plus de douceur, de tendresse, d'attachement et de dévouement que les hommes, et par-dessus tout, elles sont voluptueuses. Aucun peuple de l'Océanie ne m'a paru mériter autant que celui-ci, la qualification si naïve qui les caractérise le mieux : « Ce sont de grands enfants. »

Aucune autre population ne m'a paru posséder au même degré toutes les qualités que je viens d'énoncer, et qui rendent ineffaçable le souvenir des trop courts instants que j'ai passés chez les Noukahiviens.

Enfin, pour être vrai, je dois faire connaître leurs défauts et leurs vices. On doit supposer que l'organisation du cerveau est la même chez tous les hommes, mais que le développement des divers organes cérébraux, et que leur activité sont en raison de l'état social où l'homme est placé. Or, l'état social des Noukahiviens est celui de l'enfance des sociétés. A ce point de vue, les vices de ce peuple peuvent être attribués en partie à son état social : ne pourrait-on pas les attribuer aussi aux rapports qu'il eut fréquemment depuis plus de deux siècles avec des étrangers qui, loin de lui apporter les bienfaits de la civilisation, ne lui en ont fait connaître que les vices, et n'ont fait qu'ajouter à sa barbarie et à sa corruption.

Composé en grande partie de métis de toutes nations, le peuple noukahivien n'a plus les vertus sauvages et l'héroïsme de ses pères. Depuis quelques années il est envieux, rusé, perfide, méfiant, vindicatif et vaniteux. Son manque de générosité, d'équité, sa corruption, en feront, pour longtemps encore, un peuple turbulent et indisciplinable; longtemps il produira des voleurs incorrigibles, des traîtres, des meurtriers; c'est dire combien il est éloigné d'éprouver le besoin du

travail, et de désirer les perfectionnements qui pourraient le conduire aux jouissances de la vie honorable des hommes civilisés.

CHAPITRE IV.

Considérations générales.

A l'époque où l'art de la navigation vint doter le monde de nouveaux continents, et le commerce et l'industrie européenne de nouvelles terres à exploiter, chaque puissance lança à l'envi des flottes à la mer, des milliers de passagers quittèrent le sol de la patrie pour aller demander des richesses à ces pays nouveaux. Déjà le cap de Bonne-Espérance avait été franchi, et le grand archipel d'Asie se couvrait de ces riches comptoirs, qui à eux seuls disposaient de toutes les ressources de l'Inde, lorsque les pavillons de tous les états de l'Europe vinrent marquer la prise de possession des rives américaines, dont les pauvres peuplades sauvages furent refoulées ou totalement détruites. Presque toutes ces colonies naissantes réussirent, et bientôt un nouveau peuple surgit sur les rivages du nouveau monde, dont les premiers habitants peuplèrent l'intérieur. Combien en effet, à cette époque, ces établissements nouveaux durent réunir de causes puissantes de succès, malgré l'état peu avancé de la navigation et les ressources bien inférieures du commerce. Les guerres civiles, les guerres religieuses,

qui désolaient les royaumes les plus puissants, le paupérisme et la servitude qui pesaient encore de tout leur poids sur la masse générale des peuples par suite des lois féodales, toutes ces causes réunies rejetaient dans la migration une foule immense de pauvres cultivateurs, qui, sachant que sur une terre étrangère ils pouvaient avoir des champs et des troupeaux à eux, espérant même posséder, à leur tour, des esclaves qui travailleraient à leurs propriétés, partirent avec joie et se mirent à l'œuvre avec courage.

Et puis, ces cohortes déjà nombreuses vinrent se grossir de tous les aventuriers, de ces hommes qui, riches seulement de leurs bras et de leurs épées, ne peuvent vivre heureux, ou au moins dans l'abondance, qu'au milieu des combats et des rapines que la guerre eutraîne nécessairement après elle. Tous les embaucheurs, si adroits pour recruter des soldats, furent mis en mouvement, et bientôt des chefs improvisés traînèrent leur troupe sur l'Amérique, en promettant aux vainqueurs les propriétés et les biens des vaincus. L'occasion, en effet, était belle; d'immenses terres étaient à quelques centaines de lieues de l'Europe, n'attendant que des bras pour se couvrir de riches cultures. Elles attirèrent bientôt tous ces cadets de famille, dépossédés par les lois contre nature de l'époque, et dictées par une politique injuste; ceux-ci n'avaient sauvé de leur héritage paternel que la morgue et l'insolence de l'aristocratie européenne; ils obtinrent des terres et des emplois

dans ces colonies, sur lesquelles ils transportèrent nos mœurs et nos habitudes avec leurs pénates.

A cette époque aussi, l'Europe ne voyait que rarement sur ses marchés toutes les denrées coloniales dont elle est si riche aujourd'hui. Ces nouveaux colons, en fouillant la terre, lui firent produire des richesses immenses qui vinrent s'échanger contre celles de la mère patrie. Tout l'avenir de ces colonies était dans l'agriculture. Si les travaux, sous un ciel de feu, étaient pénibles, les débouchés étaient assurés à leurs produits, dont les colons avaient peine à fournir les marchés d'Europe, malgré leurs prix élevés. De grandes fortunes s'édifièrent alors; chaque coin de terre devint un trésor pour la métropole, qui avait nécessairement sa bonne part dans les bénéfices. Mais ensuite, une espèce d'équilibre s'établit; l'étendue des terres cultivées prit un accroissement immense; les arrivages des denrées coloniales multiplièrent la concurrence qui, à son tour, vint faire tomber les prix et tarifer, pour ainsi dire, les gains possibles du planteur. Alors les fortunes se firent moins rapidement; on ne vit plus, parmi les émigrants, que les jeunes cadets de famille ou ces aventuriers qui, n'ayant rien, espéraient s'enrichir sur la terre étrangère. Mais, pour eux, les travaux des champs étaient trop pénibles, et le peu d'artisans et de cultivateurs laborieux qui allèrent essayer d'arriver par le travail à la richesse et à l'aisance, allèrent aussi chercher des climats moins chauds et plus assortis à leur vie habituelle que ceux du Mexique et des Antilles. Aussi,

bientôt les colons, dont la concurrence avait abaissé le prix des denrées, manquèrent de bras pour exploiter les terres qu'une végétation active couvrait encore d'arbres majestueux, mais inutiles. Par un motif de philanthropie bien dirigée on alla chercher les habitants de l'Afrique qui, destinés à une mort certaine, échangèrent leur sort contre celui de la servitude dans la terre d'exil. Alors naquit l'esclavage, qui vint donner la vie et l'activité aux colonies; puis les races se mélangèrent, un peuple nouveau surgit sur une nouvelle patrie, et oubliant bientôt les liens qui ne le retenaient plus que faiblement à la métropole, le cri de liberté retentit, et l'Amérique fut couverte de républiques.

Tandis que refoulant loin de leurs établissements les peuples primitifs qui ne voulurent point rester condamnés à labourer, comme esclaves, les champs de leurs vainqueurs, les européens se transplantaient sur les rives américaines; tandis que, à la suite des travaux des champs, leur industrie y enfantait des prodiges, et que les vastes ports de cette immense terre se couvraient de vaisseaux qu'y attirait le commerce, d'autres colonies grandissaient aussi en puissance et en richesses dans l'Inde, dans l'archipel d'Asie, et dans les Philippines. Mais là, les conquérants rencontraient des peuples plus avancés dans l'industrie, qui vivaient du produit de leur terre, et qui, déjà courbés aux pénibles travaux des champs, n'attendaient plus que les ressources d'un commerce plus étendu pour devenir nations. De

longues et sanglantes guerres établirent les Européens sur ce sol fécond; ils se posèrent en maîtres, venant exploiter le peuple conquis. Alors s'élevèrent les comptoirs opulents de l'Inde où vinrent s'échanger contre les produits européens les étoffes de l'industrie indienne et les denrées particulières au sol de ces vastes archipels. Les relations qui s'établirent entre les vaincus et les vainqueurs assoupirent peu à peu les haines; les Malais et les Indous s'habituèrent à travailler pour leurs maîtres, et, sous le monopole du commerce, de grandes richesses vinrent et viennent encore enrichir les métropoles. Ainsi, deux systèmes pour ainsi dire de colonisation différente s'établirent aux deux points opposés du globe; dans l'un les Européens prirent possession du sol et l'exploitèrent tout entier après en avoir expulsé les habitants; dans le second, ils ne firent qu'imposer leur domination et leurs lois à des peuples qui conservèrent une apparence de liberté, tout en se soumettant aux conditions commerciales des vainqueurs. Toutes ces colonies durent leur puissance et leur grandeur aux travaux de l'agriculture; et si, dans le premier cas, les colons durent être agriculteurs et commerçants, dans le second cas les Européens trouvèrent toutes leurs ressources dans le commerce.

Les colonies de l'Inde et de l'Amérique durent leur accroissement rapide à la législation de l'époque, au malaise de la classe laborieuse, et surtout au des-

potisme des gouvernements existants. La rareté des marchandises coloniales, leur nouveauté et leur utilité amenèrent de prompts débouchés, et ce fut pour les établissements européens d'outre-mer des sources d'immenses richesses.

De nos jours, sur les rivages sauvages de l'Australie, se sont élevées, comme par enchantement, des villes européennes, des villes avec tous les accessoires de la civilisation la plus avancée ; d'abord ce fut un point occupé par quelques misérables condamnés jetés au hasard sur un sol inhospitalier, et puis cette famille s'est agrandie et a couvert de ses rejetons les rivages presque entiers de cette nouvelle partie du monde. Là, tout était à créer ; les pauvres peuplades qui parcouraient ces tristes forêts n'étaient susceptibles d'aucun travail ; le sol ne produisait que peu de ces denrées enviées par le monde civilisé ; les éléments de cette société nouvelle furent ces mêmes hommes que tout peuple cherche à bannir de son sein comme une lèpre hideuse qui corrompt la société qu'elle touche.

Dans ces derniers temps, les résultats obtenus par les Anglais dans leur système pénitentiaire appliqué aux colonies américaines d'abord, et ensuite aux établissements de l'Australie, ont occupé tous nos philanthropes. Bien des fois déjà on a soulevé la question de savoir, si le système employé par l'Angleterre pour rendre à la société le plus de criminels possible, était le meilleur ; celui mis en expérience par les États-Unis d'Amérique et une partie de la Suisse a

fait naître plus d'un doute, la question est loin encore d'être vidée; l'état actuel de la France, sa législation, ses idées toutes populaires, l'esprit caractéristique de ses habitants, enfin les charges de son trésor, l'étendue de son sol, dont les sept huitièmes seulement sont en culture, sont autant de considérations puissantes qui arrêtent une comparaison directe entre ce que pourrait faire la France et ce qu'elle voit pratiquer par l'Angleterre. Mais quel que soit le résultat du jugement de nos philanthropes, j'enregistre les faits. Un nouveau peuple a choisi l'Australie pour patrie; déjà la Nouvelle-Hollande, la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande, sont liées par un commerce actif et prospère; l'avenir de ces établissements repose en entier sur les produits du sol, et tout doit faire croire à une prospérité sans cesse croissante. Je sens ma voix trop faible pour oser aborder la question morale des colonies pénitentiaires, question qui a été déjà tant de fois traitée par des hommes supérieurs, doués d'un talent d'observateur et d'écrivain que je suis loin de me reconnaître. Mais si jamais une des opinions émises prévalait; si la France pensait à former un établissement lointain, qu'elle ne perde pas de vue qu'elle possède dans ses bagnes une force qui, prudemment dirigée, peut assurer le succès de toute colonie agricole.

Déjà, toutes les zones habitables ont été parcourues dans tous les sens; il ne reste plus de terre végétable qui n'ait été foulée par le pied européen, et c'est dans les glaces éternelles que nos intrépides

navigateurs doivent aller braver la mort s'ils veulent encore faire des voyages de découvertes et arborer le pavillon de leurs nations sur des terres nouvelles, mais inutiles. Il n'y a plus de ces régions où l'or, l'argent se trouvent répandus à profusion comme naguère le croyaient nos pères; les denrées de toutes les parties du monde abondent sur nos marchés d'Europe, à des prix qui font oublier que pour les obtenir il a fallu traverser les mers et remuer une terre lointaine, dont souvent aujourd'hui le consommateur ignore le nom. Aussi, toute spéculation basée sur les richesses prodigieuses des pays lointains est terminée, et l'homme qui s'expatrie pour aborder sur une terre vierge sait que, si le sol doit un jour suffire à ses besoins, il sera longtemps avant arrosé de sa sueur. Une seule considération pourrait aujourd'hui jeter le gouvernement dans une voie de colonisation d'agriculteurs: ce serait celle d'un surcroît rapide de la population qui amènerait un trop plein qu'il faudrait verser loin de la mère patrie. Tel est l'exemple donné par l'Angleterre et dont nous devons faire notre profit.

Si nous cherchons à reconnaître les sources où l'Angleterre a puisé pour fonder de nos jours ces établissements agricoles, nous retrouvons chez elle un trop-plein dans la population que ne présentent encore nulle part les États de l'Europe. Là, en effet, la population déborde, le paupérisme étale partout sa misère et ses besoins, que font

ressortir encore le luxe et les richesses des seigneurs possesseurs ou propriétaires des trois royaumes. Là, encore, nous retrouvons ces lois monstrueuses qui accordent aux aînés des familles nobles les vastes propriétés foncières, qui réunissent toujours en peu de mains la force politique qui est inhérente à la possession du sol. Les cadets de famille sont destinés à composer l'armée, et souvent ils vont demander à une terre lointaine une fortune dont ils ont été dépossédés dans la mère patrie. Là, enfin, règne encore avec tous ses préjugés exclusifs, avec tous ses priviléges, cette aristocratie orgueilleuse et égoïste que deux révolutions sanglantes ont pu seules faire disparaître en France. Là, enfin, nous trouvons la puissance dont le commerce est le plus étendu du monde, et dont les nombreux comptoirs ont dû nécessairement beaucoup aider les nouveaux établissements.

Et cependant, si nous étudions quels ont été les moyens d'action du nouvel établissement, quelles sont les causes de sa grandeur et de sa rapide extension, nous aurions le droit de demander encore si les établissements de l'Australie auraient pu exister réduits aux simples ressources d'une émigration volontaire. Je me garderai, je le repète, d'examiner si les colonies de la Nouvelle-Hollande ont été heureuses comme établissements pénitenciers, si les philanthropes ont vu couronner de succès une entreprise conseillée par eux pour ramener à la société des hommes qu'ils ne considéraient que comme égarés;

si enfin le régime pénitentiaire appliqué sur ce rivage lointain a pu diminuer cette plaie de toute nation civilisée, celle dont nos bagnes présentent le hideux spectacle. Mais je vois le premier noyau de la colonie agricole de Botany-Bay, formé d'hommes actifs et intelligents, condamnés à des travaux pénibles, auxquels la loi impose une tache que, bon gré, mal gré, il faut accepter; je vois dans ces hommes condamnés et réduits aux fonctions de machines des bras tout trouvés pour cultiver le sol. C'était là une compagnie d'ouvriers difficile à diriger, il est vrai, mais qu'avec des règlements à part, avec toutes les ressources que donne la force de la loi envers des hommes qui en sont en dehors, on pouvait avantageusement utiliser.

Après avoir cherché à former un établissement uniquement composé de condamnés, l'Angleterre ouvrit la colonie à des hommes libres, qui justifièrent de moyens suffisants d'existence, et qui par cela même donnèrent une nouvelle vie à ces établissements, extrêmement onéreux à la métropole. L'argent, en effet, ce levier de tout pays agricole et industriel, devait être singulièrement rare avec ces premiers éléments de colonisation; mais, grâce à ces nouveaux arrangements, grâce surtout à cet excès de population britannique et à la grande quantité de numéraire qui circule dans les transactions anglaises et qui rend les placements si difficiles, on vit accourir, de la métropole, de nombreuses caravanes de petits propriétaires ou de petits rentiers

qui y apportèrent leurs fortunes; ils vinrent avec des capitaux entreprendre des spéculations qui leur offraient des chances bien autrement avantageuses que ce qu'ils auraient pu tenter dans la patrie.

Alors, les villes de l'Australie furent des villes européennes, avec tous leurs établissements industriels. Et puis, peu à peu, une génération nouvelle remplaça celle qui connaissait la patrie; il y eut des fortunes faites et défaites; les enfants nés sur ce sol et qui eurent besoin du travail pour subsister, s'habituèrent facilement aux rudes épreuves de l'agriculture; dès lors il y eut des ouvriers libres qui prodiguèrent leur sueur à la terre; le grand pas, l'épreuve, suivant nous, critique de la colonie était franchie, et là, en face de l'Angleterre où se trouve accumulée une si grande population, une extension rapide devait avoir lieu; car le récit de ce qui se passait sur les terres australiennes devait désormais amener de nombreuses émigrations parmi toutes les classes de la population, même parmi celle des fermiers agriculteurs.

Plus tard enfin la population de Botany-Bay dut présenter les éléments les plus divers, et réunir, comme celle d'Europe, des ouvriers de toute nature qui y transplantèrent leur industrie; alors des cris s'élevèrent contre les déportations des condamnés; tant que les colons avaient eu besoin de leurs services, ils les avaient désirés, mais, dès que chez eux la main-d'œuvre ne fut plus rare, ils repoussèrent de toutes

leurs forces ce dépôt qui souille toute société. Tel est l'état actuel des colonies anglaises; certainement si le but de la Grande-Bretagne était de peupler l'Australie entière avec des condamnés qui, par leur conduite, auraient mérité leur liberté, ce but est manqué; certainement si la plupart des philanthropes avaient cru, par ce système, détruire en entier le vice et le crime, ils sont loin d'un succès complet ou même satisfaisant; mais je le répète, l'Angleterre a utilisé par là avantageusement la population de ses bagnes; elle s'est créé des colonies qui recevront pendant des siècles encore le trop-plein de sa population; elle a satisfait à un besoin urgent, et enfin elle a grandi sa puissance d'un peuple nouveau, et qui bientôt commandera peut-être à l'hémisphère austral. Enfin elle a jeté une nouvelle vie dans son commerce de l'Inde, qui déjà va échanger dans l'Australie ses riches produits contre les cuirs et les grains de la Nouvelle-Hollande.

Enfin la colonie anglaise de Sincapour, créée de nos jours et à peine née d'hier, semble former un type à part et être le modèle des colonies purement d'entrepôt. Là, en effet, les ressources du sol semblent devoir être peu appréciées; le peuple Malais que les Anglais y ont trouvé implanté, ne livre que peu des produits de la terre; c'est un simple comptoir, où se tient un des marchés les plus importants du monde. C'est à sa position sur le globe, à la vaste étendue du commerce et des possessions de ses maîtres, aux franchises de son port, que

cet établissement doit toutes ses richesses et toute son importance. C'est à Sincapour que se donnent rendez-vous les nombreuses flottes de jonques chinoises et de praos malais qui se confient volontiers aux tranquilles eaux des mers des Moluques, mais qui hésiteraient à se lancer dans les vastes mers de l'Inde. Un comptoir européen, placé là, à la limite que peuvent atteindre les vaisseaux de ces peuples, chez qui l'art de la construction des navires est encore dans l'enfance, ce comptoir, dis-je, doit devenir le dépôt assuré des transactions de ces peuples. Mais ce qui ajoute encore ici aux avantages déjà si grands de la position de Sincapour, c'est cet immense commerce britannique qui possède à lui seul presque tous les marchés du monde. Sincapour est le dépôt des marchandises que la Chine envoie dans l'Inde pour ensuite se répandre dans le monde.

A côté de Sincapour, s'élève le pavillon hollandais, et cependant l'établissement de Rhio, occupé par les Bataves, semble végéter à peine à côté de cet essor rapide de la colonie anglaise; c'est que Sincapour est admirablement placé pour servir d'intermédiaire entre la Chine et les maîtres de l'Inde, tandis que Batavia, le centre du monopole hollandais, est le véritable entrepôt où se font les échanges des denrées d'Europe contre toutes les productions asiatiques.

D'après ce que nous venons de dire, nous sommes naturellement amenés à diviser les colonies établies en deux classes distinctes, d'après le but qui a présidé

à leur établissement. Elles sont *agricoles* ou *commerciales*. Les colonies agricoles peuvent être formées entièrement par des colons libres, ou bien elles sont composées d'un mélange d'hommes libres et de condamnés, régis par des règlements particuliers; ou enfin, elles ne contiennent que des condamnés. Les colonies totalement pénitentiaires n'ont point encore été essayées; sans aucun doute, si, suivant les idées de quelques philanthropes, elles peuvent devenir avantageuses pour les condamnés, elles doivent être extrêmement onéreuses à la métropole. Du reste, pour nous qui, sans nous occuper de la question morale des prisonniers, ne les considérons que comme un moyen puissant de fonder le noyau d'une colonie, en fournissant des bras propres à la culture, ces derniers établissements ne diffèrent, en aucune manière, des colonies mélangés de condamnés et d'hommes libres.

Les établissements commerciaux peuvent être imimposés par la conquête à des peuples vaincus, ou ils sont formés par une réunion de négociants spéculant sur les arrivages dans leur port, bien plus que sur les produits du sol.

Enfin, arrivent les colonies militaires qui se trouvent dans une catégorie tout à fait particulière. Leur but en effet, est non-seulement de servir de lieu de défense, et d'abri aux vaisseaux de guerre, au moment de la lutte de la puissance fondatrice; mais elles doivent avoir une grande influence partout, où le commerce d'une nation lointaine

est souvent en butte à des mesures odieuses, par le seul fait que la protection du pavillon est trop éloignée. Pour toute puissance maritime, une colonie militaire est une nécessité, là où des intérêts commerciaux conduisent ses flottes marchandes. Le monopole du commerce exercé par certains peuples, a créé aussi des colonies militaires; elles deviennent les postes armés, chargés de défendre les intérêts des vainqueurs contre les tentatives d'indépendance des peuples vaincus. C'est ainsi que le poste militaire, établi à Ternate, veille sur la conduite des sultans, chargés d'interdire à leurs sujets tout commerce d'épices avec les étrangers. Mais le plus souvent une pensée d'avenir a présidé à ces espèces de châteaux forts, placés au milieu de l'Océan comme pour y régner en maîtres et y commander; et si le pavillon britannique flotte sur les rochers stériles de Sainte-Hélène et de l'Ascension, c'est que la politique de l'Angleterre fut toujours toute de prévoyance et de domination.

Une colonie agricole ne devient une nécessité pour un peuple, que lorsque sa population déborde, et que le sol lui manque pour nourrir ses nombreux habitants. Dans l'état actuel, la France est loin encore d'avoir à songer à dépeupler son sol et éclaircir le nombre de ses enfants. L'Afrique, cette belle conquête, dont elle s'est glorieusement enrichie, en débarrassant le monde d'un foyer de pirates, voit encore ses longues plaines désertes. Il est vrai qu'une guerre dévastatrice promène encore la faux sur ces

terres fécondes ; mais la lutte aura sa fin plus ou moins prochaine. Quand nos économistes calculent, d'après la superficie de la France, quel peut être le nombre de ses habitants, leur esprit se tranquillise, car toute la terre cultivable n'est point encore sillonnée par la charrue, et cependant la France peut encore fournir bien au delà de la nourriture à ses enfants. Mais qu'elle y prenne garde, un autre danger la menace ; l'homme voué aujourd'hui aux travaux des champs, occupe le dernier degré de l'échelle sociale ; courbé sous les fatigues les plus grandes, il suffit à peine à sa nourriture et à celle de sa famille, aussi les laboureurs sont loin de s'accroître dans nos campagnes ; à peine un fils est-il né, que poussé par cet amour qui impose au père de famille les plus durs sacrifices, le laboureur cherche à donner un état à cet enfant qu'il chérit, et à qui il voudrait éviter les rudes épreuves de la vie champêtre. Pour le laboureur, l'ouvrier de nos manufactures est un homme heureux ; en effet s'il travaille, il peut vivre aisément, se vêtir avec luxe, et enfin jouir quelquefois de ces douceurs de la vie inconnues au paysan. Aussi la population de nos villes croît rapidement, et la moindre épreuve commerciale, en arrêtant l'élan de nos manufactures, laisse sans pain et dans les plus fâcheuses conditions, de longues et tumultueuses cohortes ouvrières. Le désœuvrement, l'entraînement de ceux qui déjà sont plongés dans la débauche, les poussent rapidement à l'inconduite et au désordre, puis ces hommes deviennent les ennemis d'une société qu'ils

haïssent, ils lui deviennent à charge et souvent fort nuisibles. C'est en vain que nos économistes se créent mille systèmes pour donner à l'ouvrier un avenir assuré, et des moyens suffisants d'existence; qu'ils voient dans quelle proportion effrayante croît le nombre des petits marchands et des ouvriers manufacturiers, et qu'ils établissent la balance avec celui des consommateurs? En vain les tarifs s'élèvent dans les ateliers. Il faut encore du travail à chacun, et pour cela il faut ou diminuer le nombre des producteurs ou accroître celui des consommateurs. Et si enfin le torrent déborde, si jamais on doit songer à créer un débouché à cette population des villes, qui commence à abonder, une colonie agricole sera-t-elle possible avec de pareils éléments? La migration viendra peut-être purger nos villes de tous ces spéculateurs malheureux qui n'ont rien, mais qui veulent courir à la richesse, sans passer par les travaux manuels qui doivent seuls commencer la fortune qu'ils ont rêvée; on verra affluer dans nos ports une foule nombreuse, s'expatriant pour aller exploiter des terres nouvelles; mais pas un homme d'ordre ne prendra cette route pour y chercher, par le travail, une vie non moins active que celle qui fournit à ses besoins dans la patrie, mais qui peut aussi lui offrir plus d'occasions de s'enrichir. Et puis, au milieu de ces bandes d'industriels, dont nos villes regorgent, et qui se transplanteront les premiers sur le sol de la colonie, on verra naître l'agiotage qui élèvera d'abord les prix des terres à

des taux exorbitants, et lorsque viendra le moment de la réalité, lorsqu'il faudra faire produire à ces terres de quoi payer l'intérêt de l'argent empoché par les brocanteurs, les bras manqueront; car tous les colons se seront expatriés pour être maîtres et chefs d'établissements, et non point pour se livrer eux-mêmes à des travaux manuels (1).

Avec nos lois toutes populaires, les propriétés foncières vont constamment en se divisant; chaque famille partage la terre de ses pères en autant de parties qu'il y a d'enfants; et, dans cette classe laborieuse et intéressante des laboureurs, chacun s'attache tellement à ce coin de terre que lui a légué son père, ou qu'il a gagné au prix de ses sueurs, que rien ne saurait l'en détacher, quand bien même il peut à peine vivre sur son sol, auquel il consacre ses travaux et ses peines. Telle est notre conviction, que de nos jours une colonie purement agricole serait infiniment lente à se former, si toutefois elle pouvait exister. L'époque où cette nécessité pèsera sur la France, est encore loin de nous; mais nos villes grandissent en population, nos campagnes restent stationnaires, nos manufactures, pourvues de machines puissantes qui les font mouvoir presque sans le secours de l'homme, ne

(1) Au mois de mai 1840, la baie des Iles (Nouvelle-Zélande) offrait un exemple frappant de cet agiotage : à Korora-Reka, le terrain près du rivage, presque sans valeur d'abord, s'était élevé en trois mois, à 5 livres sterling (125 fr.) *le pied de façade*; et à quelques cents pas dans l'intérieur la même mesure valait encore une livre sterling.

peuvent plus utiliser tous les bras qui se sont voués à l'industrie. Les ouvriers laborieux comprendront vite, il est vrai, que les consommateurs manquent pour les objets que peuvent enfanter leur génie. Ils retourneront peut-être vers les travaux des champs, qui seuls assurent l'existence, et la population ira en grandissant rapidement. Heureuse, la France, si cette réaction arrive, et si elle a lieu sans ébranlement! mille fois heureuse, la France, si elle n'éprouve la nécessité d'établir des colonies agricoles, que lorsqu'elle sera débordée par la population des campagnes. Heureuse surtout, si avant elle n'éprouve pas le besoin de donner un écoulement à ce trop-plein des villes, et de jeter sur des rives lointaines ces hommes qui, pour n'être pas nuisibles à leurs semblables, ont besoin de vivre loin des sociétés où ils trouveraient toujours des exemples pervers, et un fatal entraînement.

L'établissement d'une colonie commerciale d'entrepôt nous semble aussi difficile à établir pour les Français qu'une colonie agricole libre. Avec les moyens d'émigration dont dispose la France, avec cet attachement pour le sol qui entre dans le caractère de ses habitants, quels seraient les colons d'un établissement de ce genre? Les négociants qui jouissent à juste titre d'une considération bien acquise et qui honorent notre commerce, auraient-ils intérêt à s'expatrier lorsqu'ils vivent heureux et tranquilles dans leur patrie dont ils sont les soutiens? Les premiers éléments de colonisation ne seraient-ils pas,

au contraire, les hommes que l'inconduite laisse sans ressources sur les pavés de nos villes, les gens sans aveu, qui, après avoir tout perdu, le plus souvent par leur faute, iraient tenter de s'enrichir sans s'inquiéter des moyens qui doivent les conduire à leur but? On verrait accourir dans nos ports, prêts à réclamer leur passage pour un pays neuf à exploiter, tous ces aventuriers qui vivent au jour le jour, et pour qui la terre d'exil n'est qu'un lieu de passage qu'ils doivent fuir aussitôt qu'ils auront réalisé une fortune, sans s'occuper de la réputation d'honneur et de probité qu'ils laissent derrière eux. Consultons à l'étranger les hommes respectables qui, fondateurs de nos grandes maisons de commerce, se glorifient d'être Français, et nous comprendrons leurs plaintes sur la conduite de plusieurs de nos nationaux, qui chaque jour encore vont tenter la fortune dans les pays lointains. C'est sans doute à ces derniers, dont les torts heureusement disparaissent derrière la réputation irréprochable de nos négociants à l'étranger, que s'adressent les paroles sévères consignées dans l'ouvrage de M. Laplace (1) : « Les escadres, les comptoirs, les traités et de meilleures lois de douanes pourront bien ouvrir un champ plus vaste aux opérations de notre commerce, mais non lui inspirer cet esprit d'ordre et d'économie, cette probité dont il manque entièrement et sans lesquels il ne fleurira jamais. Tel je l'ai vu dans l'Inde et

(1) *Voyage de* la Favorite.

à la Chine, tel je l'ai retrouvé à Valparaiso et à Lima, où pourtant les produits de notre sol et de nos manufactures se vendent en plus grande quantité que partout ailleurs ; aussi la plupart des Français qui trafiquent sur les côtes occidentales du nouveau monde, n'inspirent que fort peu de confiance aux habitants et aux étrangers. Ce sont généralement des pacotilleurs que de mauvaises affaires, ou l'inconduite, forcent à quitter l'Europe, et qui, pourvus de quelques ballots de marchandises achetées le plus souvent à crédit, et par conséquent à des prix exorbitants, comptent, dans leur inexpérience, les vendre en Amérique avec des bénéfices assez élevés pour remplir sans peine leurs onéreux engagements. Mais, à peine sont-ils arrivés à leur destination, que leurs beaux projets subissent peu à peu des modifications notables; d'abord ils éprouvent mille difficultés à placer leur pacotille, ensuite ils la livrent beaucoup au-dessous du prix d'achat; pour se consoler de tant de désappointements, nos brocanteurs courtisent les belles Limaniennes, sirènes bien dangereuses pour la bourse des jeunes Européens, et oublient auprès d'elles leurs créanciers; puis quand ils sont complétement ruinés, de dupes qu'ils étaient peut-être, ils deviennent de déterminés fripons. D'autres, plus sages ou plus heureux, courent de port en port, de ville en ville, pour débiter leurs marchandises, et font assaut de ruse et de mauvaise foi avec les marchands indigènes; lorsqu'enfin, à force de peine, ils ont réalisé leurs capitaux, ils retournent en France, et

un second voyage les coule à fond ou en fait des personnages importants. »

Nous avons déjà dit que le succès d'un établissement commercial d'entrepôt dépendait non-seulement de sa position sur le globe, mais encore du plus ou moins grand nombre de colonies déjà établies par la puissance fondatrice, et qui se soutiennent entre elles par de nombreuses transactions commerciales ; or, les possessions coloniales de la France sont tellement isolées et clair-semées sur la surface de la terre, que si elle songeait à former un établissement d'entrepôt, celui-ci ne devrait spéculer presque que sur le passage des navires étrangers et sur le voisinage des colonies de ses voisins ; il est vrai que la franchise du port est sans contredit la première condition d'un établissement de ce genre, mais elle n'est point la seule. Aujourd'hui le commerce, et surtout celui d'entrepôt, ne saurait exister sans une garantie de bonne foi et de probité de la part des commettants ; et si une colonie commerciale devait être tentée par une compagnie française, elle aurait besoin de règlements particuliers pour se prémunir contre toutes chances d'insuccès. Du reste, disons-le franchement, un établissement de ce genre doit être le résultat progressivement amené par un commerce actif, dont les longues ramifications ont besoin d'un centre plus rapproché que la métropole pour s'y concentrer ; et alors combien la France est loin encore d'avoir à y songer ! Sans doute, quand la France voudra coloniser elle devra aussi, dans le choix de la

position du lieu destiné à recevoir ses colons, calculer la possibilité d'y créer un centre commercial dans un avenir plus ou moins éloigné. Mais cette considération isolée ne saurait la fixer, car il faut du temps pour gagner la confiance des commerçants, et ce ne sera que lorsqu'on leur accordera des garanties, que l'on verra s'expatrier ces négociants qui font l'honneur de tous les pays où ils vont s'établir.

Au point où en sont aujourd'hui les nations civilisées de l'Europe, à voir les principes de philanthropie qui y sont professés, et tous les succès assurés à ses apôtres, on devrait croire à l'impossibilité de fonder une colonie imposée par la conquête; mais, n'avons-nous pas vu l'Angleterre persister à étendre sa domination dans l'Inde, et chaque jour encore imposer ses lois à des peuples nouveaux; enfin la guerre injuste faite à la Chine est-elle terminée? Aurait-on pu croire, il y a quelques jours à peine, que la nation dont les relations sont les plus étendues, celle qui se vante d'être la plus philanthropique, et d'occuper le premier rang par sa force et ses lumières, que l'Angleterre, enfin, déclarerait la guerre à une nation qui, à elle seule, a presque poussé les arts et la civilisation au niveau de l'Europe, parce que la Chine refusait de recevoir dans son intérieur une denrée nuisible à sa population, mais qui assurait par son débit de grandes richesses aux maîtres de l'Inde. Quelques lambeaux de l'empire céleste, arrachés par la force des armes, doivent être le prix de la paix; le monde comptera une colonie de plus pour l'Angle-

terre, et le pavillon britannique, flottant sur ces plages nouvelles, sera là pour dire ce que peut un peuple puissant guidé par l'égoïsme et l'ambition.

Naguère encore, l'île Sumatra, cette rivale de la féconde Java, obéissait à des sultans indépendants et dont l'Europe connaissait à peine le nom. Aujourd'hui, c'est après des combats sanglants, après une lutte qui n'est point encore terminée, que le pavillon hollandais vient de couvrir ses rives, afin d'exploiter, par le monopole odieux et exclusif qui pèse sur l'archipel entier de l'Inde, les richesses sans nombre de cette grande terre.

Enfin l'Algérie, il faut l'espérer, sera bientôt soumise et régie entière par des lois françaises; et alors, comme l'Angleterre et la Hollande, la France aura une belle part dans les colonies imposées par la conquête à des peuples actifs et industrieux.

C'est ici le lieu d'attirer l'attention sur cette propagande religieuse qui, en atteignant les limites orientales de l'Océanie, menace de l'envahir d'un bout à l'autre.

Il est difficile au voyageur qui visite encore aujourd'hui ces îles naguère habitées par des peuplades sauvages, de ne pas chercher à prévoir l'avenir de ces archipels fortunés, semés au milieu du vaste océan Pacifique. La première chose qui l'affecte, c'est de voir ces hommes, voués à un service tout religieux, s'immiscer dans les affaires temporelles de ces peuples libres, auxquels ils ont imposé leur domination, sous prétexte de diriger des consciences.

A Dieu ne plaise que je m'élève ici contre la pensée première qui a présidé peut-être à l'établissement des missions lointaines! Plus que tout autre, j'admire le zèle et le dévouement de ces hommes inspirés qui les premiers allèrent essayer d'unir à la grande famille des nations civilisées, ces peuplades barbares et anthropophages, par le seul moyen de la morale et de la religion.

Un point, un point inaperçu sur l'étendue du globe, le petit archipel Gambier (Manga-reva) connaît et vénère le nom français, et réunit à lui seul toutes les vertus. Quatre missionnaires de la patrie y ont en effet porté la parole de l'Évangile et ses préceptes, mais ils n'ont point cessé de prêcher à cette nombreuse famille, dont ils sont devenus les pères, les principes de charité et d'humilité dont ils ont été les premiers à donner l'exemple. Heureux les Mangareviens, s'ils peuvent connaître ces douces lois de la société civilisée, tout en conservant leurs droits et leur liberté! Heureux nos prêtres catholiques, s'ils savent résister aux charmes du pouvoir! Heureux enfin si, fidèles aux devoirs que leur impose leur caractère, ils savent conserver le titre de pères de cette famille, sans jamais mériter le sort des oppresseurs!

A peine le voyageur a-t-il quitté l'archipel Gambier qu'il rencontre les îles Taïti, Samoa, Tonga, Viti, où partout l'Angleterre domine. Ce sont, il est vrai, ses missionnaires qui gouvernent pour elle; mais, si un de ces rois sauvages, qui ne conserve de sa faible royauté qu'un titre trop pompeux, voulait

agir par lui-même et repousser tout conseil pour veiller sur ses intérêts, on verrait le pavillon britannique se fixer, et dominer sur ces terres où la similitude de croyances religieuses lui ménagerait toujours un parti fort puissant. En voyant la progression rapide dans laquelle chaque peuple de l'Europe multiplie et s'étend au delà de ses premières limites, il n'est pas permis de douter, qu'un jour peut-être non éloigné viendra, où une colonie européenne s'élèvera sur chacune de ces innombrables îles qui forment l'Océanie. Sous ce point de vue, l'œuvre des missions mérite toute l'attention du gouvernement ; car si, aujourd'hui, c'est une conquête morale faite par quelques hommes dont on doit admirer la constance autant que le dévouement, ce n'en est pas moins une conquête véritable, qui déjà monopolise le peu de commerce de ces pauvres peuplades, grâce au caractère avide et peu libéral de certains ministres méthodistes. Les îles Sandwich, les plus importantes comme position, comme terres et même comme population, les îles Sandwich, dis-je, sont aux États-Unis d'Amérique ; les ministres anglais sont déjà sur presque toute l'Océanie ; sur un seul point à peine visible on parle le langage français. Totalement dévoués jusqu'ici à leur ministère, qui ne doit pas s'occuper des choses d'ici-bas, nos missionnaires prêchent la morale chrétienne dans l'Asie et dans la Nouvelle-Zélande, et, quelle que soit la nation à laquelle appartiennent les peuples idolâtres, nos prêtres poursuivent égale-

ment leur œuvre religieuse et toute d'abnégation. Une haute direction, au contraire, semble diriger les apôtres dissidents, et, sous le masque religieux, il est facile de s'apercevoir que l'Angleterre poursuit son système colonisateur, qui n'a plus que quelques chaînons à forger pour former une vaste ceinture autour du globe, qu'elle semble s'être adjugé. Au premier coup de canon qui retentira dans la vieille Europe, on verra un pavillon protecteur surgir sur chacune de ces îles aujourd'hui si paisibles. Dieu veuille que les trois couleurs nationales s'y montrent avec honneur!

J'ai souvent entendu dire que l'Angleterre était souveraine dans l'art de créer des colonies, et je suis loin de le contester; mais ce que je repousse, c'est que la France soit totalement incapable de faire aussi flotter son pavillon sur de riches comptoirs posés au delà des mers. Certes, je suis loin d'assurer que si la France eût, comme l'Angleterre, planté son drapeau sur le vaste continent de l'Australie, elle eût produit des établissements qui eussent grandi aussi rapidement que ceux de Sydney et d'Hobart-town; je sais que, pour la prospérité d'une colonie, il faut des rapports possibles et fréquents avec la métropole. Sous ce point vue, la Nouvelle-Hollande, pas plus que la Nouvelle-Zélande, ne nous aurait convenu; car leur position est celle des antipodes; presque aucun lien ne les eût réunies à la France, et les communications de nos navires commerçants sont loin d'être aussi nombreuses que celles de la Grande-Bretagne.

Je sais encore que le caractère national est loin d'aider les migrations volontaires ; je sais que chez nous, l'on ne verra que bien rarement des hommes déjà fortunés, abandonner le sol de la patrie, dans le but d'agrandir leur fortune et d'en faire profiter leurs enfants ; je sais encore que ce qui fait surtout la prospérité des colonies britanniques, c'est cette longue suite d'établissements transatlantiques, qui établissent entre eux et avec toute société naissante d'Anglais, des relations commerciales continues.

La France, il est vrai, n'a pour elle aujourd'hui aucune de ces chances de succès que l'Angleterre réunit toutes; mais quelle est la cause première du mal? Si on se reporte aux époques où chaque peuple commençait à se jeter dans ce système de colonisation, qui a gagné tout l'univers, verra-t-on les colonies de cette époque, fondées par les Français, moins riches et moins puissantes que celles de leurs voisins? Maurice et Saint-Domingue n'ont-elles pas été les deux plus belles colonies du monde, et n'ont-elles pas commencé sous le pavillon de la France? Mais ensuite, pendant que la France concentrait ses efforts pour maintenir son indépendance, on a vu la Russie étendre ses doigts de fer pour joindre l'Europe à l'Asie sous un même gouvernement despotique; tandis que l'Angleterre, tranquille dans ses limites infranchissables, a continué à étendre ses conquêtes maritimes. Naguère encore, sous l'empire, combien de millions, combien de milliers d'hommes n'aurait-on pas sacrifiés pour posséder une province de plus

sur le Rhin, tandis que l'on reculerait peut-être encore aujourd'hui devant quelques dépenses et l'envoi d'une flotte pour conquérir un royaume entier, mais séparé de nous par une longue nappe d'eau.

Par suite, la France, exclusivement occupée d'étendre ses possessions en Europe, a pour ainsi dire abandonné sa puissance sur mer, et aujourd'hui, lorsqu'elle porte ses regards en dehors de ses frontières, lorsqu'elle voit les envahissements de ses rivaux, et que justement effrayée de la puissance qu'ils y ont acquise, elle mesure les sacrifices qu'il faudrait s'imposer pour ressaisir la prépondérance qui lui échappe et qui lui est due, elle recule et semble croire à son incapacité, sans songer qu'il a fallu des siècles à l'Angleterre pour assurer sa domination dans toutes les mers; et que cette longue série d'établissements britanniques, qui assurent le succès de toute colonie anglaise naissante, est comme une longue chaîne dont chaque anneau a été forgé séparément à force de temps et de sacrifices; mais qui, une fois commencée, n'exige plus que de la constance pour s'étendre et envelopper le globe entier.

J'admets qu'une colonie purement commerciale, ou qu'un colonie agricole libre, serait longue à établir, et peut-être impossible à la France avec les éléments qu'elle peut donner à la migration; mais ne pouvons-nous pas former une colonie agricole pénitentiaire? ne reste-t-il pas des lieux à exploiter? n'avons-nous pas des forçats dans nos bagnes? manquons-nous d'hommes et de vaisseaux? Nos ressources

financières sont-elles tellement épuisées, que nous ne puissions encore disposer de quelques millions pour débarrasser nos ports du redoutable voisinage des chiourmes, et créer quelque puissante colonie où notre armée navale puisse trouver un abri, lorsqu'il faudra disputer à notre rivale l'empire des mers qu'elle s'est adjugé. Nous ne sentons point encore chez nous, il est vrai, ce trop-plein de la population, qui chez nos voisins a besoin de déborder; mais nous y marchons rapidement, et peut-être lorsque le moment en sera venu, il ne restera plus de terre cultivable qui ne soit abritée par un pavillon; et la France verra alors, mais trop tard, qu'elle a perdu à jamais toute possibilité de se créer des colonies.

Que l'on jette les yeux sur une carte : partout, à nos côtés, nous voyons la puissance britannique avec des forces imposantes. Deux peuples semblent, pour ainsi dire, vouloir se partager l'empire du monde : la Russie étend ses conquêtes et promène ses étendards sur deux parties du globe; l'Angleterre couvre la mer de ses vaisseaux, et fait flotter son pavillon sur toutes les parties de la terre.

La mer des Indes, limitée par l'Afrique à l'ouest, au nord les riches possessions de l'Indoustan, et à l'est le grand archipel d'Asie et la Nouvelle-Hollande, présentent, sur tous ces alentours, les plus riches comptoirs du monde. Partout le pavillon anglais flotte avec orgueil : sur le cap de Bonne-Espérance, dans l'Inde, dans l'Australie, il ne trouve point de rivaux. Un point isolé au milieu de ce vaste

océan, un point qui était trop français pour devoir jamais être abandonné, l'île Maurice, semble devenir le point central d'où l'Angleterre surveille et protége toutes ses possessions. Là encore, dans ce vaste archipel d'Asie, un drapeau qui longtemps fut le roi des mers, celui des Hollandais, couvre de vastes et belles terres; Java, Sumatra, qui vient de recevoir des chaînes, seraient à peine suffisantes pour équilibrer la puissance anglaise, si elles appartenaient à une grande nation, qui possédât de nombreuses et puissantes flottes de guerre; mais déjà l'Angleterre a pris pied sur ces terres qu'elle convoite, et la presqu'île de Malaca, sur laquelle elle a bâti Sincapour, lui a servi à jalonner sa route vers la Chine. L'île Bourbon vient seule rappeler, dans ces mers, l'existence de la France; car c'est à peine si j'ose mentionner nos possessions de l'Inde, qui se réduisent à ce que l'Angleterre n'a pas voulu nous enlever. Quelques mètres de terrain affermés par les dominateurs de l'Inde, sont tout ce qui rappelle le pavillon de la France à la génération actuelle, qui cependant le vit flotter plus d'une fois avec orgueil, sur nos escadres souvent victorieuses, avant de succomber dans les derniers combats qui nous coutèrent l'île de France. Si, lors des guerres de l'empire, même après nos revers maritimes, nos frégates dans l'Inde purent lutter avec autant d'avantages, en possédant pour tout point de refuge l'île Maurice, ce rocher au milieu de la mer; que ne devrions-nous pas espérer de notre marine, si la France pos-

sédait dans ces mers une colonie puissante, présentant des ports nombreux à nos bâtiments en croisière? Dans l'état actuel, Bourbon ne saurait manquer de succomber à la première guerre, et, avec elle, le peu de possessions qui nous restent dans l'Inde, et qui dans tous les cas, ne sauraient résister à l'armée imposante que les Anglais possèdent dans ces parages. Bourbon est une belle colonie agricole et industrielle, fournissant, il est vrai, du sucre, du café à la métropole, mais demandant du riz et des troupeaux à Madagascar, dont elle ne peut se passer pour nourrir ses habitants. Du reste, sa côte inhospitalière n'offre point d'abri à nos vaisseaux : ainsi, pas un seul port ne nous est ouvert dans les mers de l'Inde, et si la guerre venait à éclater, de quel poids dans la balance pourrait y être la marine française?

A côté des mers de l'Inde où l'Angleterre est si riche et la France si pauvre, se présente un autre bassin bien plus vaste, l'océan Pacifique, qui est destiné à devenir peut-être avant peu le théâtre de grands événements. Au nord, la Russie traversant les mers a étendu sa domination sur l'Amérique, les îles Aleutiennes et toutes les îles septentrionales. Les possessions nouvelles de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, les Moluques, les Philippines, puis la Chine, sur laquelle l'Angleterre ne s'est point encore prononcée, limitent ce bassin vers l'ouest, dont l'Amérique avec toutes ses républiques que dominent les États-Unis, forme les rives orientales.

« Dans ce partage de richesses et de puissance, écrivait M. Laplace en 1835 (1), où se feront admettre bien certainement les États-Unis, et auquel l'Espagne même voudra participer, lorsqu'ayant renoncé tout à fait à l'espérance de reconquérir ses colonies, elle se contentera d'exercer sur elles l'influence du langage, des mœurs, et d'une ancienne domination; quelle part s'est réservée la France, qui en Europe sert de contre-poids à la Russie, et peut rivaliser sur mer avec l'Angleterre? elle ne paraît même pas y avoir songé. Ses hommes d'état trouvent ces régions trop lointaines pour s'en occuper, ils les dédaignent parce qu'ils ne les connaissent pas : comme si la Nouvelle-Galles du Sud et Van-Diémen, dont les progrès rapides les étonnent, étaient moins ignorées à Paris au commencement du siècle, que ne le sont aujourd'hui les archipels de la Polynésie ou le nord-ouest de l'Amérique.

» Au lieu de s'emparer dans les mers de la Chine ou dans l'océan Austral d'un point qui puisse offrir par la suite un débouché à ses manufactures et un abri à ses escadres, elle se borne à faire doubler le cap Horn ou celui de Bonne-Espérance par quelques bâtiments armés, trop peu nombreux pour paraître dans tous les lieux où l'intérêt de son commerce exigerait leur présence, et trop faibles pour inspirer du respect à des peuples en proie aux révolutions, et à peine sortis de la barbarie. Dans quel coin du

(1) *Voyage de* la Favorite, tome IV, page 83.

globe sont nos établissements militaires ou commerciaux? Sur quelle terre, ou seulement sur quel rocher flotte le pavillon tricolore, au milieu de cette immense mer du Sud parsemée d'îles presque toutes occupées actuellement par les nations maritimes nos rivales, qui, plus prévoyantes que nous, se préparent à une lutte commerciale et politique beaucoup moins éloignée que l'on ne le croit généralement?

» Quand cette lutte commencera, la France se trouvera sans moyens de défense, comme sans aucun moyen d'agression dans l'océan Pacifique. Au premier bruit d'une guerre maritime, ses stations, privées d'un port de relâche et de ravitaillement, seront obligées, pour échapper aux croisières ennemies, de fuir précipitamment vers l'Europe, en laissant nos négociants à la merci des autorités locales.

» Depuis la paix de 1814, le mal a augmenté continuellement, et vingt années de tranquillité semblent n'avoir diminué en rien l'inexpérience de nos gouvernants en fait de commerce; les intérêts de nos armateurs sont sacrifiés à la politique intérieure du moment, ainsi qu'à la crainte de mécontenter les propriétaires fonciers et les manufacturiers; des discours prononcés légèrement à la tribune, et dont probablement les suites n'ont pas été calculées, jettent l'inquiétude parmi nos concitoyens trafiquant en pays étrangers, ébranlent leur crédit, et parfois le ruinent complétement. D'un autre côté, le gouvernement, toujours restreint dans ses dépenses même les plus nécessaires, et ne pouvant assurer

aucun avenir financier à ses projets, est obligé de réduire chaque année les armements de la marine militaire, et de renoncer à la formation d'aucun établissement d'outre-mer.

» Cette pénurie d'armements est cause que les côtes de la presqu'île de l'Inde, celles de la Chine, le grand archipel d'Asie, Van-Diémen, et la Nouvelle-Galles du Sud, toutes contrées que fréquentent nos marchands, ou qu'ils fréquenteraient si des traités leur en ouvraient l'accès, ne sont visitées qu'à de longs intervalles par les bâtiments de l'État. Il y a même des points sur ces côtes, tels que San-Blas et les autres ports d'Amérique au nord de Panama, où bien rarement notre station du Pérou et du Chili a pu étendre sa surveillance.

» Un tel état de choses est extrêmement fâcheux, et s'il se prolonge plus longtemps, nos relations maritimes et notre influence sur les peuples d'Asie et d'Amérique tomberont tout à fait. Mais il faut espérer que les chambres adopteront enfin, à l'égard de notre commerce, les mesures d'amélioration dont presque toutes les puissances leur donnent l'exemple, et qu'elles abandonneront ce principe exagéré d'égoïsme national, qui, en empêchant d'établir un bon système d'échange avec les autres pays, nuit considérablement à la prospérité de nos provinces frontières. Alors, si elles comprennent bien leur mission, elles n'hésiteront pas d'accorder les fonds nécessaires au développement de ce système, et le gouvernement sera ainsi à même de remplir digne-

ment ses engagements envers les armateurs; non-seulement en leur procurant les moyens de débiter leurs cargaisons, mais encore en entretenant sur toutes les mers des forces imposantes qui, présentes partout au moment du danger, repousseront l'ennemi, ou qui, succombant avec honneur, répandront sur le nom français un éclat bien préférable au prix de quelques frégates qu'une excessive prudence aura conservées. »

Depuis quelques jours à peine le pavillon national flotte sur les îles Marquises, et semble annoncer que la France ne veut plus rester étrangère à ce partage du globe entre les puissances rivales. Quel est l'avenir de cette colonie naissante? quelles sont ses ressources pour notre commerce? de quel poids peut être cet établissement, si jamais la patrie avait besoin de recourir aux armes pour repousser ses ennemis?

Suivant nous, la colonie des Marquises est un point militaire, un poste avancé de la France pour veiller sur son commerce et défendre ses intérêts. Le peu de terrain cultivable qui reste sur ces terres déjà si petites, le climat brûlant de ces contrées, ne permettent pas de supposer que ce nouvel établissement puisse avoir une grande importance comme colonie agricole, libre ou pénitentiaire; placé à une distance immense de la métropole, il ne se trouve dans aucune des conditions de position nécessaires pour devenir un dépôt important de marchandises, un établissement commercial où puissent se tenir

des marchés nombreux. Le bois de sandal, jadis si recherché par les navires de commerce pour l'exporter en Chine, semble s'être perdu sur ces îles, et peut-être il faudra l'y replanter. Du reste, la population de cet archipel, faible et livrée par goût à une inaction complète, ne présente dans son industrie aucun objet que l'Europe puisse envier. Pour amener au travail ces hommes insouciants, il faudrait d'abord leur créer des besoins. La nature, si riche sous ces zones torrides, semble avoir prévu cette tendance qu'ont tous les peuples des tropiques à vivre dans l'indolence et l'oisiveté. De nombreux arbres fruitiers assurent, sans culture, une nourriture abondante à ces hommes si sobres et si limités dans leurs désirs. La guerre, qu'ils ne cesseront pas de faire, car elle est essentielle à leur nature, la liberté licencieuse des femmes, si caractéristique à ce peuple, et qui ne peut qu'arrêter la procréation, puis l'abus des liqueurs fortes, dont ils seront avant peu très-avides, enfin les maladies dont plusieurs îles sont déjà infestées, toutes ces causes réunies doivent tendre rapidement à diminuer la population. Si on consulte les récits des voyageurs qui seulement depuis Krusenstern visitèrent ces peuples et cherchèrent, dans leur passage, à estimer le nombre des habitants, on reconnaît déjà une tendance vers un prompt décroissement de la race. Naguère encore M. Dupetit-Thouars n'a-t-il pas constaté une diminution sensible dans la population, diminution qui, il faut l'espérer, ne sera

point encore augmentée par la présence définitive des Français sur ces terres, mais qu'ils ne pourront pas arrêter, car les mœurs de ces peuples ne sauraient, suivant nous, éprouver un changement avantageux, sans une transition lente, si jamais elle doit avoir lieu. Aussi, suivant toute probabilité, et malgré toute la bienveillante sollicitude qui, nous en sommes certains, formera le caractère du nouveau gouvernement qui vient de prendre possession de ces terres, les habitants primitifs diminueront leur nombre actuel, et peut-être disparaîtront totalement de ces îles, dont nous resterons les paisibles possesseurs.

Des explorations hydrographiques de détail manquent encore sur ces côtes, si souvent visitées, pour en faire connaître toutes les ressources maritimes, comme ports pouvant donner abri aux flottes de commerce et même de guerre. Cependant, à moins que plus tard, ce qui est peu probable, on ne trouve des baies bien fermées et défendues de tous les vents, qui eussent échappé aux reconnaissances sous voiles déjà exécutées, on peut, dès aujourd'hui, croire que la grande île Nouka-Hiva deviendra le dépôt central de tous les établissements maritimes du gouvernement. Sur sa côte méridionale se trouve en effet le port Taiohae, capable de recevoir et mettre à l'abri de tous les temps, des escadres et de grands vaisseaux. A peu de distance de là s'ouvre la baie Akani ou Tchitchagoff, la seule qui jusqu'ici

paraisse offrir une mer assez tranquille pour y former des établissements de construction, où l'on puisse exécuter en toute sécurité les opérations de carénage qui exigent toujours un abri parfait. Enfin c'est encore sur l'île Nouka-Hiva que se trouve la vaste baie des Taïpis, qui jusqu'ici n'a pas paru offrir un port sûr aux navires de passage, mais qui aurait besoin d'une exploration complète pour en faire connaître tous les contours et les ressources maritimes; suivant certains auteurs, il est vrai d'une opinion douteuse, elle présenterait des mouillages sûrs et des bassins parfaitement abrités; quoi qu'il en soit, c'est sur cette baie que s'ouvre la vallée la plus vaste et la plus féconde du groupe, et sous ce point de vue, c'est encore là que s'établiront par la suite un grand nombre de colons, destinés peut-être à devenir les fournisseurs des navires en relâche. Sur toutes les autres îles on ne trouve jusqu'ici que des anses offrant de très-médiocres mouillages, que les navires ne peuvent fréquenter que suivant l'époque où ils se trouvent, et la direction des vents régnants.

Suivant nous, donc, l'île Nouka-Hiva est destinée à devenir le centre ou la capitale de l'établissement. Ce sera contre l'île Nouka-Hiva que se dirigeront tous les efforts de l'ennemi qui, en temps de guerre, cherchera à s'emparer ou à détruire notre établissement. L'île Nouka-Hiva, entourée de tous côtés par une côte élevée et accore sur laquelle la mer déferle avec force et ne permet point un débarquement, puise sa première force dans cette disposition même

de ses côtes qui ne sont abordables que sur peu de points; la hauteur des montagnes de l'île, leurs falaises ardues qui ne permettent que difficilement les communications entre les différents points de la côte, rendraient aussi pénibles et peu fructueux les débarquements qui seraient tentés par l'ennemi sur tout autre point que ceux occupés par les Français. Sur la côte méridionale où, je le répète, sera probablement le siége principal de l'établissement, la côte est inabordable sur tout le littoral, excepté dans les baies Akani, Taio-hae et des Taïpis; les deux premières baies seront faciles à défendre, grâce à leur entrée étroite et aux hautes montagnes qui les dominent de toutes parts. Toutefois ce ne sera point sans des difficultés nombreuses et de grandes dépenses que les batteries françaises pourront couronner les hautes et dures falaises qui limitent ces ports. La vaste baie des Taïpis sera probablement le point où l'ennemi commencerait l'attaque à cause des facilités qu'auraient les navires de guerre à y entrer avec vent sous vergues et d'en sortir au cas de non réussite. Un point sur la côte est, l'anse de la *Néva*, et un autre signalé sur la côte nord par M. Dupetit-Thouars comme pouvant offrir mouillage, sont les seuls connus jusqu'ici sur tout le reste du pourtour de l'île Nouka-Hiva. Enfin, comme colonie militaire, les îles Marquises semblent réunir toutes les conditions nécessaires pour la défense en cas d'attaque; mais s'il s'agissait de s'établir solidement sur chacune des îles de l'archipel, la garnison de-

vrait y être nombreuse et les travaux d'art considérables.

Après Nouka-Hiva, les îles Taouata et Hivaoa sont celles qui offrent les plus grandes ressources. Leur étendue dépasse, il est vrai, celle de Nouka-Hiva; mais, nulle part, leurs côtes abruptes ne présentent des abris assurés en tous temps pour les grands navires, et faciles à défendre; cependant, il ne faut pas perdre de vue que le port de Vaïtahou, assez tranquille pendant la mousson d'est, peut envoyer les navires qui fréquentent sa rade, passer le temps de l'hivernage sur la côte méridionale de Hivaoa, où se trouvent des ports à petite distance et abrités des vents d'ouest.

Comme position, les navires de guerre mouillés aux Marquises seront appelés à commander tous les archipels de l'Océanie, où les vents d'est, qui soufflent régulièrement pendant huit mois de l'année, peuvent les porter en quelques jours. L'Australie, la Nouvelle-Zélande, toutes les Moluques, les Philippines, la Chine, le Japon, auront, en cas de guerre, constamment à redouter un coup de main tenté par nos escadres embusquées dans les Marquises. Toutefois, ne perdons pas de vue que, jusqu'ici, les Marquises ne sont qu'un point isolé pour la France; que de là, s'il est vrai qu'elle peut envoyer ses vaisseaux sur toutes les possessions occidentales de nos rivaux, elle n'a pas un seul port sous le vent pour les recevoir en cas de besoin ou de non réussite; aussi, espérons que la France ne s'arrêtera pas dans ce sys-

tème régénérateur pour notre marine et notre commerce, et que bientôt, dans ces vastes mers, on verra son pavillon flotter sur d'autres points que sur les deux rochers de Bourbon et des Marquises.

Depuis longues années, la France avait senti la nécessité d'entretenir une station nombreuse sur les côtes occidentales d'Amérique; là, en effet, nos navires de commerce ont encore des relations nombreuses; et toutes ces petites républiques, fières de leur indépendance, orgueilleuses même de leur faiblesse, ont besoin d'une surveillance active, dans l'intérêt de nos nationaux. Les nouvelles possessions des États-Unis, dont le port de Columbia semble devoir être le centre principal, méritent une attention toute spéciale du gouvernement. Les îles Marquises sont destinées à devenir le centre de notre station; c'est de là, désormais, que nos vaisseaux iront s'échelonner sur cette vaste côte, prêts à appuyer la justice des réclamations de nos nationaux, et à faire respecter notre pavillon, s'il devait jamais y être exposé à des insultes. Sans doute, douze cents lieues encore séparent nos colonies nouvelles du continent; un point plus rapproché de cette vaste terre eût été préférable; mais la mer dans ces parages est pauvre de ces archipels aux rives découpées dont elle est si riche ensuite. De toutes les îles de l'Océanie réunissant les conditions nécessaires pour y former un établissement durable, les îles Marquises se présentent les premières sur la ligne; et à ce titre, nous devons

nous féliciter d'y voir flotter le pavillon de la patrie.

L'utilité des îles Marquises, comme possessions françaises, ne saurait être limitée à l'influence qu'elles sont destinées peut-être à exercer dans le cas d'une guerre, dont le théâtre serait l'océan Pacifique; nos navires de commerce, dont le nombre augmente tous les jours, n'auront-ils pas un immense avantage à trouver dans ces mers un établissement français qui puisse leur prêter secours et assistance, lorsque, après avoir doublé les mers toujours si tempêtueuses du cap Horn, ils débouquent dans l'océan Pacifique, souvent avec des besoins urgents qu'ils ne peuvent satisfaire dans les ports américains; et puis nos baleiniers qui aujourd'hui, pour se livrer à leur louable industrie, viennent parcourir toutes les côtes d'Amérique et les mers qui baignent la Nouvelle-Zélande et l'Australie, la poursuite du cachalot, si peu pratiquée par les Français, qui se fait dans les archipels de l'Océanie, la pêche des holothuries, celle des perles et de la nacre, enfin la récolte de l'écaille, toutes ces industries réclamaient un point central dans ces mers, où nos nationaux pussent réparer leurs pertes, refaire les vivres qui souvent leur manquent, enfin retrouver la protection efficace du pavillon. Aujourd'hui, cette lacune est comblée, et la colonie des Marquises doit être d'autant plus utile, qu'elle sera abondamment pourvue de tous les objets que nécessitent ces industries.

Le commerce futur des îles Marquises sera pro-

bablement limité aux fournitures qu'elles pourront faire de vivres frais et de campagne, aux navires passagers qui, dans leur trajet à travers l'Océanie, viendront y relâcher. Mais là encore, dans ce commerce, nos possessions françaises auront à lutter contre la concurrence que ne manqueront pas de leur faire les îles Taïti, Samoa, Tonga, munies comme elles de bons ports placés sur la route des navires, et qui possèdent encore des plaines plus vastes et plus fécondes que les vallées noukahiviennes. Le capitaine Roquefeuille, qui nous a laissé des renseignements détaillés sur le commerce français dans ces parages, dit, en parlant des îles Marquises, qu'elles sont une bonne relâche pour les bâtiments qui, après avoir doublé le cap Horn, seraient appelés par la nature de leur expédition dans quelque partie de l'Australie, pour les baleiniers qui fréquentent le Grand-Océan méridional, pour les navires allant à la côte nord-ouest d'Amérique, et à qui des besoins urgents ne permettraient pas de pousser jusqu'aux îles Sandwich en tout préférables (à l'époque du passage du capitaine). Enfin, les Marquises sont la relâche naturelle des navigateurs destinés pour les ports de l'Amérique méridionale, et de ceux qui, partant de la côte nord-ouest, vont doubler le cap Horn.

Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour réduire à leur juste valeur tous les avantages énumérés par Roquefeuille en l'honneur des Marquises. Ce serait nécessairement vrai, si la côte du Chili était sans ports

et sans ressources ; si, à côté des Marquises, ne s'élevaient pas les îles Taïti, des Navigateurs, etc. Pour les navires qui, après avoir doublé le cap Horn, vont dans l'Australie ou à la côte nord-ouest d'Amérique, pour les baleiniers surtout qui vont poursuivre leur pêche le long de la côte américaine, nous nous rangerons à l'avis de Krusenstern, lorsqu'il dit qu'il sera préférable pour eux de toucher à un port du Chili : le Chili, en effet, si jamais il tombe entre des mains de plus en plus industrieuses et animées par le travail, offrira des avantages nécessairement bien plus précieux que les Marquises. Sa température permet d'y récolter de la farine, les troupeaux y sont abondants, les salaisons ne peuvent manquer d'y être à bon marché, ses ports sont vastes et sûrs, et, au moins tout autant que les Marquises, ils se trouvent sur la route des navires qui vont là chercher le souffle favorable des vents alisés. Un seul avantage pour les îles Marquises peut momentanément leur valoir la préférence ; mais il dépend des habitants du Chili de le faire cesser, aussitôt qu'ils voudront tenir leurs magasins au niveau des besoins de la navigation. Les Marquises, aujourd'hui couvertes par le pavillon de la France, vont avant peu se couvrir de jardins ; les légumes y seront abondants ; c'est peut-être le point où les cochons, cette ressource de l'Océanie, sont le plus nombreux ; les poules et les chèvres ne peuvent tarder d'y multiplier de manière à pouvoir offrir des approvisionnements aux navires.

Les îles Marquises sont en effet sur la route d'une in-

finité de navires; ceux qui vont de l'Amérique méridionale en Chine, aux Philippines, aux Moluques et dans l'Australie; ceux qui de la côte nord-ouest auront pour point d'arrivée quelques-uns des ports de la Nouvelle-Galles du Sud et de la Nouvelle-Zélande, même ceux qui vont du cap Horn à la côte nord-ouest, pourront toucher aux Marquises, si leurs ports offrent des avantages réels; mais il ne faut pas perdre de vue que les îles de la Société, les îles des Navigateurs, ainsi que celles des Amis et une foule d'autres, jouissent des mêmes avantages, que déjà la civilisation y marche avec rapidité, que les troupeaux commencent à y être nombreux. Si, jusqu'ici, la relâche des Marquises a été préférée par un grand nombre de navires à celle des autres archipels, c'est que les cochons et les poules y étaient encore abandonnés pour quelques bagatelles, tandis que, à Taïti, ces mêmes rafraîchissements avaient une valeur d'autant plus élevée que le prix en est fixé par les missionnaires qui, à peu de chose près, y monopolisent le commerce.

En résumé, la colonie des Marquises ne peut avoir aucune importance comme colonie agricole; comme établissement commercial, ses ressources seront celles qui sont le partage de tout point de relâche où les vivres frais sont abondants, et la condition pour qu'elle conserve cette source de richesse, sera que ses produits puissent toujours lutter par leur qualité, leur abondance et leur bon marché, avec les îles ses rivales, qui comme elle spéculeront

sur le passage des navires. Ajoutons à cela, que les îles de l'Océanie, si riches par leurs végétation, ont sur les îles Marquises l'avantage immense de posséder des plaines vastes et fertiles; que les îles Taïti, des Navigateurs et autres, si elles étaient exploitées par un autre peuple que la race cuivrée sauvage qui l'habite, et qui partout décroît rapidement, que ces îles, dis-je, pourraient avec le secours de l'agriculture, prendre de l'importance comme colonies agricoles et donner lieu à des transactions nombreuses.

L'isthme de Panama, si jamais il vient à être percé, en ouvrant une route nouvelle, suivie bientôt par tous les navires qui visitent l'Océan, viendra offrir un nouveau débouché à toutes les îles de l'Océanie, mais les conditions restent toujours les mêmes, pour que le commerce des Marquises aie plus à y gagner que celui de ses rivales.

Comme point militaire, la colonie des Marquises nous paraît utile et avantageuse. Plus de cent navires de commerce français parcourent aujourd'hui l'océan Pacifique; ils avaient besoin d'un point de refuge, d'un point où ils pussent trouver protection et assistance; d'un autre côté, l'intérêt national comme aussi l'honneur du pavillon, exigeaient impérieusement que la France entretînt dans ces mers éloignées, des forces imposantes qui manquaient d'un centre d'action et d'un abri assuré en cas d'événements qu'il est souvent difficile de prévoir. Les îles Marquises remplissent ce double but.

Dans l'état actuel, avec le peu de possessions qui

restent à la France en dehors de l'Atlantique, le poste militaire des îles Marquises paraît appelé à rendre plus de services dans un coup de main ou dans une guerre peu animée avec quelqu'une des petites républiques de l'Amérique, que dans le cas d'une lutte avec une des grandes puissances maritimes du monde; dans ce dernier cas la France sentirait bien vite l'insuffisance de ce poste avancé, de cette sentinelle perdue qui ne saurait être soutenue immédiatement par le corps d'armée.

C'était un beau projet que celui qui semble avoir été conçu à l'époque où une colonie française allait essayer ses forces sur la Nouvelle-Zélande; c'était là, en effet, une belle terre sur laquelle toutes les conditions autres que celles de la distance, se trouvaient réunies pour fonder des établissements durables, pouvant après peu de temps résister aux flottes européennes, et devant avec les Marquises rétablir la puissance française dans ces mers, où aujourd'hui elle compte à peine. Mais, il faut l'avouer, au milieu des vastes ports de la Zélande, des riches plaines qui les entourent, et dont les Anglais aujourd'hui semblent tirer un si beau parti, le lieu choisi par la France pour les colons qu'elle y envoyait, était peu propre à rassurer l'opinion publique sur le succès futur de l'établissement. On aurait dit que la beauté du port, les facilités de le défendre étaient les seules conditions nécessaires pour cet établissement lointain; comme si la nature du terrain, la fécondité du sol, la facilité d'éta-

blir des communications, enfin la possibilité de s'y nourrir n'étaient pas la base d'un établissement durable, qui aussi doit avoir soin de sa défense et posséder des ports et des citadelles. Pour quiconque a parcouru les nombreuses baies de la Nouvelle-Zélande, il sera facile de comprendre que le choix ne fut point heureux; et quand bien même nous fussions restés les seuls et paisibles possesseurs de cette vaste terre, il n'est pas douteux pour nous que le pavillon de la France, si on avait dû songer à l'y fixer définitivement, n'aurait dû commencer par flotter sur d'autres points autrement rétribués par la nature de leur sol et par leurs ressources maritimes, que le port d'Akaroa. De même ici, s'il eût été loisible à la France de choisir parmi les îles de l'Océanie pour y faire flotter ses couleurs, le choix des Marquises à côté de la riante Taïti serait loin d'être heureux. Mais ce choix n'était point possible; les îles Marquises sont et doivent rester françaises. Sans doute, la prise de possession de cet archipel, qui a suivi de si près les navires qui portèrent nos premiers colons à la Nouvelle-Zélande, n'est que le commencement d'un projet plus vaste et digne de la grandeur du nom français. On n'a pas spéculé sur le percement futur de l'isthme de Panama, pour, en cas de guerre, assurer une route à nos vaisseaux. On sait que les colonies sont comme des forts qui, souvent sans importance par eux-mêmes, en prennent une immense en croisant leurs feux avec ceux du voisin; notre colonie des Marquises ne doit pas rester seule,

isolée au milieu de l'Océan, à cinq mille lieues de la patrie.

A ces conditions, la prise de possession des îles Marquises nous paraît comme un événement heureux qui semble annoncer à la France que son gouvernement songe à l'avenir. Espérons que le pays, reconnaissant ses besoins et fier de sa dignité, prêtera un appui ferme et solide au ministre d'état qui a fait entreprendre cette noble tâche; espérons surtout que l'œuvre se terminera, que la possession isolée des Marquises ne viendra point dans l'océan Pacifique, comme le rocher de Bourbon dans l'Inde, attester seulement notre faiblesse.

Pour nous, voyageurs, nous considérons d'abord comme un devoir de faire connaître nos réflexions sur les pays que nous avons visités, ainsi que les ressources que chacun d'eux présente comme colonie future; mais nous savons que la jalousie de nos rivaux est facile à exciter; nous savons que la presse française, toujours si empressée de faire connaître les actes du gouvernement, a donné la Nouvelle-Zélande à l'Angleterre, lorsque celle-ci ne songeait point encore à y planter son pavillon; aussi, nous croyons devoir taire ce que nous avons pu voir, pour avant tout servir notre pays.

FIN.

NOTES.

NOTE PREMIÈRE.

C'est une tâche difficile que celle de reproduire exactement tous les détails de l'aventure survenue au missionnaire Harris chez les Nouka-Hiviens, peuple dont les actions ne connaissent aucune des contraintes imposées par la décence chez les nations civilisées. Il paraît que ce missionnaire, déjà mal disposé en faveur des habitants de Taouata, ne voulut pas accompagner son confrère Crook dans une excursion qu'il devait faire dans une vallée voisine, sous la conduite du chef Tenaï, leur hôte. Ce chef bienveillant, qui avait déjà partagé sa demeure avec les deux missionnaires, ne borna pas son hospitalité à cette démonstration amicale; il voulut encore conférer à Harris, pendant le temps de son absence, ses droits tout entiers; il en faisait un second lui-même, sous tous les rapports, et, pour employer les expressions de Krusenstern, il lui conféra la charge d'*allumeur des feux du roi*, emploi qui donne la jouissance de toutes sortes de faveurs. Mais le missionnaire, déjà accablé par la sombre perspective d'un séjour prolongé au sein d'une peuplade aussi sauvage, n'avait pas même compris le sens des discours qu'on lui avait tenus : il négligea totalement la famille de son ami, ne s'occupa en aucune façon des fonctions qu'on lui avait imposées, et, cherchant dans le sommeil un remède à ses inquiétudes, il s'endormit de bonne heure. La femme du chef, étonnée de cette conduite, et craignant peut-être les reproches de son mari, mue d'ailleurs par le désir de voir de près un Européen, profita du sommeil de Harris ainsi que toutes les femmes de sa suite pour le contempler à son aise; mais la curiosité ne se

borna pas à cette inspection silencieuse, toutes ces femmes voulurent le toucher; et le contact imprudent de leurs mains réveilla en sursaut le malheureux Harris qui crut sur-le-champ qu'on en voulait à sa vie. Éperdu, il saisit à la hâte la malle contenant ses effets, la chargea sur ses épaules et se dirigea au plus vite vers le rivage où il arriva au beau milieu de la nuit.

Malheureusement *le Duff* était mouillé loin de terre, le bruit du ressac couvrait la voix du missionnaire qui appelait à son aide de toutes ses forces, et il s'était déjà résigné à attendre le jour assis sur son coffre, lorsque quelques sauvages, attirés par ses cris, s'approchèrent et essayèrent de lui dérober quelques-uns de ses effets. Cette dernière tentative mit le comble à son épouvante; il s'enfuit dans les bois à moitié fou, et erra jusqu'au matin en proie à des transes mortelles. M. Falconer, un officier du *Duff*, envoyé à sa recherche, ne put pas débarquer à cause de la barre très-violente ce jour-là. Pour comble d'infortune, on fut obligé de haler à bord avec une corde le pauvre Harris, à travers le bris des lames à la plage; sa raison avait résisté avec peine à tant de contrariétés; en arrivant à bord, il n'avait pas encore repris l'usage de ses sens, et donna une nouvelle preuve que souvent la peur est pire que le mal.

NOTE II.

Nous avons vu que l'amiral russe Krusenstern trouva deux Européens, anciens matelots déserteurs de leurs navires, fixés sur les îles Nouka-Hiva. Ces deux hommes avaient, chacun de leur côté, parcouru une carrière brillante au milieu des sauvages, dont ils avaient adopté la manière de vivre en se conformant aux mœurs et coutumes du pays. Tous les deux étaient devenus des guerriers redoutables, et ils étaient arrivés à l'apogée de la gloire et de la puissance sauvage lorsque parurent sur la rade les deux navires russes *la Nadeshda* et *la Néva*. L'un d'eux, Joseph Ca-

bri, Français de naissance, et dont ses journaux nous ont dernièrement rappelé les aventures, se trouvait sur le navire *la Nadeshda* lorsque ce bâtiment fut obligé d'appareiller en toute hâte, sans pouvoir renvoyer notre aventurier à terre. Dès lors Joseph Cabri fut obligé de suivre la destination de *la Nadeshda*, et il quitta pour toujours les îles Marquises pour revenir en Europe. Il dut être, au commencement, bien embarrassé de la contenance ; car le tatouage complet de son corps attirait l'attention de la foule qui s'ameutait autour de lui ; puis il devint l'objet de spéculations particulières et fut promené de ville en ville comme un objet de curiosité.

Il fut d'abord présenté à l'examen des hautes sommités scientifiques, il eut l'honneur d'être présenté devant plusieurs têtes couronnées, et finit enfin par se montrer au public pour une modique somme d'argent.

A la foire d'Orléans, on vit, pendant quelques jours, les longues affiches du spectacle promis par Joseph Cabri à côté des prouesses savantes du fameux chien Munito. Ce rapprochement blessa l'amour-propre de l'ex-chef sauvage qui, saisissant son casse-tête faillit faire un mauvais parti au savant Munito et surtout à son maître. Joseph Cabri avait presque perdu l'usage de sa langue et il avait contracté au milieu des Noukahiviens un sifflement particulier que l'on remarque fréquement parmi les Européens qui ont longtemps vécu parmi les sauvages ; ses auditeurs avaient peine à le comprendre.

Depuis l'événement qui l'arracha pour toujours à sa patrie adoptive, les Marquises, et qui le ramena dans son pays, Joseph Cabri dut mener une vie assez misérable ; il continua à exploiter la curiosité publique jusque vers l'année 1818 où il expira à Valenciennes sa ville natale. Il eût sans doute été précieux de pouvoir conserver la peau bigarrée de mille tatouages capricieux de ce vaillant ami de Keatanoui ; toutefois son corps fut confié simplement à la terre, grâce peut-être à l'obscurité dans laquelle il passa ses derniers instants.

Quant à l'Anglais Roberts, il a laissé une histoire presque complète de sa vie dans la lettre suivante, adressée à M. Hare, en date du 11 décembre 1811.

« Monsieur,

» Je prends la liberté de vous adresser le résumé de la narration de mes aventures, savoir :

» En novembre 1797, j'ai quitté Londres pour entreprendre un voyage au delà du cap Horn ; après avoir demeuré à Spithead jusqu'au commencement de janvier 1798, nous avons fait voile, et trois mois après nous avions atteint l'île de Saint-Iago, où nous avons séjourné quelques jours avant de nous rendre à Rio-Janeiro. Notre relâche dans ce port a été de douze à quatorze jours, et nous avons doublé le cap Horn dans le mois de juin 1798. Nous avons séjourné pendant six mois aux îles Gallapagos, d'où nous nous sommes dirigés vers la côte de Californie, en compagnie des navires *le Butterworth* et *le Liberty*, tous les deux de Londres. Par la latitude de 17° nord, nous avons éprouvé à minuit un coup de vent, *le Liberty* n'a plus reparu depuis lors, et *le Butterworth* perdit son grand mât. A la suite de ce malheur imprévu, nous nous sommes dirigés vers les îles Marquises, situées par 9°58′ latitude sud, et environ 158° longitude ouest. A la suite de diverses circonstances, je devins un habitant de l'île Santa-Christina (Taouata), où j'ai résidé près d'un an ; à cette époque j'ai passé sur une autre île éloignée d'environ trois lieues; je tentai alors de faire quelques spéculations ; mais mon éducation imparfaite m'empêcha de réussir. A la fin, je partis avec un ami, dans une double pirogue, pour Noukahiva, éloignée d'environ trente-cinq lieues. Dans cette île, la fortune m'a été plus ou moins favorable. Mon ami, le roi, m'affectionnait beaucoup, et, de mon côté, je faisais tout ce qui dépendait de moi pour mériter sa faveur; j'ai guidé ses guerriers dans les combats pendant quatre ans. Plus tard, il m'accorda la main de sa sœur *Ena-o-ae-a-ta*, comme un faible témoignage de son estime ; depuis j'ai considéré ce mariage comme une grande faveur.

» A la fin, en février 1806, je quittai les Marquises sur le navire *la Lucy*, de Londres, destinée pour Port-Jackson ; six jours après nous arrivâmes à Taïti, où se trouvaient douze missionnaires. Ma femme étant enceinte de son second enfant, je débarquai dans ce lieu, le 8 mai 1806, et j'y demeurai pendant dix-huit mois, au bout desquels le capitaine Dalrymple arriva et me prit à bord en qualité de pilote. Je conduisis son navire aux îles Ladrones, et dans un mois je le ramenai à Taïti. Après avoir fait de l'eau, du

bois, etc., etc., nous partîmes de nouveau pour les îles Pheacus et de là pour la Nouvelle-Zélande, où nous prîmes un chargement d'Espars pour Penang; nous arrivâmes dans ce port, en mars 1808; j'y séjournai vingt-trois mois, mon capitaine étant mort; en février 1810, je pris passage pour le Bengale, où nous sommes arrivés le 17 mars 1810.

» Telle est, mon bon monsieur, l'esquisse de mes voyages et de mes courses, puisse-t-elle satisfaire à votre désir.

» Je suis, etc.

» E. ROBERTS. »

C'est là tout ce que l'on sait de la vie de Roberts, qui, après avoir occupé une si haute position chez les sauvages noukahiviens, est peut-être allé se condamner à une vie misérable dans un coin éloigné du globe.

NOTE 3.

DÉCLARATION.

La présente déclaration a pour but de faire connaître au monde, que moi, David Porter, capitaine de la marine des États-Unis d'Amérique, commandant actuellement la frégate des États-Unis *l'Essex*, ai, au nom desdits États-Unis, pris possession de l'île appelée par les indigènes Noukahiva, généralement connue sous le nom d'île sir Henry Martin, mais maintenant nommée île Madison. A la requête et avec l'assistance des tribus amies, résidant dans la vallée de Tieuhoy, aussi bien que celle des tribus résidant dans les montagnes, que nous avons vaincues et rendues tributaires de notre pavillon, j'ai fait bâtir le village de Madison, consistant en six maisons convenables, une corderie, une boulangerie et autres dépendances, et pour la protection de ce village, autant que pour celle des indigènes nos alliés, j'ai fait construire un fort, suscep-

tible de recevoir seize canons, sur lequel j'en ai placé quatre, et que j'ai nommé fort Madison.

Nos droits sur cette île étant fondés sur une priorité de découverte, de conquête et de possession, ne sauraient être contestés. En outre, les indigènes, sans défense, pour s'assurer une protection amicale si nécessaire à leur situation, ont demandé d'être admis dans la grande famille américaine, dont les lois républicaines ont tant d'analogie avec les leurs. Et, dans le but d'encourager ces vues, dans leur intérêt et pour leur bonheur, aussi bien que pour assurer nos droits sur une île importante sous beaucoup de rapports, j'ai pris sur moi de leur promettre qu'ils seraient adoptés ainsi qu'ils le désiraient, que notre chef serait leur chef, et ils ont donné l'assurance que chacun de leurs frères des États-Unis qui les visitera dorénavant, recevrait parmi eux une réception cordiale et hospitalière, et qu'ils leur fourniraient tous les rafraîchissements et toutes les provisions que l'île produit, qu'ils les protégeraient contre leurs ennemis, et autant qu'il dépendra d'eux, ils empêcheraient les sujets de la Grande-Bretagne (les connaissant comme tels), de venir parmi eux, jusqu'à ce que la paix soit faite entre les deux nations.

Des présents considérables des produits de l'île, ont été apportés par chacune des tribus de l'île, sans en excepter les plus éloignées, et elles ont été énumérées ainsi qu'il suit, savoir :

Six tribus dans la vallée de Tieuhoy, appelées les Taeehs, savoir : 1° Hoattas, 2° Maouhs, 3° Houneeahs, 4° Pakeuhs, 5° Hekuahs, 6° Havvouhs.

Six tribus des Happas : 1° Nieekees, 2° Fattievows, 3° Pachas, 4° Keekahs, 5° Fekaahs, 6° Muttawhoas.

Trois tribus des Maamatwuahs : 1° Maamatwuahs, 2° Tivahs, 3° Cahahas.

Trois tribus des Attatokahs : 1° Attatokahs, 2° Takeeahs, 3° Paheutahs.

Une tribu des Nieekees.

Douze tribus des Typees : 1° Poheguahs, 2° Naheguahs, 3° Attayiyas, 4° Cahunukohas, 5° Tomavaheenahs, 6° Tickeymahues, 7° Mooaeekas, 8° Atteshows, 9° Attestapwyneuahs, 10° Attehacoes, 1° Attetomohoys, 12° Attakakahaneuahs.

La plupart des tribus ci-dessus ont réclamé d'être admises sous la

protection de notre pavillon, et toutes ont manifesté le désir d'obtenir, à quel titre que ce soit, une alliance qui leur promet tant d'avantages.

Mû par des considérations d'humanité qui promettent une prompte civilisation, à une race d'hommes qui jouit de tous les dons intellectuels et corporels que la nature peut accorder, et qui ne demande qu'à se perfectionner; sous l'influence de vues particulières, qui assurent à mon pays une île fertile et populeuse, dotée de tous les avantages de sécurité, d'approvisionnement pour les navires, et qui est parmi toutes les autres la mieux située, sous le rapport du climat et de la position locale, je déclare que j'ai, de la manière la plus solennelle, à l'ombre du pavillon américain déployé sur le fort Madison, et en présence de nombreux témoins, pris possession de l'île Madison, au nom des États-Unis dont je suis citoyen; et que l'acte de la prise de possession a été annoncé par un salut de dix-sept coups de canons, tiré par l'artillerie du fort Madison, qui a été répété par les navires sur la rade, qui sera dorénavant appelée Massachussets bay. Et que, pour que notre droit à cette île ne puisse être contesté plus tard, j'ai enterré une bouteille au pied du mât de pavillon du fort Madison, dans laquelle se trouve une copie du présent acte, avec plusieurs pièces de monnaie au coin des États-Unis.

En foi de quoi, j'ai apposé ma signature ci-dessous. Ce dix-neuvième jour de novembre 1813.

Signé David PORTER.

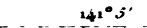
Témoins présents.

Signé John DOWNES, lieutenant U. S.N.—James P. WILMER d°. —S.D. M'KNIGHT, acting lieutenant U.S. N.—John. G. COWEL d°. —David P. ADAMS, chaplain U. S. N.—John M. GAMBLE, lieutenant U. S. marines.—Richard K. HOFFMANN, acting surgeon U. S. N.—John M. MAURY, midshipman U. S. N.—M. W. BOSTWICK, acting midshipman U. S. N.—William SMITH, master of the American ship *Albatross*.—William H. ODENHEIMER, acting surgeon master U. S. N.—Wilson P. HUNT, agent for the North Pacific fur company.—P. de MESTER; Benjamin CLAPP, citizens of the United-States.

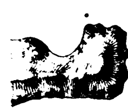
Le contenu emphatique et pompeux de cette pièce nous a engagés

à la produire comme un spécimen remarquable du style américain. Nous aurions pu annexer à cette note d'autres documents de cette nature; car, Dieu merci, les îles Nouka-Hiva n'ont pas manqué de découvreurs et de prises de possession; mais le temps nous manque, et nous les croyons, pour le moment du moins, inutiles à notre sujet.

FIN DES NOTES.



Carte
DES ILES
HIVA-OA, TAOUATA
et
MOTANE.



40'

45'

50'

55'

Ile Motane

10°

Banc de Marchand

5'

10'

141° 5'

S. Jacobs sc.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
IMPRIMEURS DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.

VOYAGES

DE LA

COMMISSION SCIENTIFIQUE DU NORD,

PUBLIÉS PAR ORDRE DU ROI,

sous la direction de M. PAUL GAIMARD, président de la Commission.

27 volumes grand in-8° et 766 planches grand in-folio.

PARTIE PITTORESQUE

PAR

MM. A. Mayer, B. Lauvergne, Ch. Giraud et L. Bevalet,

(PEINTRES DE LA COMMISSION DU NORD).

COMME toutes les autres sciences, celle des voyages a eu ses phases diverses, ses révolutions et ses progrès; au temps où les croyances du pays natal étaient fantasques et bizarres, le voyageur y rapportait des récits étranges : c'étaient des hommes à taille de géant ou de nain, des espèces intermédiaires d'une structure inattendue, des animaux de formes et d'habitudes fabuleuses, des plantes et des minéraux désormais introuvables. Partout enfin, sur la terre, dans l'air, au sein des flots, naissaient par myriades les phénomènes extraordinaires, produits de notions incomplètes et de l'amour du merveilleux.

NOTA. Voir à la page 31, pour les divisions de l'ouvrage.

Cette disposition à idéaliser dépassait toutes les limites raisonnables de la poésie et de la peinture; car, s'il est réellement de nécessité pour les arts d'idéaliser les objets de l'observation, jamais ils ne doivent l'être à côté de la vérité.

Rien de plus intéressant que de parcourir les annales des voyages, d'y voir par degrés disparaître devant le flambeau de la science les apparitions extravagantes de l'imagination. Lisez les récits des premiers naturalistes; au milieu d'observations tout empreintes de génie, vous trouvez les descriptions les plus incroyables : auprès des Scythes septentrionaux, anthropophages, les Arimaspes, remarquables par l'œil unique qu'ils ont au milieu du front. « Ce peuple, dit « Pline, est continuellement en guerre avec les Griffons, es« pèce de monstres qne l'on représente ordinairement avec « des ailes. Tirant l'or des mines, ils mettent à le conserver « autant d'ardeur que les Arimaspes à le leur enlever : tel « est du moins le récit d'Hérodote et d'Aristée de Proconèse. »

Les Sauromates, à dix journées du Borysthène, ne prennent de nourriture que de trois en trois jours.

Les Androgynes, suivant Calliphane, réunissent les deux sexes, dont ils usent tour à tour. Aristote ajoute que chez tous le sein droit est celui de l'homme, et le sein gauche celui de la femme. Phylarque cite la race des Thibiens, dans le Pont, et plusieurs autres, comme caractérisées par une double prunelle dans un œil et une figure de cheval dans l'autre; Cicéron d'ailleurs nous enseigne que partout le regard des femmes à double prunelle est funeste. Non loin de Rome, au territoire des Falisques, les Hirpiens marchaient sans se brûler sur un bûcher embrasé. C'est dans l'Inde et l'Ethiopie surtout que fourmillent les merveilles : les plantes, les animaux, tout y est prodigieux. Certains hommes sont hauts de huit coudées; d'autres ont les pieds tournés en arrière et huit doigts à chaque pied.

Ctésias parle de plusieurs montagnes habitées par des hommes à tête de chien; leur nombre, selon l'historien,

s'élevait à plus de cent vingt mille. Il parle encore d'une espèce d'hommes, nommés Monocoles, qui n'ont qu'une jambe, et qui sautent avec une légèreté surprenante ; ils sont voisins des Troglodytes. Un peu à l'occident de ceux-ci, on trouve des hommes sans tête ; ils ont les yeux aux épaules.

Nous remplirions des volumes nombreux d'histoires de cette espèce, en suivant pas à pas les voyageurs et les naturalistes des premiers âges ; nous verrions les faits de toutes sortes ainsi dénaturés, transformés par une prédominance singulière des sentiments de merveilleux et d'idéalité. Cette manière de procéder, commune à tous les peuples à la même époque de civilisation, prouve que l'homme a toujours vu les objets du monde extérieur par une vue interne, par la pensée bien plus que par les yeux. Cette idée-là, pour le dire en passant, est une clef intéressante des lois, de la nature et des degrés fort divers des certitudes humaines.

Aussi, à mesure que nos méthodes d'observation se sont perfectionnées, que nos connaissances se sont étendues et que les sciences ont pris une assiette plus solide, les récits des voyageurs ont présenté un caractère plus prononcé de vérité et d'intérêt positif : la fantasmagorie d'un monde idéal a cédé par degrés la place aux merveilles de la nature, aux phénomènes réels.

Aujourd'hui, toute expédition entreprise par des hommes d'un mérite reconnu rapporte aux différentes branches de nos connaissances de précieux accroissements, d'importantes confirmations : le naturaliste recueille les minéraux, les plantes et les animaux encore inconnus ou mal étudiés ; il les décrit, non plus d'après la fantaisie de son esprit, mais d'après leur caractère d'organisation, d'aspect et de structure ; il les classe dans les espèces, les genres, les familles que lui indique l'analogie ; il dépose ces hôtes nouveaux au milieu de nos riches collections.

Le physicien, l'astronome et le météorologiste constatent les phénomènes célestes, suivent leur développement, et

s'efforcent d'en saisir les lois; ils étudient les influences, variables selon les contrées, des grands agents de la nature, calorique, électricité, magnétisme, lumière. Leurs nombreuses observations sur les longitudes et les latitudes, sur les déclinaisons et les inclinaisons de l'aiguille aimantée, sur les intensités magnétiques, sur les variations du baromètre, du thermomètre, des vents et des marées, viennent prendre place et se coordonner à côté des observations de leurs devanciers, les confirmer ou les infirmer, et de la sorte hâter le temps où le système entier du monde se déroulera au regard de l'homme.

Au médecin philosophe est départie une tâche plus limitée, mais non moins importante : c'est à lui qu'est remis le soin d'étudier l'homme dans ses organes et dans ses manifestations, à l'état sain et à l'état malade, de déterminer ses rapports de race, les modifications si diverses que lui font éprouver les milieux où il vit; c'est au médecin qu'il convient de recueillir les collections de crânes et d'empreintes destinées plus tard à révéler les conditions et les lois de production des phénomènes physiologiques, à diriger leur développement vers le but le plus utile à l'individu et à l'espèce.

Le littérateur, l'historien, nous transmettent les traits caractéristiques du langage et de la pensée, leurs beautés, leurs défauts; ils portent à notre connaissance les progrès des sociétés, les grandes actions des peuples et de leurs chefs; ils enrichissent nos bibliothèques des travaux qui révèlent l'activité de l'esprit et l'état de la civilisation dans les pays qu'ils ont parcourus.

Le peintre, enfin, fait passer sous nos yeux les aspects infiniment variés du sol et de ses produits, des animaux, des hommes, du ciel, de tous les ohjets, en un mot, qui peuvent frapper les regards; son œuvre est comme le résumé matériel de l'œuvre de tous. Les richesses encyclopédiques d'expéditions ainsi conduites ont donné à la cosmographie une importance incontestée.

Dans les quatre expéditions au nord de l'Europe exécutées de 1835 à 1840, plusieurs circonstances spéciales sont venues attacher aux travaux de la Commission un intérêt tout particulier : jamais programme plus vaste n'avait été dressé, jamais questions plus précises, plus variées, n'avaient dirigé le zèle et l'activité des voyageurs : les académies, les sociétés savantes, les administrations publiques, l'élite des savants français et étrangers, avaient fourni les instructions ; un volume de six cents pages leur fut consacré et restera comme le guide précieux de ceux qui exploreront ces contrées. Plusieurs des membres de la Commission scientifique avaient acquis dans des excursions précédentes une longue expérience des voyages. Le président, M. Gaimard, avait accompagné M. Freycinet et l'infortuné Dumont d'Urville dans deux voyages de circumnavigation ; déjà préocupé de la pensée de ces expéditions, il avait parcouru la Hollande, la Belgique, la Grande-Bretagne, explorant les musées, à la recherche de documents propres à diriger les travaux à venir ; il avait visité la Russie, la Prusse et diverses contrées de l'Allemagne pour étudier et combattre le choléra, dont il fut lui-même frappé deux fois. Investi de la confiance du ministre, M. Gaimard a été chargé de désigner au choix de l'autorité les personnes qu'il croyait le plus capables de concourir au succès de l'entreprise ; il est résulté de cette unité d'influence dans la composition de la Commission un ensemble, une harmonie véritable entre tous les membres ; chacun voyait avec joie les travaux de ses collègues, et, comme il arrive d'ordinaire dans une réunion d'hommes qui s'entendent, les difficultés si nombreuses d'une telle exploration n'étaient qu'une occasion de redoubler de zèle, de persévérance et d'activité. Une idée grande et heureuse a été celle de faire concourir les savants du Nord aux recherches et aux travaux de nos voyageurs ; d'établir ainsi par anticipation entre les hommes de science le lien de fraternité que rêvent certains cerveaux précurseurs pour l'humanité tout entière. Ainsi,

tandis que MM. Gaimard, Lottin, Marmier, Bravais, Delaroche, Mayer, Lauvergne, Giraud, Bevalet, Biard, Robert, Durocher, Martins et Anglès représentaient la France, MM. Lilliehöök, Siljeström, Sundevall, Ulric de Gyldenstope et Læstadius s'associaient de la part de la Suède à la Commission ; la Norvége envoyait MM. Boeck, Meyer et Due ; le Danemark, MM. Kröyer et Vahl ; l'Angleterre et la Saxe étaient représentées par MM. Thomas et Ihle, qui spontanément s'étaient joints à la Commission.

Un dernier fait qui nous paraît avoir puissamment concouru aux brillants résultats de l'expédition, c'est le caractère du président, son dévouement, l'oubli de soi qu'il porte en toute chose : avec un tel compagnon, les questions de personnes, ordinairement si irritantes, les susceptibilités, l'envie, rien de tout cela ne peut entraver la marche. Sa réponse à des objections contre un collaborateur qu'on lui présentait comme trop personnel et passablement jaloux le peint sous ce rapport : Laissez-le venir, disait-il ; et au bout de peu de temps il saura qu'il ne peut être plus dévoué à ses propres intérêts que je ne le serai moi-même.

En voyage, d'ailleurs, M. Gaimard est un homme entreprenant, peu soucieux du danger, mais aventureux pour lui seul. Son savant collaborateur, M. Quoy, nous a souvent raconté de lui des actions pleines de courage : là il savait tenir en respect pendant six jours les sauvages insulaires de Vanikoro ; ici le calme ne l'abandonnait pas au milieu des périls qui menaçaient tout l'équipage.

Et dans ce dernier voyage encore, prévoyant des dangers sur les côtes du Groenland, il les réclamait pour lui seul.

« Dans le cas où nous obtiendrions quelques renseigne-
« ments sur *la Lilloise*, écrivait-il au ministre de la Marine
« (amiral Duperré), je vous prie, Amiral, de vouloir bien
« m'autoriser à me porter, au besoin, de ma personne, sur
« le point qu'on nous indiquerait, soit par terre, soit sur la

« côte, dans un de ces bateaux d'Esquimaux qui sont montés
« par des femmes. De cette manière je serais seul exposé,
« dans le cas où il y aurait du danger, et l'expédition elle-
« même ne courrait aucun risque. »

Bien que nous éprouvions un véritable plaisir à mettre en lumière le courage, le dévouement et l'abnégation qui caractérisent notre ami, nous ne l'eussions point fait, s'il ne nous eût été démontré que ces qualités sont autant d'éléments avantageux. L'hospitalité touchante, la sincère cordialité des gens du Nord, savaient apprécier ces heureuses dispositions. Partout où les voyageurs de *la Recherche* se sont arrêtés, ils ont vu venir à eux les hommes du pays, ceux-ci pour leur offrir l'appui du pouvoir, ceux-là le fruit de leurs travaux. « Partout, dit M. Marmier, ils ont reçu cet accueil entraî-
« nant qui vient du cœur et qui laisse dans le cœur une pro-
« fonde impression. A les voir assis à la même table avec les
« fils de la Scandinavie, célébrant mutuellement leurs gloires
« nationales, leur patrie, on eût dit des hommes d'une
« même nation, des frères qui se retrouvaient après une lon-
« gue absence, et se racontaient dans leurs joyeux épanche-
« ments leur vie passée et leurs émotions. C'est que c'étaient
« en effet des frères, des membres de cette grande commu-
« nauté que l'amour de la science unit d'un bout du monde
« à l'autre, qu'un même désir anime, et auxquels une même
« poésie donne sa langue universelle. »

La nature de ce recueil, et les limites qui nous sont imposées, nous empêchent de suivre chacun des voyageurs dans ses recherches, dans ses excursions. Aussi laisserons-nous physiciens, naturalistes, astronomes, météorologistes et médecins accomplir leur mission, pour nous attacher aux pas des peintres de l'expédition. MM. Mayer, Lauvergne et Giraud ont mis à la disposition du président leurs riches collections ; nous les avons parcourues avec un vif intérêt, dirigé par les renseignements, par les anecdotes qui se rattachaient à chaque localité, à chaque personne.

La quantité des dessins, leur belle exécution, disent mieux que nous ne saurions le faire le mérite et l'infatigable activité des artistes. M. Mayer, seul, compte, sur l'Islande, deux cent sept dessins pittoresques à la mine de plomb, à la sépia et à l'aquarelle, et de plus douze études à l'huile. Sa manière est d'un bel effet, animée et naturelle ; elle offre une grande précision dans les détails et un fini qui se rencontre rarement dans ce genre. Ses paysages, ses vues ont une frappante analogie, pour la finesse, la gracieuse perspective, avec les dessins des artistes anglais.

Mais que représente cette première partie du voyage pittoresque ?

L'*Islande* et ses habitants ; l'Islande avec ses montagnes, ses glaciers, ses volcans, ses plaines de lave ; son aspect sauvage et désolé est d'un effet tout nouveau pour nous. « Là est le Jökull, superbe avec sa robe de neige et sa cime de glace ; là est le cratère aux flancs rougis encore par la flamme qui l'a torturé ; là les colonnes de basalte debout l'une contre l'autre, ou gisant sur le sol comme des vestiges d'un édifice gigantesque ; là les grottes profondes aux voûtes de cristal, aux parois ornées de stalactites ; les sources d'eau bouillante qui s'élancent en mugissant avec des tourbillons de vapeur ; les crevasses où la terre apparaît béante ; tout autour des champs incultes et déserts ; les longues plaines poudreuses où le vent d'orage soulève des trombes de cendre jaune ; les collines aux couches irrégulières, à la crête dentelée. » Toute cette physionomie étrange, imposante, d'une nature à peine sortie de révolutions violentes, a produit sur l'artiste une impression qui se retrouve visiblement dans son œuvre. L'habitant de cette terre a l'expression de calme et d'assurance qui caractérise les hommes accoutumés à vivre au milieu des dangers ; les portraits que nous avons sous les yeux disent que les éruptions de l'Hekla, les tempêtes de la mer et ses mille montagnes de glace ont donné à l'Islandais, au simple paysan, une sorte de stoïcisme en-

thousiaste. C'est dans ces émotions puissantes, qui ont affermi son cœur, qu'il faut aller chercher la source de l'amour passionné qu'il a pour son pays. D'où lui viendrait, en effet, cet amour? Cent fois assailli par la faim, le froid et la misère, il a vu sa population décimée ; cent fois envahi par les flots de lave, il a vu autour de lui la désolation et la mort. Les années ne sont pas rares dans l'histoire de ce peuple où plusieurs milliers d'individus sont morts de faim à la suite d'un hiver rigoureux. Que dire des désastres produits par l'éruption des volcans? Sans aller au delà du dix-huitième siècle, quelle suite de catastrophes épouvantables de 1720 à 1785!...

De 1720 à 1730, il y eut dans la partie méridionale de l'île des tremblements de terre et des éruptions de volcans presque perpétuels. Au nord-est, le Krabla vomit un lac de feu de deux lieues de largeur et de quatre de longueur ; au sud, le Kotlugia verse un torrent d'eau qui inonde un espace de huit lieues de longueur. Puis, la terre tremble, un bruit pareil à celui du tonnerre résonne dans les entrailles de la montagne ; le sommet du cratère s'enflamme, et l'on en voit tour à tour jaillir des masses de matière fondue, des boules de feu et des lames d'eau.

De 1753 à 1755, le Skeïdarar et le Kotlugia vomirent toute sorte de matières volcaniques. En 1766, l'Hekla ouvrit de nouveau ses entrailles ; mais la plus terrible de toutes ces éruptions fut celle du Skaptan et du Jökull.

C'était en l'année 1783; l'hiver avait été très-doux; l'année s'annonçait sous les auspices les plus favorables ; vers la fin du mois, une légère fumée, flottant à la surface de la terre, attira le regard des gens qui connaissaient les traditions du passé... Quelques jours s'écoulèrent, et alors on commença à ressentir des tremblements de terre qui devenaient de plus en plus violents. Le 8 juin, le ciel était encore beau à voir, et l'atmosphère pure ; mais à neuf heures du soir, à l'heure où, les jours précédents, les secousses souterraines devenaient plus sensibles, on vit s'élever du côté du nord une colonne

de fumée qui grandit, se déploya et finit par s'étendre sur le district de Sida. A mesure qu'elle s'avançait, le district devenait de plus en plus sombre, et, quand elle s'éleva vers le ciel, la terre fut tout à coup inondée d'une quantité de cendres pareilles à celles du charbon de terre. Le lendemain, un vent du sud arrêta cette trombe de sable, mais on entendit tout le jour des craquements souterrains semblables au bruit du tonnerre, et vers le nord on distinguait un autre bruit qu'on eût pu prendre pour le mugissement d'un fleuve ou le bouillonnement d'une chaudière.

Le 10 juin, la Skapta, qui était une large et puissante rivière descendant du Skapta-Jökull et arrosant le district de Sida, parut très-enflée ; le 11, elle avait complétement disparu.

Le lendemain, à la place des vagues profondes, on vit bondir un torrent de feu que le lit même de la rivière ne pouvait contenir. Dans la nuit du 14 au 15 juin, les habitants du district furent réveillés par des éclairs et des coups de foudre, et par un bruit si effroyable qu'on eût cru voir les rochers éclater. Le matin, le fleuve de lave continuait sa route, inondait la vallée de ses flots brûlants et dévorait les habitations.

Au delà d'une ferme qu'il venait de consumer, il se divisa et continua pendant trois jours sa marche terrible ; arrivé dans un certain endroit, il tomba tout à coup sur une couche de lave amassée depuis longtemps, mais cette masse froide ne l'arrêta pas ; il la fondit de nouveau et l'entraîna dans ses vagues.

Le 19 juin, un troisième torrent de feu jaillit du sein de la montagne, se précipite sur les flots vomis par la dernière éruption et qui commençaient à se refroidir, emporte dans son cours des quartiers de roc, des cabanes et des églises, puis se divise en deux branches et répand de tous côtés la mort, la misère et la désolation.

Pendant plus d'un mois, presque chaque jour le cratère

s'ouvrit, la lave bouillante jaillit de la fournaise, descendit dans la plaine et inonda la contrée. Chaque jour, une couche de matière enflammée tombait sur une autre couche, et, à la place où le regard du passant contemplait naguère un vallon vert et fleuri, on vit s'élever des tourbillons de cendres et des montagnes de pierres calcinées. Souvent le fleuve embrasé se précipitait si vite du milieu du volcan, et se déroulait avec tant d'impétuosité, que les pauvres gens avaient à peine le temps d'emporter à la hâte les choses les plus nécessaires et de se sauver. Jusque-là cependant on n'avait eu à déplorer que les ravages produits par le cratère à l'ouest de Sida. Au mois de juillet, une autre éruption éclata à l'est, une rivière se dessécha dans son lit, comme la Skapta, et fut remplacée par une rivière de feu. L'explosion de ce volcan dura plus longtemps que celle de l'autre; elle se renouvela en 1784.

Voici donc pour un siècle seulement le tableau fort abrégé des calamités produites par les volcans; qu'on y ajoute les influences d'un froid intense et prolongé, les atteintes d'épidémies meurtrières, et l'on verra comment une population de plus de cent mille individus s'est trouvée, par degrés, réduite à cinquante, assujettie d'ailleurs aux exigences d'un système commercial entièrement ruineux.

Mais revenons à notre objet, l'étude pittoresque de la nature, de l'homme et de ses œuvres en Islande.

Après avoir reproduit dans une suite de dessins les aspects dont nous venons de parler, et qui tiennent à l'effet général, M. Mayer a pris les détails : là, c'est la vue d'une ville; là, celle d'une maison de campagne au milieu d'un petit vallon qui la ceint; là, une station de voyageurs; plus loin, quelques cabanes éparses; une cascade; une cataracte; le paysan islandais qui rappelle ses chevaux à moitié sauvages, ses chevaux, fidèles compagnons de ses fatigues.

Cette seconde partie de l'album offre assurément pour nous moins d'effets insolites que la première : l'Islandais est un

peuple d'une civilisation ancienne ; ses habitations, ses mœurs, ses usages, bien que pleins d'originalité, ont pourtant de l'analogie avec ce que nous connaissons déjà.

La terre n'est pas partout désolée, puisqu'elle porte des hommes et des animaux. On n'y voit, il est vrai, ni champs ensemencés ni forêts, seulement quelques frêles tiges de bouleau, traînant à terre leurs branches sans vigueur ; mais çà et là l'herbe, l'herbe fraîche et abondante nourrit des troupeaux de chevaux et de moutons.

« De toute cette surface de terre, plus grande que le Danemark et le Holstein réunis, dit M. Marmier, un tiers seulement est occupé, la côte surtout, le fond des baies et quelques vallées posées au pied des montagnes. Toutes les habitations sont dispersées à une longue distance l'une de l'autre : lorsqu'il s'en trouve trois ou quatre réunies, on leur donne le nom de village ; s'il y en a plus, c'est une ville. Reykiavik, capitale de l'île, renferme environ huit cents habitants ; Hafnarfiördur, Eyrarbacki, Eskifiördur, en renferment soixante ou quatre-vingts. Au delà de cette ceinture, souvent brisée d'habitations qui bordent la mer, on ne trouve plus que de loin en loin un de ces verts enclos où le pêcheur bâtit sa cabane. On peut voyager des jours entiers sans apercevoir une trace de vie humaine ; là, point de chemin, le cheval guide son maître avec un instinct admirable. »

Après ses excursions (de huit ou neuf cents lieues), le président de la Commission écrit au ministre de la marine : « Nous avons eu à traverser des fleuves nombreux, larges, rapides et à fond mouvant ; des plages de sable, situées entre d'immenses glaciers et la mer, qui ne présentaient pas un brin d'herbe pour nos chevaux ; de hautes montagnes, de vastes plateaux sans habitations, quelquefois sans un seul être animé, entièrement couverts de neige, sur lesquels nous étions obligés de camper ; des champs de lave coupés de profondes fissures ; des marais fangeux et profonds. Plusieurs

des beaux dessins pittoresques de M. Mayer ont été faits par une température de 0°. »

Ainsi, nous le voyons, partout où le pays a présenté quelque aspect remarquable, l'artiste s'est armé de ses crayons; il veut ne nous laisser ignorer de cette terre rien de ce qui peut nous intéresser. Revenu sur les points habités, il prend avec le même soin tout ce qui peut donner une idée exacte de la civilisation, des arts et de l'industrie en Islande : instruments, sculptures, ornements, détails de costumes, tapisseries, il ne néglige rien; il comprend toute la portée de l'exclamation du naufragé qui voit sur le rivage quelques figures de géométrie.

Ce que fait l'Islandais, le point où il s'est maintenu malgré tant de circonstances contraires, malgré tant de calamités, nous prouve ce qu'il eût pu faire, le degré de perfection qu'il eût pu atteindre, aidé par un milieu plus favorable. Les costumes, ceux des femmes surtout, sont pleins de grâce, ils auraient même parmi nous un caractère de bon goût et d'élégance. L'intérieur des maisons, quoique d'une disposition simple, révèle une connaissance nette des lois de l'architecture. Quelle énorme distance de l'habitation de l'Islandais à celle du Lapon, par exemple! L'une atteste la confraternité avec l'Europe civilisée; l'autre, sorte de taupinière éventée, ne rappelle aucune des formes de l'habitation humaine.

L'expression de la figure est celle de l'élite des peuples du Nord : tous les portraits de la collection ont un caractère remarquable de candeur et d'intelligence. Le jeune Islandais, Gudmundur Sivertsen, ramené en France par M. Gaimard et aujourd'hui médecin militaire, serait dans tous les pays un homme d'une organisation remarquable. Plusieurs fois, nous avons examiné sa tête, elle nous a paru de proportions harmoniques; le développement des parties antérieures et supérieures, siége de l'intelligence et des sentiments moraux, est de nature à recevoir largement les lumières de la science et

d'une noble éducation. Ce jeune homme nous a semblé capable d'inspirer l'estime et la sympathie pour ses compatriotes et le désir de connaître son pays; il sera plus tard, nous n'en doutons pas, un lien entre les deux nations. Son portrait fait partie de la publication du gouvernement; ce grand travail, presque entièrement terminé, reproduit la plupart des dessins de M. Mayer, et nous nous trouvons ainsi dispensé de suivre l'artiste pas à pas. Les dessins recueillis pendant le voyage au Spitzberg, dans la Laponie et la Scandinavie, sont encore inédits; nous allons tâcher, en suivant l'expédition, d'en faire ressortir le mérite et l'intérêt.

Spitzberg. — Ici la scène change : point d'homme à étudier, aucun des animaux, compagnons ordinaires de ses travaux et de ses plaisirs; c'est le séjour des glaces, des noirs frimas; l'homme y passe parfois, mais ne s'y arrête jamais. Le navire baleinier y dépose de loin en loin la dépouille mortelle de quelque pêcheur et la surmonte d'une croix.

En 1838 et 1839, la corvette *la Recherche*, commandée par M. le capitaine Fabvre, et portant à son bord la Commission scientifique, s'en alla explorer ces régions polaires; elle pénétra jusqu'aux 80° de latitude, et jeta l'ancre à *Magdalena-bay*, dans une des parties les plus tristes, les plus sauvages, les plus pittoresques de toute cette terre désolée. Tandis que de nouvelles explorations allaient, de la sorte, compléter nos connaissances sur les régions du pôle nord, le contre-amiral d'Urville explorait le pôle sud, et découvrait la terre Adélie : de part et d'autre, au même instant, nos hardis navigateurs demandaient aux deux points extrêmes du globe des lumières nouvelles sur le système du monde.

L'ancre est jetée dans la baie de la Madeleine : quel spectacle s'offre alors aux yeux étonnés! De tous côtés des montagnes taillées à pic, des cimes dentelées, des rocs noirs et humides traversés par de larges ruisseaux de neige qui tombent de la montagne; des glaciers dont les parois, battues

par les flots, labourées par le vent et crevassées par la chaleur, ressemblent à des remparts ouverts et sillonnés par le canon ; des plateaux de neige fuyant comme une route lointaine entre les montagnes ; puis alentour, comme un immense encadrement, la mer aux vagues soulevées par l'orage, aux blocs de glace emportés par le vent.

Trente ou quarante dessins ou peintures à l'huile reproduisent les aspects divers du ciel, des rochers, des montagnes, de la grève et des masses flottantes que le froid a condensées. C'est assurément la peinture de ce que la nature a de plus sombre et de plus terrible, de ce que la mer et le ciel renferment de plus menaçant.

Parmi les dessins recueillis par M. Mayer au sud du Spitzberg, nous nous bornerons à indiquer le panorama de la baie de Bell-Sound, la montagne de l'Observatoire, plusieurs vues de la baie de Bell-Sound, une vue générale d'un grand effet, l'un des flancs du Spitzberg parsemé de petites éminences au-dessus desquelles s'élèvent des croix en assez grand nombre : c'est un étrange cimetière où des ossements chargés de quelques pierres sortent épars des fosses qui les renfermaient. La fonte des neiges, les torrents qui tombent sans direction de la montagne, ont emporté les parties les plus légères du sol, et des débris humains s'élancent comme une menace du sein de cette terre maudite...

La collection de M. Lauvergne, au Spitzberg, est un autre aspect de ces étranges contrées ; c'est, au nord, la baie de la Madeleine, des glaciers, de la neige, des rochers, des montagnes de glace d'une immense étendue. A mesure que l'œil parcourt ces solitudes, l'esprit est saisi de tristesse et frémit d'une telle désolation. C'est alors un repos agréable de suivre, dans un charmant dessin, les mouvements et les efforts de nos voyageurs, qui gravissent la montagne, armés de longs bâtons ferrés ; ou bien de contempler sur un sommet nu les tentes des savants, l'observatoire magnétique où, malgré les

rigueurs du froid, nos courageux compatriotes poursuivent le cours de leurs expériences.

Remercions aussi M. Giraud d'avoir semé çà et là, dans ses vues, quelques souvenirs de la nature vivante, le renard, habitant affamé de ces rives, et le phoque pacifique. Les points de vue si variés rapportés par nos trois artistes ont un caractère d'analogie qui dit éloquemment combien leur est apparue sévère cette nature du pôle nord.

La pensée, après cette station, se porte avec regret vers l'Islande; elle, au moins, montre parfois de vertes prairies; mais là, rien de pareil : une mousse noire et humide, sans racine dans le sol, se détache dès qu'on y pose le pied; quelquefois une renoncule à tête jaune, un pavot blanc, une saxifrage débile, un lichen dont la racine est entourée d'une couche de glace, apparaissent comme jetés là par hasard.

Cette terre, pour la possession de laquelle tant de marins intrépides, tant de braves soldats ont péri, nous est enfin connue sous ses aspects divers, son souvenir nous reste comme un monument de l'avidité et de la folie humaines; que nos voyageurs reçoivent le juste tribut de notre admiration pour leur courage et leur persévérante activité.

Avant de poursuivre notre examen, revenons en arrière; nous avons négligé sur la route deux points où la Commission scientifique a recueilli des faits intéressants : ce sont les îles Feröe et la côte septentrionale de Norvége.

Iles Feröe. — Partie de France, la corvette alla mouiller aux îles Feröe. Cette première relâche était un acheminement aux émotions du Spitzberg : nos artistes ne devaient pas, par une transition brusque, passer de nos sites vivants aux aspects sombres et terribles d'une nature désolée. Les îles Feröe leur offrirent déjà, réunis aux traces grossières de civilisation parmi des pêcheurs, aux scènes de la vie pauvre et rude des habitants, les vastes amphithéâtres de rochers nus,

de montagnes aux flancs âpres et sans végétation. La lutte qui, sur ce point du globe, est incessante entre les deux règnes, devient pour l'artiste, tout comme pour le naturaliste médecin, une source puissante de contrastes : au second, elle déroule la série des lois invariables qui régissent tout être, toute substance ; au premier, elle présente la source d'une infinité d'effets qui se heurtent et se combinent. Et, nous le demandons, qu'on ne prenne point ce que nous disons là pour de vaines oppositions de mots ; qu'on ouvre les livres des membres de la Commission, ou les cartons de ses artistes, c'est l'expression simple et naïve des faits : la vue de Thorshavn et de ses pêcheurs, celle des environs de la ville, rapprochées l'une de l'autre, montrent aux prises la vie et la mort dans un combat qui ne doit pas finir. Voyez dans les albums de MM. Giraud et Lauvergne, d'une part, le village de Siaou, les ruines de Kirkeböe, des habitations éparses, entourées d'une végétation qui résiste, les portraits des enfants, des femmes, des hommes ; et, d'autre part, la ceinture sans mouvement de masses organiques qui semblent vouloir étouffer ce coin de vie sur la terre.

Le mont Skaëbling, qui s'élève au-dessus de tous, apparaît comme un monument indestructible de la domination de la nature inanimée ; il est là pour rappeler à l'homme que jamais ni lui-même, ni ses animaux, ni ses végétaux ne recevront dans ces parages leur entier développement.

N'abandonnons pas toutefois les îles Feröe sans rappeler un gracieux souvenir que nous a conservé M. Giraud ; c'est le portrait d'une fille de pêcheur, en costume de mariée.

Venez étudier l'expression de cette figure, vous autres, enfants d'une vieille civilisation, qui rêvez des femmes libres, qui transformez une union sainte en un accouplement animal, et dites-nous si jamais, dans aucun des jours de sa vie, la femelle de votre choix eut cette expression profonde de calme, d'espérance et de joie.

Hambourg, Danemark, Suède, Norvége. — A son premier

voyage au Spitzberg, la Commission scientifique avait chargé quelques-uns de ses membres de parcourir le Nord, d'y recueillir des matériaux, tandis que les autres iraient affronter les glaces du pôle : un rendez-vous général avait été donné d'abord à Drontheim, puis à Hammerfest, ville de la Laponie septentrionale. M. Mayer était au nombre des collaborateurs qui devaient s'avancer du sud au nord pour rejoindre Hammerfest. Il reprenait la route que, quarante années auparavant, le roi des Français avait parcourue. A chaque pas il pouvait constater combien étaient restées vives au souvenir du roi les impressions de sa jeunesse ; les villes, les sites, le caractère général des habitants, quelques renseignements particuliers donnés au président de la Commission sur des individus encore vivants, tout fut repris et vérifié.

A son passage dans la ville libre de Hambourg, dans le Danemark et la Norvége, M. Mayer ne laissa échapper aucune occasion d'enrichir les belles collections de la Commission.

La vue générale de Hambourg et le canal de Binnen-Alster, les dessins de l'intérieur et de l'extérieur de la Bourse, des études d'architecture, de costumes, furent les fruits de sa première station. Cette ville commerçante et riche était un point de départ plein d'intérêt pour un artiste qui voulait, d'un regard philosophique, étudier du sud au nord la décroissance successive et lente de la civilisation : des quartiers modernes de Hambourg à la hutte du Lapon de l'île de Mageroe, que de degrés nombreux et variés ! Artiste, il faisait pour la civilisation du nord de l'Europe ce que fait le naturaliste pour les hautes montagnes, lorsque, de la base au sommet, il observe la progression décroissante de la végétation. M. Mayer, continuant sa route, recueille Ballerup, les monuments scandinaves d'Udleire, la vue de la Bourse de Copenhague, le château de Kroneborg, la ville de Götheborg, plusieurs vues de Christiania et de ses environs, la citadelle d'Aggerhuus.

De Christiania à Drontheim, il ne laisse passer aucun point digne de quelque intérêt : ce sont les rochers de Krog-Kleven, Klekken sur la même route, la cascade de Hönefoss, les deux chapelles romanes de Gran, des paysages pittoresques ; Braadstad, près Lund ; la cascade impétueuse de Storærn, près Lillehammer ; le cimetière de Ringeböe ; le tumulus de Hundtorp ; le monument élevé en mémoire de la défaite du colonel écossais Sinclair ; la chapelle de Dovre ; le portrait de Paul P. Tofte, descendant de Harold Harfager ; les montagnes de Sneehätten, cinq ou six vues admirables de Laurgaard, des costumes, des portraits de la même ville : ces nombreux matériaux, réunis au même point, sont le produit d'une nouvelle station. Dans cette vaste galerie, où chaque dessin porte sa date, on s'aperçoit que chaque jour a donné son œuvre, et que bien rarement le repos en absorbe quelqu'un. Au sortir de Laurgaard, de nouvelles descriptions indiquent la route qui conduit à Drontheim : une suite de rochers pris de Kongsvold s'élèvent comme des jalons conducteurs ; puis viennent Kongsvold et Drivstuen ; celle-ci avec ses costumes, ses morceaux d'architecture ; enfin Drontheim apparaît dans une vue générale avec ses nombreux édifices, sa splendide cathédrale. Ce monument est pour M. Mayer l'objet d'études nombreuses, de détails où se développent aux yeux les aspects divers des faces, les vues intérieures, les ornements partiels d'architecture, des statues, tout ce qui peut, en un mot, donner l'idée des parties et de leur ensemble. La précision apportée dans la reproduction de la masse de l'édifice rappelle les plus beaux dessins de l'ouvrage de Landon (Description de Paris).

Laissons M. Mayer à Drontheim. Après de nouvelles études de la ville et de ses environs, il reprendra ses crayons en chemin toutes les fois qu'un monument, un paysage, un phénomène naturel appelleront son attention ; ses collègues, partis de Drontheim sur *la Recherche,* vont l'attendre à Hammerfest ; c'est de ce point que, réunis, après avoir visité le

cap Nord, l'île de l'Ours et le Spitzberg, ils doivent partir pour étudier la Laponie, la Finlande, la Russie et la Pologne, mais en se rendant de Drontheim à Hammerfest sur le bateau à vapeur, M. Mayer nous retrace successivement le passage de Stoksund, Hildringer et ses chalets, Bindal-Fiorden, Heilhornet, le rocher et la caverne de Torghat, Syv-Soster, Bodöe, Sandtorv, la ville de Tromsöe, Kaafiord, Kærring-Fiord, sur l'île Seiland.

Laponie norvégienne, russe, suédoise. — Hammerfest, une fois déjà, a reçu nos navigateurs, lorsqu'ils se dirigeaient vers le pôle; c'est une ville de six cents âmes, qui, sous bien des aspects, leur rappelle les villes de l'Islande : ainsi l'a voulu la nature. Plusieurs dessins des trois artistes nous conservent les souvenirs de ce point de départ et de ses environs : des habitations laponnes nous offrent, bruts et rudimentaires, les développements de l'architecture au point de vue où l'abstraction saisit la statue, chef-d'œuvre de l'art, dans le bloc de marbre informe. Si, après avoir mûrement observé l'homme et les influences extérieures auxquelles il est incessamment soumis dans ces parties extrêmes du Nord, l'esprit se porte vers les contrées du Sud, aux points qui virent naître toute civilisation, il s'illumine de masses de faits, et, comme dans une révélation, il voit clairement le secret de la loi providentielle qui fit marcher la lumière du sud au nord, la civilisation de l'Égypte, de la Phénicie, de la Chaldée, vers les glaces de la Laponie, par un mouvement de progression décroissante; et la force d'impulsion une fois admise, il se dit : Si la civilisation n'eût pas eu ce berceau, la civilisation ne serait point.

Cette vaste perspective ouverte à l'esprit humain, loin de le disposer à l'orgueil, à l'oubli de la cause première, le ramène nécessairement à conclure en toute humilité que ce qui est devait être ainsi ; c'est aussi la conclusion de la foi dans toute sa ferveur. La connaissance donc, loin d'exclure le sentiment religieux, l'épure et le fortifie.

De Hammerfest, les dessins de l'expédition nous transportent à Havöe-Sund. Ce pays fut, pour les voyageurs et pour les habitants, le théâtre d'une cérémonie touchante.

A son premier voyage, en 1838, M. Gaimard avait rencontré M. Ulich, ancien hôte du roi; à son retour, il rapportait à l'habitant de Havöe-Sund le buste en bronze du souverain, offert en mémoire d'une bonne hospitalité. La seule excursion au cap Nord, sur l'île Mageröe, a fourni à M. Mayer des dessins très-intéressants : Raalsöe, Havöe-Sund, Stappen (vis-à-vis Giesvær), deux vues de l'est et de l'ouest du cap Nord, la baie de la Corne, Kielvig, Ovnene, où se trouvaient des Lapons avec leurs troupeaux de rennes.

Suivons, en revenant du nord au sud, les développements de la civilisation : de nouveaux faits, sans doute, nous apprendront l'importance du sentiment religieux, et la place qu'il doit occuper dans l'histoire des peuples. Nous découvrons d'abord Kaafiord et de nombreuses perspectives de roches; le sommet de l'une d'elles est couronné d'un édifice religieux : c'est une église surmontée de sa flèche élancée. Comme expression simple du sentiment religieux, elle se montre au-dessus de la contrée, telle qu'apparut à Constantin la croix lumineuse, et semble répéter aux habitants ces paroles propres à fortifier contre toute espèce d'ennemis : *In hoc signo vinces*. Plusieurs dessins donnent la vue d'un édifice d'une tout autre nature, les mines de cuivre de Kaafiord. C'est un établissement anglais où, comme dans la mère patrie et sur tous les autres points du globe, ce peuple industrieux assure, par une infatigable activité, la puissance de déclin que donnent les richesses. A Talvig, pauvre village où le voyageur trouve un pasteur rempli de zèle et d'instruction, succède l'observatoire magnétique de Bossekop; là, physiciens, météorologistes, astronomes, ont passé l'hiver tout entier, sans que la rigueur de la saison interrompît un instant leurs travaux.

Les bords de l'Alten et Kautokeino, dans la Laponie norvégienne; Suvajärvi, dans la Laponie russe; Karasuando, Muonioniska, les cataractes d'Ayanpaïka, Kilangi, Kolare, Kengisbruk, Turtula, Mattarengi, Haparanda, dans la Laponie suédoise, ont fourni de nombreux dessins à M. Lauvergne. Cette contrée est d'un effet attristant : intérieurs de cases, habitations bourgeoises, haltes en plein air, tout y porte une empreinte sombre. On est étonné de rencontrer dans ce désert des constructions de quelque caractère, et pourtant les faits sont là; l'église de Mattarengi offre des réminiscences du style gothique. Nous approchons des limites qui séparent la Finlande de la Laponie. Avant d'aller plus loin, il nous paraît convenable, au point de vue de l'histoire de l'art, de signaler des contrastes qui s'appliquent aux deux pays. Ils sont frappants, ces contrastes, lorsque sous les yeux se présentent, d'une part, les habitations misérables, dénuées, des Finlandais et des Lapons; et d'autre part, leurs temples, d'un aspect majestueux, d'une exécution caractérisée, avec mille ornements intérieurs et extérieurs d'architecture et de dessin. Alors il est facile de comprendre la puissance du sentiment religieux, son influence magique sur des peuples encore grossiers; et comme il est d'observation générale que partout et toujours l'homme a construit à ses dieux des maisons magnifiques, avant même de songer au bien-être de son habitation, il faut reconnaître que ce sentiment fut, de tous les temps, le premier instigateur des grandes conceptions artistiques.

Aux dessins précédents de la Laponie recueillis par M. Lauvergne, il faut ajouter d'autres vues également intéressantes dues à M. Giraud, et quinze à vingt toiles, études remarquables de physionomies, de costumes et d'intérieur. Parmi les portraits, il en est un que nous ne pouvons passer sous silence, celui du pasteur Læstadius. Cet homme éminent a voué sa vie entière à une mission dont la gloire est supérieure à toutes les gloires de ce monde : il répand la civili-

sation parmi ses compatriotes, il les éclaire et les aide dans leurs afflictions.

M Giraud a su conserver au portrait l'expression de la bienveillance, de la tendre sympathie qui anime ce ministre de l'Évangile; l'expédition devra au pasteur *Læstadius* une histoire exacte de la mythologie laponne (1).

Finlande. — Lorsque de la Laponie on passe dans la Finlande, on a peine à s'imaginer que des aspects si différents appartiennent à des contrées voisines l'une de l'autre : d'un côté, des cases jetées çà et là sans ordre, sans goût, autour d'une église, des maisons sans symétrie, sans proportions dans leurs parties; de l'autre, des groupes bien alignés d'habitations, aux effets d'ensemble pleins d'unité et d'agrément, surmontés d'édifices religieux imposants. Partout où l'œil et l'esprit se dirigent en Laponie, ils cherchent, mais ils ne se reposent pas; ils veulent l'analyse et ne la trouvent que confuse : en Finlande, au contraire, l'action simultanée de l'œil et de l'esprit tend à la synthèse, au regard d'ensemble, car tout paraît net et distinct. C'est ainsi que se déroulent devant nous les vues de Torneå, de Kemi, d'Uleåborg, de Brahestad, de Ny-Carleby, de Mustajärvi, de Tammerfors, de Tavastehus, de Helsingfors, de Lovisa, de Högfors, de Fredrichshamn, de Frugård, de Borgå et de Viborg. — De cette perspective pleine de charmes, il ne faut pas pourtant se hâter de conclure au bien-être intérieur, à la douceur de la vie dans les habitations; car là, surtout, est frappant le contraste dont nous avons parlé.

Le soin qu'a pris M. Lauvergne de réunir dans une suite de charmants dessins l'aspect de toutes ces villes ne l'a point détourné des sites pittoresques, des effets naturels, ou grands, ou gracieux. La cascade de Nokia, aux environs de Tammer-

(1) M. Gaimard a déjà reçu, de M. le pasteur Læstadius, la première partie de la *Mythologie laponne* ; elle est entre les mains du traducteur et on la publiera très-incessamment.

fors; celle de Kirö, près du village du même nom; les neiges, à Frugård; le Pont du Diable, des études de rochers, les colonnes granitiques de Pyterlax, la cataracte d'Imatra, font aussi partie des vues de la Finlande. Pour Helsingfors, nouvelle capitale du pays, il ne s'est pas contenté d'une vue d'ensemble; sur un rouleau d'une vaste dimension, il a fait passer, dans un panorama, l'apparition successive des édifices. Lorsque la capitale de la Finlande fut ainsi développée sous les yeux du second fils de l'empereur de Russie, il reconnaissait et indiquait les monuments publics, les maisons qu'il voyait au passage, tant avait été exacte l'étude qu'il avait sous les yeux.

Ici, comme dans tous les autres pays parcourus par la Commission, M. Giraud a joint à quelques vues des toiles nombreuses où sont fixés les caractères généraux d'expression et de forme des habitants, plusieurs portraits de paysans et de paysannes finlandais; à Helsingfors, ceux de la jeune et belle comtesse Armfeld, du savant professeur Hällström, du minéralogiste Nordenskiold, du docteur Haartmann et de sa charmante fille; à Borgå, du poëte Runeberg; à Viborg, du zoologiste comte Mannerheim, du poëte Judén, ainsi que de nombreuses études de costumes anciens et modernes.

Pour le naturaliste, pour le philosophe, cette peinture d'individus appartenant aux diverses classes de la société est une source abondante de rapprochements, de comparaisons, de connaissances de toute sorte et de méditations. La collection des portraits de savants rapportés de tous les points du Nord a produit sur nous une vive impression. A voir toutes ces têtes auxquelles une même activité de la pensée a donné, malgré des formes infiniment variées, un caractère de famille, on ne peut s'empêcher de reconnaître la profonde, l'ineffaçable influence de l'éducation sur l'homme. A l'encontre donc des philosophes qui voudraient renfermer la liberté humaine dans un cercle trop étroit, on est forcé de conclure que, bien que retenu par les limites sensibles de son organisation, il peut

s'y mouvoir et donner à ses manifestations des modifications sans nombre.

Russie, Lithuanie et Pologne.—Si nous jetons un regard en arrière, et que des sommets glacés du Spitzberg notre esprit suive la marche des membres de la Commission scientifique, nous verrons dans un ordre inverse, et comme confirmation de ce que nous avons avancé, la vie se développer et grandir par degrés, les ouvrages de l'homme suivre la même progression, depuis la mousse appauvrie jusqu'au chêne à la cime élevée, depuis la demeure informe du Lapon jusqu'aux palais du czar. Toutefois encore, à ce point le plus avancé de notre marche, les efforts partiels de la civilisation n'ont guère fait qu'ouvrir la carrière. A Viazma, ville de quinze mille âmes, l'aspect extérieur est séduisant; mais pour qui jugerait par cette apparence, la réalité serait trompeuse : l'un des membres de la Commission, atteint dans cette ville d'une maladie passagère, eut toutes les peines du monde à trouver un lit pour reposer son corps fatigué. Ainsi donc, le Finlandais et le Russe, s'ils puisent dans l'observation de leur état présent, comparé à celui du Lapon, un juste sentiment d'orgueil, doivent aussi diriger leurs regards vers le Sud, pour se pénétrer de l'émulation qui doit hâter le perfectionnement de leurs sciences, de leurs arts et de leur industrie.

Les premiers souvenirs de la Russie qui ouvrent l'album de M. Lauvergne sont d'un effet tout local. Au marché de Sennoï, à Saint-Pétersbourg, des milliers de moutons, de veaux, de bœufs, dépouillés et vidés, sont plantés sur leurs jambes tout roidis par le froid; le paysan, monté sur le devant de son traîneau, amène, pour les vendre, quelques têtes de bétail dans la même attitude. Par un froid de 15 à 20 degrés, l'étude de cette place fournit des physionomies et des costumes qu'il était intéressant de rapporter; ils font partie de l'histoire du pays. L'amour de son art, l'ambition honorable de prendre rang par des travaux distingués, a soutenu M. Lauvergne pendant tout le cours de son voyage en Russie. La tempéra-

ture, constamment aussi rigoureuse, ne l'a point empêché de rapporter les vues des villes, des monuments, ou des paysages que des beautés naturelles ou de grands souvenirs recommandaient à notre attention.

Après quelques vues de Saint-Pétersbourg et de l'Observatoire de Poulkova, il arrive à Moscou. Il va reprendre là l'épisode le plus dramatique assurément de la révolution française; aucune des positions signalées par la bravoure et la persévérance des soldats de la grande armée, par la présence de leur chef, glorieux même dans sa défaite; aucun de ces beaux souvenirs d'une puissance sans égale ne passera inaperçu. Le 24 juin 1812, cinq cent mille hommes commandés par Napoléon avaient passé le Niémen; après les victoires d'Ostrowno, de Polotzk, de Mohilew, de Smolensk, de la Moskowa, cette armée qu'aucune autre armée n'avait pu vaincre, ce général qu'aucun autre général n'eût osé affronter, faisaient leur entrée dans Moscou. Le 19 octobre, ils commençaient une retraite que le froid et la faim, bien plus que l'ennemi, transformèrent en un affreux désastre. Alors l'artiste s'attache à leurs traces. Plusieurs vues de Moscou et de ses édifices, des jardins d'Alexandre, du Kremlin, se groupent autour du point élevé d'où l'empereur observait les progrès de l'incendie. En ce jour fatal, il comptait trop encore, sans doute, sur la paix que l'ennemi paraissait désirer! Mais pourquoi ces vains regrets? le sort a décidé. Saluons en passant la tour du grand Ivan, la porte Sainte et l'église de Saint-Basile. La grande armée opère son mouvement rétrograde : voici Mojaïsk; le couvent de Kolotskoï, où les blessés français de la Moskowa avaient été portés; Borodino, Viazma, Semlowo, Valontina, Dorogobouje, Smolensk, Fomino, célèbre par la perte de l'artillerie française. L'empereur se trouvait encore au milieu de ses vieux soldats; les privations de toutes sortes, les horribles souffrances du froid, les attaques incessantes de l'ennemi, les décimaient sans les disperser; à chaque

vide dans les rangs, ils se serraient et continuaient en ordre leur route difficile; Merlino, Krasnoë, Sirokorenié, Housinoë, Korithnia, Liadi, Dubrowna, Orscha, Borisow, les verront encore défiler militairement. Ils y seront reçus comme les hommes qui furent pendant quinze ans les maîtres de l'Europe.

Mais voici Studianka et Brill, sur les bords de la Bérésina; et bientôt la retraite n'est plus qu'une vaste déroute. Hâtons-nous de parcourir Minsk, Smorgoni, où l'empereur quitta l'armée, Wilna et Kowno, nos regards se reposeront sur les bords du Niémen et de la Vilia, sur le paysage charmant de la vallée de Mickiewicz : nous y verrons les sites frais, les ombrages à travers lesquels l'esprit rêveur du poëte semblait poursuivre sa pensée.

Au milieu des vues de la Lithuanie et de la Pologne, nous remarquons les bords de la Vistule, à Varsovie; les églises et les nombreux monuments de l'antique ville de Cracovie, mais il en est une surtout dans les caveaux de la cathédrale de Cracovie, qui arrête l'œil et remplit le cœur de sentiments solennels; le souvenir des grands citoyens qui sont dans ces tombeaux est encore palpitant; Sobieski, Kosciusko, Poniatowski, vos noms, prononcés en ce lieu, paraissent y ramener la vie!

Tandis que M. Lauvergne accomplissait cette tâche douloureuse, et que dans une excursion en Gallicie il reproduisait l'intérieur vraiment féerique des mines de sel de Wieliczka, M. Giraud réunissait les physionomies variées des diverses classes de la société en Russie et en Pologne : le Cosaque de l'Oural et le prêtre russe revêtu des insignes de son caractère saint; la paysanne de Viazma et la juive de Krasnoë; le cocher russe et le paysan de Smolensk; la paysanne de Kalouga et les laveuses de Saint-Pétersbourg; et de plus, au milieu d'un grand nombre de portraits, ceux des amiraux Krusenstern, Wrangell et Lütke, gouverneur du prince grand amiral; de M. Struve, astronome; de M. Baer, naturaliste;

de M. Ostrogradsky, mathématicien; de M. Jacobi, chimiste; de M. Fischer, naturaliste; du jeune Chamille, en otage à la cour de Saint-Pétersbourg, et que, par ordre de l'empereur Nicolas, on élève avec soin dans le premier corps de Cadets de Moscou.

Cet enfant circassien, à peine âgé de douze ans, combattait les soldats russes à la tête de ses compatriotes; le courage, la résolution et la ruse dont il porte sur la figure l'expression combinée, l'avaient rendu plus d'une fois redoutable aux ennemis de son pays.

Le portrait du métropolitain Philarète (le seul de toute la collection qui ne soit point d'après nature) et une famille bulgare prise à Moscou sont de petits tableaux de genre d'un effet fort agréable.

En Pologne, les généraux Thomas Lubienski (le même qui, à la tête du 8e régiment de chevau-légers de la brigade Corbineau, passa le premier la Bérézina à Studianka, au moment de la construction du pont en 1812), Chlopicki, et Dunin Wonsowicz (qui, dans la retraite, accompagna fidèlement Napoléon depuis Smorgoni jusqu'à Paris), un paysan, né sculpteur, d'une habileté remarquable, relèvent la physionomie d'une douzaine d'autres toiles, telles que le Cosaque de la mer Noire, le paysan, le voiturier et le cocher en grand costume de la ville de Cracovie. Cette galerie si riche dit assurément beaucoup sur l'aspect général, la structure et l'expression de l'habitant de chaque pays; elle donne des usages, des habitudes, de la vie, des costumes et des mœurs une idée assez complète; mais pour les naturalistes qui, dans ce moment, recherchent les différentes formes de la face et du crâne en rapport avec les manifestations, elle laisse à désirer des voyages futurs une collection de têtes et d'empreintes. C'est au savant président de la Commission qu'il appartiendra de combler ce vide, tout en dirigeant les travaux de la Commission, en se livrant, comme il l'a fait

déjà, à réunir tout ce qui peut éclairer la médecine, la zoologie, la statistique et l'histoire des voyages.

Bohême, Saxe, Danemark. — En Bohême, en Saxe, comme dans toutes les autres contrées visitées par nos compatriotes, les objets dignes d'intérêt ont été conservés ; la seule ville de Prague a fourni d'admirables dessins à M. Lauvergne, et le portrait de l'astronome Kreil, à M. Giraud qui, à Dresde, a enrichi son album des portraits du docteur Carus et du poëte Louis Tieck ; mais le Danemark, plus que ces autres pays, a fixé l'attention des artistes. Sur ce point spécialement, aux devoirs des membres de l'expédition s'ajoutait pour chacun d'eux un devoir plus doux encore, dicté par la reconnaissance. Depuis quatre années, nos compatriotes avaient été, de la part du gouvernement, des autorités et des savants danois, comme précédemment en Suède et en Norvége, l'objet d'une sympathie, d'une bienveillante sollicitude qui ne s'était pas démentie un instant. Tous, et particulièrement M. Gaimard, avaient été à même de constater à la cour de Danemark combien était vraie encore aujourd'hui la peinture que Mme de Staël nous a faite de la simplicité de mœurs, de l'aménité bourgeoise des souverains du Nord.

Comme souvenir de ces bonnes relations, les portraits du roi de Danemark, Christian VIII, du poëte Oehlenschläger, du ministre d'État Adler, du physicien Oersted, de l'antiquaire Rafn, de l'astronome Schumacher, etc., resteront à côté des vues de Copenhague, de Forgenfri, et du château de Fredericksborg (1).

Il sera bon de trouver dans les albums des artistes, comme dans les sentiments de tous les membres de la Commission, cette mémoire du cœur pour une hospitalité cordiale et franche.

Histoire naturelle, médecine, anatomie, aurores boréales. —

(1) Les portraits de Thorvaldsen et de Finn Magnusen ont déjà paru dans le *Voyage en Islande et au Groenland.*

Parvenus au terme de nos excursions dans les contrées du Nord, nous ne pouvons omettre les travaux d'un homme de mérite; comme naturaliste et dessinateur, il a partagé les fatigues, les dangers de MM. Mayer, Lauvergne et Giraud; il doit aussi recevoir ici la part qu'il a dans notre reconnaissance.

M. Bevalet a enrichi la partie pittoresque de la collection de deux cents dessins environ, plantes, animaux inconnus ou mal définis dans leur espèce. Les dessins que nous avons sous les yeux prouvent que l'artiste a senti combien ont d'importance dans cette partie de l'art les détails les plus minutieux de forme, de couleur et de structure.

Quatre-vingt-quinze sujets des deux règnes et des planches de Lépreux appartenant à l'Islande sont déjà publiés; la partie inédite se rapporte au Spitzberg, à la Laponie et à la Scandinavie. Parmi les poissons s'offrent le Cottus *tricuspis* doré; le *Cyclopterus spinosus* brun; une nouvelle espèce de *Cottus* du Spitzberg; le Cottus *groenlandais* surtout, noir, orange et blanc, avec des couleurs remarquablement vives pour un poisson de la mer Glaciale. Une nouvelle espèce de *fusus* avec l'animal est une admirable coquille qui, par ses brillants reflets, paraîtrait devoir appartenir aux mers équatoriales. Huit planches entières sont consacrées à des champignons de couleurs extrêmement variées; l'histoire pittoresque des champignons, tracée par le savant phytographe J. Roques, n'offre pas de dessins d'un plus bel effet.

Quarante et un sujets du professeur Boeck, de l'université de Christiania, d'une exécution brillante, donnent, pour plusieurs espèces d'animaux, des détails anatomiques complets, résultant d'observations microscopiques suivies avec autant d'habileté que de persévérance.

Tandis que MM. Lottin et Bravais, pour la France, MM. Lilliehöök et Siljeström, pour la Suède, constataient les influences des *aurores boréales* sur les instruments magnétiques et météorologiques, M. Bevalet s'efforçait de fixer,

dans de beaux dessins, les apparences de ces phénomènes (dix planches représentant quatorze aurores boréales).

Quelle est la cause de ce météore? — Dans quel milieu se produit-il?

A ces deux questions, la science n'a point encore fait de réponse décisive.

Mais quelle en est l'apparence?

« Lorsque le ciel est sans nuages, ou que du moins il n'offre que des vapeurs légères, une lueur confuse apparaît d'abord vers le nord; bientôt des jets de lumière s'élèvent au-dessus de l'horizon; ils sont larges, diffus et irréguliers. Après ces apparences, déjà très-variées, qui sont comme le prélude du phénomène, on voit, à de grandes distances, deux vastes colonnes de feu, l'une à l'orient et l'autre à l'occident. Elles montent lentement au-dessus de l'horizon et parviennent à une grande hauteur; pendant qu'elles s'élèvent avec des vitesses inégales et variables, elle changent sans cesse de couleur et d'aspect; des traits de feu ou plus vifs ou plus sombres en sillonnent la longueur ou les enveloppent tortueusement; leur éclat passe du jaune au vert foncé ou au pourpre étincelant. Enfin les sommets de ces deux colonnes éblouissantes s'inclinent, se penchent l'un vers l'autre et se réunissent pour former un arc ou plutôt une voûte d'une immense étendue. Quand l'arc est formé, il se soutient majestueusement dans le ciel pendant des heures entières. L'espace qu'il enferme est en général assez sombre, mais, d'instants en instants, il est traversé par des lueurs diffuses et diversement colorées. Au contraire, dans l'arc lui-même, on voit incessamment des traits de feu d'un vif éclat, qui s'élancent au dehors, sillonnent le ciel verticalement comme des fusées étincelantes, passent au delà du zénith, et vont se concentrer dans un petit espace à peu près circulaire, que l'on appelle la *couronne* de l'aurore boréale. Dès que la

couronne est formée, le phénomène est complet, l'aurore a déployé dans le ciel tous les plis de sa robe de feu, on peut la contempler dans toute sa majesté.

« Après quelques heures, ou d'autres fois après quelques instants, la lumière s'affaiblit peu à peu, les fusées ou les jets deviennent moins vifs et moins fréquents, la couronne s'efface, l'arc devient languissant, et enfin l'on n'aperçoit plus que des lueurs incertaines qui se déplacent lentement et qui s'éteignent.

« Telle est l'aurore boréale dans toute sa magnificence; mais, soit que l'état du ciel ou les circonstances asmosphériques ne soient pas toujours favorables, soit que les conditions elles-mêmes qui déterminent le phénomène ne soient pas toujours satisfaites en même temps, il arrive très-rarement que l'on puisse observer une aurore boréale complète, même dans les régions septentrionales. Tantôt la couronne ne se forme que d'une manière vague et incertaine; tantôt l'arc est incomplet ou multiplié dans quelques points; tantôt enfin l'on aperçoit des nuages qui interceptent la lumière, qui se colorent sur leurs bords ou dans leur épaisseur, et qui altèrent par mille accidents plus ou moins remarquables la forme régulière de l'aurore boréale. Alors on distingue encore vers le nord une lumière extraordinaire, mais le phénomène est confus et mal défini. On conçoit qu'il puisse offrir mille apparences plus ou moins étonnantes. »

M. Bevalet a reproduit dans ses dessins le météore aux phases diverses de son élévation : aucun de ses phénomènes saillants ne lui est échappé. Les occasions de l'observer ont d'ailleurs été fréquentes. Si nous ouvrons le recueil de notes de MM. Lottin et Bravais, nous trouvons, sur 218 jours, 153 observations d'aurores boréales; leur apparition est réellement l'état normal de l'hiver, et l'on a dit avec raison qu'elles étaient alors le soleil des régions polaires. Pour ne point laisser toutefois d'idée inexacte prendre place dans l'esprit

de nos lecteurs, rappelons-leur que la description précédente souffre sur les lieux, et chaque fois, quelque modification. 1° Quant à l'époque de l'apparition, rien de constant; nos météorologistes l'ont signalée aux diverses heures de la nuit : le 6 janvier, elle apparaît à trois heures vingt-deux minutes du soir, les 8 et 14 décembre, dès trois heures trente minutes, et à trois heures quarante minutes le 6 décembre. De plus, l'aurore se montre souvent à une époque de la nuit très-avancée dans l'un des deux crépuscules. Ainsi, par exemple, il n'est pas très-rare de la voir lorsque le centre du soleil est à 8 ou 9 degrés au-dessous de l'horizon; elle peut même exister lorsqu'il est au-dessus. 2° Quant à la forme, elle se rapporte à deux types; l'arc ou bande, le rayon ou jet lumineux. 3° Quant aux mouvements, MM. Lottin et Bravais en ont observé deux bien distincts, l'un de *vibration* et l'autre d'*ondulation;* ils les ont suivis attentivement, parce que leur existence paraît intimement liée avec les perturbations des aiguilles magnétiques. 4° Enfin, quant à la couleur, le vert, le jaune et diverses nuances ont été vus par eux, mais jamais le rouge pourpre.

La belle description que nous avons empruntée au professeur de la Sorbonne laissait pressentir ces modifications; il nous a paru intéressant de les énoncer d'une manière précise, car ici la science est intimement liée à l'aperçu pittoresque.

Si nous joignons à tous les dessins dont nous avons parlé jusqu'ici les études de géologie faites avec tant de soin et d'habileté par MM. Robert et Durocher, les plans où se déroulent les couches successives du globe et les secrets de sa structure, les vues d'intérieur des mines de fer, d'argent, de cuivre, de sel, etc., de Suède, de Norvége, de Finlande, de Wieliczka, de Freyberg, etc., on verra que nous avons pu dire en commençant que réellement la *partie pittoresque* est comme le résumé matériel des travaux de l'expédition. Au météorologiste, elle représente les phénomèmes célestes; au

géologue, la charpente de la terre; au naturaliste, les plantes et les animaux de sa surface, au philosophe, l'homme entouré d'éléments infiniment variés de sa royauté terrestre. Pour tous enfin, elle conserve quelque précieux souvenir.

D. Gaubert,
attaché au ministère de l'intérieur.

LES VOYAGES DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE DU NORD, publiés sous la direction de M. PAUL GAIMARD, Président de la Commission, ont été exécutés en deux campagnes et se divisent en deux parties, ayant chacune leur titre et leurs divisions particulières.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGES EN ISLANDE ET AU GROENLAND exécutés, pendant les années 1835 et 1836, sur la corvette *la Recherche*, commandée par M. *Tréhouart*, lieutenant de vaisseau : 7 volumes grand in-8°, accompagnés de deux atlas in-folio et un in-8°; ensemble 246 planches, dont 60 tirées en couleur et retouchées au pinceau.

Cette partie formera 35 livraisons de planches et 14 livraisons de texte. A l'exception de la *Physique*, dont le prix est de 16 fr., le texte se délivrera gratis aux souscripteurs à la partie complète, il en paraît déjà 8 livraisons et 33 livraisons de planches; prix de chaque livraison. . . 14 fr.

Il a été tiré un petit nombre d'exemplaires sur papier vélin

satiné, doubles figures sur papier de Chine, pour celles en couleur ; prix de chaque livraison. . . . . . 28 fr.

Cette partie se compose de six divisions.

PREMIÈRE DIVISION.

HISTOIRE DE L'ISLANDE, depuis sa découverte jusqu'à nos jours, par M. XAVIER MARMIER, bibliothécaire du ministère de l'instruction publique : un volume grand in-8°, en deux livraisons, illustré de 30 vignettes sur bois, en vente ; prix, 14 fr.

DEUXIÈME DIVISION.

LANGUE ET LITTÉRATURE ISLANDAISES, par M. XAVIER MARMIER : un volume grand in-8°, en deux livraisons (sous presse) ; prix, 14 fr.

TROISIÈME DIVISION.

ASTRONOMIE, PHYSIQUE ET MAGNÉTISME, par M. VICTOR LOTTIN, capitaine de corvette : un volume grand in-8°, en deux livraisons, en vente ; prix, 16 fr.

QUATRIÈME DIVISION.

GÉOLOGIE, MINÉRALOGIE ET BOTANIQUE, par M. le docteur EUG. ROBERT : un volume grand in-8°, en deux livraisons, orné de 53 vignettes sur bois, et accompagné d'un atlas de 36 planches, même format que le texte, gravées par M. BISELY, d'après les dessins faits sur les lieux par l'auteur, en vente ; prix, 42 fr.

CINQUIÈME DIVISION.

ZOOLOGIE, MÉDECINE ET STATISTIQUE, par M. PAUL GAIMARD, Président de la Commission ; un volume grand in-8°, en deux livraisons (sous presse), prix 14 fr., accompagné d'un atlas grand in-folio de 60 planches gravées, tirées en couleur et soigneusement retouchées au pinceau.

8 livraisons de planches sur 10 sont publiées ; prix de chaque livraison, 14 fr.

SIXIÈME DIVISION.

HISTOIRE DU VOYAGE, par M. PAUL GAIMARD ; deux volumes grand in-8°, en quatre livraisons, accompagnés d'un atlas historique et pittoresque, en 2 volumes in-folio, contenant 150 planches lithographiées, imprimés sur papier de Chine.

L'atlas est entièrement publié : prix, 375 fr.

Il paraît deux livraisons de texte ; prix des deux livraisons, 14 fr.

DEUXIÈME PARTIE.

VOYAGES EN SCANDINAVIE, EN LAPONIE, AU SPITZBERG ET AUX FERÖE, pendant les années 1838, 1839 et 1840, sur la corvette *la Recherche*, commandée par M. *Fabvre*, lieutenant de vaisseau; 20 volumes grand in-8° et 516 planches grand in-folio.

Cette partie formera 86 livraisons de planches et 40 livraisons de texte; il paraît trois livraisons de planches, et une livraison de texte.

Prix de chaque livraison de planches, 12 fr. 50 c.
Prix de chaque livraison de texte, 5 50

Il a été tiré un petit nombre d'exemplaires, sur papier jésus vélin satiné pour le texte, et sur papier de Chine colombier vélin pour les figures; prix de chaque livraison de planches, 25 fr.
Prix de chaque livraison de texte, 11

Cette partie se compose de neuf divisions.

PREMIÈRE DIVISION.

ASTRONOMIE, PENDULE, HYDROGRAPHIE, MARÉES, par MM. **VICTOR LOTTIN**, capitaine de corvette; **A. BRAVAIS**, docteur ès sciences, ancien élève de l'école polytechnique, enseigne de vaisseau; **C. B. LILLIEHÖÖK**, lieutenant de vaisseau de la marine royale de Suède; **P. A. SILJESTRÖM**, professeur de physique à Norrkoping; **DE LAROCHE-PONCIÉ**, ingénieur-hydrographe de la marine; et par MM. le capitaine **FABVRE** et les officiers de la corvette *la Recherche* : un volume grand in-8°, sous presse.

DEUXIÈME DIVISION.

MÉTÉOROLOGIE, par MM. **LOTTIN, BRAVAIS, LILLIEHÖÖK, SILJESTRÖM, DE LAROCHE-PONCIÉ; MARTINS**, professeur agrégé à la faculté de médecine de Paris; **L. L. LÆSTADIUS**, pasteur à Karesuando en Laponie, membre de la Société royale des sciences d'Upsal, et **POTTIER**, chef de timonerie de la corvette *la Recherche* : trois volumes grand in-8°, sous presse.

TROISIÈME DIVISION.

MAGNÉTISME TERRESTRE, par MM. **LOTTIN, BRAVAIS, LILLIEHÖÖK, SILJESTRÖM;**

E. G. MEYER, capitaine de génie dans l'armée norvégienne, aide de camp de S. M. le roi Charles-Jean; DE LAROCHE-PONCIÉ; et par MM. le capitaine FABVRE et les officiers de *la Recherche* : 2 volumes grand in-8o, sous presse.

Ces trois divisions ne se vendront pas séparément; elles seront accompagnées d'un atlas de 18 planches gravées grand in-folio, et formeront douze livraisons de texte et 3 livraisons de planches.

Prix de chaque livraison de texte, 6 fr. 50 c.
Prix de chaque livraison de planches, 14 50

QUATRIÈME DIVISION.

AURORES BORÉALES, par MM. LOTTIN, BRAVAIS, LILLIEHÖÖK ET SILJESTRÖM; un volume grand in-8o, accompagné d'un atlas de 12 planches grand in-folio, sous presse.

2 livraisons de texte; prix de chaque livraison, 6 fr. 50 c.
2 livraisons de planches; prix de chaque livraison, 14 50

CINQUIÈME DIVISION.

GÉOLOGIE, MINÉRALOGIE ET MÉTALLURGIE, par M. le docteur ROBERT, géologue de la Commission; un volume grand in-8o, sous presse.

GÉOLOGIE, MINÉRALOGIE, MÉTALLURGIE ET CHIMIE, par M. J. DUROCHER, docteur ès sciences, ingénieur au corps royal des mines et professeur de géologie à la faculté des sciences de Rennes; un volume grand in-8o, il paraît une livraison.

Cette division sera accompagnée d'un atlas de 40 planches grand in-folio gravées, la plupart coloriées par les meilleurs artistes.

4 livraisons de texte; prix de chaque livraison, 6 fr. 50 c.
6 livraisons de planches; prix de chaque livraison, 14 50

SIXIÈME DIVISION.

BOTANIQUE, GÉOGRAPHIE BOTANIQUE, GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, PHYSIOLOGIE ET MÉDECINE, par MM. MARTINS, J VAHL, LÆSTADIUS, BRAVAIS, DUROCHER, SILJESTRÖM, BOECK ET ROBERT; 2 volumes grand in 8o, sous presse.

Cette division sera accompagnée d'un atlas de 30 planches grand in-folio gravées et coloriées par les meilleurs artistes.

4 livraisons de texte; prix de chaque livraison, 6 fr. 50 c.
5 livraisons de planches; prix de chaque livraison, 14 50

SEPTIÈME DIVISION.

ZOOLOGIE; MAMMIFÈRES, OISEAUX, ARACHNIDES, INSECTES ET ÉCHINODERMES, par M. le professeur C. J. SUNDEVALL, directeur du musée national de zoologie à Stockholm et membre de l'Académie royale des sciences de la même ville.

POISSONS, CRUSTACÉS, MOLLUSQUES ET ACALÈPHES, par M. H. KROYER, membre de la Société royale des sciences de Copenhague.

ANNÉLIDES, TURBELLAIRES, INFUSOIRES, BRYOZOAIRES ET POLYPES, par M. BOECK, professeur de physiologie à l'université de Christiania. Cette division, composée de 3 volumes in-8° sous presse, sera accompagnée d'un atlas de 140 planches grand in-folio gravées et coloriées par les meilleurs artistes.

6 livraisons de texte ; prix de chaque livraison,	6 fr.	50 c.
21 livraisons de planches ; prix de chaque livraison,	14	50

HUITIÈME DIVISION.

HISTOIRE DE LA SCANDINAVIE, HISTOIRE LITTÉRAIRE, RELATION DU VOYAGE par M. XAVIER MARMIER, bibliothécaire du ministère de l'instruction publique ; 4 volumes grand in-8°, sous presse.

HISTOIRE ET MYTHOLOGIE DES LAPONS, par M. L. L. LÆSTADIUS, pasteur à Karesuando en Laponie, membre de la Société royale des sciences d'Upsal ; 1 volume grand in-8°, sous presse.

Cette division sera accompagnée d'un atlas de 240 planches grand in-folio lithographiées.

Il paraît trois livraisons de l'atlas.

10 livraisons de texte ; prix de chaque livraison,	6 fr.	50 c.
40 livraisons de planches ; prix de chaque livraison,	14	50

NEUVIÈME DIVISION.

STATISTIQUE DE LA SCANDINAVIE, DE LA LAPONIE ET DES FEROË, par M. PAUL GAIMARD, Président de la Commission ; un volume grand in-8°, accompagné d'un atlas de 36 tableaux grand in-folio, sous presse.

2 livraisons de texte ; prix de chaque livraison,	6 fr.	50 c.
6 livraisons de tableaux ; prix de chaque livraison,	14	50

ON SOUSCRIT, SANS RIEN PAYER D'AVANCE,

A PARIS,

Chez Arthus Bertrand, Éditeur,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

et de la Société royale des Antiquaires du Nord,

RUE HAUTEFEUILLE, 23;

et chez tous les Libraires de France et de l'étranger.

CAMPAGNE
DE CIRCUMNAVIGATION
DE LA FRÉGATE L'ARTÉMISE,

PENDANT LES ANNÉES 1837, 1838, 1839 ET 1840,

sous le commandement de M. LAPLACE,

contre-amiral.

PUBLIÉE PAR ORDRE DU ROI.

4 volumes in-8°. Il paraît 4 livraisons sur 8; prix de la liv., 7 fr.

=

ESSAI
SUR
LA CONSTRUCTION NAVALE
des peuples extra-européens,

OU

COLLECTION DES NAVIRES ET PIROGUES

construits par les habitants de l'Asie, de la Malaisie, du grand Océan et de l'Amérique, mesurés et dessinés

PAR M. PARIS, CAPITAINE DE CORVETTE,

PENDANT SES VOYAGES AUTOUR DU MONDE,

A BORD DES BATIMENTS DE SA MAJESTÉ

l'Astrolabe, la Favorite et l'Artémise;

OUVRAGE PUBLIÉ PAR ORDRE DU ROI,

SOUS LES AUSPICES DU MINISTRE DE LA MARINE.

CONDITION DE LA SOUSCRIPTION.

Cet ouvrage contiendra 130 planches environ, grand in-folio de jésus, accompagnées d'un texte explicatif du même format; les planches seront soit lithographiées, soit gravées, selon la nature des sujets qu'elles représentent; il sera publié en 16 livraisons, chaque livraison soit 10 planches, soit 4 ou 6 planches, avec 4 ou 6 feuillets de texte.

Il paraît déjà 8 livraisons; le prix de chaque livraison est, pour les souscripteurs, de 12 fr.

L'ouvrage sera entièrement terminé avant la fin de l'année 18[illegible]3.

IMPRIMERIE DE Mme Ve BOUCHARD-HUZARD, 7, RUE DE L'ÉPERON.



